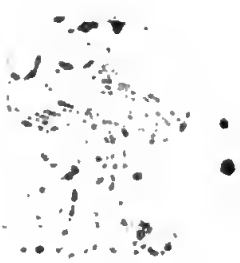
XIII
13
4

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XIII
B
4
NAPOLI



Digitized by Google

SERMONS
PRÊCHEZ
DEVANT
SON ALTESSE ROÏALE
MADAME
LA DUCHESSE D'YORCK.

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,
de la Compagnie de JESUS.

TOME QUATRIE'ME.

A LYON,
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD,

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SERMONS contenus en ce quatriéme Volume.

SERMON SOIXANTE-CINQUIE'ME,

De la Confeſſion.

DEUX erreurs où nous tombons preſques tous rendent la plûpart de nos Confeſſions inutiles ; nous nous croïons plus innocens que nous ne ſommes, nous-nous croïons vraïment penitens quoi-que nous ne le ſoïons point du tout.

SERMON SOIXANTE-SIXIE'ME,

De la Miſericorde de Dieu envers le Pecheur.

Dieu n'eſt point rebuté par la perfidie du pecheur,

& il ne le rebute point dans ſa penitence, il court aprés lui dans ſa fuite; à ſon retour il vient au devant de lui.

SERMON SOIXANTE-SEPTIE'ME.

De la ſoûmiſſion à la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bien-heureux dans le ciel, & nôtre ſoûmiſſion nous rend bien-heureux dés cette vie.

SERMON SOIXANTE-HUITIE'ME.

De la confiance en Dieu.

Dieu s'eſt étroittement engagé à ſecourir ceux qui mettent en lui leur confiance, & quand il ne s'y ſeroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit.

SERMON SOIXANTE-NEUVIE'ME.

De la Priere.

Nous obtenons peû par nos Prieres parce que nous demandons trop peu, & que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas aſſés.

SERMON SOIXANTE-DIXIE'ME,

De l'Aumône.

Dieu à qui tous les biens appartiennent commande de donner l'aumône, il promet auſſi de la rendre.

SERMON SOIXANTE-UNZIE'ME,

De la Charité Chrêtienne.

Nous devons aimer nôtre prochain parce qu'il eſt à Dieu, qu'il en eſt l'image, l'objet de ſa tendreſſe & de ſon amour. Nous devons aimer nôtre prochain comme nous voulons être aimez des hommes, comme nous-nous aimons nous-mêmes, comme JESUS-CHRIST *nous a aimez.*

SERMON SOIXANTE-DOUZIE'ME,

De l'amour de Dieu.

Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, & qui nous aime infiniment.

SERMON SOIXANTE-TREIZIE'ME,

De l'humilité d'un Chrêtien.

Tous les Chrêtiens ont un ſujet continuel de s'a-

néantir devant Dieu dans leurs cheûtes passées ; j'ai peché, je puis pecher ce sont deux considerations, qui doivent étouffer l'orgueil.

SERMON SOIXANTE-QUATORZIE'ME.

Du jeûne & de l'abstinence du Carême.

Le Chrêtien qui n'observe pas ou l'abstinence ou les jeûnes de l'Eglise, fait un fort grand peché ; où comme dans le peché d'Adam il entre de la desobéïssance & de l'infidelité, il est comme celui du premier homme, la source de plusieurs pechez & dans nous & dans les autres.

SERMON SOIXANTE-QUINZIE'ME.

Des Averſitez.

Les Averſitez nous ſont utiles ſi nous ſommes bons ; Elles nous ſont mêmes néceſſaires ſi nous ſommes mauvais.

SERMON SOIXANTE-SEIZIE'ME.

De la Prédication.

La plûpart des fideles qui aſſiſtent à la Prédication, n'en ſont nullement touchez ; Quelques-uns de ceux qui en ſont touchez, ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'inſenſibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des autres.

SERMON SOIXANTE-DIX-SEPTIE'ME.

Du Reſpect humain.

On ne hazarde rien en mépriſant le reſpect humain ; On hazarde beaucoup quand on l'écoute.

SERMON SOIXANTE-DIX-HUITIE'ME.

De la Médiſance.

De tous les maux dont l'homme eſt capable, il n'en eſt aucun qui ſoit ſi facile de commettre que la médiſance ; il n'en eſt auſſi aucun qui ſoit ſi difficile de reparer.

Oraiſon Funebre de Madame Françoiſe-Magdelaine de Nereſtang, Abbeſſe du Monaſtere Roïal de la Beniſſon-Dieu.

TABLE.

MEDITATIONS SUR LA PASSION DE JESUS-CHRIST.

Pour les Vendredis de Carême.

PREMIERE MEDITATION.

De la Penitence de Iesus ſouffrant.

JESUS eſt un veritable penitent, chargé des pechez de tout le monde, pleurant & ſatisfaiſant pour tous ces pechez.

DEUXIE'ME MEDITATION.

De la charité de Iesus ſouffrant.

Ieſus ſouffre ce qu'il ne devoit pas ſouffrir, il a ſouffert plus qu'il ne falloit ſouffrir; il a ſouffert pour des gens pour qui il n'avoit pas ſujet de ſouffrir.

TROISIE'ME MEDITATION.

De la patience de Iesus ſouffrant.

La patience lie la langue de Jeſus ſouffrant par le ſilence qu'il garde; elle compoſe ſon viſage par la tranquillité qu'il fait paroître; elle calme ſon cœur par la douceur qu'il témoigne à ſes ennemis.

TABLE.

QUATRIE'ME MEDITATION.

Du mépris du monde par IESUS ſouffrant.

Jeſus témoigne dans ſa Paſſion un grand mépris des diſcours du monde : Vn grand mépris des jugemens du monde : Vn grand mépris des mépris mêmes du monde.

CINQUIE'ME MEDITATION.

De l'abnégation entiére de la propre volonté de IESUS ſouffrant.

Ieſus a dans ſa Paſſion une conformité parfaitte à la volonté de ſon Pere: Il renonce à ſa propre volonté pour ſuivre celle de ſes ſuperieurs : Il la conforme à celle de ceux à qui il ne devoit nulle obéïſſance.

SIXIE'ME MEDITATION.

Du zele de IESUS ſouffrant.

Ieſus a étendu ſon Zele & eſt mort pour toutes ſortes de perſonnes, en quelque état, condition, ou diſpoſition qu'elles ſoient. Il eſt mort pour les fervens, pour les tiédes, pour les inſenſibles ; ou pour les Saints, pour les pecheurs, pour les reprouvez.

SEPTIE'ME MEDITATION.

De la traïſon de Iudas.

Réflexions ſur le peché de Judas, ſur ſon ôſtination dans ſon peché, ſur ſa mort en ſon peché.

HUITIE'ME MEDITATION.

De la cheûte de Saint Pierre.

D'où vient que S. Pierre a fait une cheûte ſi funeſte ? D'où vient que Ieſus-Chriſt a permis que le premier de ſes Apôtres tomba d'une maniére ſi funeſte ? Quelle penitence en a-t-il faitte ?

NEUVIE'ME MEDITATION.

De la conduite de Pilate dans la Paſſion de JESUS-CHRIST.

Pilate connut Ieſus-Chriſt, il le voulut ſauver, & pourtant il le condanna.

DIXIE'ME MEDITATION:

De l'empreſſement de Sainte Magdelaine pour être aux Piés de JESUS.

Elle fait ſa penitence aux Piés de Ieſus chez Simon le Phariſien ; Ieſus étant allé loger en paſſant chez ſainte Marthe, Magdelaine s'alla aſſeoir à ſes Piés. Ieſus mourant ſur le Calvaire Magdelaine eſt aux piés de Ieſus crucifié.

Fin de la Table du quatriéme Volume.

SERMON

SERMON LXV.

DE LA CONFESSION.

Parate viam Domini, rectas facite ſemitas ejus.

Preparez la voïe du Seigneur, rendez droits les ſentiers par leſquels il doit venir. S. Luc. c. 3.

Deux erreurs où nous tombons preſque tous rendent la plûpart de nos Confeſſions inutiles : nous nous croïons plus innocens que nous ne ſommes ; nous nous croïons vraiment penitens, quoi-que nous ne le ſoïons point du tout.

NOus voici enfin à la veille de nôtre bon-heur. Le deſiré des nations vient à nous, & nos cœurs commencent à s'épanouïr à l'odeur de ſes parfums. Il n'eſt point néceſſaire d'obſerver le ciel, pour ſavoir que l'heure de ſa naiſſance eſt

fort proche, nous en avons un infaillible préſage en cette joïe ſi douce & ſi pure qui a coûtume de la préceder & de ſe répandre dans l'ame de tous les fidelles. Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous ne vous êtes jamais appliqué à rechercher la cauſe d'une ſi grande allegreſſe. Il eſt viſible que la foi du Rédempteur, que le ſouvenir d'un miſtére auſſi tendre & auſſi devot que celui que nous allons bientôt célebrer en eſt la premiére ſource; mais je ne doute point qu'elle ne vienne encore de la ſainte diſpoſition, où la plûpart des Chrétiens ſont en ce tems ici de ſe reconcilier avec Dieu. Comment eſt-ce que la paix & la conſolation du ſaint Eſprit ne ſe répandroit pas ſur toute l'Egliſe en un jour, où preſque tous ſes enfans ſongent à ſe purifier par la penitence, & à arracher de leurs cœurs le peché, cette racine amere de tous les maux & de tous les chagrins de la vie?

Voila quelle eſt ma penſée, Chrêtiens Auditeurs, & je vous avoûe que dans cette veûë je ſuis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire. De tous ceux qui m'entendront, me ſuis-je dit à moi-même, à peine y en a-t-il un ſeul qui ne ſoit dans le deſſein d'aller à Confeſſe ou dés ce ſoir même, ou demain, ou du moins avant que les fêtes ſoient paſſées. Quelle diſpoſition plus avantageuſe peut-on ſouaiter dans des Auditeurs? Quand eſt-ce que la parole de Dieu fera du fruit, ſi elle eſt ſterile dans une conjoncture ſi favorable? mais quel ſujet pourrois-je choiſir ou plus-agréable ou plus-utile à des perſonnes qui ſe preparent, pour ſe confeſſer que la Confeſſion même? C'eſt la

voïe par laquelle Jesus doit venir à eux, c'eſt cette voïe qu'il m'ordonne de lui préparer & de rédreſſer, s'il eſt poſſible, *Parate viam domini, rectas facite ſemitas ejus.*

Que je m'eſtimerois heureux, Chrêtienne Compagnie, ſi par l'inſtruction que je m'en vais faire, je pouvois vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du Sacrement de Penitence. Au reſte ce mot d'inſtruction ne vous doit point rebutter, je ſai que je parle à des perſonnes qui ſavent leur cathéchiſme, c'eſt pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun; j'oſe me promettre que ſi l'on daigne bien m'écouter avec quelque attention, il y aura peu de mes Auditeurs, qui ne profitent de ce diſcours, & qui ne ſe confeſſent enſuite un peu mieux qu'ils ne faiſoient. Vierge ſainte je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en vôtre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette aſſemblée. *Ave Maria.*

A entendre les terribles menaces que Dieu fait au pecheur preſque dans toutes les pages de l'Ecriture, à voir les ſupplices qu'il tient tout prêts pour nous punir, ce ſemble, auſſi-tôt que nous aurons commis quelque crime, il n'eſt perſonne qui n'ait ſujet de croire qu'il eſt perdu ſans reſſource, s'il eſt aſſez mal-heureux pour l'offencer. Mais n'eſt-ce pas une choſe bien digne d'admiration, Chrêtiens Auditeurs, que tandis que le Seigneur tonne, qu'il ſemble tout prêt à foudroïer d'une part, qu'il allume des braſiers, des étans de feu pour l'homme rebelle, il lui prépare en même-tems un bain d'un prix infini, pour

le guerir de tous les maux que ſa deſobéïſſance lui pourroit cauſer ?

Lors que nonobſtant toutes ces menaces tout cét appareil de terreur nous venons à tomber dans quelque crime , il ne laiſſe pas de ſe trouver auprés de nous , pour nous ſecourir , pour nous relever avec douceur , pour nous laver dans ſon propre ſang ! ô amour ! ô miſericorde ! ô ſeverité même pleine de tendreſſe ! il me ſemble de voir une bonne mere,qui dans la crainte qu'elle a que ſon enfant ne ſe bleſſe,lui arrache en colere le coûteau des mains,lui défend ſous de griéves peines de le reprendre , vous diriez alors qu'elle n'a ni tendreſſe ni amitié , mais ſi nonobſtant ces précautions le pauvre enfant vient à ſe bleſſer ; elle ſe ſent comme frappée elle-même , elle court à lui toute émeûë & bien-loin d'exécuter ſes menaces , elle ne ſonge qu'à laver la plaïe , qu'à la panſer , qu'à le conſoler lui-même , & à eſſuïer ſes larmes , que ſeroit-ce de nous , Chrétiens Auditeurs , ſi l'on en uſoit avec nous d'une autre maniére ! ſi nous ne recevions le remede de nos offences de celui-là-méme que nous offençons.

Le demon qui n'ignore pas qu'étans fragiles comme nous ſommes , nous ne pourrions manquer de perir ſans ce remede ; le demon , dis-je , n'oublie rien ou pour nous le ravir, ou pour nous le rendre inutile , il eſt venu à bout de l'ôter entiérement à ceux qui ſont hors de l'Egliſe Romaine , il porte nos catoliques à ne s'en ſervir que rarement , & lors qu'ils y ont recours , il tâche de le leur tourner en poiſon par le peu de préparation qu'ils y apportent. C'eſt un grand

mal-heur ſans doute que dans le méme Sacrement qui a été établi pour nôtre reconciliation, nous trouvions le ſujet d'une plus-grande diſgrace, qu'il nous arrive la méme choſe qu'à ceux qui ſe noïent en prenant le bain qui leur étoit ordonné pour leur ſanté : mais quelle peut-étre la ſource d'un ſi grand mal-heur ! Ce n'eſt pas pour l'ordinaire, qu'on manque de ſincerité, il eſt peu de penitens à qui la confuſion ferme la bouche au tribunal de la penitence ; non, ſi je ne me trompe, c'eſt plûtôt qu'on ſe flatte, & qu'on s'aveugle ſoi-méme ; mais il arrive trés-ſouvent que nous trompons nos confeſſeurs, parce que nous ſommes trompez les premiers.

Il y a donc deux erreurs, où nous tombons preſque tous, & qui nous rendent la plûpart de nos Confeſſions inutiles. Pour vous obliger à les éviter, Chrétiens Auditeurs, il ſuffit de vous les découvrir, & c'eſt ce que je tâcherai de faire dans ce diſcours. La premiére erreur ; c'eſt que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons effectivement, & la ſeconde c'eſt que nous nous flattons d'une penitence que nous n'avons pas ; nous nous croïons plus innocens que nous ne ſómes voila le prémier poinct ; nous nous croïons vraiment penitens quoi-que nous ne le ſoïons point du tout, ce ſera le ſecond poinct. C'eſt tout le ſujet de nôtre entretien.

On voit quelque-fois des Chrétiens, qui s'excuſent de ſe confeſſer ſouvent, ſur ce qu'ils ne trouvent pas de-quoi s'accuſer, à moins qu'ils ne laiſſent couler un eſpace de tems conſiderable aprés chaque Confeſſion. Et en effet il peut ar-

river qu'aprés avoir receû l'abſolution du Prêtre on paſſe quelques jours dans un aſſés grande innocence par la vertu de la grace qu'on a receûë dans ce Sacrement, laquelle venant enſuite à ſe rallentir, on retombe dans les mémes fautes. Si cela eſt, par cette méme raiſon qu'on n'a rien à dire aprés quelques jours, il faudroit reïterer ſouvent la Confeſſion pour n'avoir jamais rien à dire, & pour paſſer ainſi ſa vie dans un parfait éloignement du peché. Mais il eſt bien plus probable ſelon la parole du ſavant Abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de pechez en eux, ne ſoient dans cette peine que parce qu'il y en a trop. *Revera tales inopes copia facit*, ce ſont des perſonnes qui dans l'examen qu'elles font d'elles-mémes, ne vont point juſqu'au fond de l'ame, parce que dans ce fond elles entrevoïent un amas de corruption, qu'elle craignent de découvrir entiérement, de-peur qu'une plus grande connoiſſance ne les oblige à ſe réformer. C'eſt pourquoi on ſe contente de paſſer légerement ſur ce qu'on a fait depuis le dernier examen, on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher ſans donner atteinte à certain plan de vie qu'on s'eſt tracé à ſoi-méme ſur les regles du monde, & de l'amour propre & qu'on n'a pas envie de changer.

Ce plan au quel on ne touche point quand on s'examine, renferme mille maximes contraires aux maximes de Iesus-Christ. L'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaiſir y reglent toutes les actions de la journée. Il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour paſſer le tems agréablement. Il faut avoir

la reputation d'honneſte homme, d'homme galant, d'homme de cœur en quelque ſens qu'il plaiſe au ſiécle corrompu de prendre ces termes ; il faut paroître dans les aſſemblées, y briller, y effacer, s'il eſt poſſible ; le reſte du monde, & pour cela il ne faut rien negliger, il faut ſe ſervir de tous les artifices que le monde a coûtume de mettre en uſage. Enfin il faut tâcher de mener une vie gaïe & commode & de goûter toutes les douceurs qu'elle nous préſente. Tout cela, ne ſe peut faire, qu'on ne coure mille hazars de pecher, qu'on ne peche effectivement en mille maniéres ; tout cela eſt formellement oppoſé à la Sainteté du Chriſtianiſme ; à laquelle chaque Chrêtien eſt obligé d'aſpirer ; à proportion de ſon état ; ce n'eſt pas là une vie ſimplement à réformer, mais à changer de fond en comble. Cependant de peur d'être obligé effectivemẽt de vivre ou de reveiller les reproches de la conſcience, leſquels troubleroiẽt en ſuite tous les divertiſſemens, on ferme les yeux à tous ces deſordres, on ſe perſuade que ce n'eſt rien ; que ſi l'on peche quelque fois en vivant de la ſorte, ce ſont des effets de la fragilité plûtôt que des occaſions, où l'on s'engage. En un mot que c'eſt une neceſſité de vivre ainſi.

Cela ſuppoſé, Chrêtiens Auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on ait peu de choſes à dire en Confeſſion. Quand on a poſé pour principe que c'eſt une néceſſité de vivre ; comme l'on vit dans le monde, & que pour être Chrêtien il ſuffit d'en avoir le nom ; je comprens comment c'eſt qu'on ſe trouve fort innocent & qu'on eſt embaraſſé, quand il faut aller à confeſſe. Mais ſi l'on

vouloit y proceder avec ſincerité, ſi l'on vouloit examiner à fond la vie qu'on mene, voir un peu ſur quels principes, ſur quelles maximes elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'oppoſition avec la vie de IESUS-CHRIST, ſi, dis-je, on vouloit remuër cette cloaque, percer cét abcez, où il ſe fait un ſi grand amas de pourriture, on ſeroit bien-tôt hors de cét embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetteroit la veûë d'un nombre preſque infini de deſordres.

Pour ſortir entiérement d'une erreur ſi dangereuſe, il me ſemble que quand on ſe prepare pour ſe confeſſer il n'y auroit qu'à jetter les yeux ſur la vie de quelque Saint ou de quelque Sainte de même condition que nous, car il y en a de toutes les conditions, & remarquer en combien de choſes nôtre conduite ſe trouve directement oppoſée à leur conduite. Comparez-vous un peu Chrêtiens Auditeurs, avec quelque perſonne d'une vertu éminente, & d'une pieté exemplaire. Voïez de combien de choſes elle fait ſcrupule, dont vous ne vous confeſſez pas. Comparez ſes prieres avec vos prieres, ſes diſcours avec les vôtres, ſes repas avec vos repas, ſes habits avec vos habits, ſes occupations avec vôtre oiſiveté, ſi cette perſonne avoit vécu ſeulement un jour de la maniére que vous vivez, elle ſe croiroit la plus miſerable de toutes les créatures, elle ſe croiroit perduë, & cependant vous ne vous croïez coupable de rien, vous êtes Chrêtien toutefois auſſi-bien qu'elle, & par conſequent vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne ſont pas ſeulement ceux qui ſont ex-

trémemẽt dans le monde qui s'aveuglent ainſi volontairement, il y a quelque-fois des perſonnes qui ſe croïent elles-mêmes délicates juſqu'au ſcrupule, qui omettent de s'accuſer de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent ſe reſoudre à croire que ce ſoient des fautes. Par exemple on doit au Marchand, on doit aux Ouvriers, aux domeſtiques, on doit à d'autres, deſquels on a autrefois ou emprunté, ou peut-être même uſurpé le bien, & néanmoins on ne veut rien retrancher de la depenſe, pour ſe mettre en état de païer, ou quoi-qu'on puſt païer ſur l'heure, on differe à un autre tems, on croit que c'eſt aſſez d'être dans le deſſein de le faire, on ſe trompe : c'eſt une injuſtice manifeſte, on s'en doute, & ſi l'on n'en eſt pas tout-à-fait certain, c'eſt qu'on eſt bien aiſe de l'ignorer. Cependant on met ſon eſprit à la torture pour dire des pechez, où l'on trouve à peine matiere d'abſolution, & l'on ne dit mot de ces choſes qui ſont tout-à-fait eſſentielles ; il y a des familles entiéres toutes diviſées qui ne veulent point entendre parler de reconciliation, ce ſont au reſte des gens de bien, mais ils ont perſuadé à leur conſience qu'ils ne ſont pas obligez de faire nulle demarche, qu'on a des raiſons de ne ſe point voir, de ſe plaindre éternellement les uns des autres, & de faire ſavoir ces raiſons à toute la terre, on s'en confeſſe deux fois, trois fois, quatre fois, mais enfin comme on ſent bien qu'on n'a pas envie de s'amander, on ne s'en confeſſe plus, & on ſe fait accroire à ſoi-même qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confeſſer. Combien de perſonnes addonnées à la devotion ſont ſujettes à des

impatiences, dont elles prétendent ſe faire un mérite auprés de Dieu? qui bien-loin de s'accuſer du trouble qu'elles cauſent dans leur maiſon ; veulent faire paſſer leur chagrin pour un effet de leur vigilance, & du ſoin qu'elles prennent de leurs domeſtiques ? combien de zelez ſous prétexte d'avoir à cœur la religion & la juſtice ; de ne pouvoir rien ſouffrir qui ne ſoit dans l'ordre, ſous prétexte de faire des leçons aux foibles & aux ignorans, ou de ſe conſolet avec les bons du mal-heur de ceux qui periſſent, s'abandonnent à une cruelle mediſance qu'ils aiment-mieux colorer, & déguiſer de la ſorte, que de combattre l'inclination qu'ils ont à ce vice ?

Que ſi ces défauts quoi-que groſſiers échapent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connoître, combien de mouvemens interieurs ſeront omis dans l'examen de la conſience, ſi l'on ne s'applique à ſonder le cœur, pour-en découvrir toutes les plaïes ? vous dites que Dieu-merci, vous êtes ſans paſſion ; quoi ſans amour, ſans haine, ſans envie, ſans nul deſir de vangeance, ſans averſion ? d'où vient donc ce ſecret empreſſement que vous avez de voir je ne ſai quelle perſonne, de lui plaire, & de lui faire du bien, c'eſt un effet me direz-vous de vôtre amitié: Ouï; mais vous ſavez bien qu'en toutes ces amitiez prétenduës il y a toûjours quelque choſe d'impur & de ſenſuel, & ſi vous voulez bien nous dire ce qui en eſt, ce n'eſt plus amitié mais un amour tres-dangereux. Que veut dire cette joïe que ſent vôtre cœur, lors qu'il arrive à cét homme quelque petite diſgrace ? d'où vient que vous prenez

tant de plaiſir à voir cette femme humiliée ? d'où vient que vous ſouffrez, que vous êtes à la torture quand on dit du bien de cét autre ? Ie veux que cela n'aille pas plus-loin ; il eſt certain que ces ſentimens ſont contraires à la charité Chrêtienne.

Que ſi vous me dittes que vous vous êtes examiné ſur tous ces points & de la meilleure foi du monde, que vous êtes remonté juſqu'à la ſource juſqu'aux motifs de vos actions, que vous étes deſcendu juſqu'au fond de vôtre ame, & que vous avez tout dit au confeſſeur. Dieu en ſoit loûé mille fois, ſi vous continuëz de vous faire ainſi juſtice à vous-même, je vous répons qu'en peu de tems vous tirerez un grand fruit de l'uſage de la Confeſſion. Mais aprés vous être redemandé un compte ſi exact de ce que vous aviez fait, avez vous eû le courage de jetter la veûë ſur ce que vous n'aviez pas fait ? je demande ſi vous avez eû aſſez de courage pour cela, parce que je crains que ce ne ſoit pour vous un abîme, une mer inépuiſable. Pour une action que l'on fait, & qu'on ne devroit pas faire, il eſt ſeûr qu'il y en a cent qu'on devroit faire, & qu'on ne fait pas. Avez-vous eû ſoin que vos ſujets, que vos ſerviteurs ne fiſſent rien d'injuſte ſous vôtre nom & ſous vôtre autorité ? vos domeſtiques ſavent-ils ce qu'il faut ſavoir pour être ſauvez ? prient-ils Dieu & le matin & le ſoir, obſervent-ils les jeûnes de l'Egliſe ? ſe confeſſent-ils ? ſont ils reſervez dans leurs actions & dans leurs paroles ? vous n'en ſavez rien, me dittes vous. Hé bien cette ignorance eſt une matiére de Confeſſion. Quand toutes les choſes ſe trouveroient

heureuſement fort reglées, vous ne laiſſeriez pas d'être coupable pour ne vous étre pas informé de l'état où elles étoient : ſi vous n'avez ſoin de ceux qui ſont à vôtre ſervice, que deviendront-ils ? ſur tout en un païs où ils n'ont n'y Evêque, n'y Curé, n'y Catechiſte, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du Chriſtianiſme que de vous même, ou de ceux à qui vous en donnerez la charge: Vous n'ignorez pas les obligations que vous avés à l'égar de vos enfans, vous ſavez que ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient inſtruits aux lettres humaines, ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connoître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur, à qui les confiez vous ces enfans ? ſavez vous bien qu'ils n'ont nul principe de pieté ? qu'on ne ſonge rien moins qu'à les mettre en voïe de ſalut ?

De plus, il y a des occaſions où vous étes obligé de corriger vos fréres, de les conſeiller charitablement, n'y avez-vous point manqué en quelque rencontre ? Le principal uſage que vous étes obligé de faire de vôtre autorité, de vos biens, de vôtre prudence, c'eſt pour empécher que le Seigneur ne ſoit offencé, vous devez, quand il eſt en vôtre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, reprimer les perſonnes injuſtes & violentes, impoſer ſilence aux impies & aux médiſans. Vous étes-vous bien aquitté de tous ces devoirs ? Cette Demoiſelle qui écoute ſi patiemment des diſcours qui bleſſent la pudeur chrêtienne, cette Demoiſelle, dis-je, ſait bien qu'en le prenant ſur un certain ton, elle fermeroit la bouche à tous ceux qui oſent parler de la ſorte

en ſa préſence, ſi elle ne l'a pas fait, elle a manqué à ſon devoir, elle s'eſt renduë coupable de toutes les fautes qu'elle auroit pû empécher. Vous n'avez point arrêté vos yeux ſur ce tableau, vous n'avez point leû ce mauvais livre, ce n'eſt pas aſſez, il falloit brûler l'un & l'autre, & ne faire pas difficulté de ſacrifier un meuble de quelque prix qu'il puſt être, au ſalut des ames pour leſquelles IESUS-CHRIST a donné ſon Sang juſqu'à la derniere goutte.

Davantage quand vous n'auriez point fait de mal depuis vôtre derniére Confeſſion, il faudroit encore examiner quel bien c'eſt que vous avez pratiqué, quel uſage vous avez fait de vôtre loiſir & de vos biens. C'eſt un article de foi que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiſeuſes : *Rationem reddet de omni verbo otioſo.* Mais ſi Dieu eſt ſi rigoureux à réchercher vos paroles inutiles, croïez-vous qu'il vous pardonnera vos dépences inutiles, vos ajuſtemens inutiles, vos actions inutiles, toute vôtre vie que vous paſſez toute entiére dans une inutile oiſiveté ? Ie ſers mon Prince, me dira quelcun dans un emploi qui m'occupe extrémement ; & moi, dira un autre, je rens la juſtice avec toute ſorte d'équité, & moi je ſuis engagé dans un grand trafic que j'exerce de bonne foi. On peut avoir toutes ces occupations & mener une vie oiſeuſe & tout-à-fait inutile. Comment-cela ? ſi c'eſt la vanité, ou l'ambition qui vous attâche au ſervice de vôtre maître, ſi vous n'étes équitable que parce que vous aimez la gloire, ou que vous avez naturellement l'eſprit droit ; enfin ſi le deſir du bien

eſt le reſſort qui fait aller tout ce commerce, non-ſeulement vous ne faites rien, mais encore vous étes injuſte envers Dieu, qui doit être le but de toutes les penſées des hommes, tout ce qui ne ſe rapporte pas à lui manque d'une circonſtance eſſentielle pour être bon, vous offrez à Dieu dés le matin toutes les actions de la journée, voila qui eſt bien, mais cette offrande n'eſt qu'une routine, qu'un vain compliment, ſi dans le fond ce n'eſt pas le deſir de lui plaire & d'accomplir ſa volonté qui vous fait agir, ſi vous vous recherchez vous-même en toutes vos actions?

Enfin il ne faut pas oublier qu'au dernier jugement nôtre procés ne nous doit être fait que ſur nos omiſſions. Allez maudits, dira le Sauveur du monde, allez au feu éternel; mais pourquoi, Seigneur, qui a-t-il eû en mes actions de contraire à vos Saints Commandemens? Ce n'eſt pas de vos actions que je me plains, mais j'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai été malade,& vous n'avez pas daigné me viſiter, j'ai eû froid & vous ne m'avez pas révêtu, vous avez mieux aimé joüer l'argent dont vous pouviez m'aſſiſter; vous avez mieux aimé le conſumer en ornemens & en repas inutiles. Voila quel eſt le ſujet de mes plaintes & de vôtre condannation. *Eſurivi & non dediſtis mihi manducare, ſitivi & non dediſtis mihi potum; hoſpes eram, & non collegiſtis me, nudus, & non cooperuiſtis me, infirmus & in carcere & non viſitaſtis me.* Il faut donc que je diſe à mon Confeſſeur, ſi pouvant faire l'aumône je l'ai refuſée à une ſeule perſonne, ſi j'ai négligé les pauvres malades, ſi j'ai ſe-

courus mes fréres en quelque néceſſité que la Providence les ait reduits. Il le faut, dis-je, ſi je ne me trompe, il le faut, ou je ne comprens ni Jesus-Christ, ni l'Evangile. Ce qui me perſuade entiérement que nous nous flattons pour la plûpart dans l'examen que nous faiſons de nos conſiences, c'eſt que lors qu'il arrive que Dieu nous touche tout de bon, qu'il nous inſpire une veritable réſolution de changer de vie, de ne vivre deſormais que pour bien mourir; alors, dis-je, il n'eſt perſonne qui ne ſe croïe obligé de commencer par faire une Confeſſion générale, & qui dans cette Confeſſion ne s'accuſe de cent choſes, dont il n'avoit fait nulle mention dans toutes les Confeſſions précedentes.

Voila ce que j'avois à vous dire pour vous donner quelque entrée en la connoiſſance de vous-même. Mais c'eſt de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les veritables lumiéres, dont nous avons beſoin pour nous connoître parfaitement, ſans ces lumiéres, tout ce que je viens de dire ne ſera qu'une inſtruction vaine & infructueuſe, j'aurai appris à mes Auditeurs à connoître les autres, à les juger, à les cenſurer, mais nullement à ſe juger & à ſe condanner eux-mêmes. Sans ces lumiéres nous verrons ſans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même; nous verrons aſſez pour être coupables, mais non pas aſſez pour reconnoître que nous le ſommes: plûtôt que de l'avoüer, nous croirons qu'on nous préche des hiperboles, & que la verité même uſe d'exaggeration. En un mot, nous nous ferons toûjours plus-innocens que nous ne ſommes,

nous nous croirons même de vrais penitens, ſans avoir ſouvent nulle raiſon de le croire ; c'eſt la ſeconde erreur qui peut rendre nos confeſſions inutiles, & que je dois découvrir en la ſeconde partie.

La Penitence interieure, qui eſt celle dont il s'agit en ce lieu, conſiſte en un repentir amer d'avoir peché, joint à une réſolution ſincere de ne pecher plus. C'eſt de cette penitence que Saint Ambroiſe a bien oſé dire cette terrible parole. *Plures reperi, qui innocentiam ſervaverint, quam qui rectè pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des perſonnes qui n'aïent jamais perdu l'innocence du Batême, mais cependant le nombre de ceux qui aprés l'avoir perduë font une veritable penitence, eſt encore beaucoup plus petit, & ce n'eſt point une imagination, c'eſt une choſe que je ſai par ma propre expérience, j'ai plus trouvé de perſonnes vraiment innocentes, que je n'ai trouvé de vrais penitens : *Plures reperi, qui innocentiam ſervaverint, quam qui rectè pœnitentiam egerint.* Or comment cela ſeroit-il vrai, s'il n'y avoit qu'à lire en ſon livre un acte de contrition, & à frapper deux ou trois fois la poitrine ?

Pour le repentir, qui eſt la premiére partie de la penitence, une preuve que la plûpart des gens ne ſavent pas même ce que c'eſt, c'eſt qu'on ne craint gueres de s'y expoſer. Il n'eſt rien de ſi cruel au monde qu'un veritable repentir, il faut avoir une grande force d'eſprit pour ſouffrir ce genre de douleur & n'en être pas accablé, on voit tous les jours des perſonnes qu'elle porte juſqu'au deſeſpoir : Il faut que ce ſoit quelque choſe de bien amer,

amer, puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui sont deûs à nos pechez; c'est pour cela que cette douleur est appellée Attrition ou Contrition, parce qu'elle ne blesse pas simplement le cœur, elle le brise, elle le broïe en quelque sorte, elle lui fait, pour ainsi dire, autant de plaïes qu'il a d'atomes qui le composent. Mais quoi-que cela soit ainsi, voit-on que l'appréension d'un si grand mal, détourne les Chrêtiens d'offencer Dieu? Au contraire ne se détermine-t-on pas tous les jours à l'offencer par l'esperance de rentrer en grace par cette voïe? Je m'en confesserai, dit-on, je le crois, s'il n'y avoit que cela à faire, je comprens comment c'est que pour contenter une passion, on s'exposeroit volontiers à toute la honte que peut causer l'aveû du peché, mais ce n'est pas assez de s'en confesser, il faudra s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je, repliquez-vous; vous vous en repentirez & vous ne laissez pas de le commettre? Dittes-moi, Chrêtiens Auditeurs, hors du peché avez-vous jamais rien fait en vôtre vie, dont vous fussiez bien asseûré de vous repentir. La seule crainte du repentir n'est-elle pas le motif le plus fort, pour détourner un homme de quelque action que ce puisse être; comment donc l'asseûrance que vous avez de souffrir ce même mal, vous est-elle un motif d'agir contre vôtre consience? Si ce n'est parce que ce n'est pas en effet le même mal, parce que le repentir que vous avez du peché est d'une autre nature que les autres, qu'il n'a que le nom du veritable repentir.

La deusiéme raison que j'ai de croire que cet-

te douleur eſt feinte, ou du moins qu'elle eſt trés-foible, c'eſt la lâcheté avec quoi on ſe comporte ordinairement ſoit à confeſſer ſes pechez, ſoit à en demander, ou à en recevoir la penitence. Si cette faute nous faiſoit autant de peine à l'eſprit qu'elle a cauſé de plaiſir à la chair, qui eſt la regle que donne Saint Auguſtin, pour diſcerner une veritable contrition, non-ſeulement nous n'héſiterions pas à la déclarer cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancerions-nous à rejetter un charbon ardent que nous aurions dans le ſein, ou un Aſpic qui nous piqueroit cruelement ? Le même Saint Auguſtin le reſſentoit ſans doute ce veritable regret, auſſi ne ſe contente-t-il pas de s'accuſer en ſecret des deſordres de ſa jeuneſſe, il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la poſterité ſache qu'il a été ſujet à cent paſſions, & ſur tout à la plus-honteuſe de toutes les paſſions, trop heureux ſi rendant ainſi ſa confuſion & publique & immortelle, il peut ſe venger lui-même de lui-même, & adoucir un peu la douleur que lui cauſe le ſouvenir de ſes crimes.

Nous liſons dans l'hiſtoire des Conciles de Tolede, qu'un Evêque de Brague nommé Potamie, vénerable par ſon âge, célebre dans toute l'Eſpagne par ſa vertu, & ſur tout par le zele avec lequel il s'étoit déclaré pluſieurs fois contre les impudiques, étant tombé lui-même par une étrange fragilité en une ſecrete fornication, il en fut touché ſi vivement qu'il ne pût jamais s'empécher de faire éclatter ſa douleur. Mais quelle occaſion prit-il, Dieu du ciel, pour ſe ſatisfaire ?

Meſſieurs, ce fût en un Concile où il préſidoit lui-même, ce Concile étoit compoſé de cinquante Evêques, d'un grand nombre d'Abbez, de Docteurs, & d'autres Eccleſiaſtiques ; ce fut en préſence d'une ſi nombreuſe & ſi illuſtre aſſemblée, que ce grand homme, ce protecteur public de la chaſteté, ſe proſternant contre terre, confeſſa ſon incontinence à haute voix, tout le monde frémiſſant à ce ſpectacle, & ne pouvant comprendre quel motif ſi preſſant le pouvoit porter à eſſuïer volontairement une ſi horrible confuſion.

Que ne fait-on point, Chrêtienne Compagnie, pour appaiſer une douleur fort aigue ? Iugez donc, s'il vous plaiſt qu'elle eſt la foibleſſe de la nôtre, non-ſeulement on excuſe, on déguiſe, on diminuë ſes pechez par des expreſſions foibles & ambigues, mais encore aprés les avoir à peine avoûez, on diſpute au Confeſſeur un jeûne de deux ou trois jours, on ſe défend de faire une aumône, on ne peut conſentir à ſe priver d'une légere ſatisfaction. Quelle penitence ! quel repentir eſt celui-ci ? On en voit quelquefois de vrais penitens ſe venir jetter aux piés du Prêtre, mais il eſt bien aiſé de les diſtinguer. Il me ſemble voir des malades qui ne peuvent plus ſupporter le mal qui les tuë, & qui veulent guerir à quelque prix que ce ſoit ; qu'on perce, qu'on coupe, qu'on brûle, pourveû qu'on me ſoûlage, il n'importe par quel tourment on mette fin à mon ſupplice. On eſt obligé de gronder les autres, pour les rendre ſenſibles à leurs propres maux ; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux, il faut les conſoler au lieu de leur

faire des réproches, ils n'ont jamais aſſez fortement exprimé la malice de leurs pechez, quelque rigoureuſe que ſoit la peine qu'on leur impoſe, ils n'en ſauroient être ſatisfaits.

Ie comprens, Chrêtienne Compagnie, comment c'eſt que Jesus-Christ triomphe, & que tous les Anges treſſaïllent de joïe à la veûë d'un homme qui fait une pareille penitence, je comprens comment c'eſt que Dieu oublie ſes déreglemens, qu'il l'embraſſe, qu'il le comble de faveurs, qu'il aime cét enfant encore plus-tendrement qu'il ne faiſoit avant ſa deſobéïſſance. Mais que ce Chrêtien inſenſible, lequel aprés avoir peché mortellement, a eû le courage de s'endormir entre les bras du demon, qui a pû ſupporter la haine de Dieu durant un mois, durant pluſieurs mois, & attendre froidement que les Fêtes fuſſent venuës pour ſortir d'un état ſi funeſte & ſi dangereux; que cét homme, dis-je, pour m'être venu conter ſa vie, comme il feroit une hiſtoire, ſans larmes, ſans ſentiment, ait fait cette admirable penitence qui chaſſe les demons, qui fait deſcendre le Saint Eſprit, qui éteint les flammes de l'enfer, qui force le ciel, qui deſarme la colere du Tout-puiſſant, non, Meſſieurs, je ne puis le me perſuader, & je ſuis ſeûr que vous en doutez vous-même.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la réſolution de ne pecher plus; tout le monde ſait qu'elle doit être ferme & ſincere, mais helas que peu de gens mettent en prattique ce qu'ils ſavent ſur ce point. Il ne ſuffit pas, Chrêtiens Auditeurs, que la bouche prononce certaine for-

mule qui exprime cette résolution en trois ou quatre paroles, il faut que le cœur parle, & qu'il s'accorde avec la langue. Faisons-y un peu de réflexion ce soir lors que nous nous préparerons, pour nous confesser tâchons d'entrer dans ce cœur ; & de découvrir quels sont ses veritables sentimens, nous trouverons peut-être qu'il ne prend gueres de part à tous les bons desseins que nous avons de nous convertir, vous promettez donc de ne vous plus vanger de vos ennemis ; vous promettez de ne plus médire, sur tout de certaines personnes de qui vous détractez souvent par un esprit ou de vengeance ou d'envie ; vous le promettez, dittes-vous, prenez garde à ce que vous dittes, le cœur ne s'engage point du tout à cela, au contraire il sent trés-bien qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moïen de reçevoir une injure sans en tirer la vengeance, & de quoi parleroit-on si l'on ne médisoit plus ? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissemens, dans des assemblées, où toutes les choses, du moins à vôtre égar, ne se passent pas dans une aussi grande innocence qu'on nous le veut faire accroire. Vous vous accusez d'y avoir jetté des regars lascifs, d'y avoir entretenu volontairement des pensées impures, d'y avoir veû des objets, d'y avoir entendu des discours qui ont été dans vôtre ame comme la semence de plusieurs pechez, que vous avez commis même dans la solitude. Etes vous bien resolu de vous corriger de tout cela ; n'êtes-vous pas tout resolu au contraire de passer le carnaval dans ces mêmes divertissemens, dans ces mêmes com-

pagnies, où vôtre foibleſſe vous expoſe à tant de perils d'offencer Dieu ? Vous ne jeûnates pas hier, il n'y a point eû de quatre tems pour vous, vous dittes que vous vous amanderez, mais pourquoi le dittes-vous ? Vous n'obſervates pas le dernier Carême, & vous ſavez bien que vous trouverez un prétexte pour ne faire pas celui qui vient, il y a déja pluſieurs années que vous en uſez de la ſorte, & vous n'étes point tout-à-fait reſolu de changer ſi tôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportemens, de vos blaſphémes, mais de bonne-foi, croïez-vous que cette promeſſe ait un autre effet que celle que vous aviez faitte à la derniére Confeſſion, n'étes-vous pas tout perſuadé que la premiére fois que vous reviendrez, vous aurez encore ces mêmes pechez à dire ?

Je ne m'étonne pas, Chrêtiens Auditeurs, que de toutes les réſolutions qu'on fait dans la vie, il n'y en ait aucune dont on ſe reſſouvienne moins que de celles qu'on fait quand on ſe confeſſe ; c'eſt que dans la verité quand on ſe confeſſe on ne fait nulle réſolution. Au contraire on eſt trés-réſolu de vivre comme on a fait juſqu'alors ; & quoi qu'on diſe, on ne doute pas que les choſes ne doivent toûjours aller de même. De la vient, qu'à la premiére occaſion qui ſe préſentera, & peut-être ſe préſentera-t-elle deux jours aprés ; non-ſeulement on ſera vaincu, mais on ne daignera pas même combattre, on ne déliberera pas pour ſe rendre ; ſi l'on avoit conceû un veritable deſir de s'amander, on ſe garderoit bien d'aller de plein gré chercher le peril où l'on

n'ignore pas qu'il se rencontre. Dans les occasions qu'on n'auroit pas recherchées, on se ressouviendroit du propos qu'on a formé, la crainte d'irriter Dieu par une si grande perfidie, combattroit en nôtre cœur l'attrait au peché, on consentiroit du moins plus difficilement qu'on ne faisoit autrefois. Et ne dittes pas qu'on est fragile, qu'il est impossible de resister aux tentations; car je connois cent personnes qui aprés s'être plaint dix & vingt ans de leur impuissance & de leur fragilité, ont fait enfin une résolution de ne plus offencer Dieu, qu'elles n'ont jamais violée depuis; que j'ose asseûrer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des preuves de nôtre peu de sincerité, dans le propos que nous faisons de changer de vie; puisque dans le tems même qu'on fait ce propos, on est encore bien souvent dans le desordre dont on s'accuse. Vous avez chez vous une personne dont tout le monde est scandalisé, vous étes dans une maison où vous avez une occasion prochaine d'offencer Dieu; vous dittes que vous étes dans le dessein d'ôter ce scandale, de sortir de ce peril, mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant que de venir à Confesse? Comment osez-vous paroître aux yeux de vôtre Iuge sans lui avoir donné cette preuve de vôtre repentir? Comment osez-vous dire que vous ne retomberez plus dans le crime, aprés vous être confessé, puisque vous ne le quittez pas même pour vous confesser? N'étoit-il pas plus-à-propos, n'y

avoit-il pas plus de bien-ſéance de commencer par vous reconciller avec vôtre ennemi, de reſtituer cét argent qui n'eſt pas à vous, par reparer le tort que vous avez fait à la réputation de vôtre frere ? Pourquoi voulez-vous attendre aprés la Confeſſion de vous aquitter de ces obligations indiſpenſables ? Voulez-vous que je vous le diſe, c'eſt parce que vous avez une volonté ſecrette de ne rien faire de tout cela ? Sans doute il étoit plus-naturel de détruire avant toutes choſes l'ouvrage d'iniquité, mais il vous plaît encore cét ouvrage, & vous ne pouvez vous déterminer à le détruire, le cœur eſpere qu'il ſubſiſtera, s'il peut le ſauver ſeulement juſqu'aprés la Confeſſion.

Voïez, mes Dames, en quel état Magdelaine ſe jetta aux piés du Fils de Dieu, lors qu'elle ſe fut réſoluë à la penitence. Elle ſe garda bien d'y porter les mêmes ajuſtemens qui avoient rendu ſa vertu ſuſpecte à toute la ville de Ieruſalem, elle y parût toute négligée, toute échevelée, elle n'auroit oſé ſe montrer à JESUS-CHRIST en l'état où elle avoit été veûë juſqu'alors, elle auroit été bien ridicule, bien extravagante de le faire, ce n'auroit pas été un fort bon moïen de faire oublier ſon luxe & ſa vanité paſſée, que de l'aller étaller aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes & de femmes tomberont demain dans une faute toute ſemblable à celle qu'ils auroient condãnée en cette ſainte penitente. C'eſt ſe tromper ſoi-méme, Meſſieurs, de penſer qu'on nous doive remettre des pechez que nous aimons, où nous avons encore quelque attâche ; c'eſt ſe mo-

quer de Dieu, que de lui faire une promesse à quoi l'on manque dans le tems-même qu'on l'a fait. *Irrisor est*, dit Saint Isidore, *& non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet.*

Pour la conclusion & pour le fruit de ce discours, vous me demanderez peut-être, par quel moïen on peut exciter en son cœur, & ce regret d'avoir peché, & cette résolution de ne pecher plus? D'où vient me direz-vous, que nous sommes si insensibles en une occasion, où nous devrions mourir de douleur? Saint Crisostôme dit que le peché est l'unique mal qu'on puisse guerir avec des larmes, on peut dire encore que c'est l'unique mal qui mérite d'étre pleuré, d'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point? Est-il possible qu'on sache bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger? Ouï, Chrétienne Compagnie, on les sait, mais on ne les comprend pas. Ce petit enfant sait bien qu'il a perdu son pere, que la mort vient de le lui enléver, il ne laisse pas de joüer toutefois & de rire dans le plus-grand dueïl de sa famille, parce que le pauvre enfant ne connoît pas la perte qu'il vient de faire; cét aîné en qui l'âge a déja meuri la raison, ne peut pas s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons ce peché mortel, nous nous faisons à-peu-prés autant de mal que s'en fit Saint Pierre en renonçant Iesus-Christ, que s'en étoit fait Magdelaine en s'attachant trop au monde; les larmes de ce grand Penitent ne tarirent point jusqu'à sa mort, quoi-qu'il ne pûst pas douter du pardon qu'il avoit reçeû, & nous qui ne savons, ni si l'on nous a pardonné, ni si l'on nous par-

donnera jamais , nous ne ſommes nullement touchez de nos deſordres. Ceux qui ſont en cette diſpoſition ; ont peut-être beſoin d'un plus grand remede que je ne le puis donner en ſi peu de tems , je vous dirai néanmoins que ceux qui ſont en cette diſpoſition , aprés avoir pris un tems raiſonnable pour examiner leur conſience, en doivent prendre un beaucoup plus-long , pour demander inſtamment à Dieu la grace de ſentir leur mal, il faut que par la conſidération de cette Majeſté infinie , qu'ils ont oſé outrager , par la conſidération de IESUS-CHRIST crucifié pour leur amour , à la veüë du Paradis auquel ils ont renoncé,de l'enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette veritable componction , ſans quoi il n'y a point de grace pour eux.

Que ſi toutes les conſidérations de la grandeur, de la bonté , de la juſtice de Dieu ne ſont pas capables de les émouvoir , qu'ils épreuvent un peu ſi la veûë de leur propre dureté,ne pourroit point les attendrir. Mal-heureux que je ſuis, ai-je donc perdu la raiſon & le ſentiment en perdant la grace ? Rien ne me touche, ni amour , ni crainte , ni bienfaits, ni châtimens ? N'eſt-ce point que j'ai mis le comble à mes infidelitez , & que le Seigneur m'abandonne ? Un ver de terre a oſé ſe lever contre le Créateur de l'Univers , & il ne ſauroit ſe repentir de ſa felonie ? J'ai mépriſé , j'ai outragé mille fois celui qui m'a donné la vie, celui qui a donné ſa vie pour moi,& je n'ai point d'horreur d'une ingratitude ſi énorme ? Je me vois ſur le bord de l'enfer , je puis mourir dans

l'état funeſte où je me trouve, & je ne tremble pas, & je ne meurs pas de crainte ? Ie ne faiſois pas ces réflexions dans le tems que j'offençois Dieu, & quand je les aurois faites, la paſſion étoit ſi forte alors qu'on n'auroit pas deû trouver ſi étrange, ſi je n'y euſſe pas été ſenſible; mais à cette heure, c'eſt de ſens froid que j'enviſage ces veritez, & elles ne font nulle impreſſion ſur mon eſprit. Qu'y a-t-il donc ? ô mon aimable Redempteur, ſuis-je perdu ſans reſſource ? Mon Dieu, n'y auroit-il plus de miſericorde pour moi, ſeroit-il bien poſſible que vous m'euſſiez réjetté pour toûjours ; helas que deviendrai-je ſi vous me delaiſſez de la ſorte !

Ces mêmes motifs nous peuvent encore aider à former un propos ſincere d'amandement, on peut auſſi s'y exciter par la juſte crainte que nous devons avoir de pouſſer à bout la patience de nôtre juge, & de nous fermer par la premiére recheûte tout retour à la clemence.

Mais ce qui doit avoir, ce me ſemble, plus de force que tout cela, du moins ſur les cœurs qui ne ſont pas entiérement endurcis, c'eſt la facilité étonnante avec laquelle nous voïons que Dieu nous fait grace aprés tant de perfidies. *Tu fornicata es cum amatoribus multis*, nous dit-il par la bouche du Prophete Ieremie, Ame Chrêtienne, tu m'as offencé cruellement, & non pas une ſeule fois, mais cent, mais mille, mais deux mille fois. *Leva oculos tuos in directum, & vide ubinam proſtituta ſis :* jette les yeux ſur ta vie paſſée, à peine trouveras-tu une année, un jour, ou même une heure d'innocence, tu n'as eû égar ni à tems, ni

à lieu, tu as peché même aux jours deſtinez à mon ſervice ; & juſques dans les Temples où je faiſois ma demeure. *Polluiſti terram in fornicationibus tuis, & in malitiis tuis.* Tu as abuſé de toutes mes créatures ; tu m'as débauché mes ſerviteurs ; tu les as cortompus par tes ſcandales. *Quamobrem prohibitæ ſunt ſtillæ pluviarum & ſerotinus imber non fuit :* Pour t'obliger à rentrer dans ton devoir, je t'ai envoïé des afflictions, j'ai rendu ton travail inutile, j'ai confondu tes deſſeins ; tout cela n'a ſervi de rien : *Frons meretricis facta eſt tibi, noluiſti erubeſcere*, bien-loin d'avoir honte de tes deſordres ; tu t'en es glorifiée devant les hommes, je n'ai pû même t'obliger à en rougir en ma préſence : *Tamen revertere ad me ; dicit Dominus.* Retourne toutefois pauvre égarée ; me voici tout prêt à te recevoir : *Saltem à modo voca me pater tuus ;* n'eſt-il pas tems que tu revienne enfin à moi, ne ſais-tu pas que je ſuis ton Pere, pourquoi veux-tu l'ignorer, quoi-que tu reçoive de moi châque jour, & la vie, & tous les biens de la vie ?

Voila, Meſſieurs ; de quelle maniére en uſe avec nous le Créateur du ciel & de la terre, au lieu de nous mépriſer ; de nous détruire ; de nous danner, comme il en a danné tant d'autres bien plus-innocens, & moins opiniâtres que nous ne ſommes, il nous a attendu juſqu'aujourd'hui, & le voila qui nous preſſe lui-même amoureuſement de lui demander pardon, *ſaltem amodo* ; au moins à ces Fêtes, que tous les Chrêtiens ſongent à me donner quelque marque de leur pieté, à ces Fêtes que tout le monde ſe reconcilie, que

les plus-durs ſoient touchez par le ſouvenir de ma naiſſance, appelle moi ton Pere, je me laiſſerai fléchir par un nom ſi tendre, je viendrai à toi, je te reconnoîtrai pour mon fils, *Saltem à modo voca me pater tuus.*

Non Seigneur, je ne ſuis pas digne d'être compté parmi vos enfans, c'eſt beaucoup que vous daignez bien me recevoir au nombre de vos ſerviteurs, mais je jure aujourd'hui en preſence de tout le ciel que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de ſerviteur plus-fidelle. C'eſt trop abuſer d'une miſericorde ſi exceſſive, il n'y a plus moïen de vous réſiſter, ô mon Dieu, je confeſſe que toute ma dureté ne ſauroit tenir plus long-tems contre une tendreſſe ſi paternelle. Que vous étes bon, Seigneur ! de ne m'avoir pas fait mourir dans mon peché, quoi-qu'il ſemblaque j'euſſe deſſein de vous y forcer par mon audace & par mon oſtination ! Que je vous ſuis obligé de ce que vous me rappellez encore une fois, mais combien vous dois-je ſavoir plus de gré de ce que vous me rappellez enfin, pour ne vous abandonner jamais plus ; Ie vous l'ai promis cent fois, mon bon Maître, & cent fois j'ai manqué à ma promeſſe, mais je ne l'ai jamais promis comme je le fais préſentement, & je ſens bien que deſormais je vais vous être fidelle. Ce deſir que j'ai non-ſeulement d'éviter le peché, mais toutes les occaſions & les apparences même du peché : Ce degoût où je me trouve de tout ce qui m'a charmé autrefois, ce courage que vous m'inſpirez, pour déclarer une guerre immortelle à mes paſſions, cét amour de la retraite, de la priére, de la mor-

tification que vôtre amour commence à produire en mon cœur ; tout cela ſont des graces qui me répondent en quelque ſorte de ma conſtance. Réjoüiſſez-vous hardiment Eſprits bien-heureux, non ce n'eſt point ici une fauſſe joïe que je vous donne, je ne ſuis plus ce que j'ai été, & ſi vous daignez bien m'aſſiſter de vos priéres, je ſerai éternellement ce que je ſuis.

Si vous étes dans cette diſpoſition, Chrêtiens Auditeurs, allez à la bonne heure, allez vous plonger dans le Sang de IESUS-CHRIST, allez réprendre dans ce bain ſacré une beauté qui doit ravir les Anges, & vous gagner le cœur de Dieu-méme : Allez plein de foi, de douleur, & de confiance vous proſterner aux piés du Prêtre, ouvrez-lui vôtre conſience avec humilité & avec courage, acceptez avec joïe la penitence qu'il voudra vous impoſer, forcez-le de vous en donner une qui ait un peu plus de proportion avec vos pechez & avec vôtre douleur, & ne doutez pas que l'abſolution que vous recevrez enſuite ne ſoit ratifiée dans le ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXVI.

DE LA MISERICORDE de Dieu envers le pecheur.

Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Voici vôtre Roi qui vient à vous plein de douceur. S. Math. c. 21.

Dieu n'eſt point rebuté par la perfidie du pecheur, & il ne le rebute point dans ſa penitence : il court aprés lui dans ſa fuite, à ſon retour il vient au devant de lui.

C'Est un ſentiment aſſez commun parmi les maîtres de l'éloquence Chrétienne, que les Prédicateurs ne doivent parler qu'avec reſerve de la miſericorde de Dieu ; de-peur que les pecheurs, qui ne ſont déja que trop diſpoſez à uſer de délai & de remiſe ne prennent occaſion de ce diſcours, de differer encore d'avantage leur penitence. Ce n'eſt pas qu'on ne ſache trés-bien, qu'il n'eſt rien

de plus-déraiſonnable que de ſe déterminer à deplaire à Dieu, parce qu'il eſt bon, on ſait d'ailleurs qu'il n'eſt point de pecheur plus deſeſperé que celui qui peche ſur l'eſperance, qu'on lui fera grace, & que ſe ſervir de la penſée de la miſericorde, comme d'un motif pour perſeverer dans le mal, c'eſt à vrai dire ſe fermer tout retour à cette même miſericorde; on le ſait, Chrêtiens Auditeurs, mais comme il eſt mal-aiſé de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de ſcandaliſer les foibles en leur parlant d'une choſe qu'ils n'entendent pas; on craint de les porter à offencer Dieu en leur répréſentant ſa facilité à pardonner nos offences.

Mais quoi, Seigneur, ſerons-nous donc muets ſur la plus aimable de vos divines perfections? ne dirons-nous rien de cette miſericorde, dont toute la terre eſt remplie? ſelon ce mot de David. *Miſericordiâ Domini plena eſt terra.* Cette miſericorde paroît en tout ce que vous avez fait, & en tout ce que vous faittes, elle eſt elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages, *miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus.* Et elle ſera la ſeule, qu'il ne nous ſera pas permis de loüer? elle nous prévient, elle nous accompagne par tout, nous en ſommes tout environnez; c'eſt à elle que nous devons tout ce que nous ſommes; c'eſt d'elle que nous attendons tout ce que nous eſperons, & nous ne la ferons pas connoître à tout l'univers, & nous n'oſerons pas même en parler? Non, Chrêtienne Compagnie, je ne puis m'empécher de vous dire mes penſées ſur ce ſujet. Je ne ſaurois retenir l'admiration que me cauſe

cauſe cette bonté infinie, & puiſque nôtre Evangile me donne occaſion de vous en entretenir, je ſuis reſolu de me ſatisfaire. Bien-loin de hazarder quelque choſe en m'attâchant à ce deſſein, j'ai ſujet de m'en promettre beaucoup de fruit. Je parlerai de la miſericorde à des perſonnes, ou qui l'ont déja obtenuë, ou qui la demandent actuellement, ou du moins qui ſongent tout de bon à la demander. Or pour toutes ces ſortes de perſonnes, rien ne peut être plus-utile, plus édifiant que le diſcours, que je m'en vais commencer, aidez moi divin eſprit à étaller les richeſſes de cét amour infini, que vous avez pour les pecheurs, je vous demande cette grace au nom de MARIE qui eſt vôtre Epouſe, & leur Avocate. *Ave Maria.*

Le peché eſt comme une route perduë, par laquelle en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même-tems de Dieu-méme, & s'en éloigne juſqu'à une diſtance infinie. La penitence eſt comme un ſentier tout oppoſé, par où l'on tâche de revenir de ce funeſte égarement. Dans la premiére de ces deux voïes, le pecheur eſt un inſenſé, qui court aprés de chetives créatures, dont il fait plus d'état que du Créateur. Dans la ſeconde c'eſt un mal-heureux qui s'étant apperçeû de ſa folie, voudroit bien, s'il étoit poſſible, la reparer. Il eſt certain que dans ſa fuitte il mérite les plus rigoureux châtimens, parce quelle eſt extrémement outrageuſe à Dieu, & que même à ſon retour il eſt indigne de la miſericorde qu'il demande, parce qu'il a peché avec une malice extréme & contre une majeſté

infinie. De-ſorte que ſi le Seigneur n'étoit infiniment bon, le plus doux traittement, à quoi j'aurois ſujet de m'attendre ce ſeroit d'étre abandonné à moi-même, quand je me retire ; & d'étre rejetté lors que je reviens. Mais admirez l'amour de ce bon paſteur, de ce bon maître ; il n'eſt point rebutté par la perfidie du pecheur, & il ne le rebutte point dans ſa penitence. Bien davantage, ſoit que nous nous éloignons, ou que nous cherchions à nous rapprocher, nous le trouvons toûjours en nôtre chemin, ou il nous pourſuit ſi nous le fuïons, où il ſe préſente lui-même ſi nous le cherchons. C'eſt, Meſſieurs, ce que j'ai deſſein de vous faire voir dans les deux parties de ce diſcours. Je veux vous montrer avec quelle bonté nôtre Dieu en uſe avec le pecheur en quelque diſpoſition qu'il le trouve. Comment dans ſa fuïte il court aprés lui ce ſera le premier poinct, comme à ſon retour il vient au devant de lui ce ſera le ſecond ; C'eſt tout ce que j'ai à dire.

Dans la ſéparation qui ſe fait de l'ame avec Dieu par le peché, nulle langue ne peut exprimer, nul eſprit ne peut comprendre quelle eſt la perte que nous faiſons, puiſque nous perdons l'amitié de Dieu, puiſque nous perdons Dieu méme. Cependant c'eſt merveille de voir avec quelle indifference on fait cette perte du plus grand de tous les biens. Cela ne me ſurprend gueres, c'eſt que nous ne ſavons ce que nous faiſons, nous ne connoiſſons preſque pas Dieu, & la paſſion étouffe en nous le peu de connoiſſance que nous en avons ; ce qui m'étonne, c'eſt que Dieu à qui nôtre néant eſt parfaittement connu, qui

ne fait nulle perte effective, lors que nous nous ſeparons de lui, que Dieu dis-je, témoigne à cette ſéparation une ſi grande douleur, & qu'il s'empreſſe ſi fort pour nous faire revenir. Et ceci, Meſſieurs, n'eſt point une réverie; c'eſt de l'Evangile, c'eſt de Jesus-Christ lui-même que nous l'apprenons. Voulez-vous ſavoir, Ame Chrêtienne, quels ſont les ſentimens du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grace de Dieu? il en eſt affligé juſqu'au fond de l'ame, il en eſt auſſi troublé qu'un pauvre Paſteur qui a perdu une de ſes brebis? Autant qu'une pauvre femme qui n'aïant que dix pieces d'or en tout ſon bien, s'apperçoit qu'une de ces pieces lui manque. Voila les deux comparaiſons dont le fils de Dieu ſe ſert, pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Répréſentez-vous donc s'il vous plaît la deſolation d'un pauvre berger dont la brebis s'eſt égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voiſines que la voix de ce mal-heureux, lequel aïant abandonné le gros du troupeau, court dans les bois & ſur les collines, broſſe à travers les haïllis & les buiſſons, en ſe lamentant & criant de toute ſa force, & ne pouvant ſe reſoudre à ſe retirer qu'il n'ait rétrouvé ſa brebis, & qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voila ce qu'a fait le fils de Dieu, dit Saint Cirille, lorſque les hommes s'étant ſouſtraits par leur deſobéïſſance à la conduite de leur Créateur, il eſt deſcendu ſur la terre, & n'a épargné ni ſoins ni fatigues, pour nous rétablir dans l'état, duquel nous étions décheûs. C'eſt ce qu'il fait encore tous les jours

pour ceux qui s'éloignent de lui par le peché, il les ſuit, pour ainſi dire, à la trace, ne ceſſant de les rappeller qu'il ne les ait remis en voïe de ſalut. Et certes s'il n'en uſoit pas de la ſorte, vous ſavez que ce ſeroit fait de nous aprés le premier peché mortel, il nous ſeroit impoſſible d'en revenir. Il faut que ce ſoit lui qui faſſe toutes les avances, qu'il nous préſente ſa grace, qu'il nous pourſuive, qu'il nous invite à avoir pitié de nous-même, ſans quoi nous ne ſongerions jamais à lui demander miſericorde.

C'eſt pour cette raiſon que David diſoit à Dieu. Seigneur, je me ſuis égaré comme une brebis perduë, aïez la bonté de chercher vôtre ſerviteur. *Erravi ſicut ovis quæ periit, quære ſervum tuum.* Cette priére paroît d'abor aſſez incivile, c'eſt au ſerviteur à chercher ſon maître, dont il a perdu les bonnes graces, & non pas au maître à chercher le ſerviteur, qui lui a été infidele. Mais nous ſommes ſi mal-heureux qu'aprés avoir fait tant de chemin en fort peu de tems, pour nous égarer nous ne ſaurions faire un ſeul pas, pour nous remettre dans la voïe, & ſi nôtre Dieu n'a la bonté de courir aprés nous, pour nous arrêter dans nôtre fuïte, nous fuïrons éternellement, & ne retournerons jamais à ſon ſervice.

Mais admirez, s'il vous plaît, le zele & l'amour de ce bon maître : nous n'avons pas plûtôt perdu ſon amitié en l'offençant, que tout allarmé de ce mal-heur qui nous eſt pourtant arrivé par nôtre faute, il ſe met à nous pourſuivre avec des cris, qui nous marquent admirablement bien l'émotion de ſon cœur. Cette con-

ſience qui ſe trouble, tout-d'un-coup éclatte en mille plaintes, en mille réproches : cette conſience ce n'eſt pas la voix du demon, puiſqu'elle nous porte au bien ; ce n'eſt pas nôtre propre voix, puiſqu'elle parle malgré nous & contre nous, il faut donc que ce ſoit la voix de Dieu ? Et c'eſt pour cela que tout ce qu'elle dit eſt comme infaillible, que ce ſont comme autant de lois, ſur leſquelles nous ſerons jugez. Que ne vous dit-elle point cette voix ſecrette ? ſi Dieu avoit quelque grand intereſt à vous conſerver, ſi en vous perdant il avoit, pour ainſi dire, perdu la moitié de ſon Roïaume, ſeroit-il ou plus prompt à vous rappeller, ou plus aſſidu à vous répréſenter le peril extréme où vous étes, ou plus ſoupple pour s'inſinuer dans vôtre cœur, ou plus conſtant à techercher vôtre amitié ? n'eſt-il pas vrai qu'il ne ceſſe de vous mettre devant les yeux tout ce qui eſt capable de vous toucher: L'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ſes bien-faits, ſes récompenſes, ſa juſtice, ſon amour, ſa miſericorde ? n'eſt-il pas vrai qu'il vous pourſuit en tout tems & en tous lieux, au Sermon, à la Meſſe, dans la ſolitude, au milieu même des aſſemblées, qu'il ſe trouve par tout, que par tout il renouvelle ſes gemiſſemens & ſes plaintes ? n'eſt-il pas vrai qu'il prend occaſion de tout ce qui ſe préſente à vous ou d'edifiant ou de terrible, pour vous parler de réconciliation. Etes vous malade, le voila à vôtre chevet, pour vous faire reſſouvenir qu'il peut & vous rendre la ſanté, & vous ôter auſſi la vie, mais que vous courez encore un plus grand peril par le peché, dont

vôtre ame eſt mortellement bleſſée que par la fiévre qui conſume vôtre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires, ſi quelque diſgrace vous eſt arrivée, il ſe trouve incontinent auprés de vous, pour vous faire entendre que la ſource de tous vos maux eſt en vous même, & que vous ne ſerez jamais heureux que vous ne retourniez à lui, qui eſt la ſource de tous les biens; enfin il me ſemble qu'il ne prend point de rélâche & qu'il ne vous donne point de tréve.

Mon Dieu, vous eſt-il donc ſi important de recouvrer ce ſerviteur inutile? Eſt-ce que vous ne ſauriez vous paſſer de moi? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaiſe volonté & à mon ſens réprouvé, en ſeriez-vous pour cela plus-mal-heureux, pour une ame perduë, n'en pourriez-vous pas créér dix mille, que vous ſantifieriez, & que vous attacheriez à vôtre ſervice par des nœus indiſſolubles?

Cette ardeur avec laquelle il nous pourſuit, eſt ſans doute un effet d'une trés-grande miſericorde, mais la douceur dont ce zele eſt accompagné, marque une bonté encore plus admirable. Nonobſtant le deſir extréme qu'il a de nous faire revenir, il n'uſe jamais de violence, il n'emploïe pour cela que les voïes de la douceur. Ie ne vois nul pecheur en toute l'hiſtoire de l'Evangile qui ait été invité à la penitence, autrement que par des careſſes & par des bienfaits. Il attira Saint Matthieu, Zachée, & les autres Publicains, en s'invitant lui-même à manger chez eux, & témoignant qu'il ne les fuïoit point, comme faiſoient les Phariſiens, qui les regardoient comme

des infames ; il toucha Magdelaine, non point en lui reprochant ſes deſordres & ſa vanité, mais en lui permettant de l'aborder toute decriée qu'elle étoit, en diſant du bien d'elle, & prenant ſa défence en toutes rencontres. Un autre auroit ordonné qu'on obſervaſt contre la Femme adultere la loi qui la condannoit à la mort. IESUS-CHRIST au contraire la ſauva par un miracle, il obligea les juges & les accuſateurs de ſe retirer, & la voïant toute ſeule, Femme, lui dit-il, perſonne ne vous a donc condanné ? Non, Seigneur, allez je ne vous condannerai pas non plus, ne retombez plus dans vôtre peché. Il ne fit point rougir la Samaritaine, en lui diſant d'abor ce qu'il ſavoit de ſa vie ſcandaleuſe, il l'engagea adroittement à commencer elle-méme ſa Confeſſion, aprés quoi il s'inſinua peu-à-peu ſi avant dans ſon eſprit, qu'elle lui avoûa tout, qu'elle le reconnut pour ce qu'il étoit, & le fit connoître à toute la Ville de Samarie. Que ne fit-il point pour gagner Iudas, il fit tout hors de le confondre, & de le traitter durement ? Il lui dit qu'il ſavoit ſon crime, mais il le lui dit de telle ſorte qu'il le puſt comprendre ſans que les autres s'en apperçeûſſent ; il lui lava les piés, il les lui eſſuïa, il ſe laiſſa baiſer à ce perfide, il ne le traitta ni d'apoſtat, ni de traître, il l'appella ſon ami, & enſuitte par ſon nom, pour marque de familiarité & de tendreſſe. Pour porter Saint Pierre à la penitence, il ſe contenta de le regarder, & ce ne fut point d'un œïl terrible qu'il le regarda, ce fut un regar plein de douceur & d'amour. Enfin pour vaincre l'opiniâtreté de Saint Thomas, il

lui prit lui-même la main, & la porta dans la Plaïe de ſon Côté.

Si lors que Dieu nous veut convertir, il travailloit pour ſes propres intereſts, je ne m'étonnerois pas qu'il en uſa avec tant de moderation & tant de bonté; mais il eſt admirable que ſon zele n'aïant pour but que de nous retirer de la mort & de l'enfer, il garde tant de meſures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la ſorte. Quand un pere voit ſon fils qui ſe noïe, ou qui eſt en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne conſidere point, ſi c'eſt par le pié ou par la main, ſi c'eſt par les habits ou par les cheveux qu'il le ſaiſit pour le tirer de ce peril, il croit qu'il aura beaucoup fait, s'il peut lui ſauver la vie, quand même il le bleſſeroit un peu. Mais nôtre Dieu a égar à nôtre foibleſſe méme dans ces preſſantes occaſions. Il étudie nôtre humeur, nos inclinations, nos paſſions-mêmes, & nos mauvaiſes habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qu'il nous fera le moins de peine. A cét homme qui aime l'argent, il offre les tréſors du ciel, il le fait reſſouvenir de l'extréme pauvreté où il ſe doit trouver en l'autre vie, s'il n'y envoïe par les mains des pauvres ce qu'il poſſede en celle-ci. Il propoſe à ce voluptueux les délices & la tranquilité d'une vie pure & éloignée de toutes ſortes de crimes. A cette perſonne qui eſt fort ſenſible aux plus-légeres douleurs, il lui met les ſupplices des damnez devant les yeux; à cét autre qui a du cœur & de l'amitié, il lui répréſente tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avoit enlevé la femme d'Urie, & de plus il avoit fait mourir le mari : Voila deux grands crimes, ſur tout pour un homme extrémement éclairé & favoriſé de Dieu. Dieu lui envoïe Nathan pour l'obliger à ſe reconnoître ; car le pauvre Prince ne ſongeoit nullement à la penitence. Que fera-t-on pour le réveïller de cét aſſoupiſſement, & pour lui donner une grande horreur de ſon peché. David aimoit beaucoup l'équité, & par-conſequent il avoit une grande horreur du vice contraire, il faut donc lui répréſenter ſa faute comme l'action la plus-injuſte qui ait jamais été faitte, & de-peur qu'on ne lui faſſe trop de peine, ſi on lui va dire ouvertement en quoi conſiſte ſon injuſtice, Dieu veut que le Prophéte lui expoſe ſon crime ſous une eſpece de Parabole, feignant qu'un de ſes Sujets fort riche en troupeaux, avoit ravi à ſon voiſin la ſeule brebis qu'il avoit, laquelle faiſoit tout ſon plaiſir & tout ſon treſor : afin que David s'étant condanné lui-même à la mort, comme il le fit en la perſonne de ce riche injuſte, il n'euſt pas de peine à reconnoître qu'il étoit coupable & digne de châtiment.

Ie ſuis aſſeûré, Meſſieurs, que ſi nous faiſons un peu de réflexion ſur ce qui ſe paſſe en nous-même, ſur ce qui s'y eſt paſſé autrefois, lors qu'il nous a retirez du deſordre, ou d'une vie tiéde & imparfaitte ; ſi vous vouliez un peu examiner les moïens dont il s'eſt ſervi pour vous vaincre, avec quelle douceur il vous a diſpoſé à la penitence, comme inſenſiblement il vous a adouci l'exercice de la vertu, comme ſans effort, & ſans

bruit, il s'eſt rendu le maître de tous vos deſirs, comme il a profité de vos petites averſitez, comme il s'eſt même ſervi de vos défauts & de vos paſſions, pour vous engager à ſon ſervice, je ſuis aſſeûré que vous remarqueriez, que tout ce que j'ai dit vous eſt arrivé, & peut-être quelque choſe encore de plus-aimable que tout ce que je vous pourrois dire.

Que ſi vous n'avez pas fait de réflexion à la douceur admirable dont il a uſé pour vous attirer à lui. Vous ne pouvez pas ne vous étre point apperçeû de ſa conſtance. Nous ne pouvons pas nier que nous ne l'aïons pour la plûpart étrangement exercée. Vous avez été long-tems que vous ne daigniez pas méme écouter Dieu. Enſuitte vous avez déliberé long-tems, ſi vous deviez vous rendre à ſes preſſantes & amoureuſes ſollicitations, & lors que vous avez été perſuadé que le meilleur parti pour vous, étoit de vous donner tout à lui ; combien a-t-il fallu qu'il livraſt encore de combats à vôtre cœur, pour l'obliger de ſuivre les lumiéres de vôtre eſprit ? Combien de termes pris les uns aprés les autres ? Combien de paroles données & trahies ? Combien d'engagemens violez ? Combien d'années d'ôſtination & de recheûtes, avant que vous vous ſoïez rendu de bonne-foi & pour toûjours ?

Mon Dieu vôtre amour s'eſt trouvé à l'épreuve de cette longue & outrageuſe réſiſtence ! tout cela n'a pas été capable de vous refroidir ! Vous avez continué de me pourſuivre, de m'appeller, de me ſolliciter, de m'aimer ! Que ſait-on, vous étes-vous dit à vous-même ? Que ſait-on ? ſi ce

cœur ne ſe laiſſera point fléchir aprés avoir été long-tems inflexible ? Ie vois bien que ce ne ſera pas ſi-tôt, qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui, que celle qu'il me donna il y a ſix mois ; qu'aprés ce délai il en demandera encore un autre : que ce demain où il me renvoïe ne viendra peut-être de pluſieurs années. Mais peut-être auſſi que ſi je ne me laſſe pas de le ſuivre, il ſe laſſera enfin de me fuïr : Ie voudrois bien que dés ce moment il fuſt tout à moi, mais j'aime encore mieux l'attendre long-tems, que de le deſeſperer pour toûjours.

Voila quel eſt l'amour que nôtre Dieu a pour les pecheurs. Rien de plus-preſſent, rien de plus-doux, rien de plus-conſtant que les inſtances qu'il leur fait, pour les retirer du mal-heur où ils ſe ſont précipitez. Quand aprés avoir examiné avec attention ce zele infatigable & plein de tendreſſe, je jette les yeux ſur ce même pecheur qui en eſt l'objet ; je vous avoûë, Meſſieurs, que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David conſiderant nôtre baſſeſſe, & l'oppoſant en ſon eſprit à la Majeſté infinie de Dieu, s'écrioit, helas Seigneur, qu'eſt-ce que c'eſt que l'homme que vous daignez bien vous en reſſouvenir ? *Quid eſt homo, quod memor es ejus ?* Mais voici bien un autre ſujet d'admiration, Dieu ſe reſſouvient de l'homme, lors que l'homme l'a entiérement oublié ; bien davantage, il ſemble oublier tout le reſte, pour ne ſe reſſouvenir que de cét ingrat, il laiſſe les nonante-neuf brebis dans le deſert, & court aprés celle qui s'eſt égarée, aimant mieux expoſer tout le troupeau que d'a-

bandonner cette mal-heureuſe. Il nous aime tout pecheurs que nous ſommes, c'eſt-à-dire, quoique nous le haïſſions; & ce qui eſt encore plus-admirable, quoi-qu'il haïſſe infiniment nos pechez.

Ouï, Meſſieurs, Dieu haït naturellement le peché, & l'ame qui en eſt ſouïllée eſt quelque choſe de ſi affreux à ſes yeux; qu'un chien pourri; c'eſt la comparaiſon de Saint Auguſtin; qu'un chien pourri fait infiniment moins d'horreur aux perſonnes les plus-délicates: *Quam tolerabilius canis putridus fœtet hominibus quam anima peccatrix Deo!* Iugez donc quelle doit être la force de ſon amour, puis qu'il peut vaincre une ſi grande averſion. Cela me fait reſſouvenir de ces amans inſenſez que l'on dit avoir déterré eux mêmes les corps à demi-corrompus des perſonnes qu'ils avoient aimées, & s'être attachez à ces cadavres infects & defigurez, avec les mêmes emportemens que ſi elles euſſent été vivantes, la paſſion étouffant en eux l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de cadavre & de pourriture expriment ſi imparfaittement l'état hideux d'une ame qui eſt en peché mortel, que ce n'eſt qu'à regret que j'uſe de ces foibles comparaiſons. Et cependant Dieu ne laiſſe pas de l'aimer en cét état, de lui tendre les bras, de lui préſenter le baiſer de paix; de courir aprés elle, comme aprés la beauté du monde la plus-parfaitte.

Quem perſequeris Rex Iſraël, diſoit autrefois David à Saül, & nous le pouvons bien dire à Dieu, au ſujet de l'amour qu'il nous témoigne;

Quem perſequeris ? canem mortuum perſequeris. Aprés qui courez-vous Roi d'Iſraël, Roi du ciel & de la terre, vous courez aprés un chien mort, qui bien-loin de mériter vos empreſſemens, n'eſt pas même digne de vôtre colere, & ne peut que vous cauſer de l'horreur ? Mais nous, Chrêtiens Auditeurs, qui eſt-ce que nous fuïons ? A quoi penſons-nous de mépriſer Dieu, de nous moquer de ſon amour, d'exercer ſi long-tems ſa patience, de refuſer ſon amitié qu'il nous offre, & qu'il nous preſſe de recevoir ? Nous croïons que cette voix ſecrette que nous entendons au fond du cœur, qui nous invite à la penitence, qui nous répréſente avec tant de douceur & tant de force le danger où nous ſommes de perir éternellement ; nous croïons, dis-je, que cette voix eſt la voix de Dieu, & nous n'en faiſons point de cas, & nous oſons bien le faire taire ? Quoi, nous n'appréendons point de rebutter cette Majeſté infinie ? Nous ne nous reſſouvenons point ni de ce qu'il eſt, ni de ce que nous ſommes ? Nous ne ſommes point effraïez de voir le Maître de l'Univers, aprés avoir été offencé cent fois, venir lui-même à nôtre porte réchercher nôtre amitié? Nous le laiſſons frapper, nous le faiſons attendre depuis ſi long-tems, ſans daigner lui ouvrir, ou lui répondre ? Que dois-je admirer ici davantage, ô mon Dieu ! ou vôtre patiance, ou nôtre opiniâtreté, ou vôtre amour, ou la dureté de nôtre cœur ? Quelle ſera la confuſion de cette ame ingrate, & audacieuſe, ſi jamais vous lui ouvrez bien les yeux ! oſera-t-elle paroître en vôtre préſence aprés vous avoir traité de la ſorte ? mais

quand nous aurions la hardieſſe de nous préſenter devant lui, voudroit-il bien nous recevoir, aprés avoir été rejetté d'une maniére ſi indigne.

Ouï, Meſſieurs, il ne laiſſe pas de recevoir le pecheur, lors qu'aprés un long égarement, aprés beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à ſon devoir. Je dis bien d'avantage le même amour, qui porte Dieu à courir aprés lui dans ſa fuïte l'engage à aller au devant de lui à ſon rétour. C'eſt ma ſeconde partie.

Quand je dis que Dieu va au devant du pecheur qui retourne à lui par la penitence, je ne veux dire autre choſe, Chrêtienne Compagnie, ſi cen'eſt qu'il pardône les plus-grands crimes avec une facilité incroïable. Il les pardonne promptement, il les pardonne avec joïe, il les pardonne de bonne foi, & ſans reſerve, il fait même de nouvelles graces au lieu de punir. Ie m'en vais toucher en paſſant chacun de ces poincts.

Sur ſa promptitude à pardonner, je remarque qu'il traitte le pecheur d'une maniére bien oppoſée à celle dont il en a été traitté lui-même. Le pecheur l'a laiſſé frapper long-tems, il l'a laiſſé gemir, crier à la porte de ſon cœur. Il ſeroit bien juſte que Dieu ſe reſſouvint de ces rebuts, & qu'il laiſſaſt le penitent ſoûpirer, & ſe morfondre à ſon tour. Mais non, il ne peut ſe réſoudre à en uſer de la ſorte, dés que j'ai avoûé mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas même toûjours cét aveû, à peine ai-je conceû le deſir de rentrer en grace, que j'y ſuis receû ſur l'heure, ſans caution, ſans aſſeûrance pour l'avenir, quoi-que j'aïe cens fois

manqué de parole, & que ce ſoit tous les jours à recommençer. Il ſemble que nôtre Dieu ſe laiſſe aveugler par le deſir qu'il a de ſe réconcilier avec nous; il aime mieux s'expoſer à une infidelité, qu'il a ſi ſouvent éprouvée, que de differer un moment ſa grace pour prendre ſes ſeûretez. En un mot ſaint Auguſtin dit qu'il eſt dans une plus grande impatience de pardonner au pecheur, que n'eſt le pecheur de recevoir le pardon. *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipſi peccatori accipere.* Mon Dieu que vous nous avez bien fait entendre cette verité dans la parabole de l'enfant prodigue.

L'enfant prodigue étoit un jeune libertin, qui avoit traitté ſon pere de la maniére du monde la plus indigne, il l'avoit contraint de faire le partage de tous ſes biens, & de lui donner la part qu'il avott droit d'y prétendre. Enſuitte il étoit ſorti de la maiſon paternelle, & étoit allé pour paſſer ſes jours dans une region ſi reculée, qu'il étoit viſible, que ſon intention étoit alors de ne revenir jamais; *abiit in regionem longinquam*, je n'oſerois vous dire la vie infame & ſcandaleuſe qu'il mena dans ce païs étranger, il y conſuma tout ſon bien en des débauches honteuſes, & une famine horrible étant ſurvenuë, il ſe vit reduit à garder les pourceaux, ſoûaitant tous les jours d'appaiſer ſa faim avec du gland, mais il le ſoûaitoit inutilement, perſonne ne lui en vouloit donner, une ſi grande diſgrace le fit revenir à lui. Il ſe reſſouvint de l'abondance, où il avoit vécu, l'orſqu'il s'étoit tenu dans ſon devoir, combien, dit-il en lui-

même ? Combien Mon Pere a-t-il de perſonnes à ſon ſervice leſquelles ne manquent de rien, qui ont même toutes choſes avec abondance, pendant que je meurs ici de faim ? Il faut que je me reſolve à l'aller trouver, & que je lui diſe mon Pere, I'ai peché contre le ciel & contre vous je ne ſuis plus digne d'être apellé vôtre Fils; mais reçevez moi dans vôtre maiſon en qualité de ſerviteur, & traittez moi comme les autres, qui ſont à vos gages. *Iam non ſum dignus vocari filius tuus, fac me ſicut unum de mercenariis tuis.* Il n'eſt rien de plus juſte que cette hiſtoire pour exprimer les égaremens du pecheur, les maux que ſes deſordres lui attirent, la condition vile & honteuſe, où il ſe reduit, le peu de ſatisfaction qu'il trouve dans ſes plaiſirs ſenſuels, comme il en eſt toûjours, affamé comme il eſt plus charnel, & plus miſerable que les beſtes, comme aprés bien des cheûtes & des recheûtes étant enfin touché de Dieu, il commence a envier l'innocence & la tranquilité des gens-de-bien, à ſe dégoûter de ſa vie déreglée & à concevoir le deſir de mettre fin par quelque voïe que ce puiſſe étre, à ſon mal-heur & à ſes deſordres.

Voila donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner, mais qui part dans un équipage bien different de celui auquel il étoit venu, non-ſeulement à pié & ſans argent, mais à demi-nu, foible, extenué, tout craſſeux, tout couvert d'ordures. Comment croïez vous qu'aïant mangé comme il a fait le bien de ſon Pere en toutes ſortes de débauches, il doive être receû à ſon arrivée ? Il étoit encore bien-loin, dit l'Evangile, lorſque

lorſque ſon Pere l'aïant apperçeû dans le pitoïable état, où il étoit, il ſe ſentit emeû de compaſſion, & ſans attendre qu'il vint ſe jetter à ſes piés, il court promptement au devant de lui, il ſe jette lui-même ſur ſon col, il l'embraſſe, il le baiſe, il pleure ſur lui pendant que ce pauvre mal-heureux lui fait le compliment qu'il avoit prémedité; ce compliment étoit fort court, mais cependant le bon Pere ne lui donne pas le loiſir de l'achever, c'eſt aſſez, c'eſt trop de la moitié de ce qu'il avoit à dire : *Cito, cito proferte ſtolam primam, & induite illum.* Vîte, vîte, qu'on m'apporte le plus-bel habit de ma garde-robe, & qu'on l'en révête, qu'on amene le veau gras, qu'on le tuë, & qu'il ne ſe parle aujourd'hui que de joïe & de bonne chere, parce que ce pauvre enfant étoit mort, & il eſt reſſuſcité; je l'avois perdu, & voila que je le retrouve. *Mortuus erat, & revixit, perierat & inventus eſt.* Meſſieurs, je ſai ce que c'eſt que la tendreſſe d'un Pere. Ie ſai qu'il eſt mal-aiſé de l'étouffer de telle ſorte qu'elle ne ſe réveille bien-tôt, lors qu'un enfant ſe ſoûmet, & qu'il reconnoît ſa faute. Mais cependant il eſt de certaines fautes ſi conſiderables & ſi importantes, qu'on ne les pardonne qu'avec peine: Un autre pere, quelque facile, quelque tendre qu'il euſt été, auroit non-ſeulement attendu chez ſoi ce prodigue, mais il auroit du moins fait ſemblant d'être en colere, il auroit diſſimulé ſon empreſſement, il ne l'auroit receû qu'à la priére de ſes amis, il lui auroit fait des leçons & des réproches en le recevant, & la prudence auroit, ce ſemble, demandé qu'il en uſaſt de la ſorte,

mais nôtre Dieu répréſenté par ce Pere dont nous parlons, à trop d'amour pour pouvoir le diſſimuler un ſeul moment.

L'impatience où il eſt de voir ſon fils au même état où il étoit autrefois, ne lui permet pas de garder toutes ſes meſures. *Cito, cito*, vîte, vîte, on ne ſauroit en cette occaſion le ſervir aſſez promptement à ſon gré, il s'en faut beaucoup que le fils ne ſoûaite ſon rétabliſſement avec autant d'ardeur que le pere le deſire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipſi peccatori accipere.* Voila, Meſſieurs, comment c'eſt que IESUS-CHRIST a voulu depeindre lui-même la facilité & la promptitude avec quoi il reçoit les plus-grands pecheurs à penitence.

Pour la joïe que cette même penitence lui cauſe, il ſemble qu'il ait manqué & de ſimbole & de termes pour l'exprimer. Quelle ſeroit la joïe d'une mere à qui la mort auroit enlévé ſon enfant, ſi dans le plus fort de ſa douleur, on lui rémettoit ce cher enfant entre les bras, plein de vîe & de ſanté ? Voila à-peu-prés quelle eſt la joïe que Dieu reſſent à nôtre converſion ; *Mortuus erat & revixit* ; c'eſt comme s'il étoit mort, & enſuitte reſſuſcité. Je ne dis rien du regal qui fut fait à l'enfant prodigue, de la muſique, des dances, de la bonne chere où toute la journée ſe paſſa. Mais rien ne me touche comme ce tranſport du bon Paſteur, lors qu'aïant trouvé ſa brebis, il s'en revient triomphant, & ne pouvant contenir toute ſa joïe, il appelle tous ſes amis & tous ſes voiſins, & les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem*,

quæ perierat. Réjouïſſez-vous avec moi, car j'ai récouvert la brebis que j'avois perduë. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que nôtre Dieu a fait quelque grande conqueſte, qu'il eſt devenu maître d'un nouveau Roïaume; Ce n'eſt qu'une pauvre ame qui ſe retire du deſordre, & il veut que tous les Anges l'en felicitent, qu'on en faſſe fête dans le Paradis, & ce qui ſemble incroïable & plein d'une exageration exceſſive, il témoigne être plus-ſatisfait du repentir de cette ame pechereſſe, que de la perſeverance de nonante-neuf perſonnes juſtes, qui n'ont rien jamais fait dont elles aïent ſujet de ſe repentir.

Nous aurions de la peine à croire toutes ces choſes, ſi tous les jours nous n'en avions des preuves ſenſibles à la converſion des Chrêtiens les plus-déreglez. Ce ne devroit être que larmes, que deuïl, qu'amertume, & cependant ce n'eſt qu'allegreſſe, ce n'eſt que douceur & que conſolation. Dieu y fait d'abor au pecheur un feſtin délicieux, qui lui fait oublier toutes les voluptez paſſées, ſi la douleur y fait quelquefois verſer des larmes. Ames penitentes, je vous prens à témoin, que dans la plus-grande joïe du monde il n'eſt rien de plus-agréable que ces pleurs! avez-vous jamais eû une plus-belle journée que celle où vous avez déchargé vôtre conſience du peſant fardeau qui l'accabloit, où vous avez dit un adieu éternel au peché & à toutes les créatures qui vous y tenoient aſſujetties?

J'ai dit en troiſiéme lieu, que Dieu pardonnoit entiérement & ſans réſerve. En effet, il perd juſqu'au ſouvenir des plus-grands outrages, il n'en

tire nulle vengeance. Lors que le bon Paſteur a rétrouvé ſa brebis, il ne l'a mal-traitte point, dit Saint Gregoire de Niſſe : Il ne l'oblige point en la pourſuivant à grands coups de rétourner au troupeau ; au contraire il l'a prend ſur ſes épaules, il lui épargne toute ſa fatigue du chemin, & la remet doucement avec les autres. Ie vous fis déja remarquer il y a quelque tems, de quelle maniére le Sauveur du monde en avoit uſé envers Saint Pierre & tous les autres Diſciples qui lui avoient été infidelles à ſa Paſſion, il leur avoit prédit à tous leur lâcheté, mais il ne l'a reprochat à aucun d'eux, il ne laiſſa pas de les voir, de les inſtruire, de les careſſer aprés la reſurection. Saint Pierre qui l'avoit renoncé, ne laiſſa pas d'être le premier des Apôtres, & le chef viſible de toute l'Egliſe ; on peut dire qu'il n'en fut pas moins Saint, pour avoir été pecheur. Non, Chrêtiens Auditeurs, nôtre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offencé fort cruellement, quelque paix, quelque réconciliation qui ſe faſſe, quoi-qu'au-déors les choſes ſe rétabliſſent aſſez bien, quoi qu'on ait envie de pardonner de bonne-foi, & qu'on faſſe des efforts ſur ſoi-même pour cela, cependant on a bien de la peine à revenir à cette même-tendreſſe, à cette même-confiance ; malgré qu'on en ait, il reſte au fond de l'ame, je ne ſai quelle amertume, qui ſe fait ſentir de tems en tems, lors qu'on ſe reſſouvient de ce que l'on nous a fait. Nôtre bon Maître n'eſt point ſujet à cette foibleſſe. Ie voudrois que tous les pecheurs qui ſe

repentent de leurs deſordres, puſſent voir dans ſon cœur les ſentimens qu'il a pour eux, comme il n'y reſte nul reſſentiment, nulle aigreur, avec quelle ſincerité il leur pardonne, avec quelle franchiſe il leur remet toute la peine qu'il pourroit leur impoſer.

Il ne s'en tient pas là, il ne ſe contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres que nous avions perdu en perdant ſa grace ; mais il nous rend & cette grace & ces mérites avec un notable accroiſſement, il nous met dans un état plus-avantageux que celui duquel nous étions décheûs. De là vient cette ferveur des penitens, laquelle comme l'a obſervé le grand Saint Gregoire, ſurpaſſe ſouvent celle des ames les plus-innocentes : *Sæpè ferventiores pœnitentes innocentibus.* C'eſt dans cette veûë que le Saint Eſprit a dit ces belles paroles de l'ame penitente ſous la figure de Ieruſalem: *Conſolamini, conſolamini populo meus, loquimini ad cor Jeruſalem, completa eſt malitia ejus, dimiſſa eſt iniquitas illius, ſuſcepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis ſuis.* Conſolez-vous mon peuple, & faittes entendre à Ieruſalem les ſujets qu'elle a de ſe réjoûïr ; il eſt vrai que ſa malice étoit arrivée à ſon comble, mais tout ces pechez lui ont été remis, & pour toute vengeance elle a receû le double des biens qu'elle poſſedoit auparavant : *Suſcepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis ſuis.*

Aprés cela, je ne m'étonne point, que durant l'eſpace de trente ans, Magdelaine n'ait ceſſé de pleurer ſes déreglémens, quoi-qu'elle ne puſt pas

douter qu'ils ne lui euſſent été pardonnez. Ie ne m'étonne point que Saint Pierre ait été inconſolable juſqu'à la mort, d'avoir manqué de fidelité à IESUS-CHRIST, quelque aſſeûrance qu'il euſt de la remiſſion de ſon crime. Peut-on ſe reſſouvenir qu'on a offencé un ſi bon Maître, ſans avoir le cœur percé de douleur, & ſans concevoir une haine mortelle contre ſoi-même ? Peut-on penſer qu'on la outragé de ſens froid ſans nulle raiſon, aïant au contraire mille raiſons de l'aimer, qu'on a ſi long-tems abuſé de ſes biens, de ſa patience, de ſon amour, ſans mourir de regret & de repentir ?

Mais tout cela vous a été pardonné, le Seigneur vous a donné ſa parole, qu'il ne s'en reſſouviendra jamais, bien-loin d'en avoir du ſentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faiſoit avant vôtre cheûte : & c'eſt cela-même qui aigrit & qui redouble ma douleur, d'avoir ſi cruellement offencé un Dieu qui me pardonne ſi facilement, ſi parfaittement, qui me rend le bien pour le mal, & toutes ſortes de biens pour toutes ſortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudes, qu'il a ſi-tôt oubliées, que je me pardonne des perfidies dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même preſſé de recevoir le pardon. Enfin que je me conſole de l'avoir haï ſi long-tems, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faiſoit avant que je l'euſſe jamais offencé ? Mon Dieu, que vous vous vangez cruellement, ce me ſemble, en ne prenant nulle vengeance de tant d'infidelitez ! Que vôtre miſericorde me pa-

roît bien plus-ſevere, que ne le pourroit être vôtre juſtice ! A quel bourreau auriez-vous pû me livrer, qui m'euſt été plus-cruel que le déplaiſir que je ſens d'avoir choqué cette infinie Miſericorde ? Combien cette exceſſive bonté me rend-elle haïſſable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer vôtre colere, pour pouſſer à bout vôtre patience ? Faut-il, ô mon Dieu ! que je vous aïe traitté ſi indignement, vous qui ne me traittez pas pour cela avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite paſſée ?

Que vous étes dur, pecheur qui que vous ſoïez, qu'une ſi grande facilité ne touche point, qu'elle n'attire point à la penitence ? Mais que vous étes déraiſonnables, ſi elle vous porte à commettre de nouveaux crimes ? C'eſt une inhumanité qu'on ne peut ſouffrir, de prendre avantage de la foibleſſe d'un homme pour le mal-traitter, de le frapper parce qu'il ne peut pas ſe défendre ; mais que doit-on dire de ceux qui offencent Dieu, parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous ſavons qu'il nous cherit, & qu'il appréende de nous perdre. On a raiſon d'eſperer beaucoup d'une ſi grande miſericorde, mais malheur à ceux qui s'en défient, en quelque état qu'ils ſe ſoient reduits eux-mêmes par leur oſtination, quelque énormes que ſoient leurs pechez, quelque grand qu'en ſoit le nombre, quand il ne reſteroit plus qu'un moment de tems, quand on n'auroit plus qu'un ſouffle de vie. Mais malheur & double mal-heur à ceux qui different d'y recourir, parce qu'elle les attend avec patiance ;

qui ne veulent pas ſe hâter de lui demander grace, parce qu'elle eſt toûjours preſte de l'accorder, qui ſont méchans parce que Dieu eſt bon, qui pechent facilement parce qu'il pardonne facilement, qui ſe déterminent à lui déplaire parce que ce n'eſt qu'avec peine qu'il ſe reſoud à les châtier.

Comment eſt-ce que la Miſericorde ſauveroit des gens à qui elle eſt un motif de perſeverer dans le crime, à qui elle eſt une occaſion de ſe danner ? La Miſericorde nous doit ſauver, il eſt vrai, mais eſt-ce par le peché, ou par la penitence qu'elle le doit faire ? Elle ſauve ceux qui veulent bien en profiter, mais ſauvera-t-elle ceux qui n'en profitent pas, ceux qui en abuſent, ceux qui ſe la changent en un poiſon mortel, par le mauvais uſage qu'ils en font ? Elle doit défendre le pecheur du deſeſpoir j'en conviens : mais il eſt certain qu'il n'eſt point de pecheur plus-deſeſperé que celui qu'elle porte à l'impenitence.

Seigneur, conſommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette miſericorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeſte, ou qu'elle nous ſoit inutile, ne ſouffrez pas que nous nous perdions dans cette ſource de ſalut. Faittes que l'amour infini que vous avez pour le pecheur, l'oblige à haïr le peché d'une haine en quelque ſorte infinie, qu'elle l'oblige à vous aimer conſtamment en ce monde, afin qu'il vous aime éternellement en l'autre. *Amen.*

SERMON LXVII.

DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

Quicunque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis eſt, ipſe meus frater, & ſoror; & mater eſt.

Quiconque aura fait la volonté de mon Pere qui eſt au ciel, celui-la me tiendra lieu de frere, de ſœur, & de mere. Saint Math. c. 12.

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bien-heureux dans le ciel, & nôtre ſoûmiſſion nous rend bien-heureux dés cette vie.

QUOIQUE l'Evangile en nous invitant à vouloir tout ce que Dieu veut de nous, ſemble inſinuër qu'il eſt en nôtre liberté de nous aſſujettir, ou de nous ſoûtraire à la conduite de la Providence:

Il eſt vrai toute-fois qu'il faut obéïr de gré ou de force, & que la volonté du Seigneur s'exécute égallement à l'égar de ceux qui lui réſiſtent & de ceux qui s'y ſoûmettent : *Conſilium meum ſtabit, & omnis voluntas mea fiet*, nous dit-il par Iſaïe : Mes deſſeins ſubſiſteront, & vôtre rebellion n'empéchera pas que mes ordres ne s'accompliſſent, ſi vous n'agrées pas ce que j'ordonne, je ferai malgré-vous ce qu'il me plaît, & vous ſerez entraînez lors que vous refuſerez de ſuivre. Que prétend donc le Fils de Dieu, lors qu'il nous exorte à faire la volonté de ſon Pere, puis qu'elle ſe fait toûjours néceſſairement, & qu'il n'eſt nullement au pouvoir de l'homme de s'y oppoſer ? Il veut nous engager à porter de bonne grace un joug que nous ne ſaurions ſecoûër. Il veut nous porter à aimer nos chaînes, afin qu'elles en ſoient plus-légeres, & qu'il ait lieu de récompenſer nôtre obéïſſance. De-ſorte que quand on nous préche la conformité au bon plaiſir de nôtre Maître, ou que nous déliberons en nous-mémes ſi nous devons nous abandonner entiérement à ſa Divine Providence.

Savez-vous bien de quoi il s'agit, Meſſieurs, il s'agit de ſavoir, ſi dans la néceſſité où nous ſommes d'en paſſer par où il lui plaît, il vaut-mieux ſe faire un mérite auprés de lui d'une ſoûmiſſion indiſpenſable, que de s'attirer ſa colere par une réſiſtence inutile ; s'il vaut mieux que nôtre cœur ſoit dans la loi de Dieu, comme parle le Prophete, ou qu'il gemiſſe ſous cette loi, s'il vaut mieux s'y attacher comme des ſerviteurs zelez, & des amis complaiſans, ou y être

liez comme des eſclaves : En un mot, s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur en la maniére qu'elle ſe fait au ciel, comme nous le demandons tous les jours en l'Oraiſon Dominicale, ou bien comme elle s'accomplit dans les Enfers. Je ſuis aſſeûré que de tous ceux qui m'entendent, nul n'héſitera entre deux partis ſi inégaux ; & ainſi c'eſt pour vous confirmer dans vos ſentimens, plûtôt que pour vous en inſpirer de nouveaux, que je m'en vais vous exorter à préférer une ſoûmiſſion libre & amoureuſe à l'obéïſſance forcée & involontaire. La Sainte Vierge, dont la vie a été un exercice continuël de cette vertu, nous obtiendra les lumiéres dont nous avons beſoin, pour en découvrir les avantages. Demandons lui cette grace avec confiance. *Ave Maria.*

Si tous les hommes ſe conduiſoient par les lumiéres de la raiſon, il eſt certain qu'entre leurs volontez & celle de Dieu, il y auroit toûjours une conformité trés-parfaitte. Car ſe peut-il faire qu'il y ait au monde une perſonne aſſez déraiſonnable, pour nier qu'il eſt juſte que Dieu ſoit le Maître, & que tout plie ſous les ordres de ſa Providence ? Lors que ſes deſirs ſe trouvent oppoſez à nos deſirs eſt-il quelcun, qui oſaſt ſoûtenir que c'eſt au Seigneur à ceder & à ſe regler ſelon nos caprices ? La folie des hommes eſt-elle jamais allée juſqu'à penſer que deux volontez contraires puiſſent être également droites, & ſuppoſé que l'une des deux ſoit néceſſairement déreglée, qui fut jamais ſi préſomptueux que de croire que c'eſt la volonté de Dieu qui s'égare, & qui doit être reformée ſur nôtre aveugle & incon-

ſtante volonté ? Tout le monde eſt donc perſuadé qu'il faut que l'homme obéïſſe, & qu'il trouve bon tout ce qui vient de la part de ſon Créateur. *Iuſtum eſt ſubditum eſſe Deo*, diſoit le mal-heureux Antiochus, il eſt juſte que l'homme ſoit ſoûmis à Dieu. D'où vient donc que nonobſtant cette perſuaſion on a tant de peine à ſe ſoûmettre ? D'où vient qu'on ſe plaint, qu'on s'afflige, qu'on ſe deſeſpere, lors qu'il arrive quelque choſe qui n'eſt pas conforme à nos deſirs, ce n'eſt pas que les diſpoſitions de Dieu nous paroiſſent injuſtes, non, nous avons trop de lumiéres pour former un jugement ſi faux & ſi ridicule : mais c'eſt que nous croïons qu'elles ne nous ſont pas avantageuſes, c'eſt pourquoi on ne les condanne pas ces diſpoſitions ſaintes, mais on ne peut ſe reſoudre à les aimer, ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt le cœur qui ſe revolte : En un mot, on calme l'eſprit aſſez aiſément, toute la peine eſt de reduire la volonté. Mais pourra-t-on refuſer de la ſoûmettre cette volonté, & de la ſoûmettre même avec plaiſir, ſi je vous fais voir que celle de Dieu nous eſt auſſi favorable en toutes choſes, qu'elle eſt équitable en elle-même, ſi je vous prouve qu'il n'eſt pas moins de nôtre intereſt que de nôtre devoir de nous y aſſujettir ?

Ie m'en vais vous en convaincre, Meſſieurs, & pour cela je n'ai que deux raiſons à vous propoſer, dont la premiére eſt tirée de la volonté-même de Dieu, & la deuxiéme de nôtre ſoûmiſſion. Je dis que nous avons intereſt à nous ſoûmettre parfaittement à ce que Dieu veut, parce que ſa volonté ne tend qa'à nous rendre éternellement

bien-heureux dans le ciel, c'eſt le premier poinct. En ſecond lieu, parce que nôtre ſoûmiſſion nous rend bien-heureux dés cette vie, c'eſt le ſecond.

Ie ſuppoſe d'abor une verité des mieux établies & des plus-conſolantes qui nous aïent jamais été révelées, c'eſt qu'à la réſerve du peché rien ne nous arrive ici-bas, que parce que Dieu le veut ; c'eſt lui qui donne les richeſſes, & c'eſt lui qui envoïe la pauvreté, ſi vous étes malade Dieu eſt la cauſe de vôtre maladie, ſi vous avez recouvert la ſanté c'eſt lui qui vous l'a renduë, ſi vous vivez, c'eſt uniquement à lui que vous devez ce grand bien, & lors que la mort viendra terminer vôtre vie, ce ſera de ſa main que vous en recevrez le coup mortel. *Bona & mala*, dit l'Eccleſiaſtique, *vita & mors, paupertas & honeſtas, à Deo ſunt.*

Les libertins qui attribuent au hazar la plûpart des évenemens de la vie, ſont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique un peu à rechercher les cauſes des effets les plus-impréveûs, pour les rendre muets ſur ce poinct je ne veux que l'exemple de Saül. Vous ſavez que ce Prince fut éleû Roi par le ſort, qui de toutes les elections eſt celle où la raiſon & la volonté humaine ont moins de part : Le ſort fut jetté premiérement ſur les douze Tribus, & celle de Benjamin l'emporta. On les jetta enſuite ſur les familles de cette Tribu, la famille de Metri fut la bien-heureuſe. On vint aux particuliers qui compoſoient cette famille, & le ſort tomba ſur Saül qui en étoit, & que ſon air & ſa taille rendoit

plus-digne du Trône que nul autre des Iſraëlites. On ne manqua pas de s'écrier d'abor, quel hazar ! quelle fortune ! Et cependant il y eût ſi peu de hazar à tout cela, que Saül avoit déja été ſacré par le Prophete Samuël ſept-jours avant qu'on s'aſſemblaſt pour l'election ; Tout ceci ne fut qu'une céremonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout ſon peuple le choix qu'il avoit fait de cét homme. *Sortes mittuntur in ſinum*, dit le ſage, *ſed à Domino temperantur.* C'eſt bien ſouvent un enfant qui met les billets dans le pan de ſa robe, & qui les tire à l'aveugle & ſans ſavoir ce qu'il fait, mais c'eſt le Seigneur qui conduit ſa main ſelon qu'il le juge plus-à-propos pour faire ſortir tel Prince, ou tel Magiſtrat qu'il lui plaît. *Sortes mittuntur in ſinum, ſed à Domino temperantur.*

Mais lorſque les méchans nous perſecutent avec injuſtice, devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu, & l'accuſer du mal que nous endurons ? Ouï, Chrêtiens Auditeurs, vous devez l'en accuſer uniquement. Il n'eſt pas la cauſe du peché que fait vôtre ennemi en vous maltraittant, mais il eſt la cauſe du mal que cét homme vous fait ſouffrir en pechant. Cét homme injuſte eſt comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre ſur une vaſte campagne, ce n'eſt pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte, mais c'eſt le laboureur qui tantôt rompant une digue, tantôt comblant un foſſé, ou élevant une chauſſée fait entrer ces eaux dans un champ plûtôt qu'en un autre, ſoit qu'il prétende engraiſſer ce champ,

ou le deſoler par cette voïe ; ou ſi vous aimez-mieux, ce méchant homme eſt entre les mains de Dieu comme un poiſon entre les mains d'un Operateur habile : ce n'eſt pas l'Operateur qui a donné à cette herbe ou à ce mineral la vertu maligne qui leur eſt propre, mais c'eſt lui qui les a mélez dans ce breuvage qu'il vous préſente, ſoit qu'il ait deſſein de vous donner la mort, ou comme il ſe peut faire, de vous guerir. Ainſi ce n'eſt pas Dieu qui a inſpiré à vôtre ennemi la mauvaiſe volonté qu'il a de vous nuire, mais c'eſt lui qui lui en a donné le pouvoir, c'eſt lui qui a détourné ſur vous la malice de cette perſonne, qui a diſpoſé les choſes de-telle-ſorte, qu'elle s'eſt trouvée en état de troubler vôtre repos, qu'elle l'a troublé effectivement. Le Seigneur a bien voulu que vous tombaſſiez en ce piége, puiſqu'il ne l'a pas empêché, puiſqu'il a même preſté la main à ceux qui nous le tendoient, c'eſt lui qui vous a livré à eux ſans défence, & qui a conduit, pour ainſi dire, tous les coups qu'ils vous ont portez. *Prorſus ad Deum tuum*, dit ſaint Auguſtin, *refer flagellum tuum.* N'en doutez nullement, ſi vous recevez quelque plaïe, c'eſt Dieu lui-même qui vous a bleſſé. Quand toutes les créatures ſe ligueroient contre vous, ſi le Créateur ne le vouloit pas, s'il ne ſe joignoit à elles, s'il ne leur donnoit & la force & les moïens d'exécuter leurs mauvais deſſeins, elles n'en viendront jamais à bout. *Non haberes poteſtatem in me ullam, niſi tibi datum eſſet deſuper*, diſoit le Sauveur du monde à Pilate. Nous pouvons dire le même & aux demons &

aux hommes, & aux choſes-mêmes qui ſont privées de raiſon & de ſentiment. Non, vous ne m'affligeriez pas, vous ne m'incommoderiez pas comme vous faites, ſi Dieu ne l'avoit ainſi ordonné. C'eſt lui qui vous envoïe avec pouvoir de me tenter, & de me faire ſouffrir. *Non haberes poteſtatem in me ullam, niſi tibi datum eſſet deſuper.*

Si de tems-en-tems nous meditions un peu cét article de nôtre créance, il n'en faudroit pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes, dans tous les mal-heurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abſtulit.* C'eſt le Seigneur qui m'avoit donné ces biens, c'eſt lui-même qui me les a ôtez, ce n'eſt ni cette partie, ni ce Iuge, ni ce voleur qui m'a ruiné, ce n'eſt point cette femme qui m'a noirci par ſes médiſances. Si cét enfant eſt mort, ce n'eſt ni pour avoir été mal-traitté, ni pour avoir été mal-ſervi: c'eſt Dieu à qui toutes ces choſes appartenoient, qui n'a pas voulu que j'en joüiſſe plus-long-tems, *Dominus dedit, Dominus abſtulit.*

C'eſt donc une verité de foi que Dieu fait tout le mal dont on ſe plaint dans le monde. Ie paſſe plus-avant, je dis non-ſeulement qu'il le fait, mais encore qu'il le fait avec raiſon, puis que tout ce qui ſe paſſe ici-bas à nôtre égar eſt un effet de ſa providence, c'eſt-à-dire, de ſa ſageſſe divine appliquée à nous gouverner. De cette propoſition il eſt aiſé de conclurre que tout ce qui nous arrive eſt infailliblement pour nôtre avantage: & voici comment je le preuve.

C'eſt

C'eſt un principe de morale, dont tout le monde convient, que tout gouvernement juſte & reglé a pour ſa fin le bon-heur de ceux qui y ſont ſoûmis. Or de tous les gouvernemens il n'en eſt point de plus-reglé que celui que Dieu exerce ſur nous par ſa providence, qui ne tend qu'à nous rendre bien-heureux. D'ailleurs la foi nous enſeigne que cette providence eſt univerſelle, c'eſt-à-dire, que tout ce qu'il y a dans l'univers, tout ce qui s'y fait par la volonté abſoluë ou par la permiſſion de Dieu, tout cela ſe rapporte au bon gouvernement des hommes, & par-conſequent il ſe rapporte à leur bon-heur.

De-ſorte que nous ne pouvons douter, que tous les maux que Dieu nous envoïe de quelque nature qu'ils puiſſent être, nous ne pouvons douter, dis-je, qu'ils ne nous ſoient trés-utiles, ſans ſoupçonner Dieu-même, ou de tirannie ou d'imprudence, ſans l'accuſer d'avoir des veûës contraires à celles que doit avoir un bon Souverain, ou de manquer de lumiéres pour diſcerner ce qui nous eſt avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'eſt nous qui nous trompons, qui ignorons, & ce qui nous eſt bon & ce qui nous eſt mauvais, qui deſirons ſouvent tout ce que nous devrions craindre, & qui craignons tout ce que nous devrions deſirer? C'eſt un ſigne d'un orgueïl inſupportable, dit Saint Baſile, de croire qu'en ſes propres affaires on n'a beſoin de prendre avis de perſonne, & qu'on a de ſoi-même aſſez de prudence pour choiſir le meilleur parti. Mais ſi aux choſes qui nous regardent, tout autre voit mieux que nous ce qui nous eſt plus-utile,

quelle folie de penſer que nous le voïons mieux que Dieu même ; que Dieu, dis-je, lequel eſt exemt des paſſions qui nous aveuglent, qui pénetre dans l'avenir, qui prévoit les evenemens & l'effet que chaque cauſe doit produire ; vous ſavez que les accidens les plus-fâcheux ont quelque-fois d'heureuſes ſuites, & qu'au contraire les ſuccez les plus-favorables peuvent enfin ſe terminer à de funeſtes iſſuës : C'eſt même une regle que Dieu garde aſſez ordinairement d'aller à ſes fins par des voïes toutes oppoſées à celles que la prudence humaine a coûtume de choiſir.

Or ignorans, comme nous faiſons, ce qui doit arriver dans la ſuite, comment oſons-nous murmurer de ce que nous ſouffrons par la permiſſion de Dieu ? n'appréendons-nous point de nous plaindre à faux, & lorſque nous aurions le plus de ſujet de nous loüer de la providence ? On vend Ioſeph, on l'emmene en ſervitude, on le jette dans une priſon, s'il s'afflige de ces diſgraces apparentes, il s'afflige en effet de ſon bon-heur, car ce ſont autant de marches qui l'élevent inſenſiblement juſques ſur le trône d'Egypte. Saül a perdu les aſneſſes de ſon Pere, il faut les aller chercher fort loin & fort inutilement ; c'eſt bien du tems & de la peine perduë, il eſt vrai, mais ſi cette peine le chagrine, il n'y eût jamais de chagrin plus-déraiſonnable, veû que tout cela n'a été permis que pour le conduire au Prophete, qui doit l'oindre de la part de Dieu, pour être le Roi de ſon peuple. Que nous ſerons confus lorſque nous paroîtrons devant Dieu, & que nous verrons les raiſons qu'il aura eûës de nous envoïer ces croix, dont nous lui

ſavons ſi mauvais gré. I'ai regretté ce fils unique qui m'eſt mort à la fleur de l'âge, helas s'il euſt encore vécu quelques mois ou quelques années, il auroit été tué mal-heureuſement, & ſeroit mort en peché mortel ; Ie n'ai pû me conſoler de la rupture de ce mariage, ſi Dieu euſt jamais permis que l'affaire ſe fuſt concluë, j'allois paſſer mes jours dans le dueïl, & dans la miſere. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai ſoufferte avec tant d'impatience ; je dois mon ſalut éternel à cette confuſion qui m'a coûté tant de larmes. Mon ame étoit perduë ſi je n'euſſe perdu cét argent. De quoi nous mélons-nous, Chrêtiens Auditeurs, Dieu ſe charge de nôtre conduite, & nous ſommes dans l'inquiétude ; on s'abandonne à la bonne foi d'un medecin, parce qu'on ſuppoſe qu'il entend ſa profeſſion, il ordonne qu'on vous applique le trépan, qu'on vous taille, qu'on vous coupe le bras ou la jambe, pour arrêter la gangreine, qui pourroit enfin gagner juſqu'au cœur, on ſouffre toutes ces cruelles operations, on lui en ſait gré, on l'en récompenſe liberallement, parce qu'on juge qu'il ne le feroit pas s'il n'étoit bien néceſſaire, & qu'il faut croire châcun en ſon art, & nous ne voulons pas faire le même honneur à nôtre Dieu, on diroit que nous nous défions de ſa ſageſſe, & que nous craignons qu'il ne nous égare, en penſant nous conduire à nôtre fin. Quoi vous livrez vôtre corps à un homme qui ſe peut tromper, & dont les moindres erreurs pourroient coûter la vie, quoi qu'il vous tourmente, qu'il vous cauſe d'horribles douleurs,

vous le laiſſez faire tout comme il l'entend, & vous ne pouvez laiſſer faire Dieu, vous prétendez lui faire leçon en un art où il eſt ſi ſavant, & où ni les hommes, ni les Anges-mêmes ne voïent goutte.

Mais c'eſt pour cela-même que nous murmurons, parce que nous n'avons jamais pénetré dans les miſtéres de ſa providence, parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en uſer comme il en uſe: Si nous voïons tout ce qu'il voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut; on nous verroit nous demander avec larmes les mêmes afflictions, que nous tâchons de détourner par nos vœux & par nos priéres. C'eſt pour cela qu'il nous dit à tous en la perſonne des enfans de Zebedée. *Neſcitis quid petatis.* Pauvres gens vôtre aveuglément me fait pitié, vous ne ſavez ce que vous me demandez; laiſſez-moi gouverner vôtre fortune, je connois mieux ce qui vous eſt néceſſaire que vous-même; ſi juſqu'ici je vous avois conduis par vos ſentimens & ſelon vos goût, vous ſeriez déja perdus ſans reſſource. *Neſcitis quid petatis.* Mon Dieu, que vous étes bon de n'avoir nul égar à nos aveugles priéres, que deviendrions-nous, ſi pour punir nôtre peu de ſoûmiſſion, vous vous determiniez enfin à contenter tous nos deſirs. Que d'égarémens, que de cheûtes, que de plaïes mortelles & incurables! En quels embarras, en quels abîmes de maux ne ſerions-nous pas bientôt plongez! Continuez Seigneur, à mépriſer nos volontez & à faire regner la vôtre: nous ſommes bien déraiſonnables ſi nous refuſons de

nous y ſoûmettre, puis qu'elle fait toutes choſes avec tant de ſageſſe, avec tant de raiſon, que la raiſon-méme l'engage à ne rien faire contre nos veritables intereſts.

Mais, Meſſieurs, Dieu ne fait pas ſeulement avec raiſon tout ce qu'il fait à nôtre égar, il le fait encore avec amour. Oüi Chrêtiens tout ce qui nous arrive en cette vie, arrive par l'ordre ou la permiſſion d'un Dieu, qui nous a toûjours aimé, & qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme ſes créatures, comme ſes enfans, comme ſes héritiers, comme ſes images. Les bien-fais que nous avons receûs de luy ont ſurpaſſé tous nos deſirs, ils ſurpaſſent même nos conceptions & ceux que nous en recevons tous les jours ſont ſans meſure, & ſans nombre. Il nous a tiré du néant, & il eſt continuellement appliqué à nous conſerver l'être & la vie. Il nous a lavé dans le ſang de ſon propre fils, & il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce fils unique, un cœur ſi tendre & ſi amoureux pourroit-il ſe réſoudre à nous faire le moindre mal; pourroit-il même permettre qu'on nous en fit pouvant l'empécher, comme il le peut? Mon Dieu plûtôt que de le penſer, je croirai que les plus grands maux ſont de tres-grands biens, & que vos coups les plus peſans, ſont de trés-douces & trés-magnifiques careſſes.

Voulez vous donc, Chrêtiens Auditeurs, voulez vous être perſuadez qu'en tout ce que Dieu permet qu'il vous arrive, il n'a en veûë que vos veritables avantages & vôtre bon-heur éternel;

faittes un peu de réflexion à ce qu'il a fait pour vous. Vous eſtes préſentement dans l'affliction, ſongez que celui qui en eſt l'auteur eſt celui-la même qui a bien voulu paſſer toute ſa vie dans les douleurs, pour vous en épargner d'éternelles, que c'eſt celui dont l'Ange eſt toûjours à vos côtez, veïllant par ſon ordre ſur toutes vos voïes, & s'appliquant à détourner tout ce qui pourroit bleſſer vôtre corps ou ſouïller vôtre ame, ſongez que celui qui vous cauſe cette douleur eſt celui qui ſous nos autels prie ſans ceſſe, & ſe ſacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes, & pour appaiſer le courroux de ſon Pere à meſure que vous l'irritez, que c'eſt celui qui vient à vous avec tant de bonté dans le Sacrement de l'Euchariſtie, & qui n'a pas de plus-grand plaiſir que de s'unir à vous, & de converſer avec vous. Quelle ingratitude aprés de ſi grandes marques d'amour ſe défier encore de lui, de rejetter ſes preſens comme ſuſpects, de douter ſi c'eſt pour nous faire du bien, ou pour nous nuire qu'il nous viſite. Mais il me frappe cruellement, il appeſantit ſa main ſur moi. Que craignez vous d'une main qui a été percée, qui s'eſt laiſſée attâcher à la croix pour vous. Il me fait marcher par un chemin fort épineux, & s'il n'y en a pas d'autre pour aller au ciel, mal-heureux que vous étes, aimez-vous mieux perir pour toûjours que de ſouffrir pour quelque tems ? N'eſt-ce pas cette-même voïe, qu'il a tenue avant vous, & pour l'amour de vous ? Y trouverez-vous une ſeule épine, qu'il n'ait foulée, qu'il n'ait émouſſée, qu'il n'ait rougie de ſon ſang. Il me préſente un

Calice plein d'amertume. Ouï, mais ſongez que c'eſt vôtre Rédempteur qui vous le préſente, qui vous aimant autant qu'il le fait, pourroit-il ſe réſoudre à vous traitter de la ſorte, s'il n'y voïoit ou une utilité extraordinaire, ou une preſſante néceſſité. Vous avez oûï parler de ce Prince qui aima mieux s'expoſer à être empoiſonné que de refuſer le brevage que ſon Medecin lui avoit ordonné, parce qu'il avoit toûjours reconnu ce Medecin fort fidele & fort attaché à ſa perſonne. Et nous, Chrêtiens Auditeurs, nous faiſons cét outrage à nôtre bon Maître, que de refuſer le Calice qu'il nous a préparé lui-méme. Ie vous prie de n'oublier pas cette conſideration ; elle ſuffit, ſi je ne me trompe, pour nous faire agréer les plus-fâcheuſes diſpoſitions de la volonté divine.

Lors que le demon vous ſuggerera des penſées d'impatience & de blaſphéme, lors que la nature ſe révoltera dans vous contre les ordres du Seigneur, lors que les hommes, comme il arrive quelquefois, voudront vous porter au murmure, où à la vengeance, répondez à ces dangereux conſeillers, ce que le Sauveur dit à Saint Pierre, pour l'obliger à remettre ſon épée dans le fourreau. *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum ?* Quoi donc, vous prétendez m'empécher de boire le Calice que mon Pere m'a donné ; vous voudriez que je le refuſaſſe de ſa main, de cette main qui m'a crée, qui me ſoûtient, qui me conduit, qui me protege, qui m'a toûjours été ſi douce, & ſi liberale. *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* Si c'étoit

un ennemi qui me le préſenta ce Calice, s'il me venoit d'une main ſuſpecte ou inconnuë, vous auriez raiſon de me porter à le rejetter, mais c'eſt mon Pere, c'eſt le meilleur, le plus-tendre, le plus-paſſionné de tous les Peres ; c'eſt celui de qui j'ai tout receû, & de qui j'attens toutes choſes: *Vade poſt me ſatana ſcandalum es mihi, quia non ſapis ea quæ Dei ſunt.* Taiſez-vous penſées rebelles & ſeditieuſes, & vous faux amis, hommes charnels retirez-vous, vous m'étes à ſcandale; on voit bien que vous n'avez nul diſcernement, nulle prudence ; c'eſt vous qui étes mes veritables ennemis, puiſque vous voulez me détâcher de l'ami le plus-généreux, le plus-conſtant que j'aïe au monde, puiſque vous me voulez rendre ſuſpect mon bon Pere. Mais vous avez beau dire, je ſuis aſſeûré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, & que je le ſerai même dés cette vie, ſi je me ſoûmets à tout ce qu'il veut. C'eſt ma ſeconde Partie.

Saint Auguſtin au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, parlant de la felicité des Saints, dit que dans le ciel, il n'y aura dans tous les bien-heureux qu'une ſeule volonté, laquelle ſera accompagnée de quatre prérogatives qui compoſeront tout leur bon heur. En premier lieu, cette volonté ſera parfaittement libre & independente : En deuxieme lieu, elle ſera affranchie de tout mal : En troiſiéme lieu, elle joûïra de toutes ſortes de biens ; enfin elle en joûïra pour toûjours & ſans crainte de les perdre : *Erit illius civitatis, & una in omnibus, & inſeparabilis in ſin-*

gulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter æternorum jucunditate gaudiorum. Voila ſans doute tout ce qu'on peut ſoûaiter pour rendre la felicité accomplie. Mais eſt-il bien vrai que ſur la terre, en cette valée de larmes, en cette region ſi fertile en maux & en douleurs, où regne la fortune & l'inconſtance, en cette vie qui n'eſt que tentation, que guerre continuelle; eſt-il vrai, dis-je, qu'on y puiſſe raſſembler ces avantages? Oüi, Meſſieurs, cela ſe peut, mais pour en venir à bout, il n'y a qu'une ſeule voïe à prendre, c'eſt de ſoûmettre parfaittement ſa volonté à celle de Dieu.

Ie ſuppoſe donc, qu'une perſonne Chrêtienne s'étant guerie par ſes réflexions, & par les lumiéres qu'elle a receûës de Dieu, de toutes les illuſions du monde, voïant que tout n'eſt que vanité, que rien ne peut raſſaſier ſon cœur, que ce qu'elle a ſoûaité avec plus d'empreſſement, eſt ſouvent ce qui lui fait plus de peine. Qu'on ne ſauroit quaſi diſtinguer ce qui nous eſt bon de ce qui nous eſt contraire, le bien & le mal ſe trouvant preſque par tout mélez enſemble, & ce qui étoit hier le meilleur, ſe trouvant aujourd'hui le pire. Voïant que ſes deſirs ne font que la tourmenter, que les ſoins qu'elle prend pour réüſſir la conſument, & nuiſent même quelquefois à ſes deſſeins au lieu de les avancer, qu'aprés tout c'eſt une néceſſité que la volonté de Dieu s'accompliſſe, qu'il ne nous arrive rien que par ſes ordres, & qu'il ne peut rien ordonner à nôtre égar qui ne ſoit à nôtre avantage.

Ie ſuppoſe, dis-je, qu'aprés toutes ces veûës

une perſonne ſe jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle, qu'elle ſe livre à lui, pour ainſi dire, ſans condition & ſans reſerve, bien reſoluë de ſe rapporter à lui deſormais de toutes choſes, & de ne rien plus deſirer, de ne rien plus craindre; en un mot, de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra, & de vouloir égallement tout ce qu'il voudra. Ie dis que dés ce moment cette heureuſe créature s'aquiert une liberté parfaitte, qu'elle ne peut plus être geſnée ni contrainte par qui que ce ſoit, qu'il n'eſt nulle autorité, nulle puiſſance ſur la terre, qui ſoit capable de lui faire violence, ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment eſt-ce que vous m'obligerez à faire ce que je ne veux pas, diſoit un Saint Homme, dont un ancien rapporte les ſentimens? *Nulla res cogere me magis poteſt quam ipſum Deum.* Il faudroit pouvoir contraindre Dieu même, pour me pouvoir faire faire quelque choſe contre mon gré; car tandis que Dieu fera tout ce qu'il voudra, je ne puis manquer d'être fort libre, puis que je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je ſois malade, la maladie m'eſt plus-agréable que la ſanté, que je ſois pauvre je ne voudrois pas être riche, que je ſois le rebut de tout le monde je conſens que le monde me mépriſe, je mets à cela toute ma gloire, faut-il que je vive ici ou ailleurs, que je paſſe mes jours dans le repos ou dans l'embarras des affaires, que je meure fort jeune ou fort vieux, je ne ſaurois dire ce que j'aime le mieux de toutes ces choſes; mais du moment que Dieu aura fait ſon choix, & qu'il

m'aura fait connoître de quel côté ſon cœur panche', le mien pourra embaraſſer ce parti-là, & il y trouvera ſa felicité, *Nulla res cogere me magis poteſt quam ipſum Deum.* Je dis, en ſecond lieu, que cette perſonne eſt hors d'atteinte à toutes ſortes de maux, & à celui qu'on appelle moral, qui n'eſt autre choſe que le peché, & à celui qu'on appelle naturel. Le peché n'eſt autre choſe qu'une rebellion de nôtre volonté contre la volonté de Dieu, or il eſt viſible qu'il ne peut y avoir de rebellion, où il y a une ſoûmiſſion parfaitte. Tous les autres maux ne ſont des maux pour nous, que par l'oppoſition qu'ils ont avec nôtre propre volonté; car du moment que nous voulons une choſe quelque mauvaiſe qu'elle ſoit dans l'eſtime des autres hommes, elle eſt bonne à nôtre égar. C'eſt dans ce ſens qu'on peut prendre les paroles de Saint Bernard, quand il dit qu'il n'y auroit point d'enfer, s'il n'y avoit point de volonté propre : *Ceſſet voluntas propria & infernus non erit*, parce que la grande peine des dannez, eſt en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas, & qu'ils n'auront jamais rien de ce qu'ils voudroient avoir. De ſorte que ſi je veux tout ce que Dieu veut, je ſerai infailliblement exemt de tous maux, rien ne pouvant arriver en la vie qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, ni par conſequent à la mienne. Mais n'eſt-ce point une chimere, qu'un homme ſur qui les biens & les maux font une égale impreſſion? Non ce n'eſt point une chimere, je connois pluſieurs perſonnes qui ſe trouvent égallement bien dans la maladie & dans la ſanté, dans

les richeſſes & dans l'indigence, j'en connois même qui préferent l'indigence & la maladie aux richeſſes & à la ſanté. Et combien y en a-t-il qui vont encore plus-loin, qui ſe font un plaiſir de la douleur, & qui ſont plus-jaloux de leur pauvreté, que les plus-avares ne le ſont de leurs tréſors.

C'eſt beaucoup pour cette mal-heureuſe vie, que de n'avoir plus rien à ſouffrir. Ce n'eſt pourtant pas aſſez pour une felicité entiére, il faut encore n'avoir rien à deſirer ; c'eſt l'état de tous ceux qui veulent aveuglement tout ce que Dieu veut, comme leurs deſirs ſont les mêmes que ceux de Dieu, ils ne peuvent manquer d'avoir tout ce qu'ils deſirent, puiſque Dieu ne deſire rien inutilement. Mais de plus, il n'eſt rien de ſi vrai que ce que je m'en vais dire. Autant que nous avons de ſoûmiſſion pour la volonté de Dieu, autant Dieu a t-il de condeſcendence pour nos volontez ; il ſemble que du moment qu'on s'attâche uniquement à lui obéir, il ne s'étudie plus lui-même qu'à nous contenter. Non-ſeulement il exauce nos prieres, mais il les prévient, il va chercher juſqu'au fond du cœur ces mêmes deſirs qu'on tâche d'étouffer pour l'amour de lui, & il les accomplit, il les comble, il les ſurpaſſe tous de beaucoup

Enfin le bon-heur de celui dont la volonté eſt ſoûmiſe à celle de Dieu, eſt un bon-heur conſtant, inalterable, éternel. Nulle crainte ne trouble ſa felicité, parce que nul accident ne l'a peut détruire. Ie me le répréſente comme un homme aſſis ſur un rocher au milieu de l'Ocean, il voit

venir à lui les plus-furieuſes vagues ſans être effraïé, il prend plaiſir à les conſiderer & à les comter à meſure qu'elles ſe viennent briſer à ſes piés. Que la mer ſoit calme ou agitée, que le vent pouſſe les flots d'un côté, ou qu'il les repouſſe d'un autre il eſt égallement immobile, parce qu'il s'eſt attâché à quelque choſe de ferme & d'inébranlable.

De là vient cette paix, ce calme, ce viſage toûjours ſerain, cét humeur toûjours égale, que nous remarquons aux vrais ſerviteurs de Dieu. Vous avez bien raiſon, Ames Saintes, d'être ſans inquietude, vous avez trouvé dans la volonté de vôtre Dieu une retraite inacceſſible à tous les mal-heurs de la vie : *Altiſſimum poſuiſti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous étes élévez bien-haut au deſſus de la region des tempêtes. Il n'eſt point de trait qui puiſſe aller juſques-là. Vous ne devez craindre ni les hommes, ni les demons. Quoi-qu'on faſſe, quoi qu'il arrive, vous aurez toûjours vôtre compte, ou Dieu même ſe trouvera loin du ſien. *Altiſſimum poſuiſti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

Il reſte à voir comment c'eſt que nous pourrons aquerir cette heureuſe ſoûmiſſion, cela ne ſe peut faire, Meſſieurs, que par l'exercice fréquent de cette vertu, & parce que les grandes occaſions de la pratiquer ſont aſſez rares, tout le ſecret conſiſte à profiter des petites qui ſont journalieres, & dont le bon uſage nous auroit bien-tôt mis en état d'eſſuïer les plus-grands re-

vers, ſans en être ébranlez le moins du monde. Il n'eſt perſonne à qui châque jour il n'arrive cent petites choſes contraires à ſes deſirs & à ſes inclinations ; ſoit que nôtre imprudence ou nôtre peu d'eſprit nous les attire, ſoit qu'elles nous arrivent par l'inconſidération ou par la malignité d'autrui, ſoit enfin que ce ſoit un pur effet du hazar & du concours impréveû de certaines cauſes néceſſaires. Quoi-qu'il en ſoit, toute nôtre vie eſt ſemée, pour ainſi dire, de ces menuës épines, leſquelles produiſent en nôtre cœur mille mouvemens involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins paſſagers, mille inquiétudes légeres, mille troubles, qui du moins pour un moment alterent la paix de l'ame : Par exemple, il échappe une parole qu'on ne voudroit pas avoir ditte, on nous en dit un autre qui nous choque, un domeſtique vous ſert mal ou avec trop de lenteur, un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un étourdi vous heurte, un cheval vous couvre de bouë, il fait un tems qui vous déplait, vôtre ouvrage ne va pas comme vous ſoûaiteriez, un petit meuble ſe caſſe, un habit ſe tâche ou ſe déchire. Je ſai bien que ce n'eſt pas de quoi exercer une vertu fort héroïque, mais je dis que ce ſeroit aſſez pour l'aquerir infailliblement ſi nous le voulions. Ie dis qu'une perſonne qui ſeroit ſur ſes gardes pour offrir à Dieu toutes ces petites contrarietez, & pour les accepter comme étant ordonnées par la Providéce, outre qu'elle aquerroit par cette pratique un grand nombre de mérites, que par ce moïen elle ſe diſpoſeroit inſen-

ſiblement à une trés-grande union avec Dieu. Ie dis qu'en peu de tems elle ſeroit capable de ſoûtenir les plus-triſtes & les plus-funeſtes accidens de la vie.

On peut ajoûter à cét exercice, qui eſt aiſé & néanmoins plus-utile pour nous, & plus-agréable à Dieu que je ne puis vous le dire. On peut, dis-je, y en ajoûter encore un autre. Quoi-que les grandes diſgraces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu, pour les endurer quand il lui plaira. Si Dieu vouloit vous ôter ou ce fils, ou ce mari, s'il permettoit que vous perdiſſiez ce procés, ou cét argent que vous avez mis à intereſt, vous auriez beſoin d'une grande force pour ſupporter de ſi rudes coups, vous ne ſavez pas encore quelle ſera ſa volonté ſur ce point. Prévenez ſes ordres, & dés-ici ſoûmettez-vous à tout ce qu'il a reſolu de faire. Renoncez ſouvent en ſa préſence à tous les deſirs que vous pouvez avoir d'aumenter, ou de conſerver vos biens, vôtre ſanté, vôtre réputation, & proteſtez-lui que vous étes preſt de vous paſſer de toutes ces choſes, s'il le veut ainſi. Penſez tous les jours dés le matin à tout ce qui peut vous arriver de plus-fâcheux, durant le cours de la journée, il ſe peut faire que dans ce jour, on vous apportera la nouvelle d'un naufrage, d'une banqueroute, d'un incendie; peut-être qu'avant la nuit, vous recevrez quelque affront inſigne, quelque horrible confuſion, peut-être que la mort vous ravira la perſonne du monde que vous aimez davantage. Vous ne ſavez pas ſi vous ne mourrez point vous-même ſubitement & d'une

maniére tragique ; acceptez tous ces mal-heurs en cas qu'il plaiſe à Dieu les permettre, contraignez vôtre volonté de conſentir à ce ſacrifice, & ne lui donnez point de relâche, que vous ne la ſentiez diſpoſée à vouloir, ou à ne pas vouloir tout ce que Dieu peut vouloir, ou ne pas vouloir.

Enfin, lors que quelcune de ces diſgraces vous ſera effectivement arrivée, au lieu de perdre du tems à vous plaindre ou des hommes, ou de la fortune, allez-vous jetter promptement aux piés de vôtre bon Maître, pour lui demander la grace de la ſupporter avec conſtance. Un homme qui a receû une plaïe mortelle, s'il eſt ſage, il ne court point aprés celui qui l'a bleſſé, il s'en va tout droit au Medecin qui le peut guerir. Mais quand en de pareilles rencontres vous chercheriez l'auteur de vos maux, ce ſeroit encore à Dieu qu'il faudroit aller, puis qu'il n'y a que lui qui puiſſe en être la cauſe.

Allez donc à Dieu, mais allez y promptement, allez y ſur l'heure, que ce ſoit le premier de tous vos ſoins, allez-lui rapporter, pour ainſi dire, le trait qu'il vous a lancé, le fleau dont il s'eſt ſervi pour vous battre. *Ad Deum tuum refer flagellum tuum.* Baiſez mille fois les mains de vôtre Crucifix, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Dittes-lui ſouvent ces belles paroles qu'il diſoit lui-même à ſon Pere en ſa plus-cruelle agonie : *Non mea ſed tua voluntas fiat :* Seigneur, que vôtre volonté ſoit faitte & non pas la mienne, je vous benis de tout mon cœur, je vous remercie de ce que vos ordres s'accompliſſent ſur moi, & quand il ſeroit en

mon

mon pouvoir d'y réſiſter, je ne laiſſerois pas de m'y ſoûmettre ; *Non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* J'agrée cette calamité & en elle-même & dans toutes ſes circonſtances ; je ne me plains ni du mal que je ſouffre, ni des perſonnes qui me le cauſent, ni de la maniére qu'il m'eſt arrivé, ni de la conjoncture du tems ou du lieu dans laquelle il m'a ſurpris ; je ſuis aſſeûré que vous avez voulu toutes ces choſes, & j'aimerois mieux mourir que de m'oppoſer en rien à vôtre trés-ſainte volonté : *Fiat voluntas tua :* Ouï, mon Dieu, tout ce que vous voudrez en moi, & en tous les hommes, & aujourd'hui & en tout tems, & dans le ciel & ſur la terre, qu'elle ſe faſſe vôtre volonté, mais qu'elle ſe faſſe ſur la terre comme elle s'accomplit au ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXVIII.

DE LA CONFIANCE en Dieu.

Fides tua te ſalvum fecit.

C'eſt vôtre confiance qui vous a gueri.
S. Luc. ch. 17.

Dieu s'eſt étroitement engagé à ſecourir ceux qui mettent en lui leur confiance, & quand il ne s'y ſeroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit.

MEssieurs, je ne ſai ſi je dois admirer davantage ou la vertu infinie de cette confiance qui opere tant de miracles, ou l'invincible dureté des hommes en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette confiance. Ce ſecond prodige me paroît d'autant plus-digne d'admiration, qu'on ne peut pas l'attribuer du moins univerſellement à certaine crainte naturelle qui porte les eſprits

timides à ſe défier de tout, & à croire que les plus-fermes appuis ſont fragiles. Au contraire, nous ſommes pour la plûpart dans une diſpoſition toute oppoſée, les plus-foibles ſoûtiens nous paroiſſent inébranlables. Les ſages du monde s'appuïent ſur leur prudence, comme ſi elle étoit infaillible. Les riches comtent ſur leur or, les jeûnes gens ſur leur âge, les perſonnes robuſtes ſur leur ſanté comme ſur de trés-ſolides fondemens. On fait un ſi grand fonds ſur la faveur, ſur l'autorité, ſur les amis, qu'on croit avec cela pouvoir ſe paſſer de Dieu-même, nous expérimentons tous les jours l'impuiſſance & l'infidelité des créatures, ſans que cela puiſſe donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons. Nous ne laiſſons pas de retourner à ces roſeaux qui ont plié, qui ſe ſont briſez ſi ſouvent entre nos mains. D'où vient donc que nous eſperons ſi peu au Seigneur, en lui, dis-je, dont le pouvoir eſt immenſe & la fidelité ſi éprouvée? D'où vient que quoi-que la nature ait mis en nos cœurs des ſemences de cette vertu, comme il paroît aux plus-impies, qui dans les grands perils & aux accidens inopinez, ne peuvent s'empécher de lever les mains au ciel, & appeller Dieu à leur ſecours? D'où vient, dis-je, que nonobſtant cét inſtinct, nous avons tant de peine à mettre nôtre confiance au Créateur? Comme cela eſt tout-à-fait déraiſonnable, il eſt impoſſible d'en rendre aucune raiſon. Ce que l'on peut dire, c'eſt que nous n'avons jamais bien conſideré celles que nous aurions d'en uſer tout autrement, je m'en vais vous les propoſer ces rai-

ſons, Chrêtiens Auditeurs, avec cette ferme eſperance que le Saint Eſprit me donnera les lumiéres, dont j'ai beſoin pour le faire avec quelque utilité, & que je lui demande au nom de MARIE. *Ave Maria.*

Il faut avoûër que la Religion Chrêtienne demande de ceux qui en font profeſſion, des vertus bien hautes & bien héroïques, croire aveuglement ce qu'on ne peut concevoir, aimer de toutes ſes forces ce que l'on n'a jamais veû, eſpérer fermement contre toute ſorte d'eſperance. C'eſt à quoi nous appelle le Chriſtianiſme, & ce que Dieu exige de châcun de nous. Il eſt le Maître, Chrêtiens Auditeurs, & il eſt juſte que tout plie ſous les ordres d'une Majeſte ſi abſoluë. Mais n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une ſoûmiſſion tout-à-fait aveugle, il uſe d'ailleurs de tant de condeſcendence pour nous y porter, qu'il ſemble ſe défier de ſon autorité ſouveraine, & vouloir nous perſuader plûtôt que de nous forcer de nous y ſoûmettre. Ainſi quoi-que les miſtéres qu'il nous oblige de croire ſoient extrémement obſcurs; néanmoins il en établit la verité par des preuves ſi fortes & ſi convaincantes, qu'à moins d'avoir renoncé à toute raiſon, nous ne pouvons pas en douter. Il fait la même choſe pour nous engager à ſon amour, quoi-qu'il veuïlle être aimé ſans être veû, cependant il ne veut pas être aimé ſans nous avoir convaincu qu'il eſt aimble; c'eſt ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracez dans les créatures, de ſes infinies perfections & par les marques effectives

qu'il nous donne tous les jours de ſa bonté. Je m'en vais vous faire voir qu'il garde la même conduite à l'égar de l'eſperance. Il veut qu'elle ſoit ferme & inébranlable, lors même que tous ſes appuis ſemblent ruïnez, & que nous ne voïons plus de reſſources. Mais alors quoi-qu'il nous cache les voïes par où le ſecours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous perſuadent qu'il viendra infailliblement, de ſorte que bien-loin qu'il y ait des conjonctures, où l'exercice de cette vertu ſoit impoſſible, il eſt impoſſible qu'on ne l'exerce en toutes rencontres, pour peu qu'on s'applique à conſiderer ces motifs. Je les raporte tous à deux, qui feront les deux parties de ce diſcours : Le premier, c'eſt que Dieu s'eſt étroittement engagé à ſecourir ceux qui mettent en lui leur confiance ce ſera la premiére partie : Le deuxiéme, c'eſt que quand il ne s'y ſeroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit infailliblement c'eſt la ſeconde partie. Voila tout ce que j'ai à dire.

Les hommes s'engagent en pluſieurs maniéres, ſoit à faire, ſoit à donner, ils y engagent quelque choſe, leur honneur en promettant, leur conſience en le promettant avec ſerment, leurs biens en donnant des gages réels de leur parole, enfin leur liberté & leur vie en livrant leurs propres perſonnes juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient aquittez de leur promeſſe. Or, Meſſieurs, Dieu s'eſt engagé à nous aſſiſter en tous nos beſoins, à nous proteger en tous nos perils, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de ſa bonté, & il s'y eſt engagé en toutes les maniéres que je viens

de dire. Il nous l'a promis, le Dieu du ciel & de la terre, le Tout-puiſſant nous a donné ſa parole, & il l'a donnée en des termes ſi clairs & ſi forts, qu'on ne peut douter de l'effet de ſa promeſſe, ſans le ſoupçonner de la plus-lâche infidelité, & de la fourberie la plus-inſigne. Ie ſuis aſſeûré, Chrétiens Auditeurs, que nous ne faiſons pas aſſez de réflexion ſur ce motif, car ſi nous en avions un peu pénetré la force, nous ne flotterions pas comme nous faiſons entre l'eſperance d'obtenir & la crainte de n'obtenir pas. Le Seigneur a dit, que dans la nature divine il y a une Trinité de Perſonnes qui ne détruit point l'unité d'eſſence, quoi-que cela paſſe toutes nos conceptions, nous ne laiſſons pas de le croire auſſi fermement que ſi nous le voïons de nos yeux, parce que nous ſommes perſuadez que Dieu ne ſauroit mentir. Le même-Dieu dit en termes encore plus-clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons, que ſans attendre même qu'on le prie, il veille ſur tous nos beſoins pour y pourvoir. La choſe n'eſt pas plus-incroïable que le Miſtére de la Trinité, & Dieu ne peut non plus mentir en ce point qu'en tous les autres, pourquoi donc refuſerions-nous d'ajoûter une créance parfaitte à ces derniers. Il déclare en cent endroits de l'Ecriture, que quiconque eſpere en lui ne ſera point trompé dans ſon eſperance, qu'il n'eſt point de danger ſi grand, de néceſſité ſi preſſante dont il ne tire ceux qui auront recours à ſa bonté; cela ne doit-il pas ſuffire, pour nous donner une entiére confiance, à moins que nous n'aïons de lui l'idée du monde la plus-extrava-

gante & la plus-indigne. Abraham avoit une femme ſterile, & de plus ſon âge qui étoit fort avancé, lui avoit ôté toute eſperance d'avoir des enfans ; cependant Dieu promit à ce Patriarche de peupler la terre de ſes deſcendans, il le crût ſans peine, & bien-tôt aprés il fut confirmé dans ſa créance par la naiſſance d'Iſaac. Enſuite il receût ordre d'égorger ce fils unique, il ſe diſpoſe à obéïr, & ne laiſſe pas d'eſperer une nombreuſe poſterité par ce même fils qu'il va ſacrifier de ſa propre main. Ie ne ſai, Meſſieurs, ſi vous admirez cette foi, pour moi, quoi-qu'elle me paroiſſe trés-grande, je ne ſuis pas autrement ſurpris, mais quelle apparence qu'un enfant mort puiſſe être le pere d'une nation entiére, mais eſt-il plus-probable que le Roi des vivans & des morts ait trompé ſon ſerviteur, ou qu'il doive trahir ſa parole ? Il faudra donc reſuſciter Iſaac, quand il faudroit anéantir l'univers, & créer un nouveau monde, le Seigneur ne ſe dementira pas, il peut tout faire, & il fera tout plûtôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une confiance vraiment admirable ? c'eſt celle de la femme Cananéene ; le Fils de Dieu n'oublia rien, ce ſemble, pour la jetter dans le deſeſpoir, bien-loin de lui promettre quelque choſe, il lui donna des réponſes qui ſembloient marquer une volonté déterminée de la refuſer juſqu'au bout, il la traitta de chienne, il feignit de ne vouloir pas l'entendre, il rebutta les Apôtres qui voulûrent parler pour elle, tout cela ne fut pas capable d'éteindre en ſon cœur l'eſperance qu'elle avoit conçeûë en la bonté de

IESUS-CHRIST. Auſſi IESUS-CHRIST lui-même en fut-il charmé, & ne pouvant plus retenir ſon admiration, il fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles. O femme il faut avoûër que vous avez une grande confiance ! *O mulier magna eſt fides tua !* Oüi ſans doute, il y a lieu de s'étonner que cette pauvre femme païenne ait pû ſoûtenir ce refus, ſans être ébranlée. Cela s'appelle veritablement eſperer contre l'eſperance, *in ſpem contra ſpem.* Mais pour nous y a t-il lieu d'être ſurpris que nous attendions tout de Dieu aprés les paroles qu'il nous a données, aprés qu'il nous a non-ſeulement permis, mais même commandé d'aller à lui, aprés qu'il s'eſt plaint ſi ſouvent de ce que nous ne lui demandions rien, ou même de ce que nous ne lui demandions pas aſſez.

Lors qu'un honnête homme nous promet de nous rendre un bon office, ou de nous faire quelque autre grace, qu'il nous en donne ſa parole, c'eſt comme ſi nous avions déja la choſe entre les mains, nous n'oſerions lui demander de plus-grandes ſeûretez, & nous ne croïons pas même qu'elles ſoient néceſſaires à ſon égar; eſt-ce que je me fierois moins à la promeſſe de mon Dieu ? & que je ne me tiendrois pas auſſi aſſeûré ſur ſa parole que ſur celle du plus-honnête homme du monde ? D'autant plus que la parole qu'il nous a donnée n'eſt pas une parole en l'air, & qu'il peut deſavoûër, quand même il ſeroit ſujet comme nous à changer de volonté ; c'eſt une promeſſe par écrit, & inſerée dans le même livre, ſur lequel il nous doit juger quelque jour, c'eſt-à-dire

dans le livre des Evangiles, s'il avoit manqué à s'en aquitter avec une fidelité entiére. Comment au jour du Iugement oseroit-il produire ce livre saint, pour condanner nôtre desobéïssance, puis qu'il y trouveroit en même-tems la condannation de son infidelité ? Quelle apparence que ce Dieu qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux & des promesses que nous lui faisons, quelque penibles que soient les choses qu'on lui a voûées, quoi-qu'on se soit engagé sans nulle connoissance de l'avenir, & sans avoir pû prévoir les difficultez qui devoient traverser l'exécution ? Comment, dis-je, ce même Dieu pourroit-il souffrir d'être convaincu, d'avoir manqué de foi, & mal tenu sa parole, lui à qui toutes choses sont si aisées, & qui ne peut avoir aujourd'hui aucune raison de nous refuser, qu'il n'ait préveûë dés le tems de sa promesse ? Or il m'a donné de quoi l'en convaincre, au cas qu'il me refusa quelque chose de ce que je lui demanderai, ou que j'attendrai de sa liberalité, sans que même je lui demande. I'ai une cedule de sa main, dit Saint Iean Crisostôme, qui me répond de tout ce qu'il m'a promis, & qui rend ma confiance inébranlable.

Aprés ces seûretez toute autre précaution est inutile du côté de Dieu. Néanmoins comme le serment est quelque chose de plus-inviolable parmi les hommes que tous les autres engagemens, le Seigneur a bien voulu l'ajoûter à sa parole, afin de nous faire voir, dit Saint Paul, avec plus-de certitude la fermeté immuable de ses promesses, & qu'étant appuiées sur ces deux

choſes, par leſquelles il eſt impoſſible que Dieu nous trompe, nous concevions une eſperance ferme & ſolide. Quel bon-heur pour nous, dit Tertullien, ſur ce ſujet, que Dieu veüille bien jurer pour l'amour de nous? Pourroit-il mieux nous faire entendre combien eſt ſincere le deſir qu'il a de nous donner ce qu'il nous promet? *O nos beatos quorum causâ Deus jurat, ô miſerrimos ſi nec Deo juranti credimus?* Mal-heureux homme, rien ne ſera-t'il capable de te donner de la confiance; je t'engage ma parole, dit le Seigneur, ſouviens-toi que c'eſt la parole d'un Dieu, je t'engage ma parole que je prendrai ſoin de toi, & que je pourvoirai à toutes tes néceſſitez, qu'il te ſuffiſe que je ſuis ton pere & que je n'ignore pas tes beſoins. Demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien, je ſuis prêt de te l'accorder. C'eſt beaucoup promettre, mais encore une fois c'eſt Dieu qui s'engage, n'eſt-ce pas encore aſſez, je te jure par moi-même qui ſuis la vie & la verité éternelle, par moi qui haïs le menſonge, & qui punis le parjure d'éternelles peines, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper perſonne que ceſſer d'être ce que je ſuis, je te jure, que je te ſervirai de bouclier contre tous tes ennemis, de medecin dans toutes tes maladies, de guide dans toutes tes voïes, de conſeil dans tous tes doutes, d'azile dans tous tes perils, de reſſource infaillible dans les plus-grandes-extrémitez, & lorſque tu ſeras abandonné de toutes les créatures.

Ie ne penſe pas, Meſſieurs, que nôtre peu de foi puiſſe réſiſter à de ſi grandes aſſeûrances.

Aprés cela ſi Dieu pouvoit nous refuſer quelque choſe, il pourroit ſe renoncer ſoi-même, & ſe rendre coupable d'un parjure horrible. Mais qu'eſt-il néceſſaire de produire tant de raiſons pour conclurre nôtre défiance ? Craignons-nous? Chrêtiens Auditeurs, n'avons-nous pas de gages réels & effectifs de ſa parole. On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données, on en trouve qui deſavoûënt leur écriture ; Il en eſt qui oſent même violer les ſermens les plus-ſolemnels, mais il n'en eſt aucun dont on puiſſe appréender l'inconſtance, ou la perfidie, quand on a de bons gages entre les mains, ou que la perſonne s'eſt donnée elle-même pour oſtage de ſa parole. I'ai ſouvent admiré dans la ſainte Ecriture la priére que Moïſe fait à Dieu pour l'obliger à pardonner à ſon peuple, pour obtenir de lui cette grace : Il fait un long détail de toutes celles qu'il a déja départies à cette ingrate Nation, il le fait reſſouvenir des plaïes d'Egipte, du paſſage de la mer rouge, & de tous les prodiges qui accompagnerent, ou qui ſuivirent cette memorable journée. Il ſemble d'abor qu'il s'y prend fort mal, car enfin ce n'eſt pas le moïen d'adoucir un maître offencé, que de lui répréſenter ce qu'il a fait pour le ſerviteur, dont l'ingratitude le met en colére, plus ſes bien-faits ſont inſignes, plus le crime eſt énorme, & par-conſequent le ſoin qu'on prend de lui exagerer la grandeur, & le nombre de ſes faveurs paroît bien plus-capable d'irriter que d'éteindre ſon reſſentiment. Cependant tout le contraire arriva, Dieu fut de-

ſarmé par le ſouvenir des biens immenſes qu'il avoit faits à ſon peuple, il ne peut refuſer à cette conſideration le pardon qu'on lui demandoit. D'où vient cela, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt que les graces que nous recevons de Dieu, ſont comme autant de gages de celles que nous pouvons demander & eſperer dans la ſuite, quoique nous l'aïons fâché il ne peut ſe reſoudre à nous perdre, parce qu'il perdroit en même-tems toutes ſes graces; d'ailleurs la bien-ſeance ne lui permet pas de rien refuſer à des perſonnes, à qui il a déja témoigné ſon amour par de grandes liberalitez, de-peur qu'il ne parût en cela quelque inconſtance, ſur tout ſi ce qu'on demande eſt beaucoup moindre, que ce qu'il a donné de plein-gré ou qu'il ſoit néceſſaire, pour accomplir les premiers preſens.

Cela étant ſuppoſé, Meſſieurs, je vous prie de repaſſer vous-mêmes à loiſir les bien-faits que vous avez receûs de Dieu, & de conſiderer ſi aprés de ſi grandes profuſions il eſt quelque choſe que vous ne deviez attendre de ſa bonté: En premier lieu la plus-part de ce que vous ſoûaitez eſt comme une ſuite & un acceſſoire de ce qu'il vous a déja donné gratuitement, & par-conſequent il eſt tellement engagé à vous l'accorder, qu'on peut dire qu'en le faiſant il s'aquittera d'une dette plûtôt qu'il n'exercera ſa magnificence, & ainſi en vous donnant la vie, il s'eſt comme obligé à vous donner de quoi ſubſiſter, en multipliant vos enfans il s'eſt chargé du ſoin de les nourrir, & de leur procurer des établiſſemens raiſonnables. Il vous a créée pour le ciel, il

vous doit en quelque ſorte tous les moïens qui ſont néceſſaires pour y parvenir, des ſecours pour obſerver les commandemens, de forces pour réſiſter aux tentations, des lumiéres pour connoître ſa volonté, du courage pour l'exécuter, enfin de la conſtance dans tous les maux de la vie, & la perſeverance dans la pratique des vertus chrêtiennes. En ſecond lieu tout ce que vous pouvez deſirer eſt infiniment au deſſous de ce que vous avez déja receû, de ſorte que c'eſt lui faire tort de penſer que ſon amour qui l'a porté à faire pour vous de ſi grandes choſes, vous en puiſſe refuſer de ſi petites.

Quoi, Chrêtiens Auditeurs, ce Dieu qui a crée pour vous le ciel & la terre, n'aura pas ſoin de vous pourvoir d'un taudis en quelque coin du monde pour vôtre habitation? Il vous a tiré du néant, & il ne vous tirera pas de la pauvreté? Il a fait tant de merveilles pour le plaiſir de vos yeux & de tous vos autres ſens; & vous craignez qu'il ne vous laiſſe manquer du néceſſaire? Il pare ſi magnifiquement la terre qui vous ſert de marche-pié, & il ne couvrira pas du moins vôtre nudité? Mais à quoi eſt-ce que je m'arrête? *Factus eſt mihi Dominus in refugium, & Deus meus in adjutorium ſpei meæ.* Mon Dieu eſt devenu lui-même l'appui de ma confiance, il a bien voulu m'engager, pour ainſi dire, ſa propre perſonne, afin qu'il n'y euſt rien de ſi grand, rien de ſi précieux, rien de ſi extraordinaire que je n'attendiſſe de lui avec une certitude entiére; en effet comme le gage eſt une ſeûreté qui ne laiſſe point de lieu à l'inquietude, comme on

croit déja poſſeder tout ce qui eſt promis ſous une ſi bonne caution, non-ſeulement j'eſpere, mais je crois déja tenir toutes choſes en un dépôt de ſi grand prix. *Qui proprio filio ſuo non pepercit, ſed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo*, dit l'Apôtre ſaint Paul, *non etiam cum illo omnia donavit.* Ie ne dis pas que vous devez tout eſperer de celui qui vous a donné ſon propre fils ; je dis qu'il vous a déja donné toutes choſes avec lui, puiſque aprés cét engagement vous ne devez non plus vous défier de ſa liberalité, que ſi vous étiez déja en poſſeſſion de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais de quelle maniére s'eſt-il donné lui-même à nous, ce fils immortel, il nous a donné ſon ſang, ſes mérites, ſes douleurs, ſa vie, ſa mort, & aprés ſa mort ſon ſang, pour nous ſervir de breuvage, & ſa chair pour nous tenir lieu de nourriture. Dieu à beau crier qu'il eſt nôtre Pere, que c'eſt lui qui nous a crées, que nous ne lui ſommes pas moins chers que les oiſeaux qu'il nourrit aux plus-mauvais tems, qu'il tient le compte même de nos cheveux, qu'on ne peut pas nous en arracher un ſeul qu'il ne le ſache, tout cela n'eſt pas capable de nous raffermir. Il nous promet qu'il fera des miracles plûtôt que de tromper nôtre eſperance ; ouï, nous dit-il, les montagnes changeront de place à vôtre parole, le poiſon le plus-mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les ſerpens ſeront ſans venin, & les lions ſans ferocité, vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guerir, vous ſerez redoutable à tous les demons, toute la nature vous obéïra.

Ie vous en répons, je vous le jure, j'ai fait tout cela pour cent autres, j'ai fait pour vous-même plus que cela. De ſi grandes promeſſes, de ſi grands ſermens faits & pour nous & pour les autres, tout cela ne peut nous raſſeûrer contre le moindre peril, ne peut nous obliger à nous mettre entre ſes mains,& nous aider à eſperer en lui, & nous faire bien comprendre qu'il ne nous peut rien refuſer, en un mot, pour rendre nôtre confiance inébranlable, *Factus eſt mihi Dominus in refugium, & Deus meus in adjutorium ſpei meæ.* Quelle devroit donc être la fermeté de cette confiance qui eſt appuïée ſur de ſi puiſſans engagemens ? Quel calme, quelle tranquillité ne devroient pas produire en nos cœurs des eſperances ſi bien fondées ? Comment ſe peut-il faire que nous héſitions encore dans nos demandes, & qu'il y ait des accidens qui nous effraïent ? Cependant il n'eſt que trop vrai que les ſoucis, la défiance & la crainte regnent preſque univerſellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour ſa ſanté, l'autre pour ſa réputation, l'autre pour ſon bien, un autre pour ſa vie ou pour celle de ſes amis. Qui ſonge à placer ſon argent, qui a établi une fille, qui à ramaſſer de quoi ſubſiſter en la vieïlleſſe, & tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extrême inquietude. Cette mere tremble ſans ceſſe pour ſon fils unique, & croit qu'à châque moment on va lui annoncer quelque diſgrace qui lui ſera arrivée. Le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais ce qui eſt bien étrange, & tout-à-fait ou-

trageux à Dieu, c'eſt qu'au même-tems qu'on mépriſe ainſi le ſecours qu'il nous offre, on s'addreſſe à des créatures mortelles & impuiſſantes. On a recours à des hommes lâches, intereſſez, inconſtans qui n'ont jamais rien fait en nôtre faveur, qui nous ont été contraires, qui nous ont trompé en mille rencontres, en un mot de qui nous avons autant de ſujet de nous défier, que nous en aurions de nous appuïer uniquement en nôtre bon maître.

Voila, Chrêtienne Compagnie, ce qui pouſſe à bout la patience du Seigneur; voila ce qui l'oblige non-ſeulemẽt à ne pas nous aſiſter en nos deſſeins, mais encore à les traverſer de tout ſon pouvoir; c'eſt pour ſe venger de ce mépris ſi injuſte qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haïes dont nous nous croïons bien défendus, qu'il coupe par le pié ces arbres, à l'ombre deſquels nous penſions dormir en ſeûreté, en un mot qu'il tourne contre nous tout, même nôtre prudence charnelle, & nous reduit au point d'appréender toutes les choſes, où nous avions plus de confiance, ſelon cette parole du Prophete. *Deſtruxiſti omnes ſepes ejus, poſuiſti firmamentum ejus formidinem.* Paſſons à la ſeconde partie.

Quand Dieu ne ſeroit pas engagé à ſecourir ceux qui ont mis en lui leur confiance. Je dis, Meſſieurs, que cette confiance l'y engageroit ſuffiſamment par elle-même, j'en rapporterai deux raiſons que je me contenterai de toucher briévement. La premiére c'eſt qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu qu'en attendant de lui

toutes

toutes choſes ; la ſeconde c'eſt que Dieu ſe deſhonoreroit infiniment, s'il vous fruſtoit de cette attente.

Pour la premiére elle eſt ſi nettement exprimée dans l'Ecriture par la bouche du Prophete, qu'on ne peut pas en douter, *Invoca me in die, tribulationis*, dit le Seigneur, *eruam te, & honorificabis me.* Appellez-moi à vôtre ſecours au jour de vôtre affliction, je vous delivrerai & vous me ferez honneur. Mais quel honneur, Chrêtienne Compagnie, le plus-grand, ſi je ne me trompe, le plus délicat, le plus-digne de Dieu qu'il puiſſe recevoir d'une créature ; c'eſt un honneur qui publie en même-tems toutes ſes perfections, & qui les met dans leur plus-grand jour. Car enfin on ne ſe peut confier en Dieu qu'on ne le croïe trés-veritable en ſes paroles, trés-éclairé pour voir nos beſoins, trés-bon pour vouloir nous ſecourir, trés-puiſſant pour exécuter en nôtre faveur ce qui paſſe toutes les forces des créatures, trés-ſage pour le faire par des voïes douces & faciles, inconnuës à toute la prudence humaine, trés-fidele pour nous aider promptement, conſtamment, & ſans jamais ſe laſſer, trés-magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons, enfin trés-miſericordieux pour n'en être pas empêché par tous nos crimes. Ie ſai que tout Chrêtien doit avoir ſes ſentimens, mais il s'en faut bien que tous ne les aïent auſſi avant gravez dans le cœur ; un homme plein de confiance, croit ces choſes d'une maniére effective, il en eſt ſi perſuadé, qu'il hazarde tout ſur ſa créance, ou plûtôt qu'il s'y

appuïe entiérement ſans qu'il croïe rien hazarder.

Il eſt bien aiſé de donner au Seigneur dans une priére la qualité de pere, & de le loüer de ſa liberalité & de ſa toute-puiſſance, on le fait ſouvent ſans ſavoir ce que l'on fait; mais vouloir bien dépendre en tout de ſa providence paternelle, attendre ſans inquiétude & dans les plus-preſſantes occaſions le ſecours qu'il nous a promis, faire plus de fond ſur ſa parole que ſur tous les moïens humains, ſe remettre ſur lui de tous nos ſoins, dormir, pour ainſi dire, entre ſes bras au plus-fort des plus-horribles tempêtes, c'eſt ce qui s'appelle croire tout-de-bon qu'il y a un Dieu, & avoir de lui une idée conforme à ſa grandeur infinie. C'eſt pour cela que comme dans l'ancien Teſtament il s'eſt glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob à cauſe qu'il n'avoit point eû d'adorateurs ſi fideles ni ſi ſoûmis. Auſſi eſt-il appellé par ſaint Paul le Dieu de l'eſperance *Deus ſpei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus il n'en eſt aucune qui l'honore davantage, & qui le traitte plus-veritablement en Dieu.

Mais quand cette vertu feroit moins d'honneur à Dieu, on ne peut nier qu'il ſe deshonoreroit lui-même étrangement, s'il ne répondoit par ſes bien-faits aux ſentimens qu'elle nous auroit inſpiré de ſa liberalité. Il ſeroit donc dit que la confiance d'une créature auroit ſurpaſſé la généroſité du Tout-puiſſant, & qu'un homme auroit trouvé la bonté divine moins liberalle en effet qu'il ne l'auroit concéûë dans ſon idée.

Je vous laiſſe à juger quelle tâche ce ſeroit au nom du Trés-haut, & s'il y a quelque apparence qu'il la ſouffre c'eſt ſur ce fondement que les Peres ont enſeigné que nôtre eſperance eſt la meſure des graces que nous recevons de Dieu. Saint Tômas dit qu'elle eſt en nous le principe de l'impetration, comme la charité l'eſt du mérite; de ſorte que comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons auſſi toûjours à proportion de la confiance qui nous porte à demander. C'eſt encore pour cette même raiſon que ſaint Gregoire de Nazianze dit que du moment qu'on a prié, Dieu ſe croit engagé par gratitude à donner ce qu'on lui demande, ce n'eſt plus une grace qu'il accorde, c'eſt un bien-fait qu'il reconnoît. *Cum à Deo beneficium petitur, beneficio affici ſe putat.* Comment donc, Chrétiens Auditeurs, Dieu pourroit-il laiſſer tomber en confuſion un homme, qui l'honnore ſi parfaitement? Comment refuſeroit-il de nous proteger, s'il eſt vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant ſa protection.

C'eſt un mouvement ſi naturel & ſi raiſonnable en même-tems, que celui qui nous engage à aimer & à ſecourir ceux qui recourent à nous, qu'on jugeroit indigne du nom d'hôme quicóque en uſeroit autrement. Nous liſons dans l'Hiſtoire greque, qu'un Senateur de l'Areopage aïant repouſſé brutalement un moineau, qui s'étoit jetté dans ſon ſein, pour ſe ſauver d'un Vautour qui le pourſuivoit; cette action parût ſi lâche à ous ſes collegues, qu'ils le chaſſerent de leur

compagnie, comme s'il l'euſt deshonorée par ſa dureté. Qu'auroient fait ces Iuges, ſi au lieu d'un oiſeau il euſt été queſtion ou d'un homme ou d'une femme ? Mais que ſeroit-ce, ſi le Seigneur en uſoit ainſi à l'égar de ſes propres enfans, de ſes pauvres créatures, lorſque pleines de confiance elles vont à lui comme à la ſource de toute bonté; que cela ſeroit indigne de ſa grandeur & de ſon infinie miſericorde; Non, Meſſieurs, ne craignez point qu'il vous rejette; Quelque peril qui vous menace, quelque ennemi qui vous perſecute, quelque douleur qui vous preſſe, en quelque foibleſſe que vous vous trouviez, appuïez-vous ſur vôtre Dieu, jettez-vous hardiment entre ſes bras, il ne ſe retirera point pour vous faire donner du nez en terre, *Projice te in eum, non ſe ſubtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je ſuis ſi perſuadé que vous veïllez ſur ceux qui eſperent en vous, & qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choſes, que j'ai reſolu de vivre à l'avenir ſans aucun ſouci, & de me décharger ſur vous de toutes mes inquietudes, *in pace in idipſum dormiam & requieſcam, quoniam tu Domine ſingulariter in ſpe conſtituiſti me.* Les hommes peuvent me dépoüiller & des biens & de l'honneur; les maladies peuvent m'ôter les forces & les moïens de vous ſervir, je puis même perdre vôtre grace par le peché; mais jamais je ne perdrai mon eſperance, je la conſerverai juſqu'au dernier moment de ma vie, & tous les demons de l'enfer feront à ce moment de vains

efforts, pour me l'arracher, *in pace in idipſum dormiam & requieſcam.* Les autres peuvent attendre leur bon-heur ou de leurs richeſſes ou de leurs talens; les autres s'appuient ou ſur l'innocence de leur vie, ou ſur la rigueur de leurs penitences, ou ſur le nombre de leurs aumônes, ou ſur la ferveur de leurs priéres, *tu Domine ſingulariter in ſpe conſtituiſti me.* Pour moi, Seigneur, toute ma confiance c'eſt ma confiance-même. Cette confiance ne trompa jamais perſonne, *nullus, nullus ſperavit in Domino, & confuſus eſt.* Ie ſuis donc aſſeûré que je ſerai éternellement heureux, parce que j'eſpere fermement de l'être, & que c'eſt de vous ô mon Dieu, que je l'eſpere, *In te Domine ſperavi non confundar in æternum;* Ie connois, helas! je ne le connois que trop que je ſuis fragile & changeant. Ie ſai ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux aſſermies. I'ai veû tomber les aſtres du ciel, & les colomnes du firmament; mais tout cela ne peut m'effraïer, tandis que j'eſpererai, je me tiens à couvert de tous les mal-heurs, & je ſuis aſſeûré d'eſperer toûjours, parce que j'eſpere encore cette invariable eſperance. Enfin je ſuis ſeûr que je ne puis trop eſperer en vous, & que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai eſperé de vous. Ainſi j'eſpere que vous me tiendrez dans les penchans les plus rapides, que vous me ſoûtiendrez contre les plus-furieux aſſauts, & que vous ferez triompher ma foibleſſe de mes plus-redoutables ennemis, j'eſpere que vous m'aimerez toûjours & que je vous aimerai auſſi ſans

relâche, & pour porter tout-d'un-coup mon eſperance auſſi-loin qu'elle peut aller, je vous eſpere vous-même de vous-même, ô mon Créateur! & pour le tems & pour l'éternité. *Amen.*

SERMON LXIX.

DE LA PRIERE.

O mulier magna eſt fides tua, fiat tibi ſicut vis.

O femme vous avez une grande foi, que ce que vous demandez ſoit fait comme vous le deſirez. S. Math. c. 15.

Nous obtenons peu par nos priéres, parce que nous demandons trop peu, & que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas aſſez.

VOici un exemple de foi, d'humilité, de conſtance en la priére, des plus-illuſtres qui aïent jamais été donnez au monde. Une femme Cananéene dont la fille étoit poſſedée du demon, quoi-qu'elle ne ſoit point du peuple de Diéu, qu'elle n'ait jamais leû les livres ſaints, ni entendu expliquer les Propheties, conçoit une ſi haute idée du pouvoir & de la bonté du Sauveur du monde, qu'elle oſe bien eſperer qu'il

fera un miracle en ſa faveur, & le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette eſpérance. Il mépriſe d'abor ſa priére, & ne daigne pas lui faire un mot de réponſe ; il rebutte même les Apôtres qu'elle avoit contraint par ſes importunitez d'être ſes interceſſeurs. Il leur déclare que ſon Pere ne l'a envoïé que pour les enfans d'Iſraël, c'eſt comme s'il diſoit, qu'il n'a point de pouvoir à l'égar de cette femme, il la refuſe elle même avec outrage, il lui déclare que ce ſeroit jetter le pain aux chiens que de lui faire quelque grace, & qu'en exauçant ſa priére il feroit une action indigne de lui, & de toute perſonne raiſonnable. *Non eſt bonum ſumere panem filiorum & mittere canibus.* Il ſemble qu'en voila bien aſſés pour deſeſperer une pauvre créature, & pour l'obliger à ſe retirer toute couverte de confuſſion, elle perſiſte encore toutefois dans ſa demande, elle trouve un nouveau ſujet de confiance dans ce même refus, qui paroît ſi précis & ſi outrageux. Vous avez raiſon, Seigneur, lui dit-elle, le pain des enfans n'eſt pas pour les chiens, mais il ne laiſſe pas d'en tomber quelque miette ſous la table du Maître, dont ces pauvres animaux profitent. *Etiam Domine, nam & catelli comedunt de micis, quæ cadunt de menſa dominorum ſuorum.* O femme, s'écria alors le Fils de Dieu, vous avez une grande foi, allez on ne ſauroit rien vous refuſer, oüi vôtre fille ſera guerie, & dés ce moment elle eſt délivrée du malin eſprit qui la tourmentoit. *O mulier magna eſt fides tua, fiat tibi ſicut vis, & ſanata eſt filia eius ex illa hora.*

Meſſieurs, je ne ſaurois vous dire avec quelle peine je ſens l'impuiſſance où je ſuis d'exprimer par mes paroles ce que je conçois au recit de cette hiſtoire. O priére puiſſante & divine priére! inépuiſable tréſor qui renfermez tous les tréſors & du ciel & de la terre ! admirable inſtrument accordé à la foibleſſe des hommes, pour operer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même eſt capable, que ne puis-je dire à mes Auditeurs tout ce que je penſe de ton efficace, ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudroit faire, pour l'emploïer efficacement. Ie m'en vais tâcher de vous l'enſeigner aprés que nous aurons imploré le ſecours d'en haut par l'entremiſe de nôtre Avocate. *Ave Maria.*

Il eſt étrange que Jesus-Christ s'étant ſi ſouvent, & ſi ſolemnellement engagé à exaucer toutes nos priéres, la plus-grand part des Chrêtiens ſe plaignent tous les jours de n'être pas exaucez. Car enfin on n'en peut pas rejetter la cauſe, ſur la nature des biens que nous demandons, puis qu'il n'a rien réſervé dans ſes promeſſes : *Omnia quæcunque orantes petitis, credite, quia accipietis.* On ne doit non plus l'attribuër à l'indignité des perſonnes qui demandent, puis qu'il a promis ſans exception à toutes ſortes de perſonnes : *Omnis qui petit accipit.* D'où peut donc venir que tant de priéres ſont rejettées ? Ne ſeroit-ce point peut-être que comme la plûpart des hommes ſont égallement inſatiables & impatiens dans leurs deſirs, ils font des demandes ou ſi exceſſives ou ſi preſſantes, qu'ils rebuttent

Dieu par leur indiſcretion, ou par leur importunité ? C'eſt tout le contraire, Meſſieurs, je crois que l'unique raiſon pourquoi nous obtenons ſi peu de Dieu, c'eſt que nous ne lui demandons pas aſſez. C'eſt que nous ſommes & trop bornez dans nos deſirs, & trop languiſſans dans nos priéres, nous ne ſommes ni aſſez hardis, ni aſſez preſſans, & c'eſt pour cela même que nous ne recevons rien. Ie m'en vais vous faire voir, Chrêtiens Auditeurs, que c'eſt-là effectivement ce qui tarit à nôtre égar les ſources de la liberalité de Dieu. Nous obtenons peu parce que nous demandons trop peu ce ſera le premier Poinct. Parce que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas aſſez ée ſera le ſecond Poinct.

Ie ne m'étonne point que Dieu ait tant d'égar aux priéres des hommes, lors qu'elles ſont faittes comme il faut, pour les rejetter il faudroit qu'il euſt ou moins de bonté, ou moins de puiſſance que ne croïent ceux qui le prient, veû que nous ne nous addreſſons à lui dans nos beſoins, que parce que nous ſommes perſuadez que ſon pouvoir n'a point de bornes, & que ſa liberalité eſt infinie : De ſorte qu'il faut néceſſairement ou que nous ſoïons trompez dans l'idée trop haute que nous nous formons de ſes perfections divines, ou qu'il nous donne ce que nous lui demandons. Voila, Meſſieurs, la veritable ſource de l'efficace de la priére, voila pourquoi elle impoſe à Dieu une eſpece de néceſſité de nous accorder toutes choſes. Prier Dieu c'eſt faire une action de religion, par laquelle on lui rend le plus grand honneur qu'il puiſſe recevoir d'une créature, c'eſt

rendre à la grandeur & à la bonté de ſon être le témoignage le plus-avantageux que nous ſoïons capables de lui donner. C'eſt pour cela qu'elle eſt comparée au ſacrifice, & que Saint Clement d'Alexandrie dit que de tous les ſacrifices elle eſt le plus-excellent & le plus-ſaint. *Deum precibus honoramus, & hoc eſt optimum & ſanctiſſimum ſacrificium.*

Mais comment eſt-ce que dans ce principe qui établit ſi fortement, & qui rend même néceſſaire l'efficace de la priére en elle-même, on peut trouver la cauſe de l'inutilité des priéres que nous faiſons ? Cela eſt aiſé à comprendre, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt que nos priéres n'étant que pour de petites choſes, pour des choſes humaines & temporelles, elles deshonnorent Dieu, au lieu de lui faire honneur. Ce ſont des ſacrifices ; il eſt vrai, mais ſemblables à ceux de Caïn, qui ne lui offroit que le rebut de ſes troupeaux, & les plus-vils d'entre les fruits de la terre, & comme ces offrandes outrageoient Dieu, parce qu'elles ne répondoient pas à l'excellence de ſa nature ; auſſi a-t-il ſujet de s'offencer de nos demandes, qui donnent une idée ſi baſſe de ſa liberalité. Comme les grands ſe font tort lors qu'ils font des preſens indignes du rang qu'ils tiennent, auſſi eſt-ce leur manquer de reſpect, que de leur demander des choſes qu'ils ne peuvent donner avec bien-ſeance. C'eſt pour cela que Saint Iean de Damas dit, que prier c'eſt demander à Dieu des choſes convenables à ſa grandeur. *Oratio eſt petitio decentium à Deo.* Toute autre priére ne mérite pas même le nom de priére, & par-

conſequent elle eſt indigne d'être exaucée.

Et il ne faut pas que nous diſions que nous ne croïons pas demander peu de choſe à Dieu, quand nous lui demandons de grandes richeſſes, une grande ſanté, beaucoup de gloire, le gain d'un procés où il s'agit de tout nôtre bien, le ſuccés d'une affaire d'où dépend nôtre fortune : Car nous ne pouvons pas ignorer quel rang tiennent toutes ces choſes dans l'eſtime de IESUS-CHRIST. Nous ſavons le mépris qu'il en a toûjours fait, le ſoin qu'il a pris de les décrier. Eſt-ce lui témoigner qu'on eſt fort perſuadé de ſon humeur bien-faiſante & magnifique ? N'eſt-ce pas au contraire ſe moquer de lui, & vouloir lui faire affront de n'avoir recours à ſa libetalité que pour des choſes qui ne lui coûtent rien, dont il ne fait nul état, qu'il donne indiferamment à tout le monde, qu'il verſe à pleines mains ſur ſes plus-grands ennemis, ſans attendre même qu'ils les demandent?

Les avares qui donnent ſi mal-volontiers auront peine à comprendre cette doctrine ; mais ſi nous connoiſſions bien nôtre Dieu, ſi nous pouvions découvrir l'étenduë & les généreux ſentimens de ſon grand cœur ; ſi nous ſavions combien il a naturellement de plaiſir à faire du bien, & combien l'amour qui eſt prodigue de ſa nature, donne encore de pente à cette inclination, nous ſerions bien-tôt convaincus que rien ne lui déplaît davantage que ces priéres qui n'ont pour objet que des niaiſeries.

Elles le choquent d'autant plus, Chrêtienne Compagnie, qu'avec des frais immenſes, & au

prix de ſon propre ſang il nous a préparé des biens infinis, dont nous ne faiſons point de cas. Il a beau nous les vanter & les étaller à nos yeux pour réveiller nos deſirs, nous n'en ſommes nullement touchez à la veûë de ces tréſors de graces, & de dons ſurnaturels, que nous ne daignons pas même regarder, nous témoignons de l'empreſſement pour des biens fragiles, pour de la bouë & de la fumée; comme ſi nous avions deſſein de lui faire entendre que cette fumée, cette bouë valent encore mieux que ce qu'il nous veut tant faire valoir. Quel ſeroit vôtre depit, ſi aprés avoir ordonné un magnifique repas, aprés vous être épuiſé pour ramaſſer de tous côtez les viandes les plus-exquiſes, aprés avoir emploïé les plus-habiles cuiſiniers pour les apprêter, & les avoir fait ſervir avec le plus de propreté & de magnificence qu'il eſt poſſible, la perſonne que vous auriez priée, ne daignoit pas toucher à ce regal, qu'elle demandaſt de l'ail ou des noix pour manger à la veûë de vos biſques & de vos ragoûts : Si c'étoit une perſonne d'une condition inferieure à la vôtre qui vous fiſt un ſi grand affront, ſeriez-vous encore aſſez bon pour lui faire donner de quoi ſatisfaire ſes ridicules appetits? Pourriez-vous vous empécher de la chaſſer de vôtre table, comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire? Mais ne faiſons-nous pas à Dieu le même affront, lors que mépriſant les précieuſes richeſſes qu'il nous a deſtinées, qu'il nous offre, qu'il nous preſſe de reçevoir, nous nous attachons à lui demander des proſperitez temporelles, & n'eſt-ce pas avec juſtice

qu'il nous refuſe ce que nous préferons ſi injuſtement à des choſes qui lui coûtent, & qu'il eſtime infiniment davantage.

Que veut donc dire, me dira peut-être quelcun, cét *omnia* de l'Evangile, que l'on nous fait tant valoir ? Ne ſignifie-t-il pas toutes choſes ? *Omnia quæcumque petitis, credite, quia accipietis.* Soïez ſeûrs que quoi-qu'il vous plaiſe demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, Chrêtienne Compagnie, m'eſt plus-favorable qu'il ne paroît d'abor. Iesus-Christ nous promet toutes choſes, pour nous donner la liberté de demander les plus-grandes choſes, pour nous porter à ne donner nulles bornes à nos deſirs. Il a beaucoup promis, afin que l'on demandaſt beaucoup, il a tout promis par la crainte qu'il a eû qu'on ne ſe contentaſt de trop peu. Le ſens le plus-ordinaire, le plus-naturel de ces paroles, *on vous accordera toutes choſes*, n'eſt pas on vous donnera juſqu'aux plus-viles, mais on ne vous refuſera pas les plus-précieuſes. Un grand Prince qui dans quelque occaſion, pour donner des marques de ſa liberalité roïale, ſe ſeroit engagé à un ſujet de ne lui rien refuſer : Ce Prince, dis-je, ne croiroit pas manquer à ſa parole en le rebuttant, ſi aprés une promeſſe ſi magnifique, le ſujet lui demandoit un haillon ou un peu de pain. Tout de même par la promeſſe que le Seigneur nous a faitte de tout accorder à nos priéres, il eſt tout viſible qu'il a prétendu faire éclatter ſa magnificence. De ſorte que nos priéres s'éloignant de cette fin, lorſqu'elles ſont faittes pour des choſes de néant il n'a nul engagement

à les exaucer. Il falloit donc s'expliquer davantage : Mais qui auroit jamais crû que cela fuſt néceſſaire.

A cette réponſe j'en ajoûte une autre qui eſt ſans replique, & qui ſervira en même-tems de ſeconde preuve à la verité que j'ai avancée, que nous n'obtenons rien parce que nous ne demandons pas aſſez. Ie veux que Iesus-Christ nous ait promis de la part de ſon Pere de nous accorder toutes choſes, & même les plus-petites : On ne peut nier qu'il ne nous ait preſcrit un ordre à obſerver dans les choſes que nous demandons, ſans quoi nous eſperons en vain de rien obtenir. Il nous a dit en Saint Mathieu, cherchez premiérement le roïaume de Dieu & ſa juſtice, & enſuite tout le reſte vous ſera donné comme par ſurcroît. *Quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adiicientur vobis.* On ne vous défend pas de ſoûaiter des richeſſes & toutes les choſes néceſſaires à l'entretien & même à la douceur de la vie, mais il les faut ſoûaiter dans leur rang, & ſi vous voulez que vos deſirs ſoient infailliblement accomplis à cét égar, commencez toûjours par demander de plus-grandes choſes, afin qu'en vous les accordant, j'y ajoûte encore les plus-petites.

Ce fut juſtement ce qui arriva à Salomon. Le Seigneur lui aïant donné la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, il le ſupplia de lui accorder la ſageſſe dont il avoit beſoin, pour s'aquitter ſaintement des devoirs de la Roïauté, il ne fit nulle mention ni des treſors, ni de la gloire du monde. Il crût que Dieu lui faiſant un offre ſi

avantageuſe, il devoit s'en prévaloir pour obtenir des biens plus-conſiderables ; c'eſt-pourquoi il reçeût ſans délai ce qu'il demandoit, & même ce qu'il ne demandoit pas. *Quia poſtulaſti verbum hoc, & non petiſti tibi dies multos, nec divitias, &c. Ecce feci tibi ſecundùm ſermones tuos.* Ie vous accorde volontiers cette ſageſſe, parce que vous me l'avez demandée, mais je ne laiſſerai pas de vous combler d'années, d'honneurs, & de biens, parce que vous ne m'avez rien demandé de toutes ces choſes. *Sed hæc quoque quæ non poſtulaſti, divitias ſcilicet & gloriam.*

Si c'eſt donc là l'ordre que Dieu obſerve dans la diſtribution de ſes graces, nous ne devons pas nous étonner que juſqu'ici nous aïons prié inutilement. Ie vous avoûë, Meſſieurs, que ſouvent je ſuis touché de compaſſion, quand je vois l'empreſſement de certaines bonnes perſonnes qui font dire des Meſſes de tous côtez, qui diſtribuent des aumônes, qui voûënt des pelerinages & des jeûnes pour le ſuccés de leurs entrepriſes temporelles. Pauvres gens, dis-je, en moi-même, je crains fort que ce ne ſoit en vain que vous priez, & que vous faittes prier. Il falloit faire dire les Meſſes, voûër ces jeûnes, ces pelerinages pour obtenir de Dieu un parfait amandement, la patiance, le mépris du monde, le détâchement des créatures. Aprés cela vous auriez peû faire des priéres pour le retour de vôtre ſanté, & pour le ſuccés de vos affaires, Dieu les auroit écoutées avec plaiſir, ou plûtôt il les auroit prévenuës, & ſe ſeroit contenté de connoître vos deſirs pour les accomplir.

On

On demandera peut-être qu'elle raiſon nôtre Dieu peut avoir d'en uſer de cette maniére. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens ſurnaturels qui ſoient dignes de ſa liberalité, c'eſt que les autres biens ne ſont pas même des biens lors qu'ils ſont ſeparez de ceux-ci. Toutes les créatures ſont bonnes en elles-mêmes, mais à nôtre égar elles ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, qu'autant qu'elles nous peuvent ou ſervir ou nuire à l'aquiſition de nôtre bon-heur éternel. Or elles nous ſont inutiles pour cette fin, ſi la grace ne les y rapporte, ſi la vertu, ſi la piété ne les emploïe, ainſi Dieu ne peut les accorder qu'aprés avoir donné de la piété & de la vertu, parce que ſans cela tout le reſte ne peut être bon à rien.

Je dis bien davantage, ſans cela tout le reſte peut être nuiſible, & il l'eſt pour l'ordinaire extrémement, & c'eſt pour cela qu'on nous le refuſe. Nous ne laiſſons pas de gronder, d'accuſer le ciel de dureté, de peu de fidelité en ſes promeſſes. Mais nôtre Dieu eſt un bon Pere qui aime mieux eſſuïer nos plaintes & nos murmures, que de les appaiſer à nôtre dommage. Quand nous lui demanderons du pain, il ne faut pas appréender qu'il nous trompe en nous donnant un ſerpent ou un caillou, comme il le dit lui-méme dans l'Evangile, mais ſi nous ſommes aſſez enfans pour lui demander un caillou ou un ſerpent, il aime-mieux nous voir pleurer que d'avoir pour nous une complaiſance, dont il n'ignore pas que nous lui ſaurions quelque jour fort mauvais gré.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des

maux dont nous ſoûaitons d'être delivrez. Ie ne ſoûpire point, dira quelcun pour une grande fortune, je me contenterois de ſortir de cette extréme indigence, où mes mal-heurs m'ont reduit. Ie laiſſe la gloire & la haute réputation à ceux qui en ſont le plus-affamez; je voudrois ſimplement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin je me paſſe des plaiſirs, mais je ſouffre des douleurs que je ne puis plus ſupporter, il y a long-tems que je prie Dieu de tout mon cœur qu'il veüille les adoucir, mais je le trouve inexorable. Chrêtiens Auditeurs, je n'en ſuis nullement ſurpris, vous avez des maux ſecrets bien-plus-conſiderables que ceux dont vous vous plaignez, deſquels toutefois vous ne demandez pas la gueriſon, ſi pour l'obtenir vous aviez fait la moitié des priéres que vous avez faittes pour être gueri des exterieurs, il y a long tems que Dieu vous auroit ôté les uns & les autres. La pauvreté vous ſert à tenir dans l'humilité vôtre eſprit naturellement orgueïlleux, l'attâche extréme que vous avez pour le monde, vous rend néceſſaires ces médiſances qui vous affligent. Les maladies vous ſont comme un antidote contre la pente que vous avez au plaiſir, laquelle vous entraîneroit dans mille mal-heurs. Ce ne ſeroit pas vous aimer, ce ſeroit vous haïr cruellement que de vous décharger de ces croix, avant que de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas, ſi le Seigneur vous voïoit quelque empreſſement pour ces vertus, il vous les accorderoit avec joïe, & je ſuis ſeûr qu'il ne ſe feroit pas prier pour le reſte.

Vous voïez donc, Meſſieurs, que faute de demander aſſez, nous ne recevons rien du tout, parce que ſi Dieu nous accordoit les petites choſes, il ſe feroit tort, & il nous nuiroit à nous-mêmes. Ie vous prie d'obſerver, Chrêtiens Auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puiſſe ſans offencer Dieu, demander des proſperitez temporelles, & d'être delivré des croix ſous leſquelles on gemit; je ſai que pour rectifier les priéres que l'on fait pour ces ſortes de choſes, il ſuffit de les demander, à condition qu'elles ne ſoient contraires ni à la gloire de Dieu, ni à nôtre propre ſalut; mais je dis, que comme il eſt mal-aiſé qu'il ſoit glorieux à Dieu de vous exaucer, ou utile à vous d'être exaucé, à moins que vous n'aſpiriez à de plus-grands dons, tandis que vous vous contenterez de ſi peu de choſe, vous courez grand hazar de ne jamais rien obtenir.

Voulez-vous que je vous enſeigne une maniére de demander le bon-heur même temporel, laquelle force Dieu à vous exaucer. Dittes-lui le tout vôtre cœur, mon Dieu, ou donnez-moi tant de richeſſes que mon cœur en ſoit ſatisfait, ou inſpirez m'en un ſi grand mépris que je ne les deſire plus. Ou delivrez-moi de la pauvreté, ou rendez-la moi ſi aimable, que je la préfere à tous les tréſors de la terre; ou faittes ceſſer ces douleurs, ou ce qui vous ſeroit encore plus glorieux, faittes qu'elles ſe changent en plaiſirs pour moi, & que bien-loin de m'affliger & de troubler la paix de mon ame elles me deviennent une ſource de joïe & de conſolation. Vous pouvez me décharger de la croix, vous pouvez me la laiſſer

ſans que j'en ſois chargé le moins du monde. Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle, vous pouvez ſans l'éteindre faire qu'au lieu de me brûler il me rafraîchiſſe, comme il arriva aux jeunes Hebreux dans la fournaiſe de Babilone. Ie vous demande l'un ou l'autre, il ne m'importe de quelle maniére je ſois heureux, ſi je le ſuis par la poſſeſſion des biens d'ici-bas, je vous en rendrai d'immortelles actions de graces, ſi je le ſuis par la privation de ces mêmes biens, ce ſera un prodige qui donnera encore plus d'éclat à vôtre nom, & pour lequel je tâcherai de n'avoir pas moins de reconnoiſſance.

Voïla une priére, digne d'être offerte à Dieu par un veritable Chrêtien. Lors que vous prierez de la ſorte, ſavez-vous bien ce qui vous arrivera? Premiérement vous ſerez content quoi-qu'il vous arrive, & que deſirent autre choſe ceux qui ſont les plus-alterez de biens temporels, ſi ce n'eſt d'être contens? En deuxiéme lieu, non-ſeulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choſes que vous aurez demandées, mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouïſſance des richeſſes, & afin que vous les poſſediez ſans attâchement & ſans danger, il vous en inſpirera en même-tems le mépris. Il finira toutes vos douleurs, & de plus il vous en laiſſera une ſoif ardente, qui vous donnera tout le mérite de la patience ſans ſouffrir: En un mot, il vous rendra heureux dés cette vie, & de-peur que vôtre bon-heur ne vous corrompe, il vous en fera connoître & ſentir la vanité. Que peut-on deſirer au monde de plus-

vantageux que cela ? Rien ſans doute ; mais omme la choſe eſt tout-à-fait digne d'être demandée, ſouvenez-vous qu'elle mérite bien d'être emandée avec inſtance. Car la raiſon pourquoi n obtient ſi peu, ce n'eſt pas ſeulement parceu'on demande peu ; c'eſt encore parce que ſoit eu ou beaucoup ce qu'on demande, on ne le demande pas aſſez. C'eſt la ſeconde partie de ce iſcours.

S'il y a de l'indecence à demander à Dieu de etits biens, il n'y en a pas moins à lui en demander de grands avec froideur, ſi le Seigneur a jet de rejetter nos priéres lors que nous deſions des choſes indignes de lui, il a encore plus raiſon, ce me ſemble, de nous rebutter, lors ne nous le prions d'une maniére indigne des ioſes que nous deſirons. Saint Iean Criſoſtôme plaignoit que de ſon tems on prioit Dieu, come ſi on n'avoit rien attendu de ſa liberalité ; je ſai s'il n'y auroit pas lieu de nous faire aujourhui le même réproche, mais ſi cela eſt certainent, nous aurions tort de reprocher à Dieu ſon ſenſibilité à des priéres qui ſe font avec ſi peu ſentiment. Pour fléchir le cœur de nôtre Dieu, faut le prier avec ardeur, il faut le prier aved nſtance.

Ie dis, en premier lieu, qu'il faut prier avec deur, pour faire connoître qu'on deſire avec arur ce qu'on demande. Ce deſir eſt un grand iotif pour porter Dieu à nous ſatisfaire. *In auibus Dei*, dit Saint Auguſtin, *vehemens deſideium eſt magnus clamor.* Un deſir violent eſt un rand cris aux oreilles du Seigneur. Et la raiſon

de ceci, c'eſt que quand on deſire beaucoup, on ſe tient bien plus-obligé à celui qui donne ce qu'on deſire. C'eſt pourquoi nôtre Dieu qui ne veut pas perdre ſes biens-faits, & qui ne les répand ſur les hommes, que dans la veûë qu'on païera ſa liberalité de beaucoup de gratitude : Dieu, dis-je, a coûtume de meſurer la grandeur de ſes preſens ſur celle de nos ſoûaits, qu'il ſait devoir être la meſure de nôtre reconnoiſſance.

Auſſi l'éloquent Saint Jean Criſoſtôme a remarqué aprés David, que Dieu exauce volontiers les pauvres. *Deſiderium pauperum exaudivit Dominus*, qu'il exauce volontiers les affligez, *ad Dominum cum tribularer clamavi, & exaudivit me.* Parce que la néceſſité extréme qui preſſe ces ſortes de gens, & l'impatiance où ils ſont d'être ſoulagez les oblige de faire à Dieu de trés-ferventes ſupplications ; leurs priéres, dit ce Saint Pere, ſont ſemblables à ces eaux, qui pour être extrémement gênées & preſſées dans les canaux où elles coulent, en ſortent avec impetuoſité, & ſe lancent en haut avec une violence extréme. Helas ! Meſſieurs, ſi nous demandions nôtre propre converſion, la victoire de nos paſſions, de nos tentations, de nos mauvaiſes habitudes, le détâchement de toutes les choſes de la terre, ſon amour, ſa paix, ſon Paradis, du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons le beau tems, quand nous avons une journée de chemin à faire, avec la méme ardeur qu'une pauvre fille lui demande la grace de retrouver un meuble qu'elle a perdu, nous diſpoſerions à nôtre gré de tous les tréſors de Dieu, nous vaincrions nos vi-

ces ſans avoir preſque la peine de les combattre ; tout l'enfer fuïroit devant nous, le paradis nous ſeroit ouvert, & toutes ſes délices deſcendroient par avance dans nôtre cœur. Mais à l'égar de ces graces ſurnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle, peut-être helas ! ſommes-nous dans la diſpoſition où Saint Auguſtin confeſſe qu'il ſe trouvoit lors qu'il demandoit la continence. *Timebam ne me cito exaudires, & cito ſanares à morbo concupiſcentiæ.*

Ie craignois d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt gueri de ma paſſion, j'aimois-mieux la ſatisfaire que l'étouffer. Si cela n'eſt pas, du moins ſommes-nous fort froids, fort peu attentifs aux priéres que nous faiſons pour les obtenir : On a dans ſon livre des oraiſons pour demander la patiance, l'humilité, la contrition de ſes fautes, on les lit ſans ſonger à ce qu'on lit, le cœur n'y a nulle part, & l'eſprit eſt en méme tems occupé de toute autre choſe. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit Saint Ciprien, ſi vous ne vous écoutez pas vous-méme ? Ie ſai que quelques uns s'excuſent ſur leur ignorance, ſur ce qu'ils ne ſavent pas ptier ; mais, ſi je ne me trompe, c'eſt une méchante excuſe que celle-la. Quand on deſire bien ce qu'on demande, on eſt naturellement éloquent à le demander. Les Saints Peres nous renvoïent aux pauvres pour être inſtruits ſur ce ſujet. Mais il n'y a pas juſqu'aux plus petits enfans qui en cela ne puiſſent être nos maîtres, à peine ſavent-ils parler qu'ils ſavent importuner & flechir leurs meres par leurs priéres, ſi nous nous addreſſions à Dieu avec la méme

ſimplicité, la méme confiance, & ſur tout avec le même empreſſement que ces petits innocens font paroître, il eſt certain que jamais nous ne ſerions refuſez.

Mais voulez-vous, Chrétiens Auditeurs, que toutes vos priéres ſoient infailliblement efficaces, voulez-vous forcer Dieu à vous accorder tous vos deſirs, ne vous laſſez jamais de prier. Ceux qui ſe relâchent aprés avoir prié quelque tems, manquent ou d'humilité ou de confiance, & ainſi ils ne méritent pas qu'on les exauce. *Ne petas à Deo imperioſe*, dit un ancien Pere, *quod ſtatim velis impetrare.* Il ſemble que vous prétendiez qu'on obéïſſe ſur l'heure à vôtre priére, comme ſi c'étoit un commandement; ne ſavez-vous pas que Dieu réſiſte aux ſuperbes, & qu'il n'a de complaiſance que pour les humbles. Quoi vôtre orgueïl ne ſauroit-il ſouffrir qu'on vous faſſe revenir plus d'une fois pour la méme choſe? Ie dis en ſecond lieu, que c'eſt avoir bien peu de confiance en la bonté du Seigneur, que d'en deſeſperer ſi-tôt, que de prendre les moindres délais pour des refus abſolus.

Ecoutez, Ames Chrétiennes, un ſentiment que je voudrois pouvoir graver dans le plus-profond de vos cœurs. Quand on a un peu conceû combien Dieu eſt bon, on ne ſe croit jamais entiérement rebutté; on ne ſauroit croire qu'il veüille nous ôter toute eſperance. Pour moi je confeſſe, que plus je vois que Dieu me fait demander une même choſe, & plus je ſens croître en moi l'eſperance de l'obtenir, je ne crois jamais que ma priére eſt rejettée, que quand je m'apperçois que

j'ai ceſſé de prier. Lors qu'aprés une année de ſollicitations je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avois au commencement, je ne doute plus de l'accompliſſement de mes deſirs, & bien-loin de perdre cœur pour tant de remiſes, je crois avoir lieu de me réjoüir; parce que je ſuis perſuadé que je ſerai d'autant plus-pleinement ſatisfait, qu'on m'aura laiſſé prier plus-long-tems. Si mes premiéres inſtances avoient été entiérement inutiles, je ne ſerois pas revenu ſi ſouvent pour la même choſe, c'eſt bon ſigne qu'on ſouffre mon aſſiduité, je ſuis ſeûr d'en être païé liberalement.

En effet, Meſſieurs, on n'accorda la converſion d'Auguſtin à ſainte Monique qu'aprés dix-ſept années de larmes; mais auſſi ce fut une converſion entiére, & incomparablement plus-parfaite qu'elle ne l'avoit demandée. Tous ſes deſirs ſe terminoient à voir l'incontinence de ce jeune homme reduite dans les bornes du Mariage, & elle eût le plaiſir de lui voir embraſſer les conſeils les plus-relevez de la chaſteté evangelique; elle avoit ſeulement ſoûaité qu'il fuſt batiſé, & elle le vit Evêque d'Hyponne. Enfin elle ne demandoit à Dieu que de le voir ſortir de l'héreſie & Dieu en fit la colomne de ſon Egliſe & le fleau de tous les Héretiques de ſon tems. Si aprés un ou deux ans de priéres cette bonne Mere ſe fuſt rebutée; ſi aprés dix ou douze années voïant que les choſes devenoient pires tous les jours, que ce mal-heureux fils s'engageoit encore en de nouvelles erreurs, que ſes débauches aumentoient au lieu de diminuër, qu'à l'impure-

té il avoit encore ajoûté l'avarice,& l'ambition ; ſi dis-je, elle euſt enfin tout abandonné par deſeſpoir, quelle auroit été ſon illuſion, quel tort n'auroit-elle pas fait à ſon fils, de quelle conſolation ne ſe ſeroit-elle pas privée elle-même, de quel tréſor n'auroit-elle pas fruſtré & ſon ſiécle & tous les ſiécles àvenir ?

Ie finis, & en finiſſant je m'addreſſe à ces perſonnes que je vois courbées aux piés des Autels, pour impetrer de Dieu ces précieuſes graces que Dieu prend tant de plaiſir qu'on lui demande. Pauvre ame, à qui Dieu a fait connoître la vanité des choſes mondaines, qui gemiſſez ſous le joug de vos paſſions & qui ſoûpirez pour en être delivrée ! Ames ferventes qui étes toutes enflammées du deſir d'aimer Dieu, & de le ſervir comme les Saints l'ont ſervi : Et vous qui ſollicitez pour la converſion de ce mari, de cette femme, de ces enfans, de cette perſonne qui vous eſt ſi chere, au nom de Dieu ne vous laſſez point de demander, ſoïez conſtant, ſoiez infatigable dans vos ſollicitations. Si l'on vous refuſe aujourd'hui, demain vous obtiendrez toutes choſes, ſi vous n'emportez rien cette année, l'année prochaine vous ſera plus-favorable. Et ne penſez pas que cependant vôtre peine ſoit une peine perduë, on vous tient compte de tous vos ſoûpirs, vous recevrez à proportion du tems que vous aurez emploïé à demander, on vous amaſſe un tréſor qui comblera tout-d'un-coup, qui ſurpaſſera tous vos deſirs.

Ie veux bien vous découvrir tout le ſecret, le refus que vous recevez préſentement n'eſt qu'une

feinte dont Dieu ſe ſert, pour enflammer davantage vôtre ferveur. Voïez comme il en uſe envers nôtre Cananéene, comme il refuſe de la voir, & de l'entendre, comme il la traitte d'étrangere, & même de chienne. Ne diriez-vous pas que c'eſt tout de bon qu'il eſt irrité contre elle, & que ſon importunité l'a mis en mauvaiſe humeur? Cependant il l'admire en ſoi-même, il eſt charmé de ſa confiance, & de ſon humilité, & c'eſt pour cela qu'il la rebutte. *O diſſimulatrix clementia*, s'écrie admirablement l'Abbé Guerric dans un ſemblable ſujét, *quæ duritiem te ſimulas, quanta pietate pugnas adverſus eos pro quibus pugnas!* O artificieuſe clemence qui prenez le maſque de la cruauté, avec quelle bonté rejettez-vous ceux que vous avez envie d'exaucer. Gardez-vous bien, Chrêtienne Compagnie, de vous y laiſſer ſurprendre, au contraire preſſez d'autant plus qu'on ſemblera vous rebuter davantage.

Faittes comme cette bonne femme, ſervez-vous contre Dieu-méme des raiſons qu'il peut avoir de vous refuſer. Il eſt vrai, je ne ſuis qu'une chienne, je ne mérite pas la grace que je demande, mais auſſi n'eſt-ce pas à mes mérites que je prétens qu'on l'accorde, c'eſt aux mérites de mon trés-aimable Rédempteur. Prenez garde, Seigneur, que vous n'aïez plus d'égar à mon indignité qu'à vôtre promeſſe, & qu'en voulant me faire juſtice vous ne vous faſſiez tort à vous-même. Si j'eſtois plus-digne de vos bien-faits, il vous ſeroit moins glorieux de m'en faire part. Il n'eſt pas juſte de favoriſer un ingrat, eh Seigneur! ce n'eſt pas vôtre juſtice, c'eſt vôtre mi-

ſericorde que j'implore. *Conſtanter age felix anima quæ cum Deo luctari cœpiſti; amat utique vim abs te pati, deſiderat à te ſuperari.* Courage heureuſe ame qui avez ſi bien commencé à lutter avec vôtre Dieu, ne lui donnez point de relâche, il ne demande pas mieux que d'être vaincu. Signalez-vous par vôtre importunité, rendez-vous un miracle de conſtance; forcez Dieu à quitter le déguiſement, & à vous dire avec admiration : *Magna eſt fides tua, fiat tibi ſicut vis.* O homme certainement vôtre foi eſt grande, je confeſſe que je ne puis plus vous réſiſter, allez vous aurez tout ce que vous deſirez, & pour cette vie, & pour l'autre. *Amen.*

SERMON LXX.

DE L'AUMÔNE.

Cum jejunaſſet quadraginta diebus & quadraginta noctibus, poſtea eſuriit.

IESUS *eût faim aprés avoir jeûné quarante iours & quarante nuits.* S. Math. c.4.

Dieu à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'aumône, il promet auſſi de la rendre.

MEsseurs, quelque bon que ſoit le jeûne en lui-méme, ce n'eſt pas néanmoins pour le jeûne ſeul que l'Egliſe nous commande de jeûner. Parmi les motifs qu'elle a eûs en inſtituant le Caréme, elle a prétendu, diſent les Peres, que les Chrétiens retranchaſſent quelque choſe de leur manger ordinaire, afin d'épargner par l'abſtinence de quoi aſſiſter les pauvres dans leurs beſoins, *Vt detur pauperi, quod ſubtrahitur ventri*, c'eſt pour cela

que quelques Docteurs aſſeûrent que les œuvres de miſericorde corporelle, ne ſont pas d'une moindre obligation en ce ſaint tems, pour tous ceux qui ont du bien, que les actions de penitence pour ceux qui ont des forces & de la ſanté; & que c'eſt en vain qu'on tâche d'affoiblir le corps par la ſouſtraction des viandes, ſi les membres de IESUS-CHRIST ne ſont nourris en méme-tems & ſecourus par nos aumônes. Ie ne ſai, Meſſieurs, ſi ce ne ſeroit point pour cette raiſon que dans l'Evangile de ce jour, il eſt dit que IESUS eût faim aprés avoir jeûné quarante jours & quarante nuits, comme pour nous avertir qu'il faut imiter ſon jeûne & ſe reſſouvenir en méme tems de la néceſſité où il eſt; c'eſt-à-dire, qu'il faut jeûner & donner l'aumône, qu'il ne faut ſouffrir la faim à ſon exemple, que pour devenir plus-ſenſible à celle qu'il ſouffre dans les pauvres, & pour étre plus en état de la ſoûlager.

Quoi-qu'il en ſoit, j'ai deſſein de vous entretenir aujourd'hui de l'aumône, de cette grande vertu dont l'excellence & la néceſſité a été ſi ſouvent préchée par les Saints Peres, qu'à voir comme ils en parlent à-tout-propos, on diroit que la Morale Chrétienne ſe reduit à ce ſeul poinct, & que le Paradis ne peut étre ouvert que par l'aumône, ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un grand deſir que nous paſſions ſaintement ce tems ſi favorable à la pieté, je me hâte, Meſſieurs, de vous expliquer toutes les obligations qu'il impoſe aux veritables fidelles. Ie prie le Saint Eſprit qu'il veûille bien ſeconder mes intentions, & qu'au méme-tems

que je parlerai, il vous donne non-seulement l'intelligence de mes paroles, mais encore le desir de les accomplir. Demandons-lui tous ensemble cette grace par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Aprés avoir long-tems cherché la principale cauſe du peu d'amour que quelques Chrétiens ont pour l'aumône, j'ai crû l'avoir trouvée dans une erreur aſſez commune où l'on eſt à l'égar de cette œuvre ſainte. On ſe perſuade que c'eſt une pure liberalité, qui ſe fait à des gens à qui l'on ne doit rien, & de qui l'on n'eſpere rien, & dans cette penſée les tiédes la négligent, & les avares en ont méme de l'horreur. Mais non, Meſſieurs, l'aumône n'eſt pas une pure liberalité. La liberalité s'exerce, dit un ancien Philoſophe cité par Saint Tômas, quand on donne ſon bien, & qu'on le donne ſans intereſt ; quand on donne ſans obligation de donner & ſans eſperance de recevoir. Or ces deux conditions ne ſe trouvent nullement dans l'aumône. Elle n'eſt ni tout-à-fait libre, ni tout-à-fait des-intereſſée, il y a un commandement exprés de la faire, il y a des magnifiques promeſſes en faveur de ceux qui l'auront faitte. Si vous avez égar au commandement, donner l'aumône, c'eſt reſtituër un bien qui n'eſt pas à vous, ſi vous enviſagez les promeſſes ; faire l'aumône, c'eſt mettre vôtre argent à uſure. Il me ſemble que c'eſt-là dequoi reveiller les plus-lâches & les plus-intereſſez. Vous avez crû juſqu'ici, que ce qu'on donnoit aux pauvres étoit un pur don que vous pouviez retenir ſans bleſſer vôtre conſience, que vous ne pouviez

faire ſans diminuër vôtre tréſor. C'eſt une illuſion dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, Chrêtiens Auditeurs, vous n'étes jamais moins liberal que lorſque vous faittes l'aumône. En voici deux raiſons qui feront le partage de ce diſcours. La premiére parce que le Seigneur à qui tous les biens apartiennent, vous commande de la donner : La ſeconde parce que le Seigneur qui poſſede tous les biens, vous promet de vous la rendre. Voila tout le ſujet de nôtre entretien.

Entre toutes les obligations que nous impoſe le Chriſtianiſme, je n'en trouve guéres de mieux établie que celle de faire l'aumône, elle eſt fondée ſur trois differentes loix, dont chacune pourroit ſuffire pour nous rendre ce devoir indiſpenſable, ſur la loi de la juſtice ſur la loi de la charité, & ſur une loi ſpeciale, la plus-claire, la plus-forte qui ait jamais été faitte par le ſouverain legiſlateur. Ouï, Meſſieurs, la loi de la juſtice cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus-barbares ont connuë & reverée, cette loi qui nous oblige de rendre à châcun ce qui eſt à lui, cette loi, dis-je, vous oblige de faire l'aumône. On ne doute pas que vous ne poſſediez vos biens par de juſtes titres, mais je dis avec le maître de l'école, qu'il y a de l'injuſtice dans l'emploi que vous en faittes, ſi vous les conſumez tous à vôtre uſage, je dis que vous retenez injuſtement ce que vous pourriez donner aux pauvres, ſans rien retrancher de vos beſoins. Ecoûtez, s'il vous plaît, les raiſons que j'ai d'avancer cette propoſition.

tion. On peut dire qu'elle eſt auſſi vraïe qu'il eſt vrai qu'il y a un Dieu. Car ſuppoſé qu'il y a un Dieu lequel a crée tous les hommes, il faut néceſſairement qu'il les ait tous pourveûs des choſes néceſſaires à leur entretien, puiſque celui qui donne la vie eſt obligé de donner les moïens de la conſerver. Cependant tous les biens ſont diſtribuez, & il y a mille gens qui ne poſſedent rien ſur la terre, il faut donc ou que la Providence ſoit defectueuſe, ou que le partage des pauvres ſoit entre les mains des riches. Il faut ou que Dieu ait négligé le ſoin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en ſoit déchargé ſur ceux qui poſſedent tout avec abondance, c'eſt-à-dire en un mot, qu'il faut ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richeſſes, Meſſieurs, appartiennent à ceux qui n'ont pas de bien.

En effet, ſi vous croïez avoir reçeû du Seigneur tout le bien que vous poſſedez, pourquoi penſez-vous qu'il ait été ſi liberal en vôtre endroit, tandis que vos freres n'ont eû pour partage que l'indigence ? Je voudrois bien que vous me diſſiez un peu vôtre penſée ſur cette conduite. Tout de bon, croïez-vous qu'en vous comblant de richeſſes, cette ſageſſe infinie n'ait prétendu autre choſe ſi ce n'eſt de vous enrichir ? Croïez-vous que ce bon Pere n'ait laiſſé tant d'enfans ſans héritage, qu'afin que vous euſſiez plus de biens à diſſiper, plus de moïens & de l'offencer & de vous perdre. C'eſt la Providence qui jette à pleines mains l'or & l'argent dans cette maiſon, cette divine Providence n'auroit point d'autre but en cela que de fournir de l'aliment au luxe

& à la volupté ? Ne ſeroit-ce pas-là une veûë bien digne de nôtre Dieu ? Pourquoi donc ramaſſe-t-il ainſi les biens en de certaines familles, ſi ce n'eſt afin qu'ils ſoient diſtribuez à propos à toutes les autres, deſquelles ſa providence eſt comme chargée ? Cét homme eſt extrémement riche, Dieu lui a donné beaucoup de biens, & trés-peu ou même point du tout-d'enfans. Il eſt tout viſible que c'eſt afin qu'il ſoit le Pere des pauvres. C'eſt ainſi que dés le commencement du monde il raſſembla toutes les eaux dans la mer, non pas ſimplement pour combler ces profons abîmes, ou pour donner aux monſtres qu'elle nourrit un empire plus-étendu ; mais afin que de là comme d'un grand reſervoir, ces mêmes eaux ſe répandiſſent ſur toute la terre avec plus de regle & d'utilité. C'eſt ainſi qu'il réünît la lumiére en un ſeul corps qu'il mit au ciel, non pas pour laiſſer dans les ténebres tout ce monde inferieur, mais afin qu'il fuſt éclairé ſelon ſes beſoins, & qu'il euſt ſujet de loûër l'auteur d'une créature ſi parfaitte & ſi bienfaiſante.

Que ſuit-il donc de tout ce raiſonnement, il ſuit que ſi vous ne faittes pas l'aumône, vous uſez de vos biens contre l'intention de Dieu qui en eſt le maître abſolu, contre le droit des pauvres auſquels appartient l'uſage d'une partie de ces mêmes biens, & par-conſequent contre toutes les loix de la juſtice, qui nous défend de diſpoſer des choſes qui ne ſont pas à nous, ſi ce n'eſt en faveur ou ſuivant les ordres de leur legitime Maître. Ce ſentiment eſt le ſentiment de tous les Docteurs & de tous les Peres, & je ne crois pas

qu'il y ait rien ſurquoi ils ſe ſoient ſi ſouvent, ni ſi nettement expliquez. Ne donner pas aux pauvres les choſes ſuperfluës, dit Saint Auguſtin, c'eſt tout viſiblement retenir le bien d'autrui, *res alienæ poſſidentur, cum ſurperflua poſſidentur*, c'eſt ſur le Pſeaume 147. Ouï, dit Saint Baſile, vous commettez autant de larcins que vous pouvez aſſiſter de pauvres & que vous ne le faites pas. Savez-vous bien de quel crime vous vous rendez coupable, lors que vous refuſez à un pauvre la nourriture néceſſaire, du même crime, dit Saint Ambroiſe, que ſi vous lui arrachiez des mains le peu de pain qu'il a pour ſa vie. *Neque enim*, ce ſont les paroles de ce Pere, *neque enim plus eſt criminis habenti tollere, quam cum poſſis & abundes indigentibus denegare.* Tous les autres Peres diſent la même choſe avec tant de conformité, qu'il n'y a que trés-peu de difference même dans leurs expreſſions.

Doit-on s'étonner aprés cela, que IESUS-CHRIST condanne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim, ſi ce que j'ai dit, ſi ce que tous les Peres on dit eſt veritable, il n'y a point trop de rigueur à ce jugement. Avez-vous jamais trouvé fort étrange qu'on ferme la porte du ciel à ces mal-heureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui fruſtrent leurs domeſtiques de leurs ſalaires, à ces mauvais juges qui par d'injuſtes arreſts renverſent les familles les plus-floriſſantes, à ces voleurs publics, à ces harpies inſatiables qui s'engraiſſent des larmes des veuves & des orphelins, qui affament des provinces entiéres, pour

avoir des tables plus-délicates & plus-ſplendides ? Ne jugez-vous pas que toutes ces perſonnes ſont bien dignes des mêmes flammes où le mauvais riche eſt enſeveli ? Or ce jugement condanne tous ceux qui refuſent l'aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont, & ne faire nulle part du ſien à ceux qui en manquent, c'eſt tout une même choſe, oui, je le repete, c'eſt la même choſe ; *Neque enim plus eſt criminis habenti tollere quàm cum poſſis, & abundes, indigentibus denegare : ſi nolueris dare* ; ce ſont les paroles de Saint Auguſtin, *noveris te res alienas auferre, & injuſtè retinere.*

Mais pourquoi donc le Seigneur ne partage-t-il pas également tous les hommes, au lieu de ſe remettre du ſoin des uns ſur la bonne-foi des autres, Saint Baſile & Saint Ambroiſe diſent, que c'eſt afin que tout le monde ait le moïen de gagner le ciel, les riches par la pratique de la charité & les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus-étroittement les uns aux autres, les riches étant obligez de conſiderer les pauvres comme leurs propres enfans qu'ils doivent nourrir, & les pauvres ne pouvant pas ne point aimer les riches comme leurs peres, puis qu'effectivement ils en font l'office à leur égar. On peut ajoûter que par cette voïe Dieu ſe rend plus-aimable & plus-admirable aux hommes qu'il n'auroit fait par une autre voïe : Car s'il nous avoit tous également partagez, nul ne ſe croiroit obligé à une fort grande reconnoiſſance ; nous nous perſuadons difficilement qu'on nous fait une grace,

quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde, au lieu que par cette distinction, les riches s'aperçoivent aisément des obligations particuliéres qu'ils ont à la liberalité de Dieu, tandis que les pauvres ont occasion de se loüer de sa bonté paternelle, qui ne les abandonne pas dans leur plus-grande nécessité, & d'admirer sa sagesse qui leur fournit souvent par des ressources inesperées, tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistence.

Il est donc vrai que nous devons l'aumône par justice, j'ajoûte que nous la devons par charité, & cette obligation n'est pas moins étroitte que la premiére. Comme le commandement de la charité chrêtienne, est un commandement positif, il est tout visible qu'il nous oblige à quelque chose de positif envers nos freres, peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser perir de misere ? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, mais le moins qu'on puisse faire, c'est asseûrement de leur donner du pain pour vivre, pour les empécher de mourir.

Prenons, s'il vous plaît, les termes de nôtre loi, & voïons si l'on peut sans la violer, se dispenser de faire l'aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Vous aimerez vôtre prochain, & vous l'aimerez comme vous-même. Quand il auroit dit simplement, vous l'aimerez, il n'en falloit pas davantage ; on sait que l'amour est extrémement liberal, qu'il est prodigue, qu'il donne jusqu'à enrichir la personne aimée, jusqu'à s'appauvrir soi-même, on ne vous demande que

le ſuperflu, mais ſi l'on aimoit veritablement, on ne ſe contenteroit pas de cela, on ſe retrancheroit les choſes mêmes les plus-néceſſaires. C'eſt ainſi que les Saints en ont uſé, ils ont jeûné pour nourrir les pauvres, ils ſe ſont depouïllez pour les vêtir, ils leur ont cedé leurs propres lits, & ont dormi cependant ſur la terre nuë, ils ont tout vendu pour donner tout ; mais JESUS-CHRIST ajoûte, comme vous-même, *ſicut te ipſum* ; comment peut-on obſerver ce commandement ſans faire l'aumône ? Comment me perſuaderez-vous, Chrêtiens Auditeurs, que vous aimez vôtre frere comme vous-même, ſi vous ſouffrez qu'il ſoit nu dans le plus-grand froid, tandis que vous êtes ſi mollement & ſi richement vêtu ? Que de viandes, que de ragoûts pour le plaiſir de cette bouche, pendant que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nourriture que leurs larmes. Et nous oſerions aſſeûrer que nous les aimons comme nous-mêmes ? Ne pourroit-on pas dire au contraire, que nous les haïſſons mortellement, puis que ſelon Saint Ambroiſe, c'eſt en effet leur donner la mort, que de leur refuſer la nourriture, *Si non paveris, occidiſti.*

Mais venons à la loi particuliere, parlez-nous clairement, me direz-vous, eſt-on obligé de faire l'aumône ſous peine de peché mortel ? Mais dittes-moi, s'il vous plaît, vous même, ſi l'on peut être danné pour une faute qui ne ſeroit que venielle ; on ſera danné pour n'avoir pas fait l'aumône ; bien davantage, on ne ſera danné que pour cela. Parmi les réprouvez qui ſeront mis à la gauche, il n'y en aura pas un ſeul qui n'ait pe-

ché contre ce précepte, puis que ces paroles leurs ſeront addreſſées à tous ; j'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger ; au contraire dans la troupe des bons, il y aura des pecheurs de toutes ſortes, mais il n'y aura perſonne qui n'ait été charitable envers les pauvres ; autrement, comment eſt-ce que Jesus-Christ leur pourroit donner à tous cét éloge, j'ai eû faim & vous m'avez donné à manger ? Croïez-vous, dit Saint Grégoire de Nazianze, que l'aumône ſoit de dévotion ſeulement, & non de néceſſité, de conſeil & non de précepte ; je deſirerois que cela fuſt, & je ſerois tout diſpoſé à le croire comme vous, mais je ſuis effraïé par cette ſéparation des boucs & par le réproche que leur fait Jesus-Christ ; non d'avoir commis des vols, des ſacriléges, des adulteres, mais de ne l'avoir pas aſſiſté lui-même en la perſonne des pauvres. *Eſurivi enim & non dediſtis mihi manducare, ſitivi & non dediſtis mihi bibere.* Pourroit-il commander l'aumône plus-expreſſement, qu'en nous faiſant entendre que nous ſerons punis ſi nous l'avons negligée ? Pouvoit-il la commander plus-fortement qu'en le faiſant ſur la plus-grande de toutes les peines, qui eſt le feu éternel ? Il ne s'eſt pas contenté de dire en général, qu'il prétendoit que les pauvres fuſſent aſſiſtez, il eſt deſcendu juſqu au détail des choſes qui leur peuvent être néceſſaires, & pour nous ôter toute eſperance d'impunité, il a conçeû la loi en forme d'arrêt, pour nous faire comprendre qu'y contrevenir & être déja condanné, c'étoit une même choſe.

Il eſt étrange, Chrêtiens Auditeurs, que non-

obſtant tout cela, il y a des gens qui croïent pouvoir ſe diſpenſer de faire l'aumône ; Dieu n'exige de nous que le ſuperflu, nous n'en avons point, diſent-ils, châcun a aſſez beſoin de ce qu'il a, & on eſt bien-heureux, quand on trouve au bout de l'année, qu'on n'a mangé que le fruit de ſon travail, ou le revenu de ſes biens. Mais en bonne-foi, croïons-nous que ce raiſonnement nous doive ſauver de la colere àvenir ? Le Seigneur aura donc parlé, il aura menacé en vain, un ſophiſme nous mettra au deſſus de ſes loix & de ſes menaces. Vous ne trouvez rien de ſuperflu au bout de l'année ; mais durant le cours de l'année, combien de dépenſes ſuperfluës ? Vous comtez donc parmi les choſes néceſſaires à vôtre entretien, tout ce que le jeu, tout ce que la vanité, tout ce que la débauche même a conſumé ? Eſt-il poſſible que ſans vous incommoder, vous ne puiſſiez donner à Dieu ce que vous emploïez peut-être à offencer Dieu ? Non, Meſſieurs, je ne penſe pas que de tous ceux qui croïent n'avoir préciſement que ce qui leur eſt néceſſaire, il y en ait un ſeul qui ne peut encore épargner quelque choſe pour faire l'aumône. Examinez bien, Meſſieurs, & vôtre logement, & vos meubles, & vôtre table, & vos habits, & vos coffres : Si je conſultois là deſſus ceux qui vous connoiſſent, vos voiſins, vos amis, vos parens, vos femmes ; & vous femmes, vos maris, peut-être qu'ils me diroient qu'il y a de l'excez en tout cela, qu'on pourroit ôter bien des choſes, ſans rien retrancher à la néceſſité, & ſans choquer la bienſéance ; mais je ne veux conſulter que vous-même ; exa-

minez, s'il vous plaît, vous-même toutes ces choſes, & ſouvenez-vous qu'elles ſeront examinées encore une fois au jugement d'une maniére fort ſévere, ſouvenez-vous qu'on y examinera tout l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçeû de Dieu, & que ce ſera Dieu lui-même, qui jugera ſi vous n'aurez point emploïé mal-à-propos ce qui devoit être pour lui. Mais pourquoi ſe faire preſſer pour une action de juſtice, & qui doit être ſi liberalement récompensée ? On ne nous demande rien du nôtre, Chrétienne Compagnie, je viens de vous le faire voir, & néanmoins on nous promet de nous rendre avec uſure tout ce que nous aurons donné. C'eſt la ſeconde Partie.

Quand l'aumône ne nous rapporteroit point d'autre fruit, que le plaiſir qu'il y a à faire du bien, il me ſemble que cela ſeul devroit ſuffire pour nous faire aimer cette vertu. On comte parmi les miracles de la Providence, certaines libéralitez que des gens-de-bien ont été inſpirez de faire à des perſonnes, qui ſans ſe ſecours imprévû alloient perir infailliblement : Cette mere ſongeoit à proſtituër ſes filles, pour vivre au dépens de ſa conſience & de leur honneur, lors qu'il lui eſt venu tout-à-propos une petite ſomme d'argent qui l'a detournée de ce deteſtable deſſein, & qui a ſauvé ces pauvres victimes. Dans le méme-tems que cét homme s'alloit abandonner à ſon deſeſpoir, qu'il cherchoit un cordeau pour mettre fin à ſes jours, on lui a préſenté heureuſement ce qui lui étoit néceſſaire dans une ſi grande extrémité, ſans qu'on ſeût pourtant

qu'il fuſt determiné à ſe perdre. Quelle merveille de la miſericorde de Dieu ? Quel effet de ſa bonté vraiment paternelle ? Mais combien de merveilles de cette nature ne feroit pas une perſonne riche & charitable, qui dans le tems le plus-mauvais, & ſans attendre d'être priée, envoïeroit tantôt du bled, tantôt du charbon, aujourd'hui un lit, une autrefois une robe, une autrefois de l'argent à des mal-heureux dont la néceſſité lui ſeroit connuë. Le beau zele, Meſſieurs, & qu'il ſeroit fructueux de s'informer avec ſoin des pauvres qui aiment-mieux ſouffrir que publier leur indigence, de les viſiter, de les encourager à ſupporter patiemment leur affliction, à craindre Dieu, à eſperer en lui, au même-tems qu'on leur donneroit une preuve effective du ſoin qu'il a d'eux, par l'aumône qu'on leur feroit. Mais quel plaiſir d'entrer dans une maiſon comme un angè de paix, & de la laiſſer dans l'allegreſſe & dans les actions de graces, aprés l'avoir trouvé plongée dans le dueïl & dans la deſolation ! Quel plaiſir d'aller ainſi ſemant la joïe dans les cœurs, répandant par tout le calme & la ſerénité, changeant le ſort des hommes, faiſant des heureux, & operant des miracles ! Eſt-il poſſible qu'il y ait des perſonnes qui aiment-mieux voir leurs coffres remplis de terre & de bouë, remplis de vieux métail enrouïllé, de vieïlles piéces mal fabriquées, que d'être les peres des pauvres, les miniſtres de la Providence, que d'être comme les dieux viſibles du monde, aimez, benits, & preſque adorez des hommes.

Cependant, Meſſieurs, ce n'eſt-là que le moin-

dre fruit qu'on peut retirer de l'aumône. Le pardon des pechez l'accompagne infailliblement, elle eſt comme un doux Purgatoire qui purifie l'ame, qui la nettoïe de toutes ſes tâches, & c'eſt pour cela que dans l'Ecriture elle eſt comparée au feu où les metaux ſont affinez. Saint Paul appelle l'aumône un ſacrifice d'expiation, Saint Auguſtin un ſecond Bâtême, & Saint Ambroiſe trouve qu'elle a même quelque avantage ſur ce Sacrement. Enfin donnez l'aumône, dit IESUS-CHRIST, & tous vos crimes vous ſont remis : *Date elemoſinam & ecce omnia munda ſunt vobis.* On peut dire, Meſſieurs, que c'eſt ici l'unique reſſource de la plûpart des riches du monde. Leur état les expoſe à de grandes tentations, à de grandes cheûtes, & d'ailleurs ils ſouffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'averſion pour la penitence ; c'eſt-à-dire, que les principales voïes du ſalut leur ſont en quelque ſorte fermées, il ne leur reſte que l'aumône, s'ils la négligent, je ne vois pas par où c'eſt qu'ils eſperent de ſe ſauver. Mais auſſi faut-il avoûër que le moïen eſt facile, & qu'ils ſont bien mal-heureux s'ils ſe dannent éternellement, aïant la clef du ciel entre les mains, & ſe le pouvant ouvrir auſſi aiſément, qu'il leur eſt aiſé d'ouvrir leur bourſe. On demande le ſujet qu'ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnez, s'ils n'en ſont que les économes ; le voila, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt qu'ils ont de quoi ſe rachetter de l'enfer, de quoi achetter le Paradis ; c'eſt qu'on leur donne pour leur argent ce qui coûte aux autres du ſang & des larmes, ce que les pauvres ne ſautoient aque-

rir qu'à force de ſuëurs & de ſouffrances.

Mais l'avarice ne ſe déſaiſit point de ſes tréſors pour des richeſſes ſpirituelles & inviſibles, il lui faut de l'or pour de l'or, & encore veut-elle être aſſeûrée qu'on lui rendra avec uſure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh bien, Meſſieurs, Dieu s'engage à nous ſatisfaire, il nous promet la multiplication de ces mémes biens, dont nous lui aurons fait part en la perſonne des pauvres. Voïez je vous prie ce qui arriva au deſert, lors qu'avec cinq pains IESUS-CHRIST donna à manger à tout le peuple qui le ſuivoit pour l'entendre. Ces cinq pains étoient toute la proviſion des Apôtres, ils ne laiſſent pas de les partager avec joïe, & de les diſtribuër à ce bon peuple, perdirent-ils quelque choſe à donner ainſi ce qu'ils avoient pour leur ſubſiſtence? Au contraire cinq mille perſonnes furent raſſaſiées de ces pains, & il en reſta pour eux douze corbeilles; *Crevit eis cibus dum impenditur victus*, dit Saint Auguſtin, leur proviſion fut aumentée de beaucoup par leur liberalité. Voila une figure de ce qui arrive à toutes les perſonnes charitables. On a veû des maiſons ruïnées par le jeu; le luxe & la débauche renverſent tous les jours & à nos yeux les fortunes les mieux établies, on tombe ſouvent dans la pauvreté par les mémes voïes, que la prudence humaine avoit jugé les plus propres pour s'enrichir; mais l'aumône n'a jamais appauvri perſonne. Donnez-moi un ſeul homme qui ſe plaigne d'y avoir été trompé, faittes-moi voir des enfans que les aumônes de leurs peres aïent laiſſé dans l'indigence, comme on en voit

qui ſe ſont ruïnez dans les partis, dans les emplois, dans les charges, dans le commerce ? Au contraire combien de prodiges pour remplacer & pour multiplier ce que la charité avoit répandu ? On demande des miracles ; j'oſe dire qu'il s'en fait preſque tous les jours en faveur de l'aumône, & qu'il eſt peu de perſonnes qui aïent beaucoup aimé cette vertu & qui l'aïent pratiquée avec conſtance, à qui il ne ſoit arrivé quelque choſe qui paroît ſurnaturel en cette matiére.

Ce n'eſt pas que Dieu ſe ſerve toûjours des voïes extraordinaires, pour nous rendre ce qu'il a reçeû de nous : Il le fait le plus-ſouvent par des moïens naturels, que ſa ſageſſe diſpoſe d'une maniére égallement douce & efficace. Vous avez cent fois admiré ces grandes rivieres, qui de toutes les parties du monde vont ſe jetter dans l'ocean. Ces rivieres ne ſont dans leur ſource que des petits filets d'eau, qui par des canaux ſecrets ſont ſortis du même ocean, & qui y retournent avec cette pompe & cette aumentation que vous voïez. C'eſt ainſi que Dieu renvoïe au centuple, & par des voïes découvertes & éclattantes, ce que la charité a fait couler ſecrettement dans les mains des pauvres. Cét héritage, le gain de ce procés, le ſuccez de ce trafic, ce mariage avantageux, c'eſt la récompenſe des aumônes de cette vertueuſe femme. C'eſt le revenu de cét argent qu'elle diſtribuë, ou qu'elle fait diſtribuër à des perſonnes qui n'ont rien, & qui pour comble de mal-heur ſont d'une naiſſance qui ne leur permet pas de découvrir leurs beſoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui, parce que

le tems eſt mauvais, & moi je dis que le tems n'eſt ſi mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône eſt une ſemence, dit Saint Ciprien, & il n'y a pas moins de folie à rétrancher la charité dans les mauvais tems, qu'il y en auroit à n'enſemencer pas ſon champ, lors que la recolte à été petite ; le tems pouvoit-il être plus mauvais qu'il étoit dans la Judée, lors qu'Elie avoit fermé le ciel, comme parle l'Ecriture, & qu'une longue & horrible ſechereſſe avoit affamé tout le païs ? Le Prophete manquant lui-même de toutes choſes, s'addreſſe à une pauvre veuve & lui demande à manger. Cette bonne femme n'avoit plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile, dont elle ſe diſpoſoit à faire un gâteau pour elle & pour ſon enfant, aprés quoi il lui falloit ſonger à mourir; cependant elle ne rebutte point l'homme de Dieu, quand elle auroit eû une fort grande proviſion, ç'auroit été beaucoup que de partager avec lui, mais elle n'a que trés-peu de choſe, & pourtant elle donne tout ce qu'elle a : *Non de abundanti portio*, dit Saint Ciprien, *ſed de modico totum.* Qu'arriva-t-il ? dez ce jour-là la farine & l'huile ne manquerent point en ſa maiſon, Dieu lui en fourniſſant par un miracle continuël. Si dans cette extrémité elle avoit ſuivi nos régles, Chrêtiens Auditeurs, elle ſeroit morte de faim en moins de trois jours. Elle fit l'aumône méme au tems de la plus-cruelle famine, & le tems de la famine devint pour elle un tems d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfans me direz-vous ; c'eſt pour cela même qu'il faut faire beaucoup

d'aumônes : le nombre de vos enfans vous a-t-il empéché juſqu'ici de donner vôtre argent à intereſt ? D'ailleurs il faut bien ſonger à vos enfans, mais auſſi ne devez vous pas vous oublier. Vous craignez qu'ils ne manquent de quelque choſe aprés vôtre mort, & n'appréendez-vous point de ne rien trouver pour vous-méme en l'autre vie. Quand vous les logez ces enfans, vous leur donnez une partie de vôtre bien, mais vous avez la prudence de retenir de quoi ſubſiſter en vos derniers jours, & vous feriez ſi imprudent que de ne vous rien réſerver pour l'éternité ? Conſiderez vôtre ame comme l'un d'eux, dit Saint Jérôme, & ne la fruſtrez pas de la part qu'elle doit avoir à vôtre héritage, vous avez ſix, dix, douze enfans, ſi vous en aviez encore un, vous trouveriez de quoi le nourrir, deüſſiez-vous épargner ſur vôtre bouche ce qui lui ſeroit néceſſaire ; imaginez-vous que IESUS-CHRIST eſt ce treiſiéme que vous n'avez pas, & donnez-lui ſa portion comme aux autres, peut-être vous en eſt-il déja mort quelcun, faittes des aumônes de ce que celui-la vous dépenſeroit, s'il vivoit encore. Enfin ſi vous avez envie de leur laiſſer à châcun un excellent patrimoine, inſpirez-leur par vôtre exemple beaucoup de tendreſſe pour les pauvres, c'eſt un fond qui ne peut manquer que celui-là, & ils ſont aſſez riches s'ils le peuvent hériter de vous.

Voila, Chrêtienne Compagnie, tout ce que j'avois à vous dire ſur ce ſujet de l'aumône. Pauvres gens, je ne ſai ſi cela ſuffira pour porter vos freres à vous aſſiſter, mais il doit ſuffire, ce me

ſemble, pour vous perſuader à vous-mêmes , que Dieu ne vous a pas oubliez , & que vous lui étes plus-chers qu'on ne penſe , ſi vous manquez des choſes néceſſaires à la vie, plaignez-vous de l'injuſtice & de la dureté des riches , mais certainement vous n'avez pas raiſon de murmurer contre la providence de vôtre Pere celeſte. Car que n'a-t-il point fait pour vous procurer tous vos beſoins ? Il ne s'eſt pas contenté de commander à un homme de vous aſſiſter , il l'a ordonné à tous les hommes , & pour les engager par leurs propres intereſts à prendre quelque ſoin de vous , il leur fait eſperer de grands treſors & en cette vie & en l'autre. Ce n'eſt rien qu'un verre d'eau, cependant ſi c'eſt pour vous deſalterer dans vôtre ſoif, il y a une récompenſe & une récompenſe éternelle pour celui qui vous le préſentera. Il n'y a point de paradis que pour ceux qui vous font l'aumône , point d'enfer que pour ceux qui vous la refuſent.

Quelques pechez qu'on ait commis contre lui, il ne ſe plaint de rien pourveû que vous ſoïez ſatisfaits. Il fait encore plus , il ſe met en chacun de vous , il ſe préſente lui-même en vos perſonnes, afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui rétomberoit ſur lui, afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en mérite lui-même. Enfin il met tout en uſage,pour porter tout le monde à vous faire beaucoup de bien; il s'abbaiſſe, il prie , il promet , il commande , il tonne , il foudroïe , il donne avec profuſion à ſes économes, afin qu'ils vous pourvoïent avec abondance. Que ſi non-obſtant tout cela , ils vous laiſſent dans la diſette,

diſette, s'ils détournent à leur uſage, ce qui ne leur a été donné que pour vous, aïez un peu de patience, il vous fera juſtice, & vous vous la ferez vous-même quelque jour, puiſque vous devez être leurs Iuges.

Premiérement il caſſera ces officiers infidelles, un procés, une banqueroute, ou quelqu'autre accident à quoi l'on ne s'attend point, reduira bientôt à la plus-extréme pauvreté cette puiſſante maiſon, où l'on fait ſi peu de cas des pauvres, mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour eux, ce ſera contre eux ſeuls qu'il fera éclatter ce tonnerre dont il les a déja comme frappez dans l'Evangile. *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum* : Retirez-vous de moi maudits, qu'attendez-vous pour aller au ſupplice que vous avez mérité ? Ne vous ſouvient-il plus des rebuts que vous m'avez faits ſouffrir en tant de rencontres ? Oſeriez-vous bien me demander le paradis aprés m'avoir refuſé du pain & de l'eau ? A vôtre Dieu, ingrats ! refuſer ce pain qu'il avoit crée, & que vous teniez de lui ! Me refuſer de l'eau à moi qui vous avois donné tout mon ſang ! *Diſcedite à me* : Eloignez-vous de moi monſtre de cruauté & d'ingratitude, & qu'à l'avenir il y ait autant de diſtance entre vous & vôtre Sauveur, qu'il y en a eû entre vôtre dureté & ma tendreſſe, entre vos entrailles de bronze & ma miſericorde infinie.

Et ne dittes point que c'eſt un miſerable, un faineant, un importun que vous avez rebutté ; *mihi feciſtis*, c'eſt moi-même que vous avez traitté

de la ſorte, vous ne l'avez pas crû, c'eſt qu'il ne vous a pas plû de le croire; je vous l'avois dit aſſez clairemẽt, & vous avez biẽ crû ſur ma parole que c'étoit moi qu'on adoroit ſous les eſpeces du pain, quoi-que la choſe ne fuſt pas moins incroiable; mais c'eſt que cét article ne vous devoit coûter que des réverences, & que l'autre vous engageoit à debourſer quelques ſols ou quelques écus; allez maudits idolatres, allez brûler éternellement; nous verrons ſi vôtre or vous tirera des flammes où je vous envoïe, c'eſt-là que vous apprendrez par la rigueur & par la durée de vos peines, ſi c'eſt un homme ou un Dieu que vous avez choqué par vôtre avarice.

Prevenez ce mal, Meſſieurs, & puiſque la foi vous apprend, que c'eſt vôtre bon Maître que vous aſſiſtez en la perſonne des pauvres, faittes-vous un plaiſir de les nourrir, de les habiller, de les loger en vôtre maiſon, de les ſervir dans leurs maladies, de les careſſer comme vos enfans, de leur procurer juſqu'aux délices; ſoïez encore plus-prompts à leur donner qu'ils ne ſont ardens à recevoir, n'en refuſez aucun, mes freres bien-aimez, n'en refuſez aucun, de peur que celui que vous aurez renvoïé triſte par vôtre refus, ne ſoit IESUS-CHRIST lui-même, lequel ſe trouve en chacun d'eux : *Date omnibus dilectiſſimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis ipſe ſit Chriſtus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement ſans miſericorde, pour tous ceux qui n'auront pas exercé la miſericorde, & qu'il y aura une miſericorde & nul jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXXI.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Unde ememus panes, ut manducent hi.

Où prendrons-nous du pain, pour donner à manger à ce peuple. S. Jean, ch. 6.

Nous devons aimer nôtre prochain, il eſt à Dieu, il en eſt l'image, & l'objet de ſa tendreſſe & de ſon amour, nous devons l'aimer comme nous voulons être aimez des hommes, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme JESUS-CHRIST *nous a aimez.*

L'EVANGILE de ce jour nous apprend, que JESUS-CHRIST aïant été ſuivi au deſert par une grande foule de peuple, ſa bonté ordinaire lui perſuada qu'il avoit quelque obligation de leur donner à manger, & fit pour cét effet un des plus-grands miracles qu'il ait fait en toute ſa vie, il prit cinq

pains & deux poiſſons, qui étoit toute la proviſion qu'il avoit pour lui-même & pour ſes Diſciples, il les benit, il les diſtribua de ſa propre main, & en les diſtribuant, il les multiplia de telle ſorte, que cinq mille perſonnes en furent raſſaſiées, & qu'on eût encore de quoi remplir douze corbeilles de ce qui reſta. Cét exemple de charité me donne, ce me ſemble, une occaſion aſſez avantageuſe de vous entretenir de la charité chrêtienne, de cette vertu qui nous lie avec nôtre prochain, & qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des fidelles. I'en parle d'autant plus volontiers, que ce diſcours me fraïe le chemin à celui que je veux vous faire de l'amour de Dieu, veû que l'amour de nos freres eſt une partie eſſentielle de l'amour de Dieu, & qu'on ne peut ſeparer ces deux vertus ſans les détruire. Quand on nous parle de l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un être que nos ſens n'appercevoient point, & dont nôtre eſprit même ne ſe peut former une veritable idée. Mais ce n'eſt plus ici un objet inviſible & ſurnaturel qu'on nous commande d'aimer : Ce ſont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il eſt vrai que l'amour que nous avons pour eux naturellement, n'eſt pas le même que Dieu veut que nous leur portions, il peut néanmoins diſpoſer nos cœurs aux mouvémens de cette vertu ſi excellente & ſi rare parmi les Chrêtiens. Seroit-il poſſible que nous nous revoltaſſions encore contre ce précepte, ou que nous fuſſions

lents à y obéïr. Eſprit Saint ſi vous n'amoliſſez nos cœurs, nous trouverons de l'impoſſibilité aux plus-faciles commandemens, nous haïrons toûjours ce que vous nous ordonnez d'aimer, nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Diſpoſez donc mes Auditeurs, à écouter avec docilité, ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zele qu'il vous a pleu m'inſpirer pour leur ſalut. Ils vous demandent eux-mêmes cette grace pour eux-mémes; c'eſt pour cela que nous nous addreſſons tous enſemble à vôtre Epouſe, & que nous la ſalüons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Ie ne doute point qu'on ne vous ait ſouvent raconté ce que Saint Ierôme rapporte de Saint Iean l'Evangeliſte, qu'étant parvenu à une extréme vieïlleſſe, pouvant à peine être porté à l'Egliſe ſur les bras de ſes diſciples, & n'aïant plus aſſez de force pour faire de longs diſcours, il ſe contentoit de dire à chaque aſſemblée, mes freres aimez-vous les uns les autres. Comme c'étoit toûjours la même leçon, les fideles s'ennuïerent enfin de l'entendre, & prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répetoit ſi ſouvent, il fit une réponſe vraiment digne du bien-aimé de Iesus? Que c'eſt le commandement de nôtre bon Maître, & que ſi nous le faiſons tout eſt fait: *Quia præceptum Domini eſt, & ſi ſolum fiat, ſufficit.*

O la belle raiſon, Chrêtiens Auditeurs, pour nous porter à aimer nos freres, & qu'elle devroit faire, ce me ſemble, une grande impreſſion ſur nos cœurs & ſur nos eſprits! Enfans de Iesus-

CHRIST & de ſon Egliſe, ſera-t-il néceſſaire de vous propoſer d'autres motifs pour vous engager à la pratique de cette vertu ? Ne ſuffit-il pas de vous faire reſſouvenir qu'elle nous a été récommandée par nôtre bon Maître, que c'eſt la choſe qu'il a témoigné avoir le plus à cœur, qu'il a déclaré avant que de mourir qu'il n'avoit que cela à nous ordonner, que c'eſt toute la récompenſe qu'il exige de nous pour tout ce qu'il a fait pour nous : *Præceptum Domini eſt, & ſi ſolum fiat, ſufficit.* Ie ne laiſſerai pas, Meſſieurs, d'ajoûter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer, & comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aiſément, & que vous ne ſoïez d'abor dans l'impatiance de mettre en exécution les choſes dont vous aurez été perſuadez ; je joindrai les regles qu'il faut obſerver dans l'amour du prochain, aux raiſons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raiſons & les regles de la charité chrêtienne feront donc les deux parties de ce diſcours. Nous verrons dans le premier poinct pourquoi il faut aimer nos freres : Et dans le ſecond comment c'eſt qu'il les faut aimer. Voila tout le ſujet de cét entretien.

Vous ſerez peut être ſurpris, Chrêtiens Auditeurs, lors que je vous dirai que nous n'avons pas moins de raiſon d'aimer nos freres, que nous en avons d'aimer Dieu. Mais on ceſſera de s'en étonner, quand on ſaura que l'amour dont, s'entraiment les Chrêtiens, n'eſt qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Ie dis encore plus, ce n'eſt

qu'une même choſe que nous aimons, ſoit que nous aimions Dieu, ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours, dit Saint Grégoire le Grand, ſont comme deux parties qui compoſent un même tout, deux anneaux d'une méme-chaîne, deux actions d'une méme-vertu, deux ouvrages d'une méme-main, deux mérites inſeparables, dont l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre. *Sunt duo iſti amores duæ quædam partes, ſed unum totum eſt ex utriſque compoſitum, duo annuli ſed catena una, duæ actiones ſed una virtus, duo opera ſed una charitas, duo apud Deum merita ſed unum ſine alio inveniri impoſſibile eſt.*

De ce principe je tire d'abor deux concluſions fort importantes pour nôtre conduite. La premiére contre les faux dévots, qui ſe croïent tous remplis de l'amour divin parce qu'ils prient beaucoup, & qu'ils communient ſouvent, quoique dans leurs cœurs ils nourriſſent des averſions & des jalouſies, quoi-qu'ils retiennent le bien d'autrui, ou qu'ils ſe plaiſent à noircir la réputation de leurs freres. Quand il n'y auroit qu'une ſeule perſonne au monde, que nous n'aimerions pas comme nous-mémes, c'eſt en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu : *Duo apud Deum merita, ſed unum ſine alio inveniri impoſſibile eſt.*

La ſeconde concluſion eſt en faveur des perſonnes charitables. Elles ſe plaignent quelquefois qu'elles ne ſe ſentent nulle tendreſſe pour Dieu, qu'elles ſont froides dans des actions qui

demanderoient le plus de ferveur, qu'elles n'ont pas une ſeule étincelle de ce grand feu, dont les Saints ont été remplis. Mais conſolez-vous, Ames Chrétiennes, vous ne haïſſez perſonne, vous voulez du bien, vous en faittes méme à tout le monde ; bien-loin de vous affliger de la proſperité de vos freres, vous prenez part à leurs avantages, vous étes touchées de leurs maux temporels, vous vous ſentez du zele pour le ſalut de leurs ames, allez en paix ſur ma parole, vous étes toutes remplies de l'amour de Dieu, je vous en répons, ces deux amours ne ſe ſeparent jamais : *Unum ſine alio inveniri impoſſibile eſt.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme ſi néceſſairement l'amour du prochain ? En voici trois raiſons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots. La premiére, c'eſt que nôtre prochain eſt à Dieu. La ſeconde, c'eſt qu'il eſt l'image de Dieu. La troiſiéme, c'eſt qu'il eſt lui-méme l'objet de ſa tendreſſe & de ſon amour.

Vôtre prochain eſt à Dieu, Meſſieurs, il eſt ſon ouvrage, ſon bien, ſa poſſeſſion, c'eſt lui-méme qui l'a formé de ſes mains, & qui l'a mis dans le monde comme dans ſon palais, pour le faire ſervir à ſa gloire & à l'exécution de ſes volontez. Nous voila donc obligez à honorer, à reſpecter tous les hommes pour la conſideration du maître auquel ils ont l'honneur d'appartenir. On honore juſqu'aux derniers domeſtiques des perſonnes de qualité, on reſpecte leurs chiffres & leurs armes juſques ſur leurs chevaux & ſur leurs mulets ; on ne touche point à ce qui porte ou leur noms ou leurs livrées. Quand méme on auroit reçeû quel

que insulte de leurs gens, on pourroit s'en plaindre, mais on n'oseroit s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Ecriture ; *Mihi vindicta & ego retribuam.* Que personne ne prenne la liberté de se vanger des outrages ou des injustices qu'il pourroit avoir souffertes, je saurai punir ceux qui en sont les auteurs ; mais comme tous les hommes sont à moi, si vous étiez assez hardis pour porter vous-même la main sur quelcun d'eux, sans en avoir reçeû l'ordre de ma part, vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserois pas impuni.

I'ai dit que nous devions avoir du respect pour tous les hommes, parce que tous les hommes sont à Dieu, j'ajoûte que cette même raison nous doit porter à les aimer si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire que je vous explique les effets de l'amour. Vous savez mieux que moi qu'il a coûtume de s'étendre à tout ce qui environne la personne aimée, à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis, on aime encore leurs enfans, leurs serviteurs, les ouvrages de leur main & de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion, mais qu'il est encore idolatre de tout ce qui lui appartient ; il se sent émeû à la seule veûë de son logis, un gand, un mouchoir qu'il rencontre par hazar lui cause des transports qu'il ne peut cacher.

Si cela est vrai, ô mon Dieu, qu'il est peu de personnes qui vous aiment veritablement ! Car enfin si nous vous aimions nous aurions moins de peine à supporter, à cherir même nos freres,

qui ſont & vos ſerviteurs, & vos enfans. Comment pourrions-nous haïr des créatures, que vous avez formées, & que vous entretenez avec tant de ſoin, qui ſont les chefs-d'œuvres de vôtre ſageſſe & de vôtre toute-puiſſance; des créatures qui ſont ſi utiles à vôtre gloire, & qui non-ſeulement vous appartiennent, mais qui tiennent le premier rang dans vôtre maiſon, qui ſont pour le dire ainſi la plus-belle portion de vôtre héritage.

La ſeconde raiſon que nous avons d'aimer nôtre prochain, c'eſt qu'outre qu'il eſt à Dieu, il eſt encore l'image de Dieu. C'eſt de tout tems, Chrêtiens Auditeurs, que le mérite & la qualité des perſonnes ont rendu vénerables juſqu'à leurs ſtatues, & à leurs portrais, mais comme c'eſt l'amour qui a inventé l'art de répréſenter ainſi les hommes, auſſi eſt-ce l'amour qui a fait valoir davantage ce bel art, & qui a témoigné plus d'empreſſement pour ſes ouvrages. C'eſt merveille de voir combien on s'eſtime heureux d'avoir un marbre ou un tableau, ſur quoi les traits de nos amis ſoient fidellement exprimez, avec quel ſoin on conſerve ces répréſentations quoi-que mortes de leur viſage, quel ſecours on y trouve pour ſe conſoler de leur abſence, & non-ſeulement on les conſerve avec ſoin, mais pour témoigner combien on les aime, on les enferme quelque-fois dans de boëttes d'or, on les couronne de pierreries, on les baiſe, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendreſſe, qu'on donneroit à l'original, s'il étoit préſent. C'eſt pour cela que ſainte Tereſe, qui étoit vrai-

ment embraſée de l'amour de JESUS-CHRIST, aprés l'avoir veû ſouvent lui-même, prenoit tant de plaiſir à regarder ſes images, & diſoit qu'elle auroit ſoûaitté d'en rencontrer par tout, où elle portoit la veûë.

Or je dis, Meſſieurs, que le Créateur, qui a pris plaiſir de rendre viſible en châque créature quelcune de ſes divines perfections, a comme réüni tous ſes traits dans l'homme, il a eû deſſein en le créant, de ſe peindre lui-même en petit, & de donner à l'univers l'image la plus-reſſemblante, qu'il euſt encore donné de ſa nature divine, quoi-qu'il euſt déja fait, & les Anges, & le ſoleil. Cette reſſemblance, Chrêtienne Compagnie, eſt la cauſe de la haine mortelle & irreconciliable que nous portent les demons, qúoique helas, ils n'aïent jamais receû de nous aucun déplaiſir, & que nous n'aïons nulle part à leur infortune. Mais ils haïſſent en nous le portrait de celui qui les a bannis du ciel, & qui exerce ſur eux une ſi rigoureuſe vengeance. De ſorte que ſi nous aimions autant nôtre Dieu, qu'il eſt haï des demons, nous aimerions autant nos freres que les demons les haïſſent, nous prendrions autant de plaiſir à leur faire du bien, que ces mal-heureux eſprits ont de paſſion de leur nuire.

Et il ne faut point qu'on ſe retranche ſur les méchantes qualitez ſoit du corps ſoit de l'eſprit, qui nous en peuvent donner de l'averſion. Comme on ne s'arréte pas à la matiére, ni aux ornemens du tableau, quand il nous répréſente quelcun que nous aimons tendrement, auſſi quand

on aime Dieu tout-de-bon, on aime le prochain pour l'amour de lui, ſans avoir égar ni à ſes talens, ni à ſes défauts, ni à ſes vertus, ni à ſes vices. Ouï Seigneur, dit une ame vraiment poſſedée de l'amour de Dieu, pour m'obliger à cherir mon prochain comme moi-même, il ſuffit que j'apperçoive en lui vôtre image, que j'y découvre un ſeul de vos traits, que cette image ſoit d'or ou d'argile, que ce trait ſoit gravé ſur un diamant, ou ſur du plomb, je la reſpecterai, & je l'aimerai pour l'amour de vous.

J'ai dit que nôtre prochain eſt à Dieu, qu'il eſt l'image de Dieu, & par ſes deux raiſons nous ſommes obligez de l'aimer. J'en ajoûte une troiſiéme, c'eſt qu'il eſt l'objet de l'amour de Dieu, & ce motif me paroît ſi fort que je ne penſe pas qu'on y puiſſe réſiſter. Le Seigneur ne haït rien de ce qu'il a fait, il n'aime proprement que l'homme, veû qu'il a fait pour l'amour de l'homme tout le reſte des créatures, les Anges méme, dit ſaint Paul, ſont comme des Gouverneurs deſtinez à la conduite de ceux d'entre-nous qui doivent être les héritiers du ſalut. C'eſt pour cela que ſaint Gregoire de Niſſe dit, que l'amour de l'homme eſt le propre caractere de la nature divine; d'où je conclus, Meſſieurs, que ſi nous aimons Dieu, nous devons aimer nôtre prochain que Dieu aime; ſoit parce que l'amour que nous avons pour Dieu, ne doit faire qu'un cœur de nôtre cœur & du ſien, ſoit parce que l'amour que Dieu a pour nôtre frere, ne fait qu'un même objet de nôtre frere & de Dieu. L'amour transforme l'amant en la choſe aimée, & par conſe-

quent quiconque aime Dieu doit avoir mêmes desirs, mêmes sentimens, il doit aimer tout ce qu'il aime, & ne hair que ce qu'il haït. L'amour encore une fois transforme l'amant en la chose aimée, & par-consequent il ne fait de Dieu & de nôtre frere il n'en fait, dis-je, qu'un tout, qu'une même chose, laquelle étant indivisible en elle-même ne doit pas être distinguée par nôtre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres & détruit, ce me semble, tous les prétextes. Dittes tout ce qui vous plaira de vôtre prochain. Faittes un portrait de sa personne aussi desavantageux, que vous voudrez, emploïez à peindre son esprit toutes les plus-noires couleurs. Dittes, si vous voulez, que c'est une ame lâche, perfide, ambitieuse, interessée, qu'il est violent & brutal, qu'il n'a ni esprit, ni conduite, ni honneur, ni religion. Tel qu'il est, Dieu le souffre, il lui fait du bien, il l'aime, & il vous ordonne de l'aimer; mais il me persecute, il me dépouïlle, il me mal-traitte, il vous haït à mort, nonobstant tout cela Dieu l'aime, & tout ce que Dieu aime mérite infiniment d'être aimé; d'autant plus que cét homme en use avec Dieu comme avec vous, qu'il l'offence, qu'il le deshonnore, qu'il le trahït, & que pour tout cela il ne laisse pas d'en être aimé. Quelque grand pecheur que je sois, le Seigneur ne haït en moi que le peché, qui me deshonnore, qui tue mon ame, qui m'expose à perir éternellement. Mais au reste toutes mes rebellions, mes ingratitudes, tous les outrages qu'il reçoit de moi ne peuvent l'empécher de

m'aimer, & de m'aimer au point de me chercher, de courir aprés moi, de ſouffrir, de mourir même pour mon amour. Il eſt donc vrai que Dieu aime vôtre prochain, quel qu'il ſoit, quelque indigne qu'il vous paroiſſe d'être aimé. Direz-vous que Dieu n'eſt pas raiſonnable, qu'il s'aveugle dans ſa paſſion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence que c'eſt vous qui haïſſez ce que vous devries aimer? Quel ſeroit nôtre orgueïl, & nôtre délicateſſe, Ames Chrêtiennes, ſi nous trouvions indigne de nôtre amour, ce que nôtre Dieu trouve aimable, & ce qu'il aime effectivement.

Pour toutes ces raiſons il eſt viſible, ce me ſemble, que l'amour de Dieu nous impoſe une obligation indiſpenſable d'aimer le prochain, que même il ne peut ſubſiſter ſans cette charité fraternelle. Ecoutez maintenant ce qu'a penſé ſur ce ſujet celui d'entre les Apôtres, à qui Jesus-Christ a témoigné plus de tendreſſe, & celui qui a fait paroître plus d'amour pour Iesus-Christ. *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, & fratrem ſuum oderit, mendax eſt.* Si quelcun dit qu'il aime Dieu, dit ſaint Jean, à moins qu'il n'aime ſon frere, il ment. Dittes-le ſans crainte, quand vous verriez mener à cette perſonne une vie d'Ange, & que ſon frere ſeroit encore pire que les demons, s'il n'aime ce frere, & qu'il oſe dire qu'il aime Dieu, il vous trompe, il ſe trompe lui-même, *mendax eſt*; & ſaint Paul, *Si linguis hominum loquar & Angelorum, charitatem autem non habeam, factus ſum velut æs ſonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurois receû de

Dieu les dons de toutes les langues de l'univers, & que je parlerois le langage-même de Anges, ſi je n'ai pas de charité, je ne ſuis qu'un airain ſonnant, & une cymbale rétentiſſante; bien davantage, quand Dieu m'auroit donné la connoiſſance des choſes à venir, quand il m'auroit ouvert tous les tréſors de ſa ſageſſe infinie, quand je ſerois le plus-éclairé de tous les hommes dans la ſience des Saints, quand ma foi ſeroit aſſez grande & aſſez vive pour tranſporter les montagnes, & pour reſſuſciter les morts, ſi je manque d'amour pour mes freres, je n'ai nul merite, nulle vertu, je ne ſuis rien devant Dieu, *nihil ſum.* Quand j'aurois à ma diſpoſition tous les tréſors de la terre, & que je m'en dépouïllerois pour nourrir les pauvres, quand je me ſacrifierois moi-même pour Dieu, juſqu'à ſouffrir le martire, juſqu'à endurer la rigueur du fer, & du feu, ſi je ſuis dépourveû de charité, tout cela ne me ſert à rien, *nihil mihi prodeſt.*

O que je crains, Meſſieurs, que le défaut de cette vertu ne rende inutile & execrable même aux yeux de Dieu, bien de jeûnes, bien de priéres, bien de mortifications & de travaux eſſuïez en apparance pour l'amour de Iesus-Christ. O que de dévots & de dévotes aprés mille & mille exercices de piété, aprés avoir paſſé leurs jours dans la ſolitude, ou conſumez leurs biens & leurs vies au ſervice du prochain, ſe trouveront les mains vuides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de ſe rendre parfaits dans la charité. Que me ſervira d'avoir uſé mon corps de penitence, d'avoir exercé ſur moi méme autant de

cruauté que les tirans en ont exercé ſur les Martirs, ſi je ne puis ſupporter les imperfections de mes freres ? Que me ſervira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la juſtice de Dieu à me pardonner & à porter ſur le paſſé une ſentence favorable ; ſi je vous juge, ſi je vous condanne ſur de légeres apparances ? Ie porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle averſité ne m'ébranle, je me réjoüis au milieu des plus-grands ſujets de triſteſſe, mais je m'afflige de la joïe d'autrui, & ſa proſperité me fait peine, *nihil ſum.* Toute ma patiance eſt comtée pour rien, je me fais un plaiſir de rendre aux pauvres les derniers ſervices, je m'humilie, je m'abbaiſſe volontiers juſqu'aux piés des autres, mais auſſi je me plais à voir les orgueïlleux humiliez, & l'ambition confonduë, *nihil ſum.* Mon humilité n'eſt qu'hipocriſie ; j'aimerois mieux qu'on m'euſt arraché la langue que d'avoir médit de mes plus-grands ennemis, mais je ſouffre quand on dit du bien de certaines gens, & je ne puis me vaincre juſqu'à applaudir aux loüanges qu'on leur donne, je travaille de toutes mes forces à aquerir la ſainteté, mais je crois facilement quand on me dit qu'un autre n'eſt pas auſſi ſaint qu'il le paroît ; ſi cela eſt, *nihil ſum, nihil mihi prodeſt.* Encore une fois, toute ma conſtance ne me ſert à rien, mon humilité eſt une fauſſe humilité, toute ma ſainteté n'eſt qu'illuſion.

Voulez-vous donc, Chrêtienne Compagnie, vous aſſeûrer le fruit de vos peines, & fonder ſolidement l'édifice de vôtre ſantification, entrez de tems-en-tems dans vôtre cœur, & voïez ſi la charité

charité y regne, ſi elle en regle tous les mouvemens; il ne vous ſera pas ſi difficile de la reconnoître à cét admirable caractere qu'en a fait ſaint Paul écrivant aux Corintiens, *Charitas patiens eſt, benigna eſt, charitas non æmulatur.* La charité eſt patiente, elle eſt bonne, elle n'eſt point envieuſe du bien d'autrui, non pas même des biens de l'ame, *non agit perperam*, elle ne nuit à perſonne ni par ſes actions, ni par ſes diſcours, elle craint même de le faire par ſon ſilence, *non eſt ambitioſa*, ni en matiere d'honneur, ni en matiere de perfection chrêtienne, elle ne prétend point l'emporter ſur qui que ce ſoit, *non quærit quæ ſua ſunt*, elle eſt ſi peu intereſſée qu'elle perdra tout plûtôt que d'entrer dans des conteſtations qui pourroient alterer la paix; *non cogitat malum*, ſi vous l'offencez, elle croira vous en avoir donné l'occaſion; ſi on la mépriſe, au lieu de s'en piquer elle ſe perſuade qu'on lui fait juſtice, elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excuſées, elle s'afflige ſerieuſement & de bonne-foi de celles qui ſont trop viſibles, elle eſt ravie quand elle trouve quelque choſe à loüer, & elle ne s'afflige point trop ſi elle ſe trompe en jugeant bien, même de ce qui eſt mal, *charitas non ſe multum dolet errare, cum bene credit, etiam de malo.* C'eſt le ſentiment de ſaint Auguſtin; de plus elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des ames ſaintes, *omnia credit*; & elle ne deſeſpere jamais de la converſion des plus-déregléez; enfin elle ſouffre tout ſans ſe plaindre, de-peur de faire quelque tort par ſes murmures à ceux qui la font ſouffrir, elle ſupporte les

plus-imparfaits, elle leur pardonne leurs défauts, & trouve toûjours dans les défauts-mêmes quelque choſe qui les rend dignes de ſon indulgence, *omnia ſuffert*, *omnia ſuſtinet*. Je ne doute point qu'une ſi belle peinture ne vous donne de l'amour pour la charité, & ne ſoit pour vous un grand motif d'aimer tous vos freres.

Aprés d'auſſi puiſſantes raiſons capables d'ébranler les plus-inflexibles, s'il leur reſte quelque ſentiment de piété chrêtienne ; aprés, dis-je, ces raiſons je me perſuade que vous ne deſirez rien tant que d'apprendre les regles de cette belle vertu, pour les obſerver exactement, il y en a trois que je vais vous expliquer briévement en la ſeconde partie.

Aimer comme nous voulons être aimez des hommes, aimer comme nous nous aimons nous-mêmes, aimer comme JESUS-CHRIST nous a aimez. Voila, Meſſieurs, les trois regles qui renferment les devoirs de la charité que nous devons avoir pour nos freres. La premiére eſt tirée de la loi naturelle, la ſeconde de la loi écrite, la troiſiéme de la loi de grace. Par la loi de la nature nous ſommes obligez de traitter les autres comme nous ſouhaittons d'en être traittez. *Omnia quæcumque vultis, ut faciant vobis homines & vos facite illis.* C'eſt de la loi de Moïſe que ce précepte a été tiré, vous aimerez vôtre prochain comme vous-même. *Diliges proximum tuum ſicut te ipſum.* Enfin JESUS-CHRIST dans l'Evangile nous a commandé la charité en ces termes. *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.* Voici un nouveau commandément

que je vous fais, qui eſt de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimez. Or, Meſſieurs, je trouve que nous voulons être aimez univerſellement de tout le monde, que nous nous aimons nous-mêmes ſincérement, & que le Fils de Dieu nous a aimez ſolidement, de-ſorte que ſi nous voulons avoir une charité parfaitte, elle doit être univerſelle, elle doit être ſincere, elle doit être ſolide.

Ie dis qu'elle doit être univerſelle, & que nul homme ne doit être exclus de nôtre amour. Comme nous ſoûaitons d'être aimez de tout le monde, & qu'un ſeul ennemi ſeroit capable de troubler le repos de nôtre vie, il eſt juſte auſſi que nous aimions tout le monde à nôtre tour. Et il eſt vrai que la haine d'un ſeul de nos freres, quand nous aurions pour tous les autres les ſentimens les plus-charitables, détruit entiérement la charité. La raiſon de cela eſt, Chrêtienne Compagnie, outre la loi que j'ai alleguée, c'eſt que le motif de la charité eſt univerſel, il embraſſe tous les hommes, comme le motif de la foi, s'étent également à tous les articles de nôtre créance, & comme pour perdre la foi, il ſuffit de douter d'un ſeul point de la religion, auſſi pour perdre la charité il ſuffit qu'un ſeul homme ſoit banni de nôtre cœur. Si vous aimez toute la terre à la reſerve d'une perſonne, il faut que vous aïez une raiſon d'aimer les autres que vous ne trouvez pas en celui-ci. Cette raiſon eſt une raiſon naturelle, car ſi elle étoit ſurnaturelle & divine elle s'étendroit encore à celui que vous n'aimez pas, & par-conſequent Dieu n'étant pas le

motif qui vous fait aimer, ce n'eſt rien moins qu'une charité chrêtienne, vôtre amour eſt purement naturel. Au reſte gardons-nous bien de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure & génante, veû qu'elle a été faitte en nôtre faveur.

Ie ne ſai ſi vous y avez jamais fait réflexion, mais il eſt certain que Dieu ne pouvoit mieux témoigner juſqu'où va ſa tendreſſe à nôtre égar, car la raiſon pour quoi il a ordõné que la charité fuſt univerſelle, c'eſt qu'il a appréendé que nous ne fuſſions pas aimez généralément de tout le monde, il a voulu par là nous aquerir tous les cœurs, au lieu que s'il avoit permis à châque homme de haïr ſeulement un ſeul homme, je ſerois ſans doute l'objet de la haine de pluſieurs, je ſerois peut-être celui que perſonne ne voudroit aimer. Quelle ingratitude! ſi nous étions les premiers à mépriſer une regle qui nous eſt ſi favorable; avoûons toute-fois, Meſſieurs, qu'elle eſt obſervée de bien peu de gens. Il y a des Chrêtiens, qui bien-loin d'aimer tout le monde, n'aiment perſonne qu'eux-même & leurs interêts: mais je ne veux parler que de ceux qui ont le plus de naturel & de ſenſibilité. Combien ceux-là-même ſont-ils bornez dans leurs amours? N'eſt-il pas vrai que ce ſera beaucoup s'il s'étend à tous les parens & à un petit nombre d'amis? La veritable charité a autant de freres, autant d'amis qu'il y a d'hommes ſur la terre, elle ne réſerve rien, parce qu'elle trouve tout réfermé dans le cœur de Iesus-Christ. Dieu m'eſt témoin, dit-elle avec ſaint Paul, que je vous aime tous

dans les entrailles de IESUS-CHRIST, c'eſt-à dire comme l'explique ſaint Iean Criſoſtôme, qu'elle embraſſe tout l'univers, & porte beaucoup plus d'aſfection à tous les hommes que châque Pere n'en a pour ſes propres enfans.

C'eſt beaucoup dire, Meſſieurs, mais la loi écrite ſemble exiger encore plus, quand elle nous commande d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes. *Sicut teipſum.* Saint Tômas interpretant cette ſeconde regle, obſerve que le mot de *ſicut* ne marque pas un égalité, mais ſeulement une reſſemblance d'amour, c'eſt-à-dire que le ſens de l'écriture eſt celui-ci. Aimez vôtre frere non pas autant, mais auſſi ſincerement, & d'auſſi bonne foi que vous vous aimez. Que ce ne ſoit ni la raiſon de l'intereſt, ni celle du plaiſir, qui vous porte à le cherir, comme vous faittes un cheval, qui vous eſt utile, ou un oiſeau qui vous divertit, aimez-le pour ſon bien, ſans avoir nul égar à vous-méme, ni à vos propres avantages. Vous voïez que par cette regle la plûpart des amitiez du monde perdent le mérite de la charité. Car ne nous flattons point, & ne diſſimulons point la corruption de nôtre ſiécle.

S'eſt-on jamais entre-aimé d'un amour moins ſincere & moins généreux? n'eſt-ce pas le pur intereſt, & je ne ſai quelle politique qui fait la plûpart des liaiſons, je dis même de celles qui ſont entre les perſonnes que la nature ou la providence a le plus étroitement unies? On ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, & un ſeul ennemi peut quelque-fois donner de grandes inquiétudes. Il eſt peu de perſonnes ſi miſerables

de qui l'on ne puiſſe tirer du ſervice en quelque rencontre, & tel qui ne peut nuire par lui-même ni par ſon credit, ne fera que trop de mal par ſa langue. C'eſt pourquoi on veut être bien avec tout le monde, pour cela on diſſimule, on fait force complimens, on s'entre-accable de vaines careſſes, ſi la choſe va à des ſervices effectifs ce n'eſt qu'un trafic ſordide, on ne donne que pour avoir, on ne rend que pour recevoir encore davantage, le cœur n'entre point dans tout ce commerce. O à Dieu ne plaiſe que nous appellions charité les ſentimens d'une ame ainſi enveloppée & reſſerrée en elle-méme, qui rapporte tout à ſon utilité propre, qui s'aime en ſes meilleurs amis, ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, toûjours preſte à changer d'objet, lors qu'elle trouvera ſon compte dans ſon inconſtance. La charité que Dieu nous commande dans la loi écrite nous retire entiérement de cette baſſeſſe, de cette diſſimulation intereſſée, elle ouvre nôtre cœur à nôtre prochain, elle en diſpute la poſſeſſion à l'amour propre, & enfin elle le partage avec lui. De là vient que comme l'amour que nous avons pour nous-même diminuë nos fautes dans nôtre penſée, aumente nos maux dans nôtre imagination, & ne nous abandonne jamais, auſſi la charité couvre la multitude des pechez d'autrui, comme parle l'écriture, elle eſt extrémement ſenſible aux miſeres du prochain, & ne l'abandonne pas méme dans le tombeau.

Ie parle, Meſſieurs, de la charité ſelon la regle que Dieu en avoit donné par Moiſe; car par Iesus-Christ il nous en preſcrit une troiſiéme

encore plus-relévée. Ie vous fais un nouveau commandement, dit le Sauveur, qui eſt de vous entre-aimer, comme je vous ai aimez moi-méme: *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.* S. Iean Criſoſtôme dit, que par ce précepte il nous eſt ordonné de prévenir nos freres en bienveillance, & de n'attendre pas qu'ils aïent mérité nôtre amitié par des bienfaits, ou qu'ils s'en ſoient rendus dignes par leur vertu. Saint Cirille dit que cette loi nous oblige d'oublier nos propres interéts pour ceux du prochain, ce qui néanmoins doit, ce me ſemble, être entendu avec quelque reſerve. Mais ce qui eſt hors de doute; c'eſt que par ces paroles, le Fils de Dieu nous demande pour nos freres un amour ſolide, qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité, & à la poſſeſſion de Dieu-même. Pour nous procurer ce bon-heur éternel & infini, vous ſavez, Meſſieurs, ce que Iesus-Christ a fait, il s'eſt anéanti, il a ſouffert, il eſt mort; ſi je vous diſois que pour procurer le ſalut de vos maris, de vos enfans, de vos femmes, de vos amis, de vos ennemis, vous devez ſacrifier juſqu'à vôtre vie, ſaint Iean me garentiroit cette penſée, *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Mais helas, Chrétiens Auditeurs, comment oſerois-je vous prêcher cette doctrine, voïant que bien-loin d'avoir ce zele même pour les ennemis, on néglige d'apprendre aux enfans les principes de la religion, on les expoſe même à perdre la religion, par des voïes qu'il n'eſt pas néceſſaire d'expliquer ici, on les flatte, on les entretient dans leurs vices, on leur inſpire l'amour du monde, & la haine

du prochain, on les corrompt par des diſcours libertins, & par des exemples encore plus ſcandaleux. Qui oſeroit parler aux Chrêtiens de mourir pour ſauver leurs freres, aujourd'hui qu'ils ſemblent avoir pris a tâche de s'entreperdre, que pour ſe conſerver dans l'innocence on eſt obligé de fuir les compagnies, comme on fuïoit autrefois les tirans de-peur de perdre la foi; où l'on dit à peine une parole, qui ne couvre un piége tendu à l'innocence des gens-de-bien; on s'efforce en mille maniéres de débaucher ceux qui s'addonnent à vivre chrêtiennement. L'on ſouffre même perſecution du moment qu'on ſe déclare pour la piété.

Cependant la charité eſt une vertu commandée, & le principal de tous ſes devoirs c'eſt aſſeûrement de nous entre-aider à devenir bons, & à gagner le Paradis. Ie vous diſois tantôt, que nous n'avons point d'amour pour Dieu, ſi nous n'aimons pas nos freres, mais il eſt certain que nous n'avons pas d'amour pour nos freres, ſi nous ne les portons à aimer Dieu. Et ſi cette vertu nous manque, helas que ſommes-nous, Chrétiens Auditeurs? Pourrons-nous méme nous flatter d'être Chrétiens? Saint Auguſtin parlant de l'Egliſe, comme de la maiſon de Dieu, dit qu'elle eſt compoſée d'autant de pierres miſterieuſes qu'il y a de fideles. Ces pierres ſont tirées de la carriere par le Bâtéme, elles ſont écarrées & polies par les inſtructiõs & par la doctrine de IESUS-CHRIST. *Verum tamen domum Domini non faciunt, niſi quando charitate compaginantur.* Mais elles ne ſont dans l'édifice que

par la charité qui les lie enſemble, & comme on ne peut dire qu'un marbre ſoit d'un Palais, à moins qu'il ne ſoit joint aux autres pieces de marbre dont ce Palais eſt bâti, de même un Chrêtien qui n'eſt pas uni à ſes freres par la charité, porte à faux le nom de Chrêtien.

C'eſt pour cela que dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, quoi-que les fideles donnaſſent des exemples de toutes ſortes de vertus, ils ſe ſignaloient néanmoins ſur toutes choſes par l'union qui étoit en eux. Iesus avoit déclaré qu'on les reconnoîtroit à cette marque, & en effet Tertullien dit, que c'étoit ce que les Païens obſervoient davantage en eux, & ce qu'ils y admiroient auſſi davantage. *Videte*, s'entre-diſoient-ils au raport de ce Pere, *videte, ut ſe invicem diligant, & alter pro altero mori ſint parati.* Voiez, je vous prie, comme ces Chrêtiens s'entre-aiment, comme ils ſe reſpectent les uns les autres, comme ils ſont promps à ſe rendre toutes ſortes de ſervices, & a s'entre-pardonner les petits déplaiſirs qu'ils peuvent s'être cauſez mutuellement? *Videte ut ſe invicem diligant.* N'amirez-vous point cette douce facilité à ſe rélâcher de leurs interêts, à s'entreceder les honneurs qu'ils pourroient exiger avec juſtice; ne diroit-on pas que ce n'eſt qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame. O que cela eſt aimable, que cela eſt honête, & qu'il y a d'apparence, qu'une religion qui unit ſi parfaittement des hommes ſi différens d'âge, de qualité, de nation, de profeſſion, eſt une religion ſainte. Voïez comme ils mépriſent la mort quand il s'agit de donner à leurs freres

les ſecours, dont ils ont beſoin ! voïez comme ils les aſſiſtent dans les priſons, comme ils les encouragent dans les ſupplices, comme ils s'empreſſent pour les inhumer aprés leur mort, & avec quelle joïe ils s'expoſent à mille perils, pour leur rendre tous ces devoirs. *Videte, ut ſe invicem diligant, ut alter pro altero mori ſint parati.*

O que je ſoûaiterois, Meſſiéurs, que tous ceux qui ſe ſont ſeparez de l'Egliſe, euſſent lieu d'admirer en nous la même union. Mais helas ne pourroient-ils point dire des Catôliques d'aujourd'hui dans un ſens tout oppoſé. *Videte ut ſe invicem diligant.* Voïez, je vous prie, quelle charité régne parmi ces Chrêtiens, qui ſe vantent d'avoir conſervé le vrai eſprit de Iesus-Christ, & qui nous traittent d'héretiques? Qui ne ſait que la charité eſt le caractére des veritables fideles, & quelle trace reſte t-il parmi eux de cette vertu? *Videte ut ſe invicem diligant.* Voïez comme ils ſe déchirent par leurs médiſances, comme ils travaillent à ſe détruire, à ſe ruïner mutuellement, comme ils s'entendent ſouvent mieux avec nous qu'ils ne font entre eux, comme il faut que nous nous mélions de leurs différens, & que nous leur ſugerions des penſées de douceur & de patience. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne ſoient d'auſſi bonne intelligence que nous le ſommes entre nous, ni qu'ils s'entre-aſſiſtent comme nous dans leurs beſoins. *Videte ut ſe invicem diligant.* Voïez comme ils tâchent de ſe ſurprendre, de ſe décrier les uns les autres, de quels artifices ne ſe ſervent-ils point, pour corrompre l'innocence & la pudeur; comme ils font paſſer à leurs enfans les

haines qu'ils ont conceûës, comme ils ſe chicanent, comme ils s'entre-raviſſent & le bien & l'honneur, comme ils laiſſent perir les pauvres, par le froid & par la faim, comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudroient embraſſer leur religion, *Videte ut ſe invicem diligant.*

Divin eſprit d'amour & de charité, ne permettez pas que vôtre épouſe tombe jamais dans un ſi grand opprobre que celui-là; ne permettez pas que nous renoncions ainſi à la gloire de vos premiers Diſciples qui ont auſſi été nos premiers maîtres, & que le défaut de cette belle vertu faſſe douter, ſi nous ſommes les vrais enfans des Apôtres. Donnez-nous un cœur qui embraſſe tous nos freres dans une parfaitte charité, donnez-nous une charité qui ne faſſe qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une méme religion, & un zele qui s'étende encore à ceux d'une religion differente, afin que aïant aimé ici-bas nôtre prochain comme nous ſoûaitons d'être aimez, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Iesus-Christ nous a aimez, c'eſt à dire univerſellement, ſincérement, ſolidement, nous vous aimions parfaittement & éternellement dans le Ciel. *Amen.*

SERMON LXXII.

DE L'AMOUR DE DIEU.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè eſt à me.

Ce peuple m'honore des levres, mais leur cœur eſt bien loin de moi. Saint Math. chap. 15.

Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, & qui nous aime infiniment.

DIEU mérite ſans doute nos reſpects exterieurs & il les exige, mais il veut que nôtre cœur l'honore auſſi-bien que nôtre bouche; & tout l'honeur qu'il peut attendre de nos cœurs, c'eſt d'être aimé, ſans cela il traitte d'hipocrite toute nôtre Religion, il reprouve & nos ſacrifices & nos loûanges, & il me ſemble qu'il le fait avec juſtice. Car ſi ce culte ſenſible étoit un effet de la connoiſſance que nous avons de ſes divines per-

fections, je ne vois pas comment il ne seroit point accompagné d'amour, veû qu'on est toûjours porté à aimer le mérite que l'on connoît; si Dieu ne nous avoit pas fait un précepte de la charité. On pourroit dire que c'est par respect qu'on s'en défend, mais puis qu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, si nous ne le faisons pas de tout nôtre cœur, il faut avoûër que nous ne l'estimons pas, & que ce n'est que des levres que nous l'honorons.

Mais à quoi songe-je, Messieurs, de m'engager ainsi à vous parler de l'amour de Dieu, est-ce que j'ignore que ce sujet est un abîme, où l'esprit humain se perd, & où toute éloquence s'embarrasse & se confond, qu'on ne peut manquer d'être ébloui par la sublimité, & accablé par l'abondance de la matiere? Que ceux qui sont le plus-embrasez de ce divin amour, ne trouvent nulle expression qui réponde à leurs sentimens, & que ceux qui n'en ont pas l'ame remplie, ne sont pas même capables d'en discourir. Je confesse que c'est avec une trés-grande peine que je me suis résolu à entrer dans ce discours, parce que je sai qu'on attend beaucoup de quiconque ose s'y embarquer, & que je sens combien toutes mes pensées sont peu capables de satisfaire à une si grande attente. Ce qui m'encourage, c'est que j'espere que le Saint Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles, & à des cœurs ainsi préparez, il ne faut souvent qu'une étincelle pour exciter un fort grand embrasement. Divine Marie nous n'avons jamais eû un si grand besoin de vôtre faveur, nous vous la demandons par ce

même amour dont nous devons nous entretenir, c'eſt un motif bien preſſant pour vous, & à quoi vous ne pouvez rien refuſer non plus qu'à la priére de l'Egliſe. *Ave Maria.*

Il me ſemble que tout amour ſe produit en nos cœurs, ou par la connoiſſance du mérite qui eſt dans la perſonne que nous aimons, ou par reconnoiſſance des bienfaits que nous en avons reçeûs. Nous aimons ce qui eſt aimable, nous aimons encore ce qui nous aime. Le premier amour eſt un amour de néceſſité, le ſecond eſt un amour de juſtice. On peut dire que le premier eſt comme une eſpece de tribut, que le cœur forcé par la raiſon auſſi-bien que par ſon inclination naturelle, rend aux objets où il a plû au Créateur de rendre plus-ſenſibles ſes divines perfections. Le ſecond eſt comme une récompenſe qu'on ne peut legitimement refuſer à ceux qui nous ont prévenus en nous aimant, l'amour ne ſe pouvant bien païer que par l'amour.

Cela étant ſuppoſé, Chrêtiens Auditeurs, je ne vois pas comment il ſe peut faire que nous aïons tant de peine à aimer Dieu. Car enfin ſoit que je conſidere ce qu'il eſt en lui-même, ou que je faſſe réflexion à ce qu'il a fait pour nous, je trouve que nous lui devons nos cœurs ſans réſerve, & que pour le lui refuſer, il faut que nous ſoïons en même tems & fort inſenſibles & fort ingrats. Venez donc ici, Ame infortunée, par quoi eſt-ce que vous prétendez vous défendre d'aimer vôtre Dieu. Lui manque-t-il quelque choſe de ce qui peut attirer vôtre tendreſſe ? A-t-il manqué à quelque choſe de ce qui pouvoit la

meriter ? vous n'avez peut-être jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points, je vais tâcher de le faire briévement dans les deux parties de ce discours ; nous verrons dans la premiére que celui qui nous demande nôtre amour est infiniment aimable,& dans la seconde qu'il nous aime infiniment. Voila deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, mais il n'est point de langue qui puisse dire tout ce qui est renfermé dans ces deux points.

Il est certain que si l'on consultoit la raison avant que d'aimer, cette passion ne seroit ni si générale, ni si ardente qu'elle est dans le monde. Mais il y a long-tems qu'on nous répréſente l'amour non-seulement aveugle mais encore enfant, pour faire voir que ce n'est pas seulement par accident qu'il se trompe, mais que ce défaut lui est naturel, & que quand il auroit des yeux pour voir les objets, il manqueroit encore de discernement pour en juger. En effet, Chrêtiens Auditeurs, quelle est la créature qui mérite ce devoûëment, ce sacrifice qui se fait par l'amour de tout ce qu'on est à ce que l'on aime ? L'amour est une espece de culte divin, c'est un mouvement qui nos porte à l'objet aimé comme à nôtre souverain bien, comme à une nature supérieure, qui peut suppléer à tout ce qui manque à la nôtre, pour être tout-à-fait heureux, si donc on s'appliquoit à connoître les gens à fond avant que de leur rendre ce culte, qui seroit assez fou pour adorer comme l'on fait tous les jours, à l'exemple des plus-barbares d'entre les Païens, pour adorer, dis-je, des souches & des animaux.

On ſe plaint que les hommes ſont volages dans leurs attâchemens, & moi je trouve qu'ils n'ont rien de raiſonnable que cette inconſtance, elle eſt un effet de leurs lumiéres qui leur découvrent d'abor des défauts, que la paſſion leur avoit cachez ; elle eſt une preuve de la force de la raiſon qui diſſipe en trés-peu de tems les ténebres, où elle s'étoit laiſſée enſevelir, c'eſt que le jugement nous revient un moment aprés nous avoir abandonnez, & que ſi l'on ſe laiſſe tromper quelque-fois on n'eſt pas long-tems ſans ſe détromper. A l'égar de Dieu ce n'eſt pas la même choſe, toutes les lumiéres naturelles favoriſent l'amour que nous lui portons, plus il eſt connu & plus il eſt aimable, c'eſt pour cela que ceux qui s'addonnent à la contemplation de ſes perfections divines, ſe ſentent tous les jours embraſez d'un plus-grand feu ; c'eſt pour cela que dans le ciel où l'on verra Dieu ; la charité bien-loin de s'éteindre comme l'eſperance & la foi, recevra un ſurcroît immenſe d'ardeurs & de flammes, & qu'elle ſera plus-ardente dans les eſprits qui le verront de plus-prés.

Quiconque s'applique à connoître Dieu, premierément il trouve en lui tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures ſoit raiſonnables, ſoit deſtituées de raiſon ou même inſenſibles & inanimées, je ſai que chacun a ſon attrait pour aimer, & que les uns ſont plus touchez d'une grande beauté, les autres d'une grande douceur d'eſprit, les autres d'une humeur complaiſante & agréable. Une valeur ſans fierté, une probité indulgente, une ſience ſans faſte, une grande élé-

vation

vation jointe à une grande modeſtie, ſont pour quelques-uns des charmes, à quoi ils ne peuvent réſiſter. On en voit qui ſe laiſſent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paroiſſent plus-admirables que celles qu'ils ont, quelques autres ſont plus-ſenſibles aux qualitez qui ont plus de rapport à leurs qualitez naturelles, parce que l'amour propre leur perſuade qu'il n'y en a pas de plus-excellentes, les veritables vertus ſe font aimer de tout le monde, mais les ames intereſſées s'attâcheront davantage à la liberalité, les timides à la clemence, celles qui ſont naturellement ſuperbes à la complaiſance, & à la douceur. Mais s'il y avoit ſur la terre une perſonne en qui toutes ces raiſons d'aimer fuſſent ramaſſées, qui pourroit lui refuſer ſon amour? Or, Meſſieurs, tout cela ſe trouve réüni dans Dieu, de-ſorte qu'il eſt impoſſible d'avoir aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne nous portaſt à Dieu, ſi Dieu nous étoit connu.

Et non-ſeulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en ſoi ce qui nous charme dans les créatures, mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il poſſede excellemment ce qui n'eſt dans les créatures que d'une maniére fort imparfaitte. La beauté la plus éclatante n'eſt qu'une fleur ſeche en comparaiſon de celle de Dieu, depuis que Iesus Christ ſe fut montré un moment à ſainte Téreſe, les perſonnes les mieux faittes ne lui parurent plus que des ſquelettes vivans, & le ſoleil à ſon gré ne verſoit plus ſur la terre que de paſles ombres; toute la ſience humaine conſiſte à ſavoir qu'on ne ſait

rien , qu'on ne ſe connoît pas ſoi-même ; Dieu ſeul poſſede les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe , & n'a laiſſé aux hommes qu'un deſir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Ie n'oſerois dire à quoi l'écriture compare nos plus-grandes vertus , lorſqu'elle les oppoſe à la pureté & à la ſainteté infinie de Dieu.

Dans les créatures les qualitez loûables ſont accompagnées de tant de méchantes qualitez qu'elles nous rebuttent d'un côté, tandis qu'elles nous attirent de l'autre , en ſorte qu'il eſt mal-aiſé qu'elles excitent en nous une forte & conſtante paſſion. Tel qui a de quoi plaire aux yeux dégoûte l'eſprit, le ſolide manque où il y a du brillant , le ſavant n'a ni vertu ni conduite, le prudent eſt intereſſé, le vertueux n'a pas d'éducation, le bon ami ſe rend incommode ; l'un manque de zele , & l'autre de bonne volonté. Dieu ſeul eſt ſouverainement parfait, tout eſt en lui également aimable , il ſe fait en lui un admirable concert des qualitez les plus-oppoſées, tout y eſt dans un temperamment également éloigné des vicieuſes, par quelque endroit qu'on l'enviſage , le cœur, l'eſprit , le ſens ſont également ſatisfaits , il eſt impoſſible d'inventer des caractéres ſi beaux , de ſe former des idées ſi accomplies qu'il ne les ſurpaſſe toutes infiniment.

Ce qui met le comble à de ſi grands avantages , c'eſt qu'il les poſſede conſtamment & qu'il les poſſedera éternellement. Les beautez créées ſont journalieres , les affaires , les maladies troublent les humeurs les plus-enjoûées , les plus-beaux eſprits ne brillent pas éternellement ,&

il y a des tems où il ſemble que la moderation & la vertu abandonne les plus-vertueux. Dans Dieu tout eſt conſtant & inalterable, il n'eſt point neceſſaire d'étudier ſes humeurs, ni de choiſir ſes bonnes heures, il eſt toûjours égal à ſoi-même, toûjours également bon à ceux qui l'aiment.

Nous avons beau faire, quelque accompli que ſoit l'objet où nôtre cœur s'attâchera ſur la terre, nôtre amour ne nous rendra jamais tout-à-fait heureux, il ne nous rendra pas même heureux pour long-tems, *non poterit labor finiri, niſi hoc quiſque diligat, quod invito non poſſit auferri*, dit ſaint Auguſtin. L'amour & la douleur ont fait une alliance éternelle, il y aura donc toûjours beaucoup à ſouffrir en aimant, juſqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra pas nous ôter. Mais que peut-il y avoir ici-bas, qui ne puiſſe nous être enlevé par mille maniéres ? outre que l'âge uſe le corps & l'eſprit, que la mort ſepare l'un d'avec l'autre, mille accidens peuvent éloigner les perſonnes que nous aimons, & d'autres hommes nous les peuvent ravir à nos yeux, en nous raviſſant leur amitié.

Vous ſeul, ô mon Dieu ! vous ſeul pouvez être à moi autant de tems que je le voudrai, nulles aventures, nul renverſement d'affaires, nulle puiſſance ſoit au ciel, ſoit dans les enfers ne peut vous enlever à mon ame ; Ie ne puis pas m'aſſeûrer de vingt-quatre heures de ſéjour en nul endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie. Mais je ſai bien que ni l'exil ni la mort ne me ſauroit ſeparer de vous ; je ſai que je vous trouverai par tout, que par tout je vous

trouverai également bon & aimable, que rien ne peut m'empécher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras, & d'entrer par la mort dans une jouïſſance encore plus-pleine & plus-douce de vôtre divine préſence.

Mais quand nous aurions eu le bon-heur de trouver tout cela dans un objet crée & ſenſible, je conviens que cét objet ſeroit digne de nôtre amour, mais tout cela n'empécheroit pas que nôtre amour ne nous rendit mal-heureux, comme nous voïons qu'il arrive à la plûpart de ceux qui aiment. Premiérement je doute qu'une créature ſi digne de nôtre amour ne nous jugeât point indignes du ſien, au lieu que le Seigneur bien-loin de mépriſer nôtre cœur, nous preſſe de le lui donner & de ne le donner qu'à lui. Pauvre enfant, pauvre créature qui ſemblez être le rebut du monde, qui n'étes conſiderable ni par vôtre naiſſance, ni par vos biens, ni par vos talens, vous qui ne trouvez ni appui, ni amitié dans les hommes, qui étes odieuſe à vos plus-proches parens, que vôtre pere & vôtre mere ſemblent deſavoüer & traitter en inconnuë, ouï vous ſerez pour Dieu un objet aimable, vous pouvez aſpirer à ſa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zelé & fidele.

En deuſiéme lieu. Quand les perſonnes que nous aimons auroient pour nous tout le retour qu'on peut ſoûaiter, tout nôtre zele, toute nôtre fidelité, toutes les ardeurs & les empreſſemens de nôtre cœur ne peuvent pas nous répondre un moment de leur conſtance. Il ne faut qu'un ſoupçon pour détruire dans leur eſprit tout

ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années d'une amitié trés-parfaitte, nous ne pouvons pas lire dans l'ame de nos amis, pour y combatre leurs défiances & les faux jugemens qu'ils forment de nous, & ils ne peuvent non plus voir nos cœurs à découvert, pour se detromper eux-mémes & pour nous tenir compte de nos plus-tendres sentimens, mais quelle douceur pour une ame qui aime son Dieu, elle est asseûrée qu'il est témoin de ses plus secretes pensées, qu'il connoît toute l'ardeur & toute l'étenduë de son amour, qu'elle ne pousse pas un soûpir qui n'aille jusqu'à lui, & qu'elle ne se trompe nullement, lorsqu'elle juge des sentimens que son bien-aimé a pour elle, par ceux qu'elle a elle-même pour son bien-aimé.

Aprés cela il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude, saint Jerôme dit qu'il faut chercher long-tems un bon ami, qu'on le trouve difficilement, & qu'on a bien de la peine à le conserver, *amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur.* Ce Dieu qui voit si bien nôtre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il seroit à soûaiter qu'il n'y vit point, comme il mérite d'être aimé de la maniére du monde la plus-parfaitte, & qu'il nous fait un honneur infini en nous aimant il est apparemment d'une delicatesse infinie, & il est impossible qu'il puisse souffrir nos foiblesses & nos lâchetez, qu'il ne soit point rebuté par les infidelitez continuëlles que nous ne pouvons presque pas éviter de commettre à son service. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de nôtre Dieu, ne le rend

point plus-impatient. La choſe paroît incroïable, mais il eſt vrai toutes-fois qu'on en a meilleur compte que de la plus-chetive créature. Non non il ne faut point s'imaginer qu'il ſoit capable de rompre avec nous pour la plus légere ingratitude, & qu'il ne faille que peu de choſe pour le rebutter. Il ſouffre avec une bonté incroïable toutes les miſeres de ceux qu'il aime, il les oublie, il fait ſemblant de ne pas les appercevoir ; ſa compaſſion va juſqu'à conſoler lui-même les ames qui en ſont trop affligées, & à leur reprocher l'excez de leur douleur, qui ſemble marquer quelque défiance. Il ne veut point que la crainte qu'on a de lui déplaire aille juſqu'à nous troubler, juſqu'à nous gêner l'eſprit. Il ſoûaite qu'on évite les moindres fautes, mais il ne veut pas qu'on s'inquiéte même des grandes, il pretend que la liberté & la paix ſoit le partage éternel de ceux qui l'aiment veritablement.

Domine Deus virtutum quis ſimilis tibi ? O Seigneur Dieu des vertus, qui eſt ſemblable à vous, pour pouvoir vous diſputer l'amour & le cœur des créatures ! on dit dans le monde qu'on ne peut ſe paſſer d'aimer & qu'il faut neceſſairement que le cœur aïe quelque objet qui l'amuſe ; Mais mon Dieu eſt-il quelque choſe qui mérite mieux que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que pour vous Helas il faut ſi peu de choſe pour nous attirer, un petit raïon de beauté, un peu de douceur, la moindre petite qualité d'eſprit ou du corps, quoi-que mélée de mille défauts énormes eſt capable de nous enchanter, de nous faire perdre l'eſprit. On aime un petit enfant, qui n'eſt

encore qu'un amas de bouë & d'humeurs mal-digerées, bien davantage on à de la tendreſſe pour des chevaux, pour des chiens, pour des chats, pour des oiſeaux, juſqu'à être inconſolable quand on les perd.

Nous donnons nôtre cœur, nous le prodiguons, nous le jettons, pour ainſi dire, au premier venu. Vous ſeul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part! vous, dis-je, qui ſeul étes grand, bon, ſage, fidele, conſtant, trés-ſaint, liberal, impeccable, qui étes ſans défaut, qui poſſedez toutes les perfections, qui les poſſedez toûjours & pour toûjours. Nos cœurs ont tant de pente à aimer, on aime mieux ſouffrir, languir, ſe fatiguer inutilement, être dans le trouble, dans l'inquietude, perdre la joïe, le repos, les biens, la conſience & l'honneur que de n'aimer rien; & nous refuſons vôtre amour, ô mon divin maître! cét amour ſi doux, ſi pur, ſi ſatisfaiſant, ſi glorieux, qui porte avec ſoi la paix & la tranquillité, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme.

Ie ſai que la raiſon qu'on a coûtume d'apporter pourquoi l'on n'aime pas Dieu, c'eſt parce qu'on ne le voit pas. Mais c'eſt une foible raiſon que celle-la, puis que tant de Saints, tant de Saintes qui n'ont jamais veu Dieu non plus que nous, n'ont pas laiſſé de l'aimer avec des ardeurs incroïables, & qui vivent encore, les uns dans des langueurs, les autres dans des tranſports que les plus-violentes paſſions n'ont jamais produits. Si l'on ne pouvoit aimer que ce qu'on voit, comment eſt-ce qu'on deviendroit quelquefois amoureux de l'eſprit de certaines perſonnes, dont le

viſage difforme & le corps contre-fait ne peut inſpirer que de l'averſion & du dégoût. Combien de fois nous ſommes-nous ſenti portez à aimer des inconnus ſur le ſimple recit de ce qu'ils avoient d'aimable, ou de ce qu'ils avoient fait, pour nous obliger ſans nous connoître. Eh quoi, Meſſieurs, on ſe ſent de la tendreſſe pour un honête homme, dont l'hiſtoire ancienne nous fait une peinture avantageuſe, on eſt touché du caractere d'un heros de Roman, juſqu'à pleurer ſur ſes avantures fabuleuſes, & nous oſerons dire que l'amour ne peut entrer que par les yeux, & qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir? La ſeule raiſon pourquoi nous n'aimons pas Dieu, c'eſt parce que nous ne le connoiſſons pas. Mais comment le connoîtrions-nous veû que nous ne daignons jamais approcher de lui par la conſideration de ſes perfections infinies? veû que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures qui nous entretiennent de ſa grandeur, & qui nous diſent que c'eſt ſa main qui les a formées, que c'eſt ſa beauté qui les pare, ſa ſageſſe qui les arrange & qui les conduit, ſa bonté qui les conſerve pour nôtre plaiſir ou pour nôtre utilité. Qui pourroit s'empécher de vous aimer, ſi tous les jours on prenoit un peu de tems pour vous étudier, ô mon Dieu, & pour voir combien vous étes aimable! Si du moins de tems en tems on faiſoit un peu de réflexion ſur cette puiſſance infinie qui a tout créé de rien, & qui ſans effort entretient toutes choſes dans un ſi bel ordre & dans une ſi conſtante regularité, ſur cette ſage providence qui s'étend ſur tout l'univers, qui conduit

châque être à ſa fin avec tant de douceur, que nul accident ne peut troubler, qui ſait faire ſervir les plus-grands déreglemens à ſes deſſeins les plus-admirables, qui s'applique aux plus-petites créatures, aux plus-petits ſoins, qui pourvoit à tout & qui ne s'embaraſſe de rien; ſur cette liberalité qui n'exclut perſonne de ſes bien-fais non pas même vos plus-mortels ennemis. Ce zele ſi deſintereſſé qui vous donne pour nôtre ſalut les mêmes empreſſemens que ſi tout vôtre bon-heur dependoit du nôtre: cette patience à ſupporter l'ingratitude & l'impieté des hommes: cette prudente douceur dont vous vous ſervez pour les ramener à leur devoir; cette facilité à leur pardonner aprés de ſi longs égaremens: cette joïe que vous cauſe leur penitence, ces récompenſes éternelles que vous préparez à vos ſerviteurs, & dont vous leur donnez dez ici-bas des gages & des avant-goûts, qui ſurpaſſent infiniment tous leurs ſervices. Entretenons-nous quelquefois de ces penſées, Chrêtiens Auditeurs, & ſi nos cœurs ne ſont plus-durs que le bronze & le marbre, nous donnerons à nôtre divin maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Quoi-qu'à vous dire ma penſée, rien ne me paroît plus-aimable en Dieu que l'amour-même dont il nous a prévenus. Il eſt juſte que nous l'aimions, quand il ne ſeroit pas infiniment aimable, parce qu'il nous a aimé infiniment. C'eſt ma ſeconde partie.

De toutes les preuves de l'amour, celle à quoi les hommes ont coûtume d'être plus ſenſibles ce ſont les bien-faits, ſoit parce que rien ne marque

mieux la grandeur de la paſſion de celui qui aime, ſoit parce que rien ne plaît tant à nôtre humeur naturellement intereſſée qu'un amour qui nous eſt utile. C'eſt auſſi par là que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer. Il nous a prévenus par mille bienfaits dont le moins conſiderable mérite toutes nos reconnoiſſances.

A force d'entendre parler de la création & de la conſervation nous nous ſommes accoûtumez à ces mots & aux choſes qu'ils ſignifient, deſorte que nous n'en ſommes preſque plus touchez, mais ſi nous voulions un peu approfondir ces deux bien-faits importans nous y trouverions deux grands motifs d'amour & de gratitude. Il me ſuffit de dire que c'eſt Dieu qui vous a créé de rien, & qui de ſon plein gré vous a fait tel que vous étes. Il pouvoit vous laiſſer dans le néant, il pouvoit vous former ſans eſprit & ſans conduite, vous donner une naiſſance obſcure, un corps infirme & horrible à voir, cependant il vous a donné du bon ſens & du naturel, il vous a fait ſain & robuſte, il vous a fait naître dans un palais, dans une maiſon où vous avez toutes choſes en abondance, & où mille perſonnes ſe ſont d'abor préſentées pour vous ſervir. Tous ces dons qui vous plaiſent tant en vous-même & par où vous plaiſez encore aux autres, c'eſt de ſa main que vous les avez receû, ſi vous étiez né ou aveugle, ou muet, ou ſourd, ou avec quelque autre défaut horrible au viſage, ou dans la taille, ſi vous aviez perdu un bras ou une jambe par quelque accident, ſi une maladie vous avoit entierement gaſté le tint, que ne donneriez-vous

point pour reparer ces défauts, & ſi un homme vous avoit rendu ou la veûë ou la parole, qu'il euſt redreſſé vôtre corps, qu'il vous euſt rendu beau de laid & de difforme que vous ſeriez, quelle obligation ne croiriez-vous pas lui avoir, & que ne feriez-vous pas pour la reconnoître?

Eh Meſſieurs, penſons un peu que c'eſt nôtre Dieu de qui nous tenons ces yeux qui nous ſont ſi chers, cette langue qui nous ſert à tant d'uſages, ces oreilles, ces bras, & toutes les autres parties qui compoſent & qui embelliſſent le corps; ſongeons qu'il n'a pas ainſi pourveû tout le monde, & quelle peine ce ſeroit pour nous d'être diſtinguez par quelque défaut viſible & conſiderable. Si l'on pouvoit s'étendre ſur tout, vous verriez que la conſervation eſt quelque choſe encore de plus-obligeant. C'eſt par elle que nous joüiſſons des preſens du Créateur, s'il ceſſoit un moment de nous ſoûtenir, de veiller ſur nous, ſur tous nos membres exterieurs, ſur toutes nos parties interieures, tout ſe dementiroit, tout fondroit, ou tomberoit dans une horrible confuſion, nous perdrions l'uſage des ſens & de toutes les facultez corporelles & ſpirituelles, nous ne joüirions de nulle ſanté, nous ſerions accablez de maladies, nous ſerions privez de cette vie que nous aimons tant. Un Medecin qui par ſon art & ſon aſſiduité, par des remedes fâcheux & un regime incommode prolonge à un vieillard déja caduc une vie malheureuſe & languiſſante, ce Medecin, dis-je, non-ſeulement eſt récompenſé, mais encore on l'aime, on l'honore, on le regarde comme une divinité, & nous ne ſavons point de gré

à nôtre Dieu, qui nous conſerve une vie douce & agréable, & une ſanté qui nous rend capables de toutes les fonctions & de tous les plaiſirs de la vie?

Ce n'eſt pas encore tout; jettez s'il vous plaît, une coup d'œil ſur tout l'univers, voïez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arroſent, tous les arbres qui la couvrent, tous les animaux dont elle eſt peuplée. Tout cela eſt à vous & c'eſt Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. Le Seigneur eſt dans toutes ces choſes, il ſe donne lui-même à vous en toutes choſes. Et non-ſeulement il eſt en elles, mais il y agit ſans ceſſe pour vôtre ſervice. C'eſt Dieu, ouï c'eſt Dieu lui-même qui vous éclaire dans le ſoleil, qui vous échauffe dans le feu, qui vous rafraîchit dans l'air & dans l'eau, qui vous réjouït dans les odeurs, qui vous enchante dans les ſons, qui vous pique dans les ragoûts, qui vous nourrit dans les viandes, qui vous charme dans les couleurs, qui vous ſert dans tout ce qui vous eſt utile, & qui vous ſert par amour & avec deſſein de vous plaire. Ce n'eſt point une illuſion, ni ſimplement une penſée de contemplatif, c'eſt une verité naturelle qu'on découvre ſans autres lumiéres que celles de la raiſon. Mon Dieu ſi je me reſſouvenois quelquefois que vous étes éternellement au tour de moi, non-ſeulement occupé à me conſerver la vie, mais encore appliqué, empreſſé, pour le dire ainſi, à conſerver tout ce qui m'environne, tout ce qui me peut être ou utile ou agréable, & à me ſervir vous-même en toutes choſes & à toutes choſes. Quel motif d'amour ne trouverois-je pas dans cette conſideration?

Que dirai-je donc du miſtére de la Rédemption & de la ſantification de nos ames, du bon-heur qu'il nous prépare dans le ciel, & de ce qu'il fait ici-bas pour nous y conduire? Le Créateur des hommes s'abbaiſſe juſqu'à ſe rendre ſemblable aux hommes, il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour ſouffrir comme eux & pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une boutique, & mourir ſur une croix pour ſauver des miſerables & pour leur donner des marques de ſon amour. Le même Dieu revient encore tous les jours couvert des eſpeces du pain, pour s'unir plus intimement à ſa créature, pour lui ſervir de viande delicieuſe,& pour prendre lui-même en elle ſes plus-grandes délices, Meſſieurs, je laiſſe cela à vos méditations. L'éloquence n'a rien à y ajoûter, ce ſont-là de ces ſujets qui confondent toutes les regles de la Rétorique, & qui effacent toutes ces couleurs.

Ie ne dois pourtant pas omettre deux ou trois conſiderations qui me paroiſſent fort propres pour exciter nôtre gratitude. La premiére c'eſt que quelques grandes, quelques ineffables que ſoient les choſes que le Seigneur a faittes pour nôtre ſalut, l'amour qui l'a porté à faire toutes ces choſes eſt encore plus-grand que les choſes-mêmes, parce qu'il eſt infini; c'eſt le même amour dont il s'aime & dont il s'aimera lui-même éternellement, de-ſorte que faittes tout ce qui eſt en vôtre pouvoir, aimez Dieu de tout vôtre cœur, de toutes vos forces, vous ne pourrez jamais reconnoître l'amour qu'il vous a porté, il vous a aimé d'un amour divin & infini, & vous

ſerez toûjours borné dans vôtre reconnoiſſance.

Quand méme nous pourrions aimer Dieu autant que uous en ſommes aimez, nôtre gratitude n'égalleroit pas pour cela les obligations que nous lui avons, car enfin nous ne l'aimerions qu'autant qu'il mérite, nous aimerions infiniment un Dieu qui eſt infiniment aimable, au lieu qu'en m'aimant il s'eſt attâché à une créature indigne de ſon amour, à une créature vile, imparfaitte, ſujette à mille foibleſſes, à mille vices, odieuſe, inſupportable au reſte des créatures, & qui a ſouvent aſſez de peine à ſe ſouffrir elle-méme.

Je paſſe plus-avant & je dis que quand nous ſerions auſſi parfaits que Dieu méme & que nôtre amour ſeroit infini comme le ſien, il auroit encore ſur nous cét avantage qu'il nous a aimé le premier, & par conſequent il nous a fait une grace, au lieu qu'en uſant de retour nous lui ferions tout au plus juſtice. Ce qui ſignale extrémement ſa charité en ce point, c'eſt dit ſaint Paul, qu'il nous a aimé non-ſeulement avant qu'il euſt nul ſujet de nous aimer, mais encore dans le tems qu'il avoit le plus de ſujet de nous haïr, dans le tems que nous l'offencions, que nous abuſions de tous ſes bien-faits, dans le tems que nous le rebuttions davantage, & que nous n'avions que du mépris pour ſon amour. *Dilexit autem non exiſtentes*, dit le dévot ſaint Bernard, *ſed & reſiſtentes*, il nous a aimé malgré-nous, il nous a fait des graces que nous ne voulions pas recevoir, auſquelles nous nous oppoſions de toutes nos forces. C'eſt ſur tout à vous ames penitentes qu'il

a témoigné cét amour incompréenſible. Ouï dans le tems que vous lui diſiez, mon Dieu, je n'ai que faire de vos avis, ni de vos inſpirations, c'eſt en vain que vous voulez me ſauver en depit de moi, je renonce à vôtre Paradis & à mon ſalut. Et moi diſoit-il en même-tems, je ne puis conſentir à ton mal-heur, je me rendrai ſi conſtant auprés de toi que tu cederas du moins à mon importunité, il faut que je te rende heureuſe de gré ou de force. Ie ſuis reſolu à vivre juſqu'au bout dans mon peché,& moi plûtôt que de t'y laiſſer mourir, je ſuis reſolu de te pourſuivre juſqu'au bout; pourquoi m'avez-vous donné la liberté, ſi vous ne m'en voulez pas laiſſer un libre uſage? Mais pourquoi aurois-je donné ma vie & mon ſang pour toi, ſi tu ne laiſſois pas de perir éternellement. *Dilexit autem non exiſtentes, ſed & reſiſtentes.*

Meſſieurs, on dit que ceux qui porterent les premiers les lumiéres de l'Evangile aux extrémitez de l'Orient, aïant commencé d'expliquer publiquement les miſtéres de nôtre foi & ſur tout celui de l'Incarnation & de la mort du Fils de Dieu, ces pauvres Barbares tout ſurpris d'une charité ſi prodigieuſe, ſi oppoſée à l'orgueïl & à la dureté de leurs divinitez infernales, ne pouvoient s'empécher de s'écrier, ô le grand Dieu! le bon Dieu que celui qu'adorent les Chrêtiens! qu'il eſt tendre, qu'il eſt bien-faiſant, qu'il eſt aimable! Mais qu'auroient dit ces Infideles,ſi on leur avoit fait entendre que ce Dieu ſi aimable que les Chrêtiens adorent, n'eſt point aimé des Chrêtiens. Quel ſeroit leur étonnement ſi enco-

re aujourd'hui on leur alloit dire.

Ouï, les Chrêtiens ont le plus-grand, le plus-puiſſant, le plus-ſage, le plus juſte, le plus liberal de tous les Dieux, & cependant ils ne l'aiment point. C'eſt lui qui les a tiré du néant, qui leur a donné tous les biens dont ils jouïſſent, qui prend ſoin de les conſerver eux-mêmes & de leur conſerver tous ſes bien-faits, il ne les perd pas un moment de veûë, il ne fait rien que pour leur utilité, & il leur rend immediatement toutes ſortes de ſervices, avec un cœur plein d'un zele & d'un amour infini; Et cependant ces ingrats ne l'aiment point. Il s'eſt chargé lui-méme de leurs pechez, il a bien voulu porter la peine qui leur étoit deûë, & tous les jours encore il ſouffre avec patience leurs rebeilions & leurs outrages, il leur pardonne, il eſt le premier à les rechercher, à leur offrir ſon amitié; il n'a que faire d'eux, & néanmoins il eſt inconſolable quand ils les perd, il ne ſe comprend pas de joïe, quand il les recouvre; en un mot il les aime au de-là de tout ce qu'on en peut dire, & toutefois il ne peut en être aimé.

A quels peuples ſi ſauvages, ſi depourveûs d'humanité, pourroit-on tenir ce diſcours, qui ne nous regardaſſent pas nous-mêmes comme les plus-durs & les plus-inhumains de tous les peuples? Que diroient-ils quand ils apprendroient que pour nous engager à cét amour on a été contraint de nous le commander, ſous peine de mort & d'une éternité de ſupplices, & que cela-même n'a peû fléchir nôtre dureté? ne s'écrieroient-ils pas, ô Ames mortes & inſenſibles! ſous quel climat,

climat, ſous quel ciel de fer & de bronze, ſur quelle terre barbare & maudite habitent ces hommes ſans cœur, ces hommes de marbre & de glace ? Seigneur nous ſommes trés-dignes de tous ces reproches ; mais ſi vous n'amoliſſez nos cœurs par vôtre grace, nous y ſerons auſſi inſenſibles qu'à tous vos bien-faits. *Da quod jubes, & jube quod vis.* Il faut que vous nous donniez vous-même avec bonté cét amour que vous exigez de nous avec tant de juſtice. Tout ce que nous pouvons faire de nôtre part, c'eſt de penſer ſouvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimé malgré nôtre peu de mérite, c'eſt de vous demander ſouvent ce que vous nous avez commandé, afin que l'aïant obtenu de vôtre miſericorde infinie, nous commencions au plûtôt à faire ici-bas ce que nous devons continuër durant l'éternité bien-heureuſe. *Amen.*

SERMON LXXIII.

DE L'HUMILITE' Chrêtienne.

Miſerunt Judæi ab Hieroſolymis Sacerdotes & Levitas ad Ioannem, ut interrogarent eum; Tu quis es?

Les Juifs de Jeruſalem envoïerent des Prêtres & des Levites à Saint Iean, pour lui faire cette demande; Qui êtes vous? S. Jean, c. 1.

Tous les Chrêtiens ont un ſujet continuël de s'anéantir devant Dieu dans leurs cheûtes paſſées; le peril où ils ſont de retomber les doit humilier. I'ai peché, je puis pecher ſont deux conſiderations qui doivent étouffer l'orgueïl.

DE tous les vices de l'homme, le plus-naturel, celui dont il eſt plus-difficile de nous guerir, c'eſt l'orgueïl. Les précautions que

Dieu a priſes pour nous en défendre, ont toutes été priſes inutilement. La boue de nôtre naiſſance, la corruption du ſepulchre, la reſſemblance preſqu'entiére que nous avons avec les plus-ſales animaux, nos paſſions, nos foibleſſes, nos erreurs, nôtre ignorance, tout cela ne peut nous humilier, nous ſommes mortels, terreſtres, aveugles, impuiſſants, variables, nous ne ſommes rien de nôtre fond, & nous ne laiſſons pas d'étre orgueïlleux. Mon Dieu, qui eſt-ce qui pourra donc nous guerir d'un mal ſi opiniâtre ? Comment pourrons-nous aquerir cette humilité ſi importante, ſi néceſſaire à tous les Chrêtiens, ſans quoi il ne peut y avoir ni ſainteté, ni dévotion, ſans quoi il n'y a pas même de ſalut pour nous ? Ie ne ſai, ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'un moïen fort efficace pour nous inſpirer cette vertu, ce ſeroit de nous faire ſouvent la même demande, que l'on fait aujourd'hui à Saint Iean-Baptiſte, & qui lui donne occaſion de prattiquer des actes d'une humilité ſi profonde. *Tu quis es ?* Qui étes-vous ? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui, Chrêtiens Auditeurs, & que je vous oblige à rentrer un peu en vous-mêmes, pour ſavoir ce que vous avez à me répondre.

Ce ſujet qui nous eſt ſi utile en tout tems, me paroît encore plus-propre pour ce tems où nous ſommes. Nous ſongeons tous à nous préparer à la naiſſance du Redempteur, à cette grande Fête où le Ciel a coûtume de verſer de ſi grandes graces, ſur les ames qu'il trouve diſpoſées à les recevoir. I'eſpere que tous ceux qui ſont ici, s'y diſpoſeront cette ſemaine, en multipliant leurs

priéres & leurs aumônes, en faiſant avec une grande exactitude le jeûne des Quatre-tems, en contemplant dans une plus-grande retraite, les admirables ſentimens de MARIE enceinte de JESUS-CHRIST, & de JESUS enfermé dans le chaſte ſein de MARIE. Mais il ne faut pas oublier que la diſpoſition que les Prophetes, que le Précurſeur de JESUS-CHRIST, que l'Egliſe elle-même nous recommande davantage, c'eſt l'humilité. C'eſt à cette vertu qu'eſt promiſe la plenitude des benedictions, que JESUS-CHRIST nous doit apporter en naiſſant : *Omnis vallis implebitur :* Toute vallée, c'eſt-à-dire, toute ame humble & pénetrée de la connoiſſance d'elle-même & de ſon néant, ſera remplie & comblée de faveurs celeſtes. Addreſſons-nous à MARIE, qui a été ſi humble dans la plus-haute élevation, & qui par ſon humilité mérita de concevoir le divin Enfant, dont nous attendons la naiſſance. *Avec Maria.*

Quand je vous demande qui vous étes, Ame Chrêtienne, *Tu quis es* ? je ne deſire point ſavoir ni quels ſont vos revenus, ni quel rang vous tenez à la Cour, ni quel emploi vous avez dans le Roïaume, vos richeſſes, vos charges, vos qualitez ſont à vous, mais elles ne ſont pas vous-même ; je ne prétens pas non plus m'informer de vôtre nobleſſe, ce ſeroit pour connoître vos peres & vos aïeuls mais non pas vous, qui pouvez avoir corrompu leur ſang & dégeneré de leur vertu : Et non-ſeulement je ne veux examiner que ce que vous étes vous-même, mais encore que ce que vous étes par vous-même. Ie ſai

que Dieu vous a fait raiſonnable en vous créant, & que par la rédemption le Fils de Dieu vous a fait Chrêtien, ſi vous êtes charitable, patiant, plein de foi & d'amour pour Dieu, ce ſont des dons ſurnaturels que vous tenez du Saint Eſprit. Pour les talens naturels comme la force, la beauté du corps, la vivacité, & la délicateſſe de l'eſprit, ſi vous aviez peû vous donner ces avantages, vous pourriez ſans doute vous les conſerver, vous avez reçeû tout cela dans le ſein de vôtre mere, & vôtre mere elle-même ne ſait comment tous ces biens vous ſont venus.

Il eſt vrai, me direz-vous, je ne ſuis que cendre & pouſſiere, c'eſt tout ce que je me puis attribuër, mais cette cendre même & cette pouſſiere dont vous êtes compoſé, ne l'a devez-vous pas à celui qui l'a tirée du néant ? Faittes-moi voir quelque choſe en vous, quelque qualité que vous n'aïez reçeûë de perſonne, qui ne ſoit point empruntée, qui vous appartienne veritablement, il n'y en a point d'autre en nous, Chrêtienne Compagnie, que la qualité de pecheur. C'eſt pourquoi quand on nous demande ce que nous ſommes, *Tu quis es ?* Qui êtes-vous en vous-même & de vous-même ? Ie ſuis pecheur, c'eſt tout ce que nous pouvons répondre, & c'eſt ce que nous pouvons tous répondre. Il eſt peu de Saints qui n'aïent peché, il n'en eſt aucun qui ne ſoit capable de pecher, il n'en faut pas davantage pour porter avec juſtice le nom de pecheur, & par-conſequent pour avoir un ſujet continuël de nous anéantir devant Dieu. Ie m'en vais tâcher d'éclaircir cette verité dans les deux parties de cét entretien.

Je montrerai dans la premiére, combien les cheûtes paſſées nous doivent cauſer de confuſion : Dans la deuxiéme, combien nous devons être humiliez par la veûë du peril où nous ſommes de rétomber. I'ai peché, je puis pecher, voila deux conſiderations qui doivent étouffer l'orgueïl dans une ame qui n'a pas perdu toute raiſon, & à qui il reſte un peu de Chriſtianiſme. C'eſt tout le ſujet de ce Diſcours.

Comme l'humilité eſt une vertu de la Philoſophie Chrêtienne, que la morale des Païens avoit ignorée, il ſemble que les Saints Peres aïent pris un ſoin tout particulier de nous en découvrir la nature & tous les effets. Saint Anſelme dit, qu'il y a ſept degrez d'humilité ; Saint Benoît en rapporte huit, & Saint Grégoire le Grand en comte juſqu'à douze ; mais pour ne dire ici que ce qui nous eſt préciſement néceſſaire pour nôtre ſujet; il eſt certain que l'humilité dont nous parlons, ne conſiſte pas ſimplement à nous connoître, mais à une certaine confuſion, à une certaine horreur qu'on a de ſoi en ſuitte de cette connoiſſance.

Lors que je me conſidere avec un peu d'attention, je trouve en moi quelque choſe d'honteux, & dont j'ai ſujet de rougir, j'en conçois du mépris & de la haine pour moi-même, & je reconnois que je ſuis digne d'être mépriſé & d'être haï de tout le monde, c'eſt-pourquoi je me cache le plus que je puis, je ne marche plus que la teſte & les yeux baiſſez, je n'oſe preſque ouvrir la bouche pour dire mon ſentiment, ſi l'on me calomnie, ſi l'on me mal-traitte, je ſouffre en ſilence

tous ces outrages, parce que je crois les avoir trés-bien méritez.

C'eſt l'image que JESUS-CHRIST nous a luiméme tracée de l'humilité dans la perſonne du Publicain. Il nous repréſente ce pecheur au plus-bas du Temple de Ieruſalem, qui n'oſe ni s'approcher de l'autel, ni méme regarder le ciel. Un Phariſien orgueïlleux l'enviſage avec dédain, le met au nombre des ſcelerats & des voleurs, & bien-loin de s'en offencer & de s'en plaindre, il convient qu'il eſt en effet un grand pecheur, & demande grace en frappant ſa poitrine, & ſe proſternant contre terre. *Et Publicanus à longè ſtans, nolebat nec oculos ad cœlum levare, ſed percutiebat pectus ſuum, dicens Deus propitius eſto mihi peccatori.* O ſainte humilité, belle & toute puiſſante vertu qui deſarme Dieu, qui te fais aimer & des Anges & des hommes, qui efface les pechez, qui nous tire de tous les perils, qui repare, qui rétablis toutes choſes avec tant de facilité, qui donne aux autres vertus un luſtre & un éclat ſi particulier, qui ſais l'art de reléver nos propres défauts & nos plus-grandes miſeres, & de nous en faire un plus-grand mérite, comment eſt-ce que nous pouvons t'aquerir & te conſerver éternellement ? Cela ne doit être nullement difficile à quiconque a commis un peché mortel ? Et qui eſt aſſez heureux pour n'en avoir jamais commis, ou pour n'en avoir commis qu'un ſeul ?

En pechant, Chrêtiens Auditeurs, nous avons fait l'action la plus-honteuſe, c'eſt-à-dire la plus-oppoſée à toute juſtice, à toute droite raiſon, à toute ſorte de bien-ſéance, & par-conſequent la

plus-humiliante qu'il eſt poſſible d'imaginer. J'ai offencé Dieu ; ſa Grandeur, ſa Majeſté infinie devoit me tenir dans le reſpect, ſi j'avois été raiſonnable, ſa bonté, ſon excellence, ſes divines perfections m'auroient ſans doute forcé à l'aimer, ſi j'avois eû quelque ſentiment humain ; Peut-on porter plus-loin la brutalité, que d'outrager un bon Maître, de qui on n'a jamais reçeû que du bien, & qui eſt le ſeul de qui l'on peut attendre ſa fortune pour le tems, pour l'éternité ? Meſſieurs, de quelque biais qu'on enviſage l'offence de Dieu, il eſt impoſſible d'y trouver quelque choſe qui l'a juſtifie, qui en couvre, ou qui en diminue la honte. Toutes les veritables lumiéres ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles, ne pouvant ſervir qu'à la mettre dans un plus-grand jour.

Ie dis bien davantage, tout ce qu'il y a de honteux dans les choſes dont nous rougiſſons naturellement, tout ce que l'honneur, le bon ſens, la vertu morale condanne dans les actions les plus-ridicules & les plus-noires, tout cela eſt ramaſſé dans un ſeul peché mortel. Ie ne parle point ici de la laideur, de la pauvreté, de l'obſcurité de la naiſſance, de certaines maladies qui ne ſont pas néanmoins des fruits du deſordre. Ie ſai rougir de toutes ces choſes, mais cette honte n'eſt pas naturelle, elle eſt un effet de la corruption de nôtre eſprit, qui abuſe de tous les mouvemens de la nature, qui en confond l'uſage, ou qui s'aveugle lui-même à l'égar de la gloire & de l'infamie. Les veritables ſujets de confuſion ſont certaines actions qui mettent au jour nôtre imprudence, nôtre lâcheté, nôtre perfidie, qui mar-

quent de l'emportement, de l'ingratitude, de l'injuſtice, & de l'impiété. Un Miniſtre experimenté dans les affaires, qui s'eſt endormi dans une occaſion où il s'agiſſoit de tout, qui a pris le change, qui a donné fortement dans le panneau qu'on lui a tendu ; Cét homme, dis-je, n'oſe plus paroître, il s'imagine que tout le monde lui réproche ſon inconſideration & ſa négligence. Un général qui a fuï devant un ennemi qu'il pouvoit combattre & défaire fort aiſément, s'il ſe remontre à la Cour, ce n'eſt qu'avec une confuſion qui fait pitié à ſes plus-grands ennemis. Un Magiſtrat qui ſe pique de moderation, & qui s'eſt emporté ridiculement en quelque rencontre. Un faux ami qui aura été ſurpris dans une lâche traïſon. Un homme qui veut paſſer pour honnête, & qui eſt accuſé & convaincu d'être un ingrat, & de rendre le mal pour le bien. Une femme qui par pure débauche a manqué de fidelité à un mari fort aimable, & s'eſt abandonnée à un miſerable valet. Un avare qui a commis une injuſtice manifeſte, ou un meurtre pour s'enrichir. Un impie dont les ſacrileges ſont venus à la connoiſſance du public, toutes ces perſonnes ont aſſeûrement ſujet de rougir & de mourir de honte. Qui nous donnera donc les yeux & les lumiéres des Saints, pour nous faire voir comment toutes ces ſortes d'infamies ſont ramaſſées dans un ſeul peché, & de combien le peché eſt encore plus-infame & plus-odieux que tout cela ? Qui pourra jamais comprendre la ſotiſe & la folie d'un pecheur, ſa foibleſſe, ſon peu de courage, la lâcheté de ſon procedé, ſa brutalité, ſon humeur cruelle & inte-

reſſée, ſon inſenſibilité aux bienfaits qu'il a reçeûs, & la profanation horrible qu'il fait des choſes les plus ſacrées ?

Adam n'eût pas plûtôt mangé du fruit défendu, qu'il chercha les ténebres pour couvrir ſa honte, dit Saint Ambroiſe, c'eſt qu'il fut éclairé d'une lumiére qui lui fit voir la difformité du peché ; c'eſt qu'aprés ſa deſobéiſſance il ſe trouva ſi indigne de vivre, & de voir le jour ; que quoiqu'il n'y euſt que lui d'homme ſur la terre, il ſe ſeroit volontiers enterré tout vif pour s'épargner l'horrible confuſion qu'il ſouffroit. Caïn qui pecha le premier aprés ſon pere, ne ceſſa d'errer depuis ſon crime dans les plus épaiſſes forêts, il évitoit par tout la rencontre de ſes freres, il craignoit les yeux de ſes propres enfans, il ne croïoit pas que perſonne le puſt ſouffrir dans le monde, couvert comme il étoit d'une ſi grande ignominie.

On s'étonne quelquefois de voir la modeſtie & la profonde humilité des plus-grands Saints. Pour moi, Meſſieurs, quand ils auroient paſſé leur vie dans une parfaitte innocence, je ne m'en étonnerois pas, mais s'ils ont commis un ſeul peché mortel en leur vie, je m'étonnerois extrémement, ſi avec les lumiéres qu'ils ont reçeûës, ils étoient moins confus, moins humiliez qu'ils ne le ſont.

Mais la penitence ne les a-t-elle pas entiérement purifiez de cette tâche honteuſe ? Il y a bien de l'apparence, mais quand ils en auroient une certitude entiére, pour nous conſerver dans l'humilité, il n'eſt pas néceſſaire que le peché ſubſiſte

en lui-même, pourveû qu'il ſoit encore dans nôtre ſouvenir. C'eſt aſſez d'avoir commis une fois en la vie une action infame, pour être infame toute ſa vie. Un homme qui s'eſt porté à cét excés de rage & d'ingratitude, que d'ôter la vie à celui qui l'a lui avoit donnée ; un traître qui a vendu ſa patrie, & tué ſon Prince, un voleur, un faux témoin quelque grace qu'on lui faſſe, quoiqu'il obtienne ſon abſolution, ou par la faveur de ſes amis, ou par l'indulgence de ſes juges il ne laiſſe pas d'être noirci pour le reſte de ſes jours, il ne laiſſe pas de ſe bannir volontairement de ſon païs, & d'aller chercher dans une province étrangere, & ſous un nom emprunté, une retraite contre l'ignominie qui le ſuit par tout.

Les Iuifs qui vivent encore en quelques endroits du monde, ne ſont que les deſcendans de ceux qui firent mourir nôtre Rédempteur, ils n'ont eû nulle part à la felonie de leurs peres, & cependant ce crime fut ſi noir, que plus de ſeize cens ans n'en ont pû effacer la honte ; on regarde encore cette mal-heureuſe nation, comme la lie & le rebut de l'univers, elle eſt aujourd'hui & elle ſera toûjours un objet de mépris & de malediction. Un Chrêtien qui a peché mortellement, ſi nous en croïons l'Apôtre Saint Paul, à crucifié JESUS-CHRIST, il l'a fait mourir, pour ainſi dire, de ſes propres mains, il n'en faudroit pas davantage pour deshonorer ſa poſterité juſqu'à la derniére generation, mais pour lui il faut qu'il ſoit ou bien dur ou bien aveugle, s'il n'y trouve pas un trés-grand ſujet de s'humilier juſqu'à la mort.

Je conviens néanmoins, Chrêtiens Auditeurs, qu'il y a des ames aſſez brutalles, aſſez inſenſibles pour s'endurcir avec le tems au ſouvenir des plus indignes actions, mais il me ſemble que la veûë du ſupplice dont on s'étoit rendu digne, eſt toûjours quelque choſe de fort penible & de fort humiliant. Tel qui aura l'imprudence de ſe vanter de ſes vols & de ſes meurtres, ſera confondu & accablé, ſi on vient à lui reprocher qu'il a mérité la corde, qu'il a échappé ou le foüet ou la galere. Si cela eſt vrai, je ne ſai comment une perſonne qui a peché mortellement, peut ſe reſſouvenir du ſupplice qui lui a été préparé, & avoir encore quelque ſentiment d'orgueil. C'eſt un grand bon-heur pour la plûpart de nous, que nous aïons eû à faire à un Dieu infiniment bon, car s'il nous avoit fait juſtice, nous brûlerions préſentement avec ces deſeſperez, ſur qui ſa colere exerce une ſi terrible vengeance. Si à l'heure qu'il eſt nous ne grinçons pas les dens au milieu de ces feux épouvantables, on peut dire qu'il n'a pas tenu en nous, nous avons fait plus qu'il ne falloit pour cela, nous avons été entre les mains de nôtre juge atteints & convaincus de crimes dignes d'un tourment éternel, nous avons été, pour ainſi dire, juſques ſous la potence & ſur l'échelle, & dans le tems que nous étions en ce déplorable état, on en a exécuté mille autres qui n'étoient pas plus-méchans que nous, qui l'étoient peut-être beaucoup moins. On voit encore dans les enfers la place qui nous avoit été deſtinée, & peut-être que cent millions de damnez blaſphément Dieu, & le blaſphémeront éternellement,

de ce qu'il nous a épargnez, nous qui étions moins dignes qu'eux d'une ſi grande indulgence. Cette penſée a tenu les plus-illuſtres penitens dans une profonde humilité ; quelque ſaints qu'ils aïent été depuis leur converſion, ils ſe ſont toûjours regardez comme des excremens de l'enfer, comme le rebut des demons, ils ſe ſont comparez à des dannez, & en cela ils ſe ſont fait juſtice à eux-mêmes.

Ie parle, Meſſieurs, d'un Saint Pierre, d'une Magdeleine, d'un Saint Auguſtin, de ceux-là-mêmes qui ont été aſſeûrez de leur réconciliation, & qui ont été obligez de la croire comme un article de foi. Car pour nous qui ignorons encore ſi nos pechez nous ont été pardonnez, nous avons bien d'autres ſujets de nous humilier & de nous anéantir. Il faut avoûër, Chrêtienne Compagnie, que le comble de l'humiliation pour une ame qui a perdu la grace de Dieu, quand elle n'auroit peché qu'une ſeule fois, c'eſt qu'elle ignore ſi elle l'a recouvrée. Ie ſai qu'il y a des Téologiens qui croïent qu'on peut être aſſeûrez d'avoir reçeû le pardon de ſes fautes d'une certitude Téologique, c'eſt-à-dire la plus-grande qu'on puiſſe avoir en ce monde aprés celle de la Foi ; il y en a même qui ont avancé qu'aprés une penitence raiſonnable, on pouvoit croire qu'on a reçeû la remiſſion, auſſi fermement qu'on croit que Iesus-Christ eſt dans une Hoſtie, ſur laquelle on a veû prononcer les paroles ſacramentelles. Mais ſans m'arrêter à expliquer ces opinions, qui ont pourtant fort beſoin d'être expliquées, c'eſt une verité catôli-

que, qu'on ne peut avoir de certitude en ce point, qui exclue toute ſorte de doute, & par conſequent qui nous empéche de trembler. Ie ſai bien, helas je ne le ſai que trop, que je me ſuis revolté contre Dieu, que je l'ai contraint de me haïr, mais quelque effort que j'aïe fait depuis pour rentrer en ſon amitié, je ne puis ſavoir ſi j'en ſuis venu à bout.

Saint Auguſtin avoit coûtume de dire, que les Prêtres qui avoient vécu le plus-ſaintement ne devoient pas laiſſer de faire penitence à la mort, dans l'incertitude où ils étoient que leur premier repentir euſt été accepté de Dieu. C'étoit une choſe terrible, dit Saint Iean Climaque, de voir dans le deſert certains penitens qui durant l'eſpace de trente années, s'étoient punis eux-mêmes par toutes ſortes de rigueurs, qui avoient conſumez leurs yeux à force de pleurer, qui avoient épuiſez leurs veines de ſang, à qui il ne reſtoit plus ſur les os qu'une peau ſeche, ridée, murtrie par les chaînes dont ils étoient chargez, enfin à demi rongée des vers, demander encore en mourant d'une voix lamentable, à ceux qui les exôrtoient à la confiance, eh quoi penſez-vous bien que Dieu nous ait accordé ſa miſericorde. Chrêtienne Compagnie, lors que vous avez offencé Dieu, vous avez commis une faute, que toutes les larmes des Penitens, tous les jeûnes des Anachoretes, tout le ſang des Martirs, que toutes les peines de cette vie & tous les ſupplices de l'autre ne ſont pas capables de reparer; qui vous a donc dit que vous l'avez effacée, vous qui n'avez peut-être pas fait un jeûne à cette in-

tention, qui n'avez pas verſé une larme, qui continuez à choïer vôtre corps, à l'épargner, à lui procurer tous ſes aiſes & toutes ſortes de délices. Vous avez demandé pardon à Dieu comme David, mais ne vous l'a-t-il point refuſé comme à Saül, comme à Baltazar, comme à Antiochus, comme à Iudas & à pluſieurs autres ? *Nihil mihi conſcius ſum*, diſoit Saint Paul, *ſed non in hoc juſtificatus ſum, qui autem me judicat Dominus eſt.* Je ne me ſens coupable de rien, mais cela ne veut rien dire, c'eſt le Seigneur qui me doit juger, & il ſe peut faire que ſon jugement ſoit tout oppoſé au témoignage que me rend ma conſience ; *Qui autem me judicat Dominus eſt.*

Mais ſi depuis ma converſion, non ſeulement je ne ſuis plus retombé, mais que j'aïe embraſſé les exercices de charité & de mortification, ſi j'ai conceû un amour particulier pour la priére, ſi je vis dans un grand éloignement du monde, & de tout ce que le monde eſtime. Si cela eſt, Dieu ſoit éternellement loûé, vous avez lieu ſans doute de vous réjoüir. O les bonnes marques d'une veritable réconciliation, que cette haine du monde, & cét amour pour la retraité & pour la priére. Souvenez-vous toutefois que ces marques ne ſont pas abſolument infaillibles, & que bien-loin de vous diſpenſer de craindre, & d'avoir des bas ſentimens de vous-même, je les tiens toutes pour trés-ſuſpectes, ſi elles ne ſont accompagnées de crainte & d'humilité.

C'eſt-pourquoi je me ſuis toûjours défié de ces dévots qui ſont ſi contens d'eux-mêmes, & qui ne le ſont quaſi que d'eux-mêmes. Qui ne ſont

pas plûtôt ſortis de leurs deſordres qu'ils s'érigent en cenſeurs publics, dont la principale vertu eſt un zele aveugle & inconſideré, qui prétend réformer tout l'univers ; de ces ſaints & de ces ſaintes qui cherchent à ſe diſtinguer des autres, qui ſe piquent de ſavoir les ſecrets de la vie ſpirituelle, qui croïent que l'on ne peut s'éloigner de leur conduite ſans s'égarer, qui ſe comparent, qui ſe préferent en ſecret à toute la terre. Quand ces perſonnes auroient le bon-heur de converſer avec les Anges, quand elles ſeroient parvenuës au plus haut degré de la contemplation, tout cela ne me perſuaderoit pas de leur ſainteté, je douterai toûjours ſi ce n'eſt point le demon qui ſe joûë d'elles. Ie ne veux point de conſolation, dit le bon Thomas à Kempis qui ôte la componction, je ne veux point de raviſſement qui raviſſe l'humilité : D'ailleurs tout le monde convient, que la charité eſt le lien de la perfection, qu'elle en eſt le comble, qu'elle eſt la perfection même. Or cette vertu, ſelon la definition de Saint Paul, ne differe que trés peu de l'humilité, ou du moins elle ne ſauroit être ſans elle. *Charitas patiens eſt :* La charité, dit-il, eſt patiente, parce que les perſonnes qui en ſont remplies ſe croïent dignes de tout mépris, & même des plus-grands ſupplices, & ainſi elles trouvent toûjours qu'on les épargne, lors même qu'on les traitte le plus-durement : *Benigna eſt ;* Elle eſt douce & indulgente, parce qu'elle penſe avoir beſoin elle-même qu'on lui pardonne beaucoup de choſes ; *Non æmulatur, non inflatur.* Un cœur que l'amour de Dieu poſſede, ne s'enfle point

point de ſa réputation, il n'eſt point jaloux de celle d'autrui. *Non eſt ambitioſa.* Il ne recherche point l'honneur, parce qu'il s'en juge tout-à-fait indigne. *Non cogitat malum.* La charité ne forme point de ſoupçon deſavantageux, elle ſe perſuade que tout le monde eſt bien intentionné, & que les plus-méchans ſont encore meilleurs qu'elle. De ſorte, Meſſieurs, que ſi la honte que mes pechez paſſez me doivent cauſer, ſi le ſouvenir du ſupplice que j'ai échappé, à la verité, mais dont je m'étois rendu digne, ſi l'incertitude où je ſuis d'être ſorti d'un état ſi infame & ſi dangereux, n'eſt pas capable de m'humilier, ce défaut d'humilité, ſi je viens à m'en apperçevoir, doit faire crever mon orgueïl, puiſque je ne puis avoir de marque plus convainquante que je n'ai nul amour de Dieu, & par-conſequent nulle vertu.

Non ſans doute ce n'eſt pas veritable ſainteté, ce qui m'enfle & me remplit de l'eſtime de moi-méme, puiſqu'on ne peut être vraiment Saint qu'on ne ſoit humble. Que me ſert-il de n'être plus-colere, intemperant, impudique, ſi je ſuis ſuperbe, qui eſt un vice encore pire que tous ceux que j'ai quittez. Les Phariſiens étoient grands obſervateurs de la loi, ils étoient fort liberaux envers les pauvres, tout cela n'a pas empéché qu'ils n'aïent été maudits de Jesus-Christ, parce qu'ils n'étoient pas humbles. Lucifer n'a aimé ni les richeſſes ni les plaiſirs, il n'étoit pas même ſuſceptible de ces paſſions, il ne laiſſe pas d'être le plus-grand ennemi de Dieu & le chef des reprouvez, parce qu'il s'eſt trop aimé ſoi-même Ie ne ſuis pas ſemblable au reſte des hom-

mes qui s'enrichissent du bien d'autrui, & qui font gloire de leurs adulteres: *Non sum sicut cæteri hominum raptores adulteri.* Mais je suis semblable au demon, & peut etre que j'ajoûterai bientôt à l'orgueil de celui-ci l'avarice & l'incontinence des autres, c'est un second motif d'humilité que nous fournit la qualité de pecheur, qui nous est propre. Ie suis pecheur non-seulement parce que j'ai peché, mais parce que je puis encore pecher. C'est la seconde Partie.

C'est une verité Catolique que la grace de la perseverance est essentiellement une pure grace, c'est-à dire qu'il n'est point d'action quelque héroïque qu'elle puisse etre, point de vie si pure & si sainte qui puisse la mériter. De cette proposition il est aisé de conclure qu'il n'est point d'homme si saint qui ne soit capable de pecher mortellement, qui aprés avoir peché ne puisse mourir dans l'impenitence, & par-consequent qui ne puisse être damné. Mais cela arrivera-t-il effectivement, ou n'arrivera-t-il pas; c'est un secret que Dieu s'est reservé à lui-seul, & qui doit tenir tout le monde dans l'humilité & dans la crainte. Car je dis en premier lieu, que la sainteté qui nous éloigne du mal ne nous affranchit pas du peril de le commettre, tout de même qu'un homme qui grimpe une montagne s'éloigne bien du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet, mais il n'en est pas moins prés pour cela de retomber, tout ce qu'il gagne à cét égar en montant, c'est d'être exposé à une cheûte plus-funeste. C'est pour cela qu'un Saint bien-loin de vivre dans une plus-grande sûreté qu'un homme d'une vertu mediocre, au contraire dit Saint Iean Cri-

ſoſtôme, celui-là doit craindre encore davantage, que celui-ci, parce que le peril de tomber étant égal pour l'un & pour l'autre, le premier tomberoit de plus-haut, & ſe feroit des plaies plus-mortelles. C'eſt ainſi qu'un recouvreur de quelque Palais, dit le même Saint, ſent redoubler ſa fraïeur à meſure qu'il s'approche du faiſte. Et non-ſeulement il n'eſt point d'homme ſi ſaint qui ne puiſſe pecher à chaque moment, mais il n'eſt point de peché ſi énorme ni ſi honteux qu'il ne ſoit capable de commettre : *Non eſt peccatum, quod facit unus homo, quod non poſſit facere alter homo.* C'eſt l'incomparable Saint Auguſtin. Que cela eſt humiliant, Chrêtiens Auditeurs, pour qui veut un peu l'approfondir. Vous vous applaudiſſez peut-être lors que vous apprenez qu'une perſonne de vôtre profeſſion, de vôtre âge, que vôtre voiſin, ou vôtre voiſine eſt tombé dans le deſordre, il vous ſemble que vous avez ſujet de vous préferer à eux, & d'admirer vôtre vertu & vôtre conſtance. Pour moi je vous avoûë que rien n'eſt plus capable de rabattre mon orgueïl qu'un accident de cette nature ; Eh quoi, ſi je marche avec pluſieurs autres par un ſentier étroit ſur le bord d'un précipice, eſt-il rien qui puiſſe me cauſer plus de fraïeur, que de voir tomber à mes yeux la plûpart de mes compagnons de voïage ?

Depuis le peché du premier homme on peut dire que nous ſommes tous malades du même mal, la concupiſcence déchaînée cauſe en tous les mêmes ravages : Quand je vois que mon frere peche, que par la violence de ſes paſſions il eſt emporté dans le crime, puis-je ne trembler pas

moi-même, qui me ſens le même empéchement, la méme foibleſſe ? n'ai-je pas une nouvelle raiſon d'appréender en le voïant mourir de la même maladie dont je ſuis atteint ? Eſt-il poſſible, diſoit autrefois un Saint Solitaire, lors qu'il voïoit commettre quelque faute conſiderable : Eſt-il poſſible que je puiſſe être tenté de cette action ſcandaleuſe, ou ce peché infame, ce ſacrilége, que je puiſſe méme ſuccomber à cette tentation ; peut-être que ſi je me fuſſe trouvé dans la méme occaſion, j'aurois commis la méme faute, je m'y trouverai peut-être un jour, & qui m'a dit que je ſerai plus-fort que ce malheureux qui s'eſt laiſſé vaincre ?

Ie dis en troiſiéme lieu, que non-ſeulement il n'eſt point de peché ſi énorme que les plus-grands Saints ne puiſſent commettre, mais j'ajoûte qu'il en eſt peu que de trés grands Saints n'aïent commis effectivement. Ie me ſens ſaiſi de crainte quand je penſe que c'eſt une verité de foi, que méme les gens-de-bien peuvent ſe précipiter dans les derniers déreglemens, mais quand j'apprens que l'expérience a confirmé dans tous les ſiécles, & confirme encore tous les jours cette verité, peu s'en faut que je ne me tienne déja pour perdu, & je n'ai point de peine à me comter parmi les plus-grands pecheurs. Quoi David l'homme ſelon le cœur de Dieu, eſt devenu adultére & parricide ; Salomon le plus-ſage, le plus éclairé, le plus-religieux de tous les Princes, a adoré des Idoles d'or & d'argent ; Saint Pierre le chef des Apôtres, la pierre fondamentale de l'Egliſe a renoncé Jesus-Christ. Ie trouve dans l'hiſtoire de l'Egliſe des Martirs, des corps à demi-brûlez,

à demi-mangez des beſtes, qui ſe ſont laiſſez ſurprendre aux ruſes de l'ennemi ; des Anachoretes conſumez de jeûnes qui n'ont pû réſiſter aux attraits de la volupté. Helas, Seigneur, ne nous expoſez pas aux tentations, car comment ne plierons-nous point où tant de braves ; où vos plus-grands ſerviteurs ont ſuccombé.

Ce n'eſt pas tout, Chrêtiens Auditeurs, les plus-Saints peuvent perdre la grace de Dieu, ils la peuvent perdre par les plus-horribles pechez ; ils la peuvent méme perdre pour ne la recouvrer jamais ; ils ne ſavent point s'ils perſevereront: La prédeſtination des hommes eſt un miſtére caché, & dont il ne faut pas juger par nôtre diſpoſition préſente ; quelque bon que vous ſoïez vous pouvez changer pour ne changer plus, quelque bon que vous ſoïez vous avez encore à craindre, & pour vôtre inconſtance dans le bien, & en ſuitte vôtre ôſtination dans le mal. C'eſt dans cette conſideration que je trouve un remede admirable contre ces mouvemens d'orgueïl qui nous portent à mépriſer les pecheurs ; où à nous préferer à eux en quelque maniére que ce ſoit: Cét homme eſt méchant, je me crois bon, peut-être que je me trompe en l'un & en l'autre de ces ſentimens ; mais quand ces ſentimens ſeroient veritables, il ſe peut faire toutefois que cét homme ſoit prédeſtiné, & que je ſois réprouvé. Il peche aujourd'hui peut-être pour ſe relever demain ; & peut-être que je pecherai demain pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pecheur ne ſera pas quelque jour un ſecond Saint Auguſtin, tandis que je finirai peut-étre auſſi mal que ce

Saint avoit commencé, peut-être que Dieu l'a deſtiné pour être un modelle de penitence, & moi pour être un exemple de terreur à tous les préſomptueux.

Combien connois-je de perſonnes qui m'ont autrefois ſcandaliſé, & dont les bons exemples m'édifient aujourd'hui & me couvrent de confuſion. Lors que le bon Larron rempliſſoit les bois de meurtres & de voleries, auroit-on penſé qu'il duſt monter au ciel avec IESUS-CHRIST, au contraire lors que Iudas ſuivoit le Sauveur, qu'il faiſoit des miracles en ſon nom, euſt-on pû croire qu'il étoit pour deſcendre dans les enfers au méme tems que le Fils de Dieu mouroit pour en délivrer le genre-humain; Simon le lepreux jugeoit Magdeleine en ſon cœur, & dans ce même moment Dieu la juſtifioit & la combloit de mille graces, on la traittoit encore de proſtituée, & elle étoit déja aprés MARIE la plus-fidéle épouſe que le Saint Eſprit euſt ſur la terre. Enfin les Phariſiens ont condanné ſon luxe & ſes diſſolutions, & elle condannera quelque jour leur incrédulité & la dureté de leur cœur.

Aprés toutes ces conſiderations, comment ſe peut-il faire, Chrêtiens Auditeurs, que nous aïons quelque ſentiment de vaine gloire? Quand Dieu nous réveleroit que nous ſommes parvenus à un haut degré de perfection, & qu'il nous répondroit de nôtre perſeverance, nous n'aurions pas même alors ſujet de nous élever. Une ame ſainte eſt comme une pauvre païſanne à qui on a ôté ſes haillons pour l'habiller à la roïalle, elle doit être toute honteuſe de ſe voir révêtuë d'habits

qui ne lui appartiennent pas, & qui ſont ſi peu convenables à ſa baſſeſſe & à ſon extréme pauvreté. Quand nous ſerions aſſeûrez de perſeverer dans le bien juſqu'à la mort, il y auroit lieu de ſe réjoûïr ſans doute, mais non pas de s'enfler d'orgueïl, puis que méme en ce cas la perſeverance ne ſeroit pas le fruit de nos mérites, ce ſeroit toûjours un pur effet de la miſericorde de Dieu, une grace entiérement gratuite; mais il s'en faut bien que nous ne ſoions en des termes ſi avantageux; nôtre vie paſſée nous doit faire horreur, aujourd'hui méme nos meilcures actions ſont remplies de mille défauts, pour l'avenir c'eſt un abîme impénetrable que Dieu ſeul peut découvrir, je ſai que je puis changer, rentrer dans le mal, m'y oſtiner, y mourir, je ſai qu'on eſt d'autant plus-prés de ce mal-heur que l'on s'en défie moins, qui m'a dit que je ne ſuis point du nombre de ces réprouvez, dont parle Saint Auguſtin, que Dieu réleve pour un tems, afin d'encourager ſes éleûs, & qu'il laiſſe rétomber en ſuitte, pour entretenir les mêmes éleus dans une défience ſalutaire? Ie marche au milieu de mille piéges, de mille embuſcades, de mille ennemis; je ne ſai pas ſi je me ſauverai de tant de périls, en tout cas, il eſt trés-certain que ſi je m'en tire, ce ne peut être que par le ſecours de l'humilité. Soïez donc humble nous dit S. Paul, tenez-vous dans la crainte, *Noli altum ſapere, ſed time.*

Craignez les pechez de vôtre jeuneſſe qui ſubſiſtent peut-être encore dans la tâche qu'ils ont imprimée en vôtre ame, & par-conſequent dans la haïne du Seigneur qu'ils ont méritée. Crai-

gnez vos pechez préſens, quelque legers qu'ils vous paroiſſent, ils ſont capables de détourner certaines graces de conſequence, ſans quoi vous ne ferez pas vôtre ſalut. Enfin craignez vos pechez avenir, qui vous égaleront peut-être dans peu de tems aux plus ſcelerats de tous les hommes, *Noli altum ſapere ſed time.*

Craignez Dieu ſans l'aide duquel vous tomberiez dés cette heure dans les plus-horribles déreglémens; craignez le monde dont le ſoufle eſt ſi contagieux; craignez le demon dont les artifices ſont ſi ſubtils; craignez-vous vous-même qui étes ſi foible & ſi inconſtant; craignez vos yeux, vos oreilles, tous vos ſens, puiſque ce ſont tout autant de portes par où le peché peut entrer; craignez vos paſſions qui vous y portent, qui vous y entraînent malgré-vous, craignez juſqu'à vos bonnes œuvres, juſqu'aux victoires que vous remportez ſur vous-mémes & ſur les tentations, puiſque ſelon Saint Ciprien, le demon n'eſt jamais plus-redoutable, que lors qu'il a été vaincu, parce qu'il prend avantage de ſa défaitte, pour nous porter à la vaine gloire. Enfin craignez ſur toutes choſes cét orgueïl que Dieu ne peut ſouffrir, cette fauſſe aſſeûrance qui vous conduiroit à une perte aſſeûrée.

C'eſt dans cette veûë que le Sage recommande avec tant de ſoin cette crainte ſi ſalutaire, qu'elle eſt une eſpece de bon-heur ſelon ces paroles. *Beatus homo qui ſemper eſt pavidus.* O que cette ame eſt heureuſe qui eſt ainſi toûjours humble & toûjours craintive. Ie dis qu'elle eſt heureuſe, Chrétiens Auditeurs, parce que cette humilité n'eſt

pas une humilité qui abatte le courage, cette crainte n'eſt pas une crainte qui trouble, au contraire elle nourrit en nous cette magnanime confiance laquelle attend de Dieu toutes choſes, & qui eſpere avec d'autant plus de certitude qu'elle n'attend rien que de lui ſeul ? Elle eſt heureuſe, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte, parce que cette humilité met à couvert toutes ces autres vertus, & lui aſſeûre autant qu'il eſt poſſible ſa perſeverance : *In veritate didici nihil eſſe æque efficax ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam quam ſi omni tempore coram Deo inveniaris, non altum ſapere, ſed timere.* Ce ſont les paroles de S. Bonaventure. En verité j'ai appris par experience, que rien n'eſt plus-efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conſerver, pour la recouvrer quand on la perduë, que de s'humilier en la préſence du Seigneur, & craindre ſes jugemens ; Dieu réſiſte aux ſuperbes, Chrêtienne Compagnie, mais il faut qu'il cede à l'humilité de ceux qui le craignent, il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux, qu'ils tâchent de s'en éloigner par modeſtie, qu'il ait ſoin de les relever à méſure qu'ils s'abaiſſent davantage; enfin il ne peut ſe défendre de les combler de grace en ce monde, & de gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON LXXIV.
DU JEÛNE
ET DE
L'ABSTINENCE
DU CAREME.

Cum jejunatis nolite fieri ſicut hypocritæ triſtes.

Lors que vous jeûnez ne ſoïez pas triſtes comme les Hipocrites. S. Matt. c. 6.

Le Chrêtien qui n'obſerve pas ou l'Abſtinence ou les jeûnes de l'Egliſe fait un fort grand peché, où comme dans le peché d'Adam il entre de la deſobéïſſance & de l'infidelité ; il eſt comme celui du premier homme, la ſource de pluſieurs pechez & dans nous & dans les autres.

MEſſieurs, il eſt bien difficile de voir revenir tous les ans le ſaint Jeûne où nous entrons aujourd'hui, ſans nous reſſouvenir avec

douleur que c'eſt un des ſujets qui a porté une partie de l'Europe à ſe ſeparer de l'Egliſe Univerſelle, & qui les retient encore aujourd'hui dans leur ſchiſme. Il eſt étrange que des perſonnes, qui font profeſſion de la Loi de IESUS-CHRIST, condannent une obſervance, que les premiers fideles ont embraſſée avec tant de ferveur, & dont IESUS-CHRIST lui-même nous a donné le premier exemple. Il eſt étrange qu'on veüille faire paſſer pour nouveauté une coûtume, dont tous les ſaints Peres font mention, & qui du tems de ſaint Baſile, il y a mille trois cens ans, étoit déja vénerable à cauſe de ſon ancienneté. Aïez de la veneration, dit ce Pere pour l'âge du jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abſtinence de certaines viandes, l'uſage deſquelles a été inconnu aux hommes juſqu'au deluge, dont ſaint Iean Baptiſte s'eſt abſtenu dans le deſert, & que la plûpart des ſaints Anachorétes, qui ont vécu dez la fin du troiſiéme ſiecle, s'étoient entiérement interdittes? Pourquoi traitter de coûtume ſuperſtitieuſe un exercice de penitence, & de mortification, qui deſarme la cupidité, & qui fortifie en nous le parti de la vertu? Pourquoi nous faire un crime de l'obéïſſance que nous rendons à nôtre Mere en une choſe trés-ſainte par elle-même, & autoriſée par la pratique de tous les Saints de l'un & de l'autre teſtament.

Mais, Meſſieurs, quelque déplorable que ſoit ce mal, nous avons des ſujet de plaintes, qui nous touchent beaucoup plus-ſenſiblement. Ce n'eſt plus de nos averſaires, c'eſt de nous-mêmes

que l'on ſe plaint. On dit que pluſieurs Catôliques jeûnent à peu prés comme nos Réformateurs, que les uns ſur un prétexte, les autres ſur un autre ſe font diſpenſer, ou ſe diſpenſent eux-mêmes du précepte Eccleſiaſtique, que tandis qu'on eſt tout preſt de mourir pour ſoûtenir la ſainteté du Carême; on ne fait nulle difficulté de le rompre pour les plus-legeres incommoditez; pour de fauſſes raiſons, & ſouvent même ſans nulle raiſon. C'eſt une grande honte pour nous, Chrêtiens Auditeurs, d'être ainſi les premiers à deshonorer la Religion que nous profeſſons, de nous confondre volontairement avec ceux qui ſe ſont ſeparez de nous, & de détruire nôtre créance par nôtre propre conduite. I'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais que je vous diſe aujourd'hui ce que je penſe de ce deſordre, afin de l'arréter, s'il eſt poſſible, dez le premier jour. Ie ne parlerai point pour ceux qui pechent par libertinage, & par un mépris formel de nos ſaintes Lois. Ie convertirois plûtôt des héretiques, que je ne reduirois ces ſortes de gens à leur devoir. Ie m'addreſſe particuliérement à ceux qui réverent tous les préceptes de l'Egliſe, mais qui manquent de courage & de ferveur pour les accomplir. Ie parle ſur tout à ces perſonnes qui ont un ſoin exceſſif de leur corps & de leur ſanté, qui demandent trop facilement des exemtions, & qui ſous couleur de diſcretion & de prudence ſuccombent à la tentation du Demon, qui les preſſe de manger du fruit défendu. Ie ne doute point que ceux-là ne ſe rendent a mes raiſons, & que dez aujourd'hui ils ne commencent un jeûne

qu'ils continüeront juſqu'à Pâques. Divine MARIE, toute mon eſperance eſt fondée ſur vôtre protection : je vous la demande par la priére que nous croïons vous être la plus-agréable, *Ave Maria.*

Meſſieurs, il eſt certain que ce fut une intemperance aſſez légere en elle-même, que celle qui perdit le premier homme dans le Paradis terreſtre. Car enfin il ne mangea que du fruit, & l'Ecriture ne dit pas qu'il en priſt avec excés, ſon peché fut grand toutefois. Premiérement à cauſe des circonſtances de cette action : & en ſecond lieu à cauſe de ſes conſequences. Il fut grand dans ſes circonſtances, d'autant que Dieu lui aïant défendu ce fruit, & lui aïant prédit qu'il mourroit s'il y touchoit, il mépriſa ce précepte, & n'ajoûta nulle foi à la prédiction du Seigneur, & ainſi il ſe rendit en même-tems coupable d'un double crime, d'une deſobéïſſance, & d'une eſpece d'infidelité. Ce peché fut encore grand, ſi nous en jugeons par les ſuites, car en revoltant la concupiſcence, il fut la ſource de tous les pechez que le même Adam commit depuis, & de tous les autres qui ont été commis par ceux de ſa race.

Voila, Meſſieurs, l'image la plus-naturelle que je pouvois ſoûaiter pour vous faire comprendre le mal que fait un Chrêtien, lorſqu'il n'obſerve pas ou l'abſtinence, ou les jeûnes de l'Egliſe. Quel grand peché peut-il y avoir à manger un peu de viande en Carême, & de faire deux ou trois repas le jour ? Non ſans doute, il n'y a rien en cela qui choque les regles de la ſobriété, mais cela n'empéche pas que par d'autres raiſons ce ne

ſoit un fort grand crime. Il eſt grand par ſes circonſtances, il eſt encore grand pour ſes conſequences. Pour ſes circonſtances, il y entre comme au peché d'Adam & de la deſobéïſſance, & de l'infidelité; je le ferai voir en mon premier poinct. Pour les conſequences il eſt comme celui du premier homme, il eſt, dis-je, la ſource de pluſieurs pechez & dans nous & dans les autres: c'eſt le ſecond point. Voila tout le partage de ce diſcours.

De tout ce que l'on publie aujourd'hui contre l'Egliſe Romaine, il n'eſt rien de moins plauſible, que le réproche qu'on lui fait d'avoir introduit une nouveauté en établiſſant ce jeûne de quarante jours. Pour oſer ſoûtenir une choſe ſi peu vrai-ſemblable, il faut n'avoir jamais leu de ſaint Pere, ou les dementir tous ſans exception, puiſqu'il n'y en a pas un ſeul, qui n'ait parlé de cette ſainte coûtume, qui ne l'ait loûée, qui ne l'ait recommandée comme une inſtitution Apoſtolique auſſi ancienne que l'Egliſe-même. Clement le Romain qui a fait un corps de toutes les conſtitutions Eccleſiaſtiques, en a une des Apôtres, qui contient le précepte du Carême. Cette même conſtitution eſt rapportée par ſaint Iean de Damas, par ſaint Anaſtaſe qui étoit Evêque d'Antioche, il y a plus de mille ans, & par ſaint Iean Criſoſtôme. Saint pierre Criſologue dit en termes formels que le jeûne que nous faiſons de quarante jours n'eſt point une invention des hommes, mais un Commandement de Dieu. *Quod quadraginta diebus jejunamus, non humana inventio; ſed autoritas divina eſt.*

Ouï, Meſſieurs, on a obſervé le Carême dez le tems des Apôtres, & la Loi qui en fut faitte délors n'a jamais été revoquée. Il eſt vrai qu'il y a une grande difference entre la rigueur, qu'on a tenu aux Chrêtiens durant pluſieurs ſiecles, & l'indulgence dont on uſe envers les fideles aujourd'hui. Premiérement il ne leur étoit permis de manger qu'une fois le jour, & ſeulement apres le couché du ſoleil, c'eſt à dire, environ ſix heures aprés midi, cela s'obſervoit encore du tems de ſaint Bernard, il n'y a pas plus de cinq cens ans. C'eſt ſaint Bernard lui-même, qui nous l'apprend au troiſiéme ſermon qu il a fait ſur le Carême. Il dit que cette coûtume a encore toute ſa vigueur ; & que les Rois & les Princes ne s'en exemtent non plus que le peuple & que les perſonnes Religieuſes.

En ſecond lieu l'uſage du vin étoit entiérement défendu, auſſi-bien que celui de la chair, il n'étoit permis de manger que des herbes, & des legumes apprêtées à l'eau, ou à l'huile. L'Egliſe a beaucoup relâché de cette ſeverité. Sans parler des diſpenſes qu'on accorde aſſez facilement en certains tems & en certains lieux, elle ſouffre qu'on avance le repas de cinq ou ſix heures, qu'on en faſſe même un ſecond, quoi-que plus léger de beaucoup que le premier ; qu'on mange du poiſſon de toutes ſortes, & que l'on prenne autant de vin qu'il en faut pour ſatisfaire la néceſſité.

Ce qu'il y a de ſurprenant en ceci c'eſt que tandis que le jeûne s'eſt pratiqué dans toute la rigueur que nous avons ditte, la plûpart des Chrê-

tiens le portoient encore plus-loin, & feſoient volontairement beaucoup plus que la Loi n'exigeoit d'eux, au lieu que depuis qu'on l'a preſque détruit à force de l'adoucir, on ne fait pas même ce qui eſt d'une obligation indiſpenſable. Saint Iean Criſoſtôme en ſa quatriéme homelie ſur la Geneſe, dit que dans la ville de Conſtantinople, où il préchoit, il y avoit une ſainte émulation parmi les fideles, à qui jeûneroit plus-auſterement. Les uns ne mangeoient que de deux en deux jours, les autres ne mangeoint chaque jour qu'un peu de pain, & paſſoient ainſi tout le Carême. Saint Auguſtin dans un traitté qu'il a fait des mœurs de l'Egliſe témoigne que de ſon tems il y en avoit pluſieurs non-ſeulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes & les jeunes filles, qui étoient fort ſouvent trois jours entiéres & davantage ſans prendre nulle nourriture, & même ſans boire. *Totum triduum, & amplius ſæpiſſimè ſine cibo & potu.*

Voila quelle étoit la ferveur des Chrêtiens de ce tems-là, bien-loin d'être rebuttez par les ſeverité des Lois de l'Egliſe, ils ſe preſcrivoient à eux-mêmes des regles incomparablement plus-étroittes. Et nous, Meſſieurs, lorſque cette bonne Mere a tant d'égar à nôtre foibleſſe, à nôtre peu de courage; lorſqu'elle ſemble méme ſe vouloir accommoder à nôtre ſenſualité, nous refuſons de lui obéïr? Si ces anciens fideles avoient oſé ſe diſpenſer des dures obligations qu'elle leur impoſoit à l'égar du jeûne, on auroit traitté cette faute de lâcheté, de deſobéïſſance, de depit; mais aujourd'hui que le jeûne qu'elle nous ordonne,

donne, eſt plûtôt un regime de ſanté, qu'un exercice de penitence, le refus que nous faiſons de lui obéïr, ne doit-il pas paſſer pour une rebellion toute-ouverte, pour un mépris formel de l'autorité qu'elle a ſur nous ? C'eſt un crime que deſobéir à une Mere quelque ſevere qu'elle ſoit, quelque rigoureux que ſoient ſes commandemens, pourveû qu'elle n'exige rien ni de criminel, ni d'impoſſible ; mais deſobéir en des choſes fort aiſées, à une Mere tendre & indulgente, qui nous épargne, qui nous menage en toutes choſes ; c'eſt une impiété, c'eſt une brutalité, qui mérite toutes les maledictions & du ciel & de la terre.

Nôtre deſobéiſſance eſt encore en cela tout-à-fait ſemblable à celle d'Adam, lequel aïant la liberté de manger de tous les fruits du Paradis à la reſerve d'un ſeul, ne pût s'abſtenir de celui qui lui étoit expreſſement & uniquement défendu. Si le précepte Eccleſiaſtique nous reduiſoit au pain & à l'eau ; s'il ne permettoit que les fruits & les herbes cruës, les voluptueux & les délicats auroient un prétexte pour le violer, mais préſentement qu'ils ont le choix de tant de mets, de tant de ragoûts differents, en ce ſiécle où le luxe des tables ſurpaſſe en Carême celui de toutes les autres ſaiſons de l'année, aujourd'hui que la plus-fine gourmandiſe préfere les viandes qu'on ſert pour le jeûne, à toutes celles dont l'uſage nous eſt interdit, & que l'art des cuiſiniers va juſqu'à donner au goût le même plaiſir qu'on auroit à manger les chairs les plus-exquiſes. N'eſt-ce pas une fureur & une manie horrible, de ne

vouloir pas ſe contenter de tout cela, & pouvant ſe ſatisfaire innocemment, d'aimer-mieux des plaiſirs auſquels nos lois attâchent un crime? Ce n'eſt pas, Chrêtiens Auditeurs, que j'approuve le relâchement de ceux qui recherchent toutes ces délices en un tems deſtiné à la mortification : car ce n'eſt pas là embraſſer l'abſtinence, dit ſaint Auguſtin, c'eſt ſeulement paſſer d'un excés à un autre excés. *Non enim hoc ſuſcipere abſtinentiam, ſed mutare luxuriam.* Mais je m'étonne qu'il y ait des Chrêtiens qui ne peuvent pas même ſe tenir à ces délices permiſes, & qui ſemblent chercher plûtôt à offencer Dieu, qu'à manger. Je vous laiſſe à penſer, Meſſieurs, ſi le Seigneur, qui a prononcé tant d'anatêmes contre les enfans qui manquent de reſpect à ceux qui les ont engendrez ſelon la chair : Si le Seigneur, dis-je, laiſſera impuni le mépris, que nous faiſons en cela des volontez de l'Egliſe, de cette Mere à qui nous ſommes obligez de nôtre renaiſſance ſpirituelle,& du droit que nous avons au Paradis.

J'ai dit, qu'on ne pouvoit rompre le Carême, ſans ſe rendre coupable de deſobeïſſance envers l'Egliſe nôtre Mere; j'ajoûte que ce même peché renferme une eſpece d'infidélité, & d'Apoſtaſie. Pour comprendre cette verité il faut ſuppoſer que ce jeûne de quarante jours a été inſtitué pour ſolemniſer la memoire des douleurs de Iesus-Christ, & pour être comme une confeſſion publique de la créance où nous ſommes, qu'il eſt mort pour nous ſauver. C'eſt ainſi qu'en parlent ſaint Iean Criſoſtôme, ſaint Auguſtin, ſaint

Gregoire le grand, Téodoret & tous les autres Peres, qui ont traitté cette matiére. C'eſt pour cela que les héretiques Montaniſtes, qui ſoûtenoient que les trois Perſonnes Divines s'étoient incarnées, inſtituerent trois Carémes, pour ſe diſtinguer de ceux qui étoient dans une créance contraire. *Illi*, dit ſaint Ierôme dans une lettre qu'il a écritte contre Montanus; *illi tres in anno faciunt Quadrageſimas, quaſi tres paſſi ſint Salvatores.* Les Marcionites & les Manichéens, qui diſoient que la Réſurrection de Iesus avoit été une fauſſe réſurrection, par laquelle il avoit pleû à Dieu de punir les hommes en les trompant: ceux-là, dis-je, vouloient qu'on jeûnaſt tous les Dimanches de l'année, leſquels ſont tous conſacrez à l'honneur de ce miſtére. Les Conciles qui condannerent les dogmes impies de ces Héretiques, défendirent par des canons exprez l'obſervation de leurs jeûnes ſacrileges, comme ſi les garder c'euſt été le même-choſe que ſe declarer partiſan de leurs erreurs. De-ſorte qu'il eſt tout viſible que le jeûne n'a pas été établi pour la ſeule expiation des pechez, ou pour la mortification de la chair, mais encore pour être une marque de la foi qu'on tient, comme un témoignage public de la Religion qu'on profeſſe. D'où vient que ſaint Iean Criſoſtôme ne fait nulle difficulté de dire que quiconque ne jeûne pas le Caréme, ne croit ni en Jesus-Christ, ni à ſa Croix, qu'il n'eſt pas ſeulement un ingrat, mais encore un infidele, qu'il n'eſt pas ſeulement un mauvais Chrétien, mais qu'il n'eſt pas méme Chrêtien.

Ce qui eſt d autant plus-vrai à nôtre égar, Chrétiens Auditeurs, que nous vivons parmi des perſonnes qui nous reprochent nôtre pénitence comme un abus, qui affectent de manger de la chair au jour que l'Egliſe le défend pour ſe diſtinguer de nous, & pour faire remarquer en cela méme leur prétenduë réforme. De maniére que nous ne pouvons prendre la méme liberté qu'eux, ſans nous confondre en quelque ſorte avec eux, & ſans nous rendre ſuſpects aux veritables Catôliques. Helas! ſi nous aimions un peu nôtre Religion, que cette raiſon ſeroit forte, pour diſſiper tous les vains prétextes dont nôtre lâcheté a coûtume de ſe couvrir. Quoi donc il s'agit ici de donner des marques de ma créance, & de faire connoître ce que je ſuis? Dûſt-il m'en coûter la vie, on ſaura que je crois en JESUS-CHRIST Crucifié, & que je ſuis un membre de ſon Egliſe? Nicephore au dix-ſeptiéme livre de ſon hiſtoire Eccleſiaſtique raconte une choſe bien édifiante arrivée à Conſtantinople ſous le regne de Iuſtinien. Il dit que cette ville étant affligée de la famine, & le tems du Caréme étant arrivé avant que Dieu euſt retiré ce terrible fleau; l'Empereur fit ouvrir les boucheries, & publier pour cette année-là une diſpence générale de l'abſtinence accoûtumée. Mais comment croïez-vous que fut receû un ordre ſi juſte & ſi néceſſaire? O heureux ſiécle! Mon Dieu, nous reſte-t-il encore une étincelle de cette ancienne ferveur? Meſſieurs, dans toute cette grande ville, dans une ſi triſte, & ſi preſſante calamité, il ne ſe trouva pas un ſeul Chrétien, pas un ſeul, qui vouluſt

profiter de la grace, qu'on croïoit leur faire. Ce n'eſt pas tout, la diſpence ne fut pas plûtôt publiée, que tout le peuple courut aſſiéger le Palais demandant avec larmes, qu'il pleuſt à l'Empereur de la revoquer, de faire obſerver les lois anciennes; diſant qu'ils étoient preſts de mourir de faim plûtôt que de les violer. Ne ditoit-on pas qu'il s'agit ici des Autels du Dieu vivant, & qu'on menace ce bon peuple de lui arracher du cœur ſa religion?

L'hiſtorien de Iuifs rapporte que ceux de ſa nation aïant oüi l'ordre de Tibere qui leur commandoit de placer ſa ſtatuë dans le temple de Ieruſalem, ils ſe jetterent tous par terre, préſentant la gorge nue aux ſoldats dont ils étoient aſſiégez; pour faire entendre qu'on pouvoit bien les égorger; mais qu'ils ne pouvoient conſentir à une ſi horrible profanation. Ie ne m'en étonne pas, Chrétienne Compagnie, on attaquoit la Loi de Moïſe dans un point eſſentiel; mais les Chrétiens de Conſtantinople n'auroient pas méme peché, en uſant du pouvoir qu'on leur donnoit de rompre le jeûne, il n'y avoit plus d'obligation pour eux, il y avoit méme quelque néceſſité de s'en exemter.

C'étoient de bonnes gens, dira peut-étre quelcun, que ces Chrétiens dont vous parlez; pour moi, je ſai bien que je n'aurois pas fait tant de façon. Ie le crois bien, vous! je ne doute pas que vous n'euſſiez méme prévenu toute diſpenſe, pour vous gorger des viandes défenduës par l'Egliſe. Mais avez-vous de la Religion, vous qui parlez de la ſorte? *Homo inanis oſtende mihi fidem*

tuam. Homme vuide, vain fantôme de Catôlique, faittes-moi voir vôtre foi, s'il vous en reſte le moins du monde? vous ne laiſſez pas d'avoir la foi dans le cœur, quoi-que vous ne jeûniez pas, & que vous mangiez méme de la viande; je le veux croire, mais penſez-vous que cela ſuffît? Penſez-vous que ces mal-heureux Chrétiens, qui pour éviter les tourmens mangeoient de la chair immolée à Iupiter: penſez-vous, dis-je, que ces mal-heureux ne fuſſent pas-perſuadez au fond de leur ame de tout ce que vous croïez? Ils étoient Apoſtats toute-fois, ils ceſſoient d'étre Chrétiens du moment qu'ils touchoient à ces viandes défenduës.

Dequoi s'agiſſoit-il, je vous prie, lorſque le ſaint vieillard Eleazar fut envoyé au ſupplice, pour avoir réſiſté aux ordres d'Antiochus? On demandoit ſimplement qu'il mangeaſt de la chair de pourceau laquelle étoit défenduë aux Juifs, comme toute chair nous eſt défenduë pendant le Carême, il y eût même des gens, qui touchez d'une fauſſe compaſſion, s'offroient de lui faire apporter ſecretement des viandes permiſes, pour l'aider à tromper le tiran en feignant de lui obéïr. Ce grand homme regarda ce conſeil comme un piége, qu'on tendoit à ſa conſtance, il n'heſita pas un ſeul moment, il répondit ſur l'heure, qu'il aimeroit-mieux être jetté dans l'Enfer, que commettre cette lâcheté. *Reſpondit cito dicens, præmitti ſe velle in Infernum.* A Dieu ne plaiſe, ajoûta t'il, qu'Eleazar âgé de nonante ans, donne lieu à la jeuneſſe Juive de croire qu'il a renoncé ſa religion. Ie ſai bien que j'éviterois la mort par

cét artifice; mais vif, ou mort je ne pourrois manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant, il vaut mieux ſacrifier ce peu de vie qui me reſte, & apprendre à toute ma Nation le reſpect & l'amour, qu'elle doit avoir pour ſes ſaintes lois. Ce n'eſt donc pas aſſez, Chrétiens Auditeurs, d'être ferme dans ſon ame ſur tous les points de ſa creance; de ſoûmettre aveuglement ſon eſprit à tout ce que l'Egliſe propoſe, ſi nous voulons être reconnus pour ſes veritables enfans, il faut encore obéïr à tout ce qu'elle commande. C'eſt en vain que vous avez des ſentimens ortodoxes, ſi vos actions rendent un témoinage contraire à vos ſentimens. Cét exterieur, qui vous paroît de ſi petite conſequence, que vous regardez ſimplement comme l'écorſe de la religion, c'eſt ce que ſaint Iacques appelle l'ame & la vie de la foi: ſans cela vous n'étes qu'un Catôlique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de Catôlique. *Homo inanis.* Vous êtes Catôliques à-peu-prés comme nos renegats de Turquie, leſquels ne laiſſent pas d'être Turcs, quoique pour la plûpart ils n'aïent rien de Ture que le Turban: ou ſi vous aimez-mieux la comparaiſon du grand Apoſtre que j'ai cité, vous étes Catôliques comme les Demons, qui tout Demons qu'ils ſont, ne laiſſent pas de croire, & de trembler même en croïant. *Et Dæmones credunt & contremiſcunt.*

Voila, Meſſieurs, quelles ſont les circonſtances qui d'une faute d'intemperance aſſez légere en elle-méme, font un crime tres-conſiderable. L'Egliſe vous ordonne & l'abſtinence, & le jeû-

ne, & vous êtes d'autant plus-coupable, lorſque vous négligez ce commandement, qu'elle a plus relâché de ſa rigueur pour vous le faciliter. En ſecond lieu le Caréme a été de tout tems comme une marque de religion, & c'eſt une de celles qui nous diſtingue encore aujourd'hui des Calviniſtes; de-ſorte que ne l'obſerver pas, c'eſt non ſeulement deſobéïr à l'Egliſe, c'eſt en quelque ſorte la renoncer. Voïons maintenant, s'il vous plaît, qu'elles ſont les conſequences de ce peché. Ie dis qu'elles ſont à-peu-prés les mémes que celles du peché d'Adam, dont les ſuites furent ſi funeſtes à lui-méme, & aux autres hommes. C'eſt la ſeconde Partie.

Une des choſes, qui entretient davantage le relâchement des Chrétiens dans l'obſervation du Caréme, c'eſt peut-être la confeſſion de Pâques. On s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne jeûner pas, cela ne ſauroit aller trop loin, puis qu'à peine le peché ſera-t-il fait qu'on le confeſſera avec pluſieurs autres, & qu'on en recevra l'abſolution. Mais voulez-vous que je vous diſe franchement ma penſée, Meſſieurs. Ie ne crois pas que de tous ceux qui ſe diſpenſent ſans néceſſité, de faire le Caréme en vrais Catôliques, il y en ait un ſeul qui faſſe ſes Pâques Chrétiennement. Eh quoi libertin! durant l'eſpace de quarante jours vous avez ou continüé, ou multiplié le méme peché mortel avec toute la deliberation, avec tout le ſens froid, qu'on ne peut manquer d'avoir dans une action d'une auſſi longue durée & vous voulez que je croïe que tout-d'un-coup, du ſoir au lendemain vôtre cœur a tellement

changé qu'il deteſte cette gourmandiſe, qu'il en a autant d'horreur que vous avez eû de plaiſir à la commettre. Quand vous ſeriez ſur le point de rendre l'ame je douterois de la ſincerité de vôtre contrition aprés un crime ſi recent, ſi volontaire, commis avec tant d'ôſtination, avec un mépris ſi viſible des préceptes de l'Egliſe, & maintenant que vous étes plein de ſanté, que vous ſeriez tout preſt à recommencer dés demain, ſi le jeûne recommençoit, vous voulez me perſuader que vôtre penitence eſt veritable. Pour moi, je la crois ſi fauſſe, que je n'aurois jamais le courage de vous donner l'abſolution, de peur de profaner avec vous le Sang du Sauveur, à moins que je ne vous viſſe diſpoſé à jeûner quarante jours aprés les Fétes, pour m'aſſeûrer du repentir, où vous ſeriez de n'avoir pas jeûné durant le Caréme avec les autres.

Mais quand on pourroit obtenir ſi aiſément la remiſſion d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arréteroit pas pour cela les ſuites funeſtes. Le Seigneur ſe laiſſa fléchir par la penitence d'Adam, mais cependant il ne lui rendit pas le domaine de ſes paſſions, qu'il avoit perdu par ſa cheûte. Tout le monde ſait que le jeûne eſt un remede naturel contre les revoltes de la chair. Les Païens mêmes s'en ſont ſervis pour reprimer la cupidité, c'eſt à dire, comme remarque ſaint Auguſtin, pour domter un cheval, ſur lequel ils ne laiſſoient pas de s'égarer. Mais outre cette vertu naturelle, il eſt certain que le jeûne du Caréme en a une toute particuliere, pour produire le méme effet. Premiérement à cauſe de la grace,

que Dieu y a attâchée dés le commencement de ſon inſtitution, ſelon ces paroles que l'Egliſe lui adreſſe tous les jours : *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas :* Vous qui vous ſervez du jeûne corporel, pour étouffer les vices,& pour détâcher l'eſprit de la chair. De plus à cauſe des priéres continuelles de la méme Egliſe, qui dans ce Saint tems ne ceſſe de demander à Dieu qu'il lui plaiſe donner à nôtre abſtinence la vertu d'affoiblir nos paſſions, & de nous fortifier contre les ennemis de nôtre ſalut. De ſorte qu'un Chrêtien qui ne jeûne pas, ſe prive ſoi-méme d'un grand ſecours contre les tentations ; parce qu'il n'a nulle part à ces priéres, ni aux faveurs que Dieu communique par le jeûne. Où je vous prie de remarquer en paſſant que quelque raiſon, quelque néceſſité-méme qu'on ait de s'en diſpenſer, on ne laiſſe pas d'être fruſtré de ce ſecours, parce que c'eſt comme une eſpece de Sacrement dont la grace ne peut être donnée à ceux qui ne le reçoivent pas, quoi-qu'ils ſoient dans une impuiſſance effective de le recevoir. Et c'eſt pour cela que Saint Grégoire le Grand ſe trouvant dans une foibleſſe qui l'obligeoit de prendre ſouvent de la nourriture, il pria Saint Eleutére de faire un miracle pour le guerir de cette incommodité, ſans toutefois diminuër les douleurs aiguës dont elle étoit accompagnée, afin ſeulement qu'il puſt jeûner le Carême, & avoir part aux benedictions, que cette action de penitence attire ſur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le jeûne du Carême a une vertu ſpeciale pour moderer la concupiſcence, je ne

doute point que les viandes défenduës n'aïent au contraire une malignité particuliére pour la reveïller. Il eſt de ces viandes à-peu-prés comme de la pomme que mangea nôtre premier Pere. Il eſt tout viſible que ce fruit n'étoit pas capable de cauſer par lui-même un fort grand deſordre, cependant il revolta la partie inferieure de l'ame; il déchaîna les appetits, qui juſqu'alors avoient été ſi ſouples à tous les mouvemens de la raiſon: C'eſt que Dieu avoit attaché à l'obéïſſance d'Adam, & cette protection exterieure qui le défendoit des ennemis du déors, & ces ſecours interieurs qui le rendoient le maître de ſes ennemis domeſtiques; c'eſt-pourquoi il n'eût pas plûtôt deſobéï, que tous ces avantages lui aïant été retranchez, ſon cœur demeura en proïe aux objets ſenſibles & à ſes propres paſſions. Voila juſtement ce qui arrive à ceux qui pour le plaiſir du goût, violent les Loix Eccleſiaſtiques; non-ſeulement ils ne reçoivent pas les forces extraordinaires que les autres puiſent dans le jeûne, mais encore leur fragilité s'aumente, par la ſouſtraction d'autres graces que Dieu leur avoit préparées, & qu'il leur refuſe pour punir leur rebellion. C'eſt-de-là, Chrêtiens Auditeurs, que prennent ſouvent leur ſource ces tentations importunes & violentes, qui cauſent des cheûtes ſi fréquentes & ſi honteuſes. Ie ne m'étonne pas que l'ame devienne toute materielle, & qu'elle ne puiſſe ſe dégager de la boue & de l'ordure où elle eſt preſque enſevelie. On peut dire ce que Saint Auguſtin dit du premier homme, que c'eſt un châtiment que le Chrêtien lâche & voluptueux mérite bien par ſa

deſobéiſſance. L'obſervation du précepte de l'Egliſe autoit comme ſpiritualiſé ſa chair ; il eſt juſte que par le mépris qu'il en a fait, il devienne charnel juſques dans l'eſprit. *Juſta damnatio ſubſecuta eſt, taliſque damnatio, ut homo, qui cuſtodiendo mandatum, futurus fuerat etiam carne ſpiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Voila le premier deſordre que cauſe l'inobſervation du Carême, & c'eſt dans nous-mêmes qu'elle la cauſe ; elle en produit un autre dans nos freres, qu'il faudroit prévenir s'il étoit beſoin par la perte-méme de nos vies. C'eſt le ſcandale dont les auteurs ſont ſi ſouvent maudits dans l'Evangile. Mais la charité eſt tellement refroidie au tems où nous ſommes, que je crains bien qu'on ne ſoit gueres touché de cette conſideration. On diſpenſoit autrefois, comme on le fait aſſez encore aujourd'hui, ceux qui n'avoient pas de ſanté pour ſoûtenir la rigueur du jeûne : Mais quiconque avoit obtenu cette diſpenſe étoit obligé de ne point ſortir de ſa maiſon, pour quelque raiſon que ce puſt être ; de peur qu'en paroiſſant, dit Saint Auguſtin, & vaquant à quelque affaire, il ne donna lieu de penſer que le jeûne ne lui étoit pas impoſſible. Que diroient les fideles de ce tems-là, Chrêtiens Auditeurs, s'ils voïoient les déreglemens de nôtre ſiécle ; ſans parler de ceux qui ne reconnoiſſent pas l'Egliſe Romaine, combien y a-t-il de maiſons Catôliques, où le jeûne eſt negligé, où les Peres & les Meres apprennent aux enfans & aux domeſtiques à mépriſer une ſi ſainte obſervance ? Combien de perſonnes qui ſont dans la plus-grande force de l'âge, & dans

un trés-grand embon-point, qui ne font autre choſe tout le jour que ſe divertir, ne laiſſent pas de ſe ſervir des priviléges des malades ? On doit croire, me direz-vous, que nous avons des raiſons ſecrettes d'en uſer ainſi. Vous avez raiſon, on le devroit croire, mais la plûpart des gens ne le croïent pas, c'eſt tant pis pour eux, il eſt vrai, mais cependant voila des ames qui periſſent. Outre que la nature eſt déja portée à ſecouër le joug, & à ſe donner une liberté entiére, on ſe perſuade inſenſiblement qu'on peut bien imiter ce qu'on voit pratiquer à pluſieurs. Un inférieur ne croit jamais trop mal faire quand il ſuit l'exemple de ceux qui ont de l autorité ſur lui. Un autre aura honte de paroître regulier devant des perſonnes qui ne ſongent pas méme à l'abſtinence. Ainſi le mal s'étend peu-à peu, il ſe gliſſe dans les eſprits les plus-reglez. Tel qui aura fait ſcrupule toute ſa vie de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours en cette ville, que voïant la facilité étonnante avec quoi quelques Catôliques mangent de la chair, il commencera à en manger comme les autres. *Et peribit infirmus in ſcientia tua frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt.* Et ainſi faute d'un peu de courage, & par la fauſſe prudence que la chair inſpire, vous aurez contribué à la perte de vôtre frere, & au relâchement de la diſcipline Eccleſiaſtique.

Mon Dieu ! que n'avons-nous un peu de ce zele qui brûlpit Saint Paul, quand il écrivoit ſa premiére Epître aux Corinthiens. *Si eſca ſcandaliſat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.* Si je ne puis manger de la chair, dit ce

grand Apôtre, ſans ſcandaliſer mon frere, je n'en mangerai de ma vie. *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Chriſtus mortuus eſt*, dit-il encore en ſon Epître aux Romains. Ne faites pas perir par vôtre manger, celui pour lequel JESUS-CHRIST eſt mort. *Noli propter eſcam deſtruere opus Dei:* Faut-il que pour de la viande, vous travailliez de concert avec nos ennemis pour la deſtruction de l'Egliſe, qui eſt l'ouvrage du Seigneur. *Omnia quidem ſunt munda, ſed malum eſt homini, qui per offendiculum manducat.* Il eſt vrai que toutes viandes ſont pures en elles-mêmes, mais mal-heur à celui qui donne du ſcandale en mangeant quelque viande que ce puiſſe être.

Je n'ignore pas, Meſſieurs, qu'il y a des perſonnes qui ſont contraintes par des infirmitez effectives, de demander des exemptions, mais je ſuis ſeûr qu'il y en a auſſi pluſieurs, qui ſeduits par l'amour propre, ſe forment en leur eſprit des maladies imaginaires, ou ſe perſuadent fauſſement que l'abſtinence & le jeûne ſont contraires à leurs veritables maux, quoi-qu'en effet ils en ſoïent les veritables remedes. Ie connois & des hommes & des femmes, qui aprés avoir paſſé pluſieurs années ſans obſerver le Carême, s'étant enfin reſoluës d'éprouver leur force, ſe ſont trouvé ſoulagées par un jeûne fort exact, des mêmes incommoditez pour leſquelles ils avoient longtems mangé de la chair. Combien y en a-t-il qu'une pareille épreuve deſabuſeroit de l'erreur où ils ſont, que le Carême leur eſt contraire. De plus il ne faut pas douter qu'il n'y ait une protection particuliére de Dieu pour tous ceux qui

tâchent de s'aquitter en ce point de leur devoir de bon Catôlique : Puis que le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honorent leur Pere & leur Mere, peut-il permettre que nos jours ſoient abregez par l'obéïſſance que nous rendons à l'Egliſe, qui nous a engendrez à IESUS-CHRIST? Ces quatre jeunes Hebreux qu'on élevoit pour le ſervice de Nabuchodonoſor, refuſerent conſtamment tout ce qu'on avoit ordre de leur ſervir de la table même de leur maître, parce que leurs loix leur défendoient d'y toucher. Durant l'eſpace de trois ans ils ne beurent que de l'eau & ne mangerent que des legumes, & cependant un jeûne ſi long & ſi rigoureux bien-loin d'affoiblir leurs forces, aumenta même leur beauté & leur embonpoint. Craignez Dieu & il aura ſoin de conſerver non-ſeulement vôtre ſanté, mais encore, s'il eſt néceſſaire, vôtre teint & toutes les graces de vôtre viſage. Comme il donnoit à la Manne le goût des viandes les plus-délicieuſes, il peut encore donner aux plus-légers alimens la vertu des plus-ſolides : En un mot, le plus-grand mal-heur qui nous puiſſe arriver, c'eſt de nous défier de ſa Providence, & de croire qu'il y a une ſageſſe plus-haute & plus éclairée que celle qui s'aveugle elle-même pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Ie finis par les belles paroles du Saint Abbé Palémon, lequel aïant été ſervi un jour de Pâques d'un peu d'herbes cuittes à l'huile, ſe tourna du côté de ſon diſciple qui les avoit apprêtées, & fondant en larmes, il lui dit, *Dominus meus Jeſus crucifixus eſt, & ego nunc oleum comedam ?* Quoi

mon fils, Iesus nôtre Maître a été crucifié, & je pourrois me reſoudre à manger de l'huile ? De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui, Chrêtiens Auditeurs, voila l'unique choſe que je vous prie de n'oublier point juſqu'à Pâques. Ce ſeul mot vous fera reſſouvenir du reſte, & vous fera mépriſer toutes les viandes qui ſeroient capables de vous tenter. Le Carême, ainſi que je vous l'ai déja dit, eſt comme une ſolennité continuelle de la Paſſion & de la Mort de nôtre Sauvéur. Oppoſez donc, s'il vous plaît, ce beau ſentiment à tout ce que le demon, à tout ce que les hommes pourront dire pour vous ébranler. *Dominus meus Jeſus crucifixus eſt, & ego nunc oleum comedam ?*

Eh quoi le peché que fit Adam en mangeant du fruit défendu, a déja coûté la vie à mon Rédempteur, & j'aurai le courage de commettre une ſemblable faute en uſant des viandes que l'Egliſe me défend au tems où nous ſommes ? Mon bon Maître eſt mort pour moi, & je ne jeûnerai pas du moins pour l'amour de lui ? Il eſt mort pour effacer mes pechez, deſquels il n'étoit nullement coupable, & je ne pourrai m'abſtenir de quelque repas pour punir en moi ces mêmes pechez ? Toute l'Egliſe eſt préſentement en dueil & en penitence, & moi qui fais gloire d'être de ſes enfans, je ne prendrai nulle part à ſa douleur ; il n'y aura nulle difference entre moi & un héretique ? Je vivrai comme ceux qui ne croïent pas en Iesus-Christ, ni en ſa précieuſe Mort ? *Dominus meus Ieſus crucifixus eſt, & ego nunc oleum comedam ?* Helas ! je ſuis aſſiégé d'ennemis qui ne me donnent point de treve ; j'en ai même de domeſtiques

ſtiques qui ſe fortifient tous les jours, qui me portent au mal, qui m'y entraînent preſque malgré moi ! JESUS-CHRIST a permis qu'on déchira ſa chair innocente, pour reprimer les revoltes de la mienne : & je ne ceſſerai de flatter cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer qui me conſume, tandis que mon Sauveur verſe ſon Sang pour l'éteindre ? Mais ſera-t-il dit que je ſois un ſujet de ſcandale à mes freres, à mes domeſtiques & à mes propres enfans ? Sera-t-il dit que mon exemple ait porté quelcun à manquer de reſpect aux loix de l'Egliſe ſainte ? Quoi il ne tiendra pas à moi, que le relâchement qui n'eſt déja que trop grand parmi les Chrêtiens, ne s'aumente encore davantage ? Mon Sauveur a été crucifié pour ſauver les hommes, & j'aimerai mieux les voir perir, que de refuſer quelque choſe à mon appetit, & à l'amour exceſſif que j'ai pour la vie. *Dominus meus Ieſus crucifixus eſt, & ego nunc oleum comedam* ?

Non, Mon aimable Sauveur, nous mourrons plûtôt nous-mêmes avec vous, que de vous cauſer cette douleur. I'oſerois quaſi vous répondre pour tous ceux qui ſont ici, qu'il n'y en aura pas un qui ne paſſe le Carême en bon Catôlique. Aſſiſtez-les Seigneur, de vôtre grace toute-puiſſante ; ſoûtenez-les dans les occaſions qui ſe préſenteront de violer la promeſſe qu'ils font aujourd'hui. Donnez vôtre benediction à ces viandes ſimples & groſſiéres, qu'ils préfereront pour l'amour de vous aux plus-délicates. Aſſaiſonnez-les de tant de douceurs ſpirituelles, qu'ils n'aïent que du dégoût pour toutes les autres. Qu'ils ap-

prennent par leur propre expérience ; que vôtre joug n'eſt pas ſi peſant qu'on l'imagine ; Que vous ſavez bien le rendre leger, lors qu'on s'y ſoûmet de bonne grace. Ne vous contentez pas d'agréer leur penitence, rendez-la leur, s'il vous plaît, agréable à eux-mémes. Inſpirez leur un peu de cét amour, dont vous avez rempli le cœur de tant d'illuſtres penitens, leſquels ſe ſont fait & ſe font encore aujourd'hui des plaiſirs exquis de tout ce qui mortifie la chair. Cét amour donnera du courage aux plus-timides, & de la force aux plus-foibles. Il nous portera bien-loin au-delà des préceptes de vôtre Egliſe. Il nous fera trouver ſes Commandemens trop larges & trop aiſez. Il nous fera regretter la rigueur de l'ancienne diſcipline, bien-loin de preſſer les directeurs, pour obtenir des diſpenſes. On aura peine à moderer nôtre ferveur, & à nous retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons plus à craindre que des excez d'abſtinence & de mortification, parce que nous trouverons dans la pratique de cette vertu, les mémes douceurs que les autres trouvent dans les délices terreſtres, nous y trouverons méme une partie des plaiſirs que les bien-heureux goûtent dans le ciel. *Amen*.

SERMON LXXV.

DES AVERSITEZ.

Veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam.

Je vous dis la verité, il vous eſt utile que je m'en aille. S. Jean. c. 16.

Les averſitez nous ſont utiles ſi nous ſommes bons, elles nous ſont même néceſſaires ſi nous ſommes mauvais.

JE ne m'étonne pas que le Sauveur du monde faiſant entendre à ſes diſciples qu'il eſt ſur le point de les quitter, ils en ſoient comme accablez de triſteſſe. Ils goûtent trop de douceurs, ils trouvent trop d'avantages en ſa compagnie, pour être inſenſibles à la penſée d'une ſi cruelle ſéparation. Il eſt même aſſez mal-aiſé que leur douleur ne ſoit exceſſive en cette rencontre, puiſque le bien qu'ils perdent eſt infini. Mais n'étes-vous point ſurpris

Chrêtiens Auditeurs, des paroles que Jesus leur dit pour les conſoler : Je vous dis avec verité, il vous eſt utile que je m'en aille ; *Expedit vobis, ut ego vadam.* Quoi, mon adorable Maître, peut-il y avoir quelque utilité à être ſeparé de vous ? Peut-on faire quelque gain en vous perdant, vous qui renfermez tous les biens, vous en qui & par qui toutes choſes nous avoient été données ? Qu'eſt-ce qui pourra donc nous récompenſer de cette préſence ſi agréable, de cét entretien ſi charmant, de ces paroles ſi vives & ſi pénetrantes, de ces exemples, de ces miracles ? *Veritatem dico vobis.* Mes diſciples, je vous parle ſans énigme, & ſans équivoque, c'eſt ici une verité dont vous ſerez perſuadez dans la ſuite; mais que vous devez croire dés-ici ſur ma parole, il vous eſt utile que je m'en aille ; *Expedit vobis ut ego vadam.*

Si cela eſt, Meſſieurs, voila un grand préjugé pour toutes les autres diſgraces, pour tous les autres mal-heurs dont nôtre vie pourroit être traverſée. Aprés cela eſt-il quelque mal qui puiſſe tourner à nôtre deſavantage ? Si l'abſence même de Jesus peut être un bien, & un grand bien pour les hommes, on ne doit pas trouver étrange que je faſſe aujourd'hui cette propoſition, que tandis que nous vivons ici-bas toutes les averſitez ſont pour nous un ſujet de joïe, plûtôt qu'un ſujet de triſteſſe, & que je m'engage à prouver qu'elles nous ſont utiles ſi nous ſommes bons, je le montrerai dans le premier poinct ; & dans le ſecond, qu'elles nous ſont même néceſſaires ſi nous ſommes mauvais. Ie vous avoüe,

Meſſieurs, que ce qui m'a determiné à traitter cette matiére, c'eſt la compaſſion que j'ai toûjours eûë pour les perſonnes affligées, dont le nombre eſt trés-grand, ſi je ne me trópe. Ce n'eſt pas que je les eſtime mal-heureux d'avoir des croix à porter ; mais je les plains de ce qu'ils ne connoiſſent pas toûjours leur bon-heur, & de ce que ſouvent ils ignorent les moïens d'adoucir leurs maux, & d'en profiter. Prions donc l'Eſprit conſolateur, qu'il daigne nous découvrir les tréſors qui ſont cachez dans ces maux qui nous environnent de toutes parts ; & demandons lui cette grâce par l'interceſſion de MARIE. *Avé Maria.*

Pour nous porter à ſouffrir patiemment tous les maux de cette vie, il ſuffiroit de penſer que c'eſt Dieu qui nous les envoïe, ſoit qu'ils nous viennent immediatement de ſa main, ſoit qu'il ſe ſerve de la main des créatures pour nous frapper. Car en premier lieu, cette conſideration nous adouciroit tout le chagrin que nous cauſe dans nos infortunes la malignité de ceux, que nous croïons en être les auteurs ; puiſque nous ſerions perſuadez qu'ils ne ſont que les inſtrumens de la Providence qui nous afflige. En ſecond lieu, la veûë de nôtre innocence, & par-conſequent de l'injuſtice qu'il y a au mauvais traittement qu'on nous fait : Cette veûë, dis-je, ne nous feroit plus de peine, veû que nous n'ignorons pas que Dieu eſt trés-juſte en ſoi, & que quelques irreprochables que nous ſoïons, nous ne ſommes toûjours que trop criminels à ſon égard. Enfin nôtre diſgrace elle-même changeroit en quelque ſorte de

nature, nous commencerions à la comter pour un bien comme étant l'ouvrage de celui qui ne peut faire le mal. Mais les juſtes, je veux dire ceux qui craignent Dieu, qui tâchent d'obſerver ſes Commandemens, & qui deſirent de lui plaire toûjours davantage. Ceux-là, dis-je, pourroient-ils douter que les afflictions ne leurs fuſſent extrémement avantageuſes, s'ils faiſoient réflexion qu'elles leur viennent de la part de leur bon Maître, de celui qui les aime avec tendreſſe; qui non-ſeulement n'a jamais rien fait que de bon, mais qui n'a méme jamais rien fait que pour eux?

Si l'affliction étoit un mal pour les gens-de-bien, Dieu ne pourroit ni la leur envoïer par lui-même, ni permettre qu'elle leur fuſt cauſée d'ailleurs, parce qu'en cela il ne pourroit avoir de fin raiſonnable & digne de lui. Il peut bien tirer ſa gloire du ſupplice des impies, parce que ſa juſtice éclatte dans leur châtiment, mais quel avantage trouveroit-il à faire ſouffrir les bons, ſi les bons ne trouvoient eux-mêmes leur avantage à ſouffrir? De plus, il eſt certain que IESUS-CHRIST, en qualité de Chef de l'Egliſe, ſouffre dans tous les veritables Chrêtiens, comme la teſte prend part aux maux que reſſentent les autres membres, & par-conſequent comme il eſt impoſſible qu'un homme ſe cauſe à ſoi-même quelque douleur, ou qu'il permette qu'on lui en cauſe, s'il ne prévoit que cette douleur lui ſera utile; auſſi ſeroit il impoſſible que le Fils de Dieu laiſſaſt gemir ſes ſerviteurs ſous les croix qu'ils portent, s'il ne ſavoit qu'il eſt mieux pour

eux de ſuër ſous le faix, que d'en être déchargez.

Nous avons un grand Prêtre, dit Saint Paul, qui eſt ſuſceptible de compaſſion, & qui pour ſe rendre ſenſible à nos maux, les a voulu tous éprouver en ſa perſonne. On parle d'un Tiran qui aïant remarqué qu'un mal-heureux qui pouſſoit des cris dans les ſupplices, avoit la voix fort douce & fort éclattante, ordonna qu'on le fiſt mourir le plus-lentement qu'on pourroit, afin de prolonger le plaiſir barbare qu'il prenoit à l'entendre crier de la ſorte. Nôtre Maître eſt bien éloigné d'une dureté ſi brutale, bien-loin de ſe plaire à nous voir ſouffrir inutilement, quelque fruit que nous devions tirer de nos peines, il ne laiſſe pas de les reſſentir. Il eût pitié du peuple qui le ſuivoit dans le deſert, parce qu'il n'avoit pas de quoi manger. *Miſereor ſuper turbam, quia ecce jam triduo ſuſtinent me, nec habent quod manducent.* Il fut attendri par le dueïl de la veuve de Naim, laquelle avoit perdu ſon fils unique. *Quam cum vidiſſet Dominus miſericordia motus ſuper eam.* Le Seigneur l'aïant apperçeûë, il fut touché de ſon mal-heur. Tout le monde ſait combien de larmes il verſat ſur le tombeau de Lazare, ou plûtôt ſur la deſolation de Marte & de Magdelaine, que la mort de leur frere avoit plongées dans une douleur amere. Toutes ces preuves qu'il lui a pleû nous donner en ces rencontres de la bonté & de la ſenſibilité de ſon cœur, n'ont été que pour nous perſuader qu'il prend part à tous nos maux, & qu'il les ſouffre, pour ainſi dire, avec nous. Mais ſi ces mêmes maux ne nous devoient pas être des ſources de trés-grands biens, ne pour-

rions-nous pas dire avec les Iuifs, qui le voïoient pleurer en Betanie ; Voila ſans doute un grand amour, voila un Maître bien tendre. *Ecce quomodo amabat illum.* Mais s'il aimoit cét homme autant qu'il le témoigne par ſes larmes, que ne l'a-t-il empéché de mourir ? Eſt-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle né n'auroit pas pû guerir ſon ami d'une ſimple fievre ? *Non poterat hic, qui aperuit oculos cœci nati, facere, ut hic non moreretur ?* Quoi ce Dieu qui peut tout, & qui regle toutes choſes à ſon gré, ne pourroit-il point prévenir ces accidens ſi triſtes & ſi funeſtes, qui nous accablent & qui nous attirent ſa compaſſion ? N'eſt-ce pas lui qui forme la grêle & la pluïe dans les nuës, qui lâche les vents, & qui les arrête, qui gouverne l'eſprit des Rois ; en un mot qui eſt le maître de tous les évenemens ? D'où vient donc que nous aimant au point qu'il nous aime, il ne nous fait pas une fortune plus-douce & plus-calme ? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les mal-heurs dont il paroît ſi touché ? Il faut qu'il y ait ici du miſtére, il faut néceſſairement que ces calamitez nous ſoient utiles ; ſi cela n'étoit pas il y auroit de la contradiction dans les ſentimens de nôtre Dieu, il nous aimeroit & il nous haïroit en même-tems, ou il nous tromperoit par une facile apparence de pieté, ou il manqueroit de pouvoir pour nous ſecourir.

Voïez cette pauvre femme qui par mille careſſes tâche d'appaiſer les cris de ſon fils, qui l'arroſe de ſes larmes, tandis qu'on lui ouvre le crane ou qu'on le taille, puiſque cela ſe fait à ſes

yeux, & par ſon ordre, puiſqu'elle en eſt elle même ſi affligée, qui peut douter que cette cruelle operation ne doive être extrémement utile à cét enfant, & qu'il n'y doive trouver ou une ſanté parfaite, ou du moins le ſoulagement d'autres douleurs ou plus-longues ou plus-aiguës?

Ie fais le même jugement lors que je vous vois dans l'averſité, Chrêtiens Auditeurs, vous vous plaignez qu'on vous mal-traitte, qu'on vous outrage, qu'on vous noircit par des calomnies, qu'on vous dépouille injuſtement de vos biens. Vôtre Rédempteur, qui eſt un nom encore plus tendre que celui ni de pere, ni de mere: Vôtre Rédempteur, dis-je, eſt témoin de ce que vous endurez, lui qui vous porte en ſon ſein, & qui s'eſt déclaré ſi hautement que quiconque vous touche, le touche lui-même en la prunelle de ſes yeux; il le permet toutefois, quoi-qu'il peut l'empécher ſi facilement, & vous doutez que toutes ces épreuves ne vous doivent être d'une trés-grande utilité?

Ajoûtez à cela, ce que je me ſouviens de vous avoir dit quelqu'autrefois en paſſant, que quand il a été queſtion de nous épargner des peines, qui tout viſiblement nous auroient été inutiles, il n'a rien oublié, il a fait des choſes incroïables, pour nous en garantir. Tout ce qu'on endure aprés la mort, ſoit dans les Enfers, ſoit dans les flammes du Purgatoire, tout cela eſt comté pour rien, on n'en peut eſperer ni gloire, ni récompenſe, on ne ſouffre alors que pour ſouffrir. Que n'a pas fait Jesus-Christ pour nous ſauver de ces tourmens infructueux? Il a tout mis en uſage

juſqu'à les attirer ſur ſa perſonne innocente. C'eſt pour cela qu'il a verſé tout ſon ſang & qu'il eſt mort ſur la croix. Ouï Iesus-Christ s'eſt abandonné lui-même à la colere de ſon Pere, & à la fureur des Iuifs, pour nous empéchet non-ſeulement de brûler durant toute l'éternité, mais encore d'être arrêtez un ſeul moment dans le Purgatoire. Il a ſatisfait pour nos plus-petites dettes, il n'a rien laiſſé à païer, bien plus il a laiſſé un tréſor inépuiſable de mérites à ſon Egliſe, pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Voila un argument qui me tient lieu de mille demonſtrations. Quand le Saint Eſprit n'auroit pas appellez bien-heureux ceux qui ſouffrent ici bas, quand toutes les pages de l'Ecriture ne parleroient pas en faveur des averſitez, quand nous ne verrions pas qu'elles ſont le partage le plus-ordinaire des amis de Dieu, je ne laiſſerois pas de croire qu'elles nous ſont infiniment avantageuſes. Pour me le perſuader, il ſuffit que je ſache que celui-là méme qui a mieux-aimé ſouffrir tout ce que la rage des hommes a pû inventer de plus-horribles tortures, que de me voir condanné aux plus-legers ſupplices de l'autre vie : Il ſuffit, dis-je, que c'eſt celui-là méme qui me prépare, qui me préſente les amertumes que je ſuis obligé de boire en ce monde. Un Dieu qui a tant ſouffert pour m'empécher de ſouffrir, ne me feroit pas ſouffrir aujourd'hui, pour ſe donner à lui-méme un plaiſir cruel & inutile.

Pour moi, Meſſieurs, lors que je vois un Chrêtien s'abandonner à la douleur dans les maux que Dieu lui envoïe, je ne fais nulle difficulté de

dire en moi-méme, voila un homme qui s'afflige de ſon bon-heur, il prie Dieu qu'il le delivre de l'indigence où il ſe trouve ; & il devroit le remercier de l'y avoir reduit. Ie ſuis aſſeûré que rien ne lui pouvoit arriver de plus-avantageux, que ce qui fait le ſujet de ſa deſolation, j'ai pour le croire mille raiſons, auſquelles il n'y a point de replique. Mais ſi je voïois tout ce que Dieu voit, ſi je pouvois lire dans l'avenir les ſuites heureuſes qu'il prépare à ces triſtes avantures, combien me confirmerois-je davantage dans mon ſentiment !

En effet ſi nous pouvions découvrir quels ſont les deſſeins de la Providence, il eſt certain que nous ſoûaiterions avec ardeur les mémes maux, que nous ne ſouffrons que malgré nous. Tout le monde ſait la fameuſe hiſtoire de Ioſeph, lorſque ſes freres le dépouïillerent, lorſque pour ſe défaire de lui ils le vendirent aux Iſmaëlites, on ne ſauroit dire combien il verſa de larmes, combien de ſupplications il fit à ſes mauvais freres, pour les fléchir, combien de fois il embraſſa leurs genoux, & avec quelle douleur il leur demanda pardon de tout ce qui leur avoit pû déplaire en ſa conduite, il ne faut pas douter qu'en méme-tems il ne fiſt mille vœux pour obtenir quelque ſecours du ciel dans une ſi grande extrémité. Pauvre jeune homme, que Dieu vous aimeroit peu, s'il vous exauçoit ! Que vous feriez bien d'autres vœux, ſi vous ſaviez où c'eſt que vous doit conduire cét exil ou cette ſervitude, que vous redoutez ſi fort ! Allez Ioſeph où la Providence vous envoïe, vous ne ſavez ce que

vous demandez, reſiſter en cette rencontre, c'eſt refuſer & la pourpre & la couronne, c'eſt refuſer d'être Roi d'Egypte, d'être comme le Dieu de ce grand Roïaume. L'évenement fit voir, Chrêtienne Compagnie, qu'il avoit plus de ſujet de ſe réjoüir, que de ſe plaindre du mauvais traittement qu'il reçoit. Vous ſavez que Dieu le portoit ſur le Trône par cette voïe, & que ces ſonges heureux qui lui promettoient tant de grandeurs, commencerent à s'accomplir par cette diſgrace apparante. Mon Dieu, ſi nous avions un peu de foi, ſi nous ſavions combien vous nous aimez, & combien vous avez à cœur nos intereſts, qu'on nous verroit bien recevoir les averſitez d'une autre maniére que nous ne faiſons!

Mais quel bien me peut-il donc revenir de cette maladie, qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de dévotion, me dira peut-être quelcun? Quel profit puis-je attendre de cette perte de tous mes biens, qui me met au deſeſpoir, de cette confuſion qui m'ôte le courage de bien faire, & qui eſt capable de me renverſer l'eſprit? Il eſt vrai que ces coups imprévûs dans le moment qu'ils arrivent, étourdiſſent quelque-fois ceux qui les reçoivent, & les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter ſur l'heure de leur diſgrace; mais aïez un peu de patience, vous verrez bien-tôt que c'eſt par-là que Dieu vous diſpoſe à recevoir ſes plus-grandes graces, ſans cét accident vous n'auriez pas été tout à fait mauvais, mais peut-être n'auriez-vous jamais été tout-à-fait bon. N'eſt-il pas vrai que depuis que vous étiez à Dieu, vous n'aviez

encore peû vous reſoudre à mépriſer je ne ſai quelle gloire fondée ou ſur quelque agrément de corps, ou ſur quelque talent d'eſprit, qui vous faiſoit conſiderer dans les compagnies? N'eſt-il pas vrai qu'il vous reſtoit encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité des habits, pour le luxe, que le deſir d'aquerir beaucoup de bien, d'élever vos enfans aux honneurs du monde ne vous avoit point encore tout-à-fait abandonné, peut-être même que quelque attâchement, quelque amitié peu ſpirituelle diſputoit encore à Dieu la poſſeſſion entiére de vôtre cœur? Il ne tenoit plus qu'à cela que vous ne fuſſiez en une liberté parfaitte, c'eſtoit peu de choſe; mais helas qui pourroit exprimer ou la qualité, ou le nombre des graces auſquelles ce petit obſtacle fermoit l'entrée, c'étoit peu de choſe à la verité, mais enfin vous n'aviez peû encore faire ce petit ſacrifice, & en effet on peut dire qu'il n'eſt rien qui coûte tant à l'ame Chrétienne, que de rompre ce dernier lien qui l'attâche au monde ou à elle même. Ce n'eſt pas qu'en cét état elle ne ſente une partie de ſon indiſpoſition, mais la ſeule penſée de guerir l'effraïe, parce que le mal eſt ſi prés du cœur, qu'à moins d'une operation violente & douloureuſe, on ne peut y porter le remede néceſſaire. C'eſt pour cela qu'il a fallu vous ſurprendre, il a falu que le Chirurgien, lorſque vous y penſiez le moins, ait planté la lancette bien avant dans la chair vive, pour percer cét ulcere qui étoit caché au fond des entrailles, ſans quoi vous auriez toûjours vécu en langueur. Cette fievre qui vous tient au lit, cette banqueroute

qui vous ruine, cét affront qui vous a couvert de honte, la mort de cette perſonne fera bien-tôt tout ce que toutes vos meditations n'auroient peû faire, ce que tous vos Directeurs auroient tenté inutilement.

Et ne me demandez pas ſi cette parfaitte liberté, ſi ce detâchement de toutes les choſes créées eſt un ſi grand bien, qu'il mérite d'être acheté ſi cherement. Vous le comprendrez, Chrétiens Auditeurs, lorſque vous y ſerez parvenus, ſi l'averſité, où vous étes, peut avoir l'effet que Dieu prétend; ſi elle vous dégoûte entiérement des créatures, ſi elle vous engage à vous donner à lui ſans reſerve; Ie ſuis aſſeûré que vous lui rendrez plus d'actions de graces pour vous avoir affligé, que vous ne lui avez offert de priéres pour détourner l'affliction. Tous les autres bienfaits que vous avez jamais receûs de lui, en comparaiſon de cette diſgrace vous paroîtront de petits bienfaits; vous aviez toûjours conſideré les benedictions téporelles qu'il a verſées juſqu'ici ſur vôtre famille comme des effets de ſa bôté envers vous; mais pour lors vous verrez clairement, vous ſentirez au fond de vôtre ame, qu'il ne vous a jamais tant aimé, que lorſqu'il a renverſé tout ce qu'il avoit fait en vôtre faveur, & que s'il avoit été liberal en vous donnant des richeſſes, de l'honneur, des enfans, de la ſanté, il a été prodigue en vous ôtant toutes ces choſes.

Ie ne parle point des mérites qu'on aquiert par la patience, il eſt certain que pour l'ordinaire on gagne plus pour le ciel en un jour d'averſité, qu'en pluſieurs années paſſées dans la joïe quel-

que bon uſage qu'on en faſſe. En premier lieu à cauſe de la peine qu'il y a à ſe ſoûmettre à la volonté Divine en des choſes qui bleſſent nos ſens, & nos appetits. En ſecond lieu à cauſe de l'intention qu'il eſt bien plus-aiſé de rectifier, dans un état où la nature ſouffre que dans un autre où elle trouve ſon compte. A vous dire franchement ce que je penſe, Chrêtiens Auditeurs, je me défie fort de tout le bien que nous faiſons dans le tems de la proſperité, & je ne crois pas qu'on doive faire grand fond ſur les vertus qu'on y pratique.

Ie remarque que dans la doctrine de ſaint Paul, l'eſperance des Chrétiens eſt un fruit de l'affliction ſupportée avec patience. *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò ſpem.* C'eſt pour cela que ce grand Apôtre ne ſe glorifie que de ſes chaînes, de ſes naufrages, & des injuſtes ſupplices qu'on lui a fait endurer. Il ne fait nulle mention ni de ſes priéres, ni de ſes prédications Apoſtoliques, parce que tout cela peut être aiſément corrompu par la fin qu'on s'y propoſe, & qu'en ces ſortes de bonnes œuvres à moins d'une longue étude, d'une extréme vigilance, d'une grace extraordinaire, on ſe défend rarement des ſurpriſes de l'amour propre. Ajoûtez à cela que l'averſité eſt un tems où l'on mérite preſque ſans interruption, à cauſe de l'application continüelle qu'on a au mal que l'on ſouffre, & par conſequent à celui qui en eſt l'auteur.

Tout le monde ſait que la proſperité nous relâche, & que c'eſt beaucoup quand un homme

heureux ſelon le monde s'aviſe de ſonger à Dieu une fois ou deux le jour ; les idées des biens ſenſibles qui l'environnent, occupent ſi agréablement ſon eſprit, qu'il oublie aiſément tout le reſte, au lieu que l'averſité ne nous donnant par elle-même que des penſées triſtes, elle nous porte comme naturellement à lever ſans ceſſe les yeux au ciel, pour adoucir par cette veûë le ſentiment de nos maux. Enfin comme l'on donne beaucoup plus de gloire à Dieu en ſouffrant, on a ſujet auſſi d'en eſperer une plus-grande récompenſe. Ie ſai, Meſſieurs, qu'on peut glorifier Dieu en toutes ſortes d'états, & que la vie d'un Chrêtien qui le ſert dans la bonne fortune ne laiſſe pas de lui faire honneur ; mais il s'en faut bien qu'il ne l'honore autant que celui qui le benit dans les ſouffrances. On peut dire que le premier eſt ſemblable à un courtiſan aſſidu & regulier, qui n'abandonne point ſon Prince, qui le ſuit au conſeil, qui eſt de tous ſes plaiſirs, qui fait honneur à toutes ſes fêtes, mais que le ſecond eſt comme un vaillant Capitaine qui prend des villes pour ſon Roi, qui lui gagne des batailles au prix de ſon ſang & de ſa vie, qui porte bien-loin & la gloire des armes de ſon Prince, & les bornes de ſon Empire.

Toutes les créatures louënt celui qui les a formées, lors même que ſuivant l'ordre qu'il leur donna en les créant, elles agiſſent conformement à leur nature, & au mouvement qui les emporte à leur centre : mais lors qu'elles ſe font violence pour lui obéïr, lorſqu'elles ſuſpendent leurs mouvemens propres, ou qu'elles en ſuivent même

de

de contraires avec la même facilité, que s'ils leur étoient naturels ; c'eſt alors qu'elles parlent hautement de la Divinité, & qu'elles forcent les plus-opiniâtres à la reconnoître. Le ſoleil glorifie le Seigneur par la regularité & par la rapidité de ſon cours, mais on ne peut pas nier que dans le peu de tems qu'il interrompit ſa carriére, pour éclairer la victoire de Joſué, que dans le moment qu'il recula de dix degrez en faveur du Roi Ezechias, il ne donna beaucoup plus de gloire à Dieu, qu'il n'avoit fait durant l'eſpace de trois mille deux cens ans qu'il avoit roulé juſqu'alors. Et ainſi, Meſſieurs, un homme qui jouït d'une grande ſanté, qui poſſede de grandes richeſſes, qui vit dans l'honneur, & dans l'eſtime du monde : cét homme, dis-je, s'il uſe comme il doit de toutes ces choſes, s'il les reçoit avec gratitude, s'il les rapporte à Dieu qui en eſt la ſource, il ne faut pas douter qu'il ne le glorifie par une conduite ſi chrêtienne. Mais ſi la Providence le dépouille de tous ces biens, ſi elle l'accable de douleurs, & de miſeres, & qu'il perſevere néanmoins dans les mémes ſentimens, dans les mémes actions de graces, s'il ſuit le Seigneur avec méme promptitude, avec méme docilité par une route ſi difficile, ſi oppoſée à ſes inclinations, on peut dire qu'il publie alors la grandeur de Dieu, & l'efficacité de ſa grace, de la maniére du monde la plus éclatante & la plus-forte.

Ie vous laiſſe à penſer, Chrêtiens Auditeurs, qu'elle gloire doivent attendre de IESUS-CHRIST, des perſonnes qui l'auront ainſi glorifié. Avec quels applaudiſſemens ſera receû dans

le Paradis un Chrêtien, dont la vie n'aura été qu'une ſuite de mal-heurs, qu'un exercice continuel de patience, un homme qui ſe préſentera, pour ainſi dire, tout couvert de ſang, & de plaïes, qui aura ſuivi ſon bon Maître à toutes les entrepriſes les plus-penibles, qui aura été le fidele compagnon de ſes ſouffrances. Ce ſera pour lors, Chrêtiens Auditeurs, que nous reconnoîtrons combien Dieu nous aura aimé, en nous donnant les occaſions de mériter une ſi grande récompenſe, ce ſera pour lors que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous être plaint de nos plus-grands avantages, d'avoir gemi, d'avoir ſoûpiré, lorſque nous avions lieu de nous réjoüir & de treſſaïllir de joïe, d'avoir douté de la bonté de Dieu, lorſqu'il nous en donnoit les marques les plus-ſolides. Mais ſi cela doit être ainſi, comme il le ſera ſans doute, pourquoi ne prendrons-nous pas dés-aujourd'hui les mêmes ſentimens ? Pourquoi ne remercierai-je pas Dieu dés cette vie de ces mêmes maux, dont je ſuis ſeûr que je lui rendrai dans le ciel d'éternelles actions de graces ? Pourquoi envîrai-je le ſort de ceux qui vivent dans la proſperité, puiſqu'eux-mêmes m'envîront quelque jour les averſitez que j'aurai ſouffertes ? Quand les afflictions nous devroient être inutiles, n'eſt-ce pas aſſez mon Dieu ! qu'elles nous viennent de vôtre main, pour nous les rendre agréables. Mais non-ſeulement elles me ſont avantageuſes auſſi-bien qu'aux juſtes, étant pecheur comme je le ſuis, & le plus-grand de tous les pecheurs ; elles me ſont même néceſſaires : C'eſt ma ſeconde Partie.

Je ne vois rien en quoi le Seigneur faſſe éclatter davantage ſa miſericorde, que dans les averſitez, dont il frappe les méchans pour les convertir. Saint Auguſtin ne peut admirer aſſez, qu'un maître auſſi-grand, auſſi-heureux, auſſi-independant de ſes créatures qu'eſt nôtre Dieu, ait voulu obliger les hommes par un commandement exprés, d'avoir de l'amour pour lui, c'eſt-à-dire, de ſe procurer à eux-mêmes le plus-grand bonheur dont ils ſoient capables. Mais voici quelque choſe à mon ſens, qui marque encore un plus-grand fond de bonté ; c'eſt qu'il ne ſe contente pas d'impoſer à ſes ennemis une obligation qui leur eſt ſi avantageuſe, il les force méme quelquefois de s'en aquitter.

C'eſt par les averſitez, Chrêtiens Auditeurs, qu'il contraint les plus-méchans de rentrer dans ſes bonnes graces, & certes c'eſt l'unique voïe qui lui reſte pour les y porter. Le Seigneur, dit un Pere de l'Egliſe, eſt un Medecin charitable qui ne deſire que nôtre ſanté ; pour l'entretenir il nous donne des regles aſſez douces, aſſez aiſées ; mais le peu de ſoin qu'on a de les obſerver, fait qu'on tombe dans des maladies mortelles, qu'il ne peut plus guerir, qu'en emploïant tout ce qu'il y a de plus-fort & de plus-douloureux en ſon art. C'étoit aſſez pour s'empécher d'être malade de manger peu, & de ne manger pas indifferemment de toutes choſes ; mais puiſque par vôtre intemperance vous avez allumé une fievre ardente dans vos entrailles, ce premier regime qu'on vous avoit preſcrit dans la ſanté ne ſuffit plus, pour éteindre ce feu qui vous brûle en c'eſt

pas aſſez de vous interdire certaines viandes, il vous faut retrancher toute nourriture, & vous faire avaler les breuvages les plus-amers.

Vous ſavez, Meſſieurs, que les richeſſes, la ſanté, la gloire, & les autres biens naturels ſont les inſtrumens des vices & de la debauche, pour empécher que des perſonnes raiſonnables ne ſe bleſſent elles-mémes avec des armes ſi dangereuſes, il n'y auroit qu'à les avertir du peril; mais à des furieux que la paſſion a aveuglé, & que l'habitude entraîne malgré-eux dans les plus-horribles excez, ſi vous ne leur arrachez ces armes, ſi vous ne les humiliez, ſi vous ne les accablez de maux, il eſt impoſſible qu'ils ne ſe perdent.

D'ailleurs la proſperité a coûtume d'attâcher à ceux qui en joüiſſent, une troupe de flatteurs & de libertins qui les engagent inſenſiblement en toutes ſortes de deſordres, & qui aprés les avoir ainſi corrompus, n'oublient rien pour leur ôter toute penſée de ſortir d'un ſi déplorable état. Or il n'y a que l'averſité qui puiſſe éloigner ces empoiſonneurs, comme l'attâchement qu'ils ont pour vous, n'eſt qu'un lâche intereſt qu'ils colorent du nom d'amitié, dés que vous ſerez malheureux vous les verrez prendre parti auprés d'un autre, & vous laiſſer la liberté de faire vôtre ſalut; à moins de cela ils vous aſſiégeront juſqu'au bout; ils demeureront acharnez, pour ainſi dire, à vôtre ame, comme des bêtes farouches, juſqu'à ce qu'ils l'aïent entiérement devorée; & quand cela n'arriveroit pas, la proſperité elle-même eſt une barriere invincible, qui ferme toutes les avenuës au Saint Eſprit. La parole de Dieu, l'uſage

des Sacremens ; les graces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y ſont engagez. Mais un homme qui eſt comme abîmé dans les affaires du monde, une femme qui eſt toute plongée dans la vanité & dans les plaiſirs, un Chrêtien qui a vieilli dans ſon impiété & dans ſes deſordres, il faut, ſi je ne me trompe, qu'il ſouffre, ou qu'il periſſe.

Ie ſai que la parole de Dieu eſt extrémement efficace, qu'elle eſt plus pénetrante que les épées les plus-aiguës, mais on ne voit que trop tous les jours qu'on lui réſiſte, qu'elle n'effleure pas même ces cœurs endurcis. Que n'a-t-on point dit contre ce luxe épouvantable, qui devore la ſubſtance & des pauvres & des riches, contre ce jeu qui conſume ſi mal-heureuſement un bien dont on pourroit acheter le ciel, qui nous emporte un tems qui nous a été donné pour gagner l'éternité ? Que ne dit-on point encore tous les jours contre ces déreglemens, que produit ce diſcours ſur l'eſprit des joüeurs de profeſſion, & de ceux qui dépenſent le plus en habits ? Les uns l'oublient un moment aprés, les autres ne s'en reſſouviennent que pour en faire des raïlleries, quelques-uns s'en tiennent mêmes offencez, & croïent avoir lieu de ſe plaindre du Prédicateur, parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvoit taire ſans trair ſa conſience, & ſans ſe rendre coupable d'une horrible perfidie. Que faut-il donc que Dieu faſſe pour faire rentrer ces perſonnes dans le devoir ? Il n'y a point d'autre moïen que la derniere indigence, il faut les reduire à la néceſſité de travailler pour faire ſubſi-

ſter leur famille, & de révendre pour vivre ce qu'ils ont acheté pour ſe parer ? Allez parler d'oraiſon & de retraite à cette femme qui eſt enteſtée de ſa beauté, & de la conſideration qu'on a pour elle dans le monde : croïez-vous qu'elle ſoit capable de goûter vos conſeils, ni même de les entendre ? Pour la ſauver il faut qu'une maladie la défigure, ou que quelque horrible confuſion la banniſſe pour toûjours des compagnies.

Quel tems eſt-ce que vous choiſirez pour exôrter ce riche, ce voluptueux à ſe convertir ? Ce n'eſt pas un homme à venir entendre le Sermon, bien-moins encore à vous appeller chez lui pour prêcher : Quand il le feroit, comment eſt-ce qu'une penſée ſainte trouveroit place en cet eſprit tout plein des images de ſes plaiſirs ou de ſes affaires temporelles. La grace elle-même toute inſinuante qu'elle eſt, ne trouve nulle ouverture pour ſe gliſſer en ſon cœur. Mais quoi, mon Dieu ! faut-il donc deſeſperer de cette ame ? Vôtre Sageſſe n'a-t-elle point de voïe pour la retirer du précipice ? Il en a une, Chrêtienne Compagnie, & c'eſt celle dont il ſe ſert toûjours pour rapeller ceux de ſes éleûs que la proſperité lui a débauché. C'eſt l'averſité, la perte de ce procés, la mort de ce mari, de ce fils unique, une paraliſie, une goutte, une fievre lente & maligne, une langueur incurable, un affront inſigne, une infamie. Quel ſera l'effet de cette diſgrace, elle diſpoſera cét homme à la componction par une douleur mortelle, elle lui donnera du dégoût pour les plaiſirs dont il étoit enchanté, elle lui

fera faire des réflexions ſur les déreglemens de ſa vie, qui lui ont attiré la colere de Dieu : Il ſouffrira que les gens-de-bien l'abordent du moins pour le conſoler : Comme il cherchera par tout des remedes à ſon mal, on lui fera trouver bon d'y emploïer encore les ſurnaturels. Enfin il ſe verra heureuſement forcé de changer de vie, ou par l'impuiſſance de perſeverer dans le mal, ou par le deſir d'arrêter le bras du Tout-puiſſant qui le frappe.

De-ſorte que de quelque maniére que nous vivions ; nous devrions toûjours recevoir l'averſité avec joïe. Si nous ſommes bons, l'averſité nous purifie, elle nous rend meilleurs, elle nous remplit de vertus & de mérites ; ſi nous ſommes mauvais, elle nous corrige & nous contraint de devenir bons. *Gaudeat Chriſtianus in adverſis*, dit Saint Auguſtin, *quia aut probatur, ſi juſtus eſt, aut ſi peccator eſt, emendatur.* Que ſi elle n'a pas cét effet en quelcun de nous, s'il y a quelcun qu'elle ne change pas, ou qu'elle rende encore pire, certainement celui-là a ſujet de s'affliger. *Conſtriſtetur ſane ; quem flagella divina corrigere non poſſunt.* On peut dire que de toutes les marques de réprobation, celle-là eſt la plus certaine & la plus-viſible. Un Chrêtien qui vit mal, & que Dieu ne châtie point, doit trembler, s'il lui reſte encore quelque ſentiment, il devroit mourir de crainte ; mais un pecheur que Dieu châtie & qui ne s'amende pas, on peut le comter hardiment parmi les damnez, & deſeſperer de ſon ſalut. Ce n'eſt qu'à l'extrémité qu'on a coûtume de hazarder les remedes violens, & quand ils ne

réüſſiſſent pas, c'eſt fait du malade, & il ne faut plus ſonger qu'à l'enſevelir.

Mais, Seigneur, que ferez-vous avec moi, qui ſuis peut-être en une diſpoſition differente, & de ceux qui ſe réforment dans l'affliction, & de ceux qui ſe rendent inflexibles à vos châtimens. Je vous avoûërai franchement mon infirmité, ô l'unique Sauveur de mon ame! Il eſt vrai que je connois mes fautes, lors que vous me puniſſez, mais à peine avez-vous ceſſé de me viſiter, que j'oublie juſqu'aux larmes que j'ai répanduës dans ma douleur. Quelles réſolutions ne fais-je point, lorſque vous étendez la main pour me toucher? Mais helas! du moment que vous la retirez, toutes ces réſolutions s'évanouïſſent. Je rentre en moi-même lorſque vous m'humiliez, auſſi-tôt que vous me relevez, je me répands de nouveau en l'amour des créatures; ſi vous me frappez je vous ſupplie de me pardonner, ſi vous me pardonnez je vous oblige derechef de me frapper. *Si ferias, clamamus ut parcas, ſi peperceris, iterum provocamus, ut ferias.* Comment devez-vous donc me traitter, & qu'eſt-ce que je dois vous demander? O mon Dieu! dois-je vous prier de me battre ſans relâche, afin que je vous ſerve ſans interruption? De me laiſſer toûjours attaché à la croix, afin que je ne me détâche jamais de vous? Enfin de ne pas vous appaiſer ſi facilement, puiſque de vôtre facilité je prens occaſion de vous irriter encore? Non, je confeſſe que je ne me ſens pas aſſez de courage pour vous faire une demande ſi généreuſe: Voici donc quelle ſera ma priére juſqu'au dernier de mes jours. Sauvez-moi

Seigneur, par quelque voïe que ce ſoit, quand ce devroit être par de continuelles afflictions. Sauvez-moi par le fer & par le feu, s'il eſt néceſſaire, par la honte & par l'infamie; par la plus-triſte de toutes les vies; par la plus-cruelle & la plus-lente de toutes les morts. Enfin Sauvez-moi à quelque prix que ce puiſſe être; je ne refuſe nulle peine, nulle douleur, pourveû que je ſois ſoûtenu de vôtre grace en cette vie, & couronné de vôtre gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON LXXVI.

DE LA PREDICATION.

Noli eſſe incredulus ſed fidelis.

Ne ſoïez pas incredule mais fidele. Saint Jean, c. 20.

La plûpart des fidéles qui aſſiſtent à la Prédication n'en ſont nullement touchez ; quelques-uns de ceux qui en ſont touchez ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'inſenſibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des autres.

QUOI-QU'ON ait quelque ſujet de ſe plaindre du peu de créance, que les Chrêtiens ont pour la parole de Dieu, & par-conſequent du peu de fruit qu'on en retire, je ſuis perſuadé néanmoins qu'on fait une grande injuſtice à cette divine parole, de penſer qu'elle eſt tout-à-fait inutile. Et pour moi j'avoûë que je ſuis d'un ſentiment tout contraire. Comme ceux qui viennent à la prédi-

cation, ſont pour l'ordinaire les plus-gens-de-bien, il eſt certain qu'ils s'y confirment dans leurs bonnes réſolutions, & qu'ils y puiſent des forces pour perſeverer, ſi les méchans n'avoient ce ſecours ils ſeroient encore pires, quelques-uns-mémes d'entre-eux y conçoivent le deſir d'une parfaitte converſion, & rendent le centuple de la ſemence qui leur a été confiée. Oüi, dit le Seigneur par Iſaïe, tout de même que la pluïe qui tombe du ciel arroſe la terre & la pénetre, qu'elle la rend feconde de telle ſorte que le laboureur en retire de quoi ſe nourrir, & de quoi l'enſemencer encore, tout de même la parole qui ſortira de ma bouche, ne retournera point vuide à moi, elle fera tout ce que j'ai prétendu, elle réüſſira ſelon mes deſſeins. *Non revertetur ad me vacuum, ſed faciet quæcumque volui, & proſperabitur in his, ad quæ miſi illud.*

Mais quoi-qu'il n'y ait pas lieu de dire que la prédication de l'Evangile eſt entiérement infructueuſe, il ne laiſſe pas d'y avoir ſujet de s'étonner de ce qu'elle ne fait pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait, elle change les mœurs de quelques Chrêtiens, elle réveille la ferveur de quelques autres, mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les Chrêtiens ? Il me ſemble que ce diſcours qui doit être comme la concluſion de tous ceux que nous avons faits durant le Carême, ne peut être mieux emploïé qu'à chercher les cauſes d'un ſi grand mal, il ſe peut faire que quand on les connoîtra, on s'efforcera de les ôter, & qu'ainſi on retrouvera dans ce ſeul Sermon tout le profit qu'on auroit deû

faire à tous les autres. Mon Dieu quel bon-heur ſi nous pouvions trouver enfin le moïen d'attirer à vôtre ſervice, tous ceux qui vous réſiſtent avec plus d'ôſtination ! Secondez, s'il vous plaît, nos deſirs, & les petits efforts que nous pouvons faire pour venir à bout d'une ſi grande entrepriſe. Ne nous refuſez pas les graces qui nous ſont néceſſaires pour cela. C'eſt au nom de JESUS-CHRIST & par l'interceſſion de MARIE que nous vous les demandons. *Ave Maria.*

Tous ceux qui aſſiſtent le plus-conſtamment aux prédications du Carême, ſe peuvent diviſer, ce me ſemble, en trois ordres differens. Quelques-uns ne ſont nullement touchez de ce qu'on dit, quelques-autres ſe contentent d'en être touchez, & n'en deviennent pas pour cela meilleurs. Quelques-autres s'y ſentent portez à mieux vivre, commencent en effet une vie plus-réformée & perſeverent dans cette nouvelle vie. Pour ces derniers à qui j'aurois à dire à une autre occaſion tant de choſes ſi conſolantes, je me contente aujourd'hui de leur appliquer en paſſant ces paroles, que Saint Pierre addreſſoit autrefois à ceux qui avoient crû en IESUS-CHRIST ſur le témoignage des Apôtres, *Vos autem genus electum, regale ſacerdotium, gens ſancta, populus acquiſitionis, ut virtutes ejus annuntietis, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum.* Vous êtes mes trés-chers fréres, vous n'en devez pas douter, oui vous êtes la race choiſie, l'héritage & comme le patrimoine de nôtre Roi, vous êtes la nation ſainte, le peuple que IESUS-CHRIST a vraiment conquis par ſes ſouffrances ; c'eſt vous qui êtes

deſtinez pour faire éclatter les grandeurs, les miſericordes, la toute-puiſſance de celui qui des ténebres où vous étiez, vous a fait paſſer dans ſon admirable lumiére. Il a été un tems que Dieu ne vous connoiſſoit preſque pas, mais vous voila enfin au nombre de ſes amis, & de ſes enfans, vous avez reſſenti les effets d'une bonté que vous aviez long-tems ignorée, *qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei, qui non conſecuti miſericordiam, nunc autem miſericordiam conſecuti.*

A l'égar des deux autres ſortes d'auditeurs, je m'en vais vous dire briévement, pourquoi c'eſt qu'ils rendent la parole de Dieu inefficace. Pour cela je partagerai cét entretien en deux parties. Dans la premiére je demande pourquoi quelques-uns de ceux qui viennent à la prédication, n'ent ſont nullement touchez ? Dans la ſeconde pourquoi quelques-uns de ceux qui en ſont touchez, ne changent pas pour cela de vie ? D'où peut venir l'inſenſibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des ſeconds ? Voila tout le ſujet de cét Entretien.

Ie crains bien, Chrêtiens Auditeurs, que cherchant avec moi, d'où peut venir que quelques Chrêtiens ne ſont nullement touchez de la parole de Dieu, il ne vous vienne d'abor en l'eſprit, qu'on en doit rejetter la faute ſur ceux qui la préchent, & qui manquent ou de ſavoir, ou de vertu pour l'anonçer comme il faut. Il eſt vrai que ce miniſtére devroit être exercé par des Anges plûtôt que par des hommes mortels, & je vous confeſſe, Meſſieurs, que je n'oſerois vous dire, qu'elle idée je me forme d'un Prédicateur

Evangelique, parceque je ne puis moi-même enviſager cette idée, que je ne me trouve comme accablé de confuſion, tout prêt à perdre courage & à tout abandonner par deſeſpoir, Mais quoiqu'à cela il y ait ſouvent de la faute du Prédicateur, on ne peut pas dire néantmoins que ce ſoit la ſeule cauſe. Puiſque nonobſtant mon incapacité & mon peu de zele, je vois des pecheurs qui ſe convertiſſent, j'ai ſujet de croire, que ceux qui ne ſont nullément émeûs de ce que je dis, oppoſent à la force de l'Evangile quelque obſtacle, qui ne ſe trouve pas dans les autres.

Quoi donc, eſt-ce qu'on ne vient point à la predication avec les préparations qui ſont néceſſaires pour en profiter ? Eſt-ce qu'on n'y apporte pas un eſprit libre de tous les ſoucis, un cœur dégagé de toutes les paſſions du monde ? Eſt-ce qu'on n'a pas un veritable deſir d'être converti, qu'avant le Sermon on ne demande pas à Dieu de tout ſon cœur la grace de profiter de ce qu'on va dire. Ie conviens, Meſſieurs, qu'avec de telles diſpoſitions on ne pourroit manquer de tirer un grand fruit des diſcours les plus-mal entendus, & les plus frois, mais je ne ſaurois croire qu'à moins de cela tout diſcours doive être entierement inutile. On ſait bien que le pecheur eſt mal diſpoſé, & c'eſt pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne perdre pas ſon tems à la prédication, il faut y venir avec une ame tranquille & détachée de toutes les choſes de la terre, il me ſemble que c'eſt comme ſi l'on diſoit, que la parole de Dieu ne peut guerir que ceux qui ſe portent bien, qu'elle ne peut vaincre que ceux

qui ſe rendent de plein gré, & qui ſoûaitent d'être vaincus. Certainement, je ne penſe pas que les Grecs, les Romains, les Perſans, & les Barbares d'Affrique aïent entendu l'Evangile avec ſes belles diſpoſitions, cependant ils ont tous cedez à ſa vertu, & au zele des Apoſtres. Il faut donc qu'il y ait quelque autre raiſon, qui cauſe l'inſenſibilité des Chrêtiens, qui ne ſont point touchez de la parole de Dieu.

Or je trouve qu'elle peut venir de trois ſources differentes. La premiére peut-être une grande attâche au mal, un amour pour le vice qui va juſqu'à l'enteſtement, & qui aveugle le pecheur de telle ſorte, qu'on ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit, pour décrier le peché, & pour le faire haïr. Il en eſt de cette diſpoſition comme de la paſſion de certaines meres, à qui on ne peut perſuader que leurs enfans aïent tort en quoi que ce ſoit, qui les trouvent aimables nonobſtant tous leurs défauts, & qui tiennent pour ennemi quiconque leur en veut dire du mal.

Ainſi, Meſſieurs, on voit quelquefois des perſonnes d'ailleurs aſſez bonnes, mais extrémement attâchées au monde & à la vanité, qui trouveront étrange qu'un Prédicateur prêche la ſolitude, & la ſimplicité des habits, qui tout ſerieuſement blâmeront une Dame Chrêtienne, ſi elle renonce aux vaines converſations, ſi elle embraſſe une vie plus retirée, ſi elle s'interdit l'uſage des modes & des vains ajuſtemens, qui ſe recriéront contre une ſi loûable réforme, comme ſi c'étoit un deſordre tout viſible, comme ſi les Saints ne nous en avoient pas donné l'exem-

ple, comme ſi les lois du monde pouvoient abolir les regles de l'Evangile. Voila juſqu'où nous porte la corruption de nôtre volonté, non-ſeulement elle s'attâche à ce qu'elle devroit fuïr, mais elle débauche l'entendement, elle l'engage inſenſiblement dans ſon parti, elle luy fait accroire que le mal eſt bien, que le bien eſt mal, qu'il y a de la gloire & de la vertu juſques dans le vice, que la vertu eſt blâmable lors qu'elle eſt parfaitte. Si cela arrivé à l'égar d'une paſſion qui n'eſt pas la plus criminelle de toutes les paſſions, & à des perſonnes qui au reſte ne ſont pas méchantes. Que peut faire la parole de Dieu ſur une perſonne préoccupée de la ſorte de ces faux jugemens; ſon eſprit ne veut convenir de rien, il combat les principes les plus-évidens, il ſe revolte contre toutes les preuves les plus-ſolides, dont il ſe trouve prévenu, il ſe fait au cœur comme une eſpece de haïe & de garde impénetrable, qui empéche que rien de touchant n'aille juſqu'à lui?

La ſeconde raiſon pourquoi on eſt inſenſible à la parole de Dieu, n'eſt pas ſimplement de ce qu'on vient l'entendre, ſans avoir un veritable deſir d'en profiter, mais ce qu'on y apporte une volonté toute déterminée au contraire, de ce qu'on appréende d'être émeû, & qu'on prend des précautions contre tout ce qui pourroit produire ce bon effet. Les premiers dont j'ai parlé ſont conduits dans l'erreur par leur paſſion, ils ſe trompent & prennent la lumiére pour les ténebres, mais ceux-ci ſe veulent tromper, & craignent de découvrir la lumiére qu'ils entrevoïent

voïent. Ce ſont des gens dont la conſience eſt toute diſpoſée à ſe revolter, pour peu qu'on l'en ſollicite, qui ſe ſentent une ame trop ſuſceptible à leur gré des bonnes impreſſions, & ſouvent auſſi au fond de cette ame, ſe trouvent certaines ſemences de vertus toûjours prêtes à germer, pour peu qu'elles ſoient arroſées, certaines étincelles de pieté que l'éducation y a laiſſées, & que le moindre ſouffle peut rallumer. Cependant ils ſe trouvent engagez dans je ne ſai quelle vie vaine & voluptueuſe qui leur plaît, & qu'ils n'ont nulle envie de quitter. C'eſt pourquoi ſi la bien-ſéance, ou la curioſité, ou quelque autre raiſon que ce puiſſe être, les oblige à venir entendre un Prédicateur, ils tâchent de l'écouter, comme ils feroient un Sophiſte ou un Orateur profane, ils ne s'attâchent qu'aux ornemens du diſcours s'il y en a, ils ſe diſtraiſent aux endroits qui leur conviennent, & qui ſeroient capables de les réveïller. L'auteur de l'Année Sainte dit, qu'il a connu une perſonne qui étant forcée par des conſiderations humaines d'aſſiſter à la prédication, & ſachant d'ailleurs que le prédicateur avoit le don de toucher les cœurs, elle ſe bouchoit les oreilles avec du cotton, de-peur d'entendre quelque choſe qui la porta à changer de vie.

Ce ſont ces ames, que David compare à l'aſpic, qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur, & qui au livre de Iob diſent franchement à Dieu, Seigneur retirez-vous de nous, nous n'avons que faire de ſavoir ce que vous au-

riez envie de nous apprendre. *Dixerunt Deo, recede à nobis & ſcientiam viarum tuarum nolumus.* Il eſt étrange que nous prenions plaïſir à étouffer ainſi nos propres lumiéres, & que nous refuſions les ſecours, qu'on nous préſente pour nous retirer de nos déſordres. Qui croiroit, Chrêtiens Auditeurs, qu'au lieu que les gens-de-bien évitent avec ſoin les compagnies, les entretiens, les lectures qui pourroient les corrompre, veû la pente que nous avons tous au mal, il ſe trouvaſt des perſonnes ſi reſoluës à ſe perdre, qu'elles fuïent ce qui pourroit les remettre au bon chemin, parce qu'elles ne ſe ſentent pas encore aſſez dures, pour réſiſter aux bons mouvemens que le Saint Eſprit leur pourroit donner.

Enfin, Meſſieurs, la troiſiéme ſource de l'inſenſibilité des Auditeurs, eſt celle-la-même à quoi IESUS CHRIST attribuoit l'incredulité des Iuifs. *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non eſtis.* La raiſon pourquoi vous êtes ſourds à mes paroles, c'eſt parce que vous n'êtes pas du nombre des enfans de Dieu. Ce n'eſt pas ſimplement que vous preniez plaiſir à vous aveugler, & à vous endurcir contre les veritez que je vous anonce, mais c'eſt que le Seigneur rebutté par vos mépris & laſſé d'une ſi longue & ſi opiniâtre réſiſtance, vous a aveuglez, vous a endurcis lui-même, en retirant les graces qui vous rendoient autrefois ſi ſenſibles à ſa parole. Il ne faut pas s'étonner quand on eſt en cét état, ſi l'on ſort de la prédication auſſi froid qu'on y eſt entré, ſi l'on tourne en raillerie les choſes les plus-ſerieuſes, les plus-

pathetiques, ſi de l'Egliſe où l'on a entendu les tonnerres, dont la juſtice de Dieu menace les pecheurs, on ſe rend froidement aux mêmes lieux, où l'on a coûtume de pecher, ſi dans le tems-même qu'on préche, on a peut-être le courage d'offencer Dieu. Quand Iesus-Christ reviendroit au monde, il ne gagneroit pas des cœurs que ſon Pere n'attire pas, il a parlé aux Iuifs, & de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté, ils ont pris occaſion de murmurer contre lui, de le calomnier, de le faire mourir injuſtement. Si nous n'avions pas d'autres Auditeurs, Chrêtienne Compagnie, nous n'aurions que faire de monter en chaire, bien-loin de les exorter à changer de vie, je ne ſai ſi on ne devroit point les exorter à ne plus-aſſiſter à la prédication, veû qu'il eſt certain qu'elle les rend toûjours plus-coupables, & que jamais elle ne les rendra meilleurs.

Voila, Meſſieurs, d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien operé, & qui n'ont pas même conçeû un bon deſir en tout le Carême. Ou ils ont été aveuglez par leurs paſſions, ou ils ont fermez les yeux, pour ne pas voir ce qu'ils ne voïent déja que trop, ou Dieu lui-même les avoit endurcis, afin que voïant, ils ne viſſent pas, & qu'entendant ils ne compriſſent pas les veritez éternelles, *Ut videntes non videant, & intelligentes non intelligant.* Le premier de ces trois maux ne peut être gueri que par une grace extraordinaire. Le ſecond par un effort que la volonté peut faire ſur elle d'autant plus-facilement, que ce n'eſt pas ſans peine qu'elle ſe dé

fend contre Dieu qui la preſſe de ſe convertir. Le troiſiéme à mon ſens eſt ſans remede, & je ne crains pas en diſant ceci, de porter perſonne au deſeſpoir, parce que ceux qui ſont atteints de ce mal funeſte, ne ſeront point frappez d'une verité ſi terrible, ils n'en ſeront pas méme émeûs legérement.

Si j'avois à traitter ſemblables perſonnes, je tâcherois de procurer aux premiers beaucoup de priéres ; car ce n'eſt que du ciel que leur peut venir la lumiére qui leur manque : J'engagerois les autres, s'il étoit poſſible, dans la converſation de quelque ami vertueux qui peut ménager leur eſprit rebelle, qui ſeût prendre ſon tems, lors qu'ils ſongent le moins à ſe défendre, pour inſinuër avec douceur les veritez qu'ils appréendent de trop pénetrer. Pour les derniers je n'y voudrois perdre qu'autant de tems qu'il en faudroit, pour reconnoître qu'ils ſont vraiment endurcis. Ie ſai qu'il n'y en a point de marque qui ſoit entiérement infaillible, mais quand une ame inſenſible à la parole de Dieu, eſt avertie de prendre garde que Dieu ne l'ait abandonnée, & que cét avis ne l'effraïe point, il n'eſt que trop probable qu'elle eſt abandonnée effectivement, ſuivant ce mot de Saint Bernard, *Noli ex me quærere, quid ſit cor durum, ſi non expaviſti, tuum hoc eſt.* Ne me demandez point ce que c'eſt qu'un cœur endurci, ſi vous n'avez pas été ſaiſi d'horreur, lors que vous m'en avez entendu parler. Vous étes dans ce deplorable état. En voila aſſez pour des gens qui apparemment ne ſont pas ici, & qui ne pro-

fiteroient pas d'un plus-long discours, quand ils y seroient. Passons s'il vous plaît à la seconde partie, & voïons pourquoi tous ceux qui sont touchez de la parole de Dieu, ne changent pas pour cela de vie.

Quoi-que le nombre de ceux sur qui la parole de Dieu ne fait pas beaucoup d'impression, soit peut-être le plus-grand nombre, j'ose dire néanmoins que si tous ceux à qui elle se fait sentir, suivoient les bons mouvemens qu'elle leur donne, il y auroit peu de Prédicateurs zelez qui ne recueïllit une moisson trés-riche & trés-abondante. *Vivus est enim sermo Dei & efficax*, dit Saint Paul, *& penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum.* Car la parole de Dieu est vive & efficace, elle est plus-pénetrante que nulle épée à deux tranchans, elle entre jusques dans les plus-sombres replis de l'ame, jusqu'aux jointures & à la moëlle des os. Mais d'où vient que cette parole aprés avoir non-seulement touché, mais percé même, ce semble, & brisé leurs cœurs, elle n'a pas le bon-heur de les changer, en voici, si je ne me trompe, les veritables raisons.

La premiére, c'est que quelques-uns s'imaginent que tout est fait, quand on a été touché au Sermon, & cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu, qui vous a appellé, qui vous a tendu la main, qui vous a fait offre de sa grace. Mais rien n'est fait de vôtre part, c'est à vous maintenant

à ſuivre le Paſteur qui vous a fait entendre ſa voix, & à faire valoir le talent que vôtre bon Maître vous a mis entre les mains. Il faudroit donc aprés la Prédication récueïllir cette étincelle de feu, qui eſt tombée dans vôtre ame, la ſouffler, pour ainſi dire, par la meditation, lui donne de l'aliment en faiſant quelque bonne-œuvre, en liſant quelque livre de pieté au lieu d'aller auſſi-tôt diſſiper vôtre eſprit dans les affaires du monde. Il faudroit faire réflexion, que c'eſt la une grace du ciel qui ne vous eſt pas donnée pour rien, & dont quelque jour on vous doit redemander compte, aprés quoi vous examineriez ce que c'eſt que le Seigneur exige de vous, & quels moïens vous pourriez prendre pour faire ſa volonté.

La deuxiéme raiſon pourquoi ces ſaints mouvemens ne produiſent rien, c'eſt celle que JESUS-CHRIST lui même en a renduë en la Parabole de la ſemence. Cette divine ſemence porte quelque fruit parmi les épines, quoi-que ce fruit ſoit en ſuite étouffé, avant qu'il ait eû le tems de mourir. Elle leve même ſur le roc, quoi-que peu de tems aprés le défaut d'humidité la faſſe ſecher, mais ce qui tombe ſur le grand chemin eſt foulé aux piés, les oiſeaux l'enlevent incontinent. Ce grand chemin, Chrêtiens Auditeurs, nous répréſente cette vie mondaine & tumultueuſe, où l'on eſt expoſé à tant de perils, & qui ouvre cent portes, pour ainſi dire, à l'ennemi qui medite la ruine de nôtre ame. Les perſonnes engagées dans cette vie, n'ont pas plûtôt été émeûës par la

parole de Dieu ; qu'elles ſe trouvent environnées de mille objets qui leur cauſent des mouvemens tout contraires, & qui effacent en un inſtant juſqu'au ſouvenir de la bonne impreſſion, que leur cœur avoit reçeûë. A peine ſera-t-on ſorti de l'Egliſe qu'on entrera dans une converſation, où pour un mot qui vous aura édifié dans le diſcours du Prédicateur, vous verrez, vous entendrez cent choſes qui vous ſcandaliſeront ; c'eſt-à-dire, qui vous inſpireront la vanité, l'amour de la terre, le mépris & le degoût des choſes ſaintes. Je crois vous l'avoir déja dit quelquefois, ſi le premier mouvement que vous donne la parole ſainte, n'eſt pas de vous retirer du monde, c'eſt-à-dire d'éviter la foule, de fuïr autant que vôtre état le permet, la familiarité & le commerce des perſonnes vicieuſes & addonnées à la vanité, vous ne tirerez jamais nul avantage des bontez que le Seigneur aura pour vous, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troiſiéme lieu, il y a des ames qui ſe ſentant toutes remplies de ferveur à la prédication, & extrémement encouragées à bien faire, ne font rien toutesfois, parce qu'elles ignorent ce que Dieu demande d'elles, ces fortes inſpirations ne les portant à rien faire de particulier. Ceux-ci doivent conſulter leurs peres ſpirituels ; pour apprendre de leur bouche la volonté du Seigneur. Ils peuvent encore avoir recours à certains livres qui enſeignent plus exactement le chemin de la piété, qui en marquent, pour ainſi dire toutes les

demarches ; l'Introduction à la Vie Devote du grand Saint François de Sales, leur ſera d'un trés-grand ſecours, auſſi bien que le Combat Spirituel, & quelques autres ſemblables. C'eſt ainſi que Saint Paul terraſſé par la parole de JESUS-CHRIST, & tout diſpoſé, ſans ſavoir pourtant qu'elle étoit ſa volonté, à lui obéir fut renvoïé à Ananie, duquel il apprit ce qu'il deſiroit ſavoir, & que Saint Auguſtin preſſé au fond du cœur par la grace qui l'invitoit à une meilleure vie, entendit une voix qui lui ordonnoit d'ouvrir les Epîtres du grand Apôtre, où il trouva tous les conſeils qui lui étoient néceſſaires dans l'état où il étoit.

Quelques autres ne doutent point de ce qu'ils ont à faire pour répondre aux graces qu'ils reçoivent, en entendant la parole de Dieu, mais la choſe leur paroît entiérement impoſſible, à cauſe de la mauvaiſe inclination fortifiée par la mauvaiſe habitude. De toutes les tentations, c'eſt ici ſans doute la plus-dangereuſe, parce qu'elle porte au deſeſpoir, mais c'eſt auſſi la moins plauſible, veû qu'il n'eſt rien de plus-chimerique que cette prétenduë impoſſibilité ; je ne veux pas répeter ici ce que je vous dis il y a quinze jours ſur ce ſujet ; j'ajoûte ſeulement que c'eſt ſe former une idée de Dieu bien extravagante, de penſer que ces inſtances interieures, ces tendres ſollicitations qu'il vous fait lui-même au fond de l'ame, tandis que vos oreilles ſont frappées par la voix du Prédicateur, que toutes ces graces, dis-je, vous portent à quelque choſe d'impoſſible, que

le Seigneur vous preſſe avec tant d'amour d'entreprendre, ce qu'il ſait que vous ne pouvez faire en nulle maniére : Croïez-moi, Meſſieurs, le Seigneur connoît vos forces, beaucoup mieux que vous ne les connoiſſez vous-mêmes, & de-plus il vous en prépare de ſurnaturelles, qui ne vous rendront pas ſeulement poſſible, mais encore aiſée la victoire de vos habitudes les plus-envieïllies.

Il y a un cinquiéme obſtacle qui arrête quelquefois certaines ames ſur le point de ſe rendre à la force de l'Evangile ; elles ſe ſentent portées à quelque réformation de vie, à être plus-reglées dans leurs exercices ſpirituels & dans leurs occupations mêmes temporelles, à un peu de méditation, à un uſage un peu plus-fréquent des Sacremens de Penitence & d'Euchariſtie ; elles ne trouvent rien d'impoſſible à tout cela, mais elles craignent que cela ne les meine encore plus-loin, & que ſi une fois elles s'engagent dans un commerce plus-particulier avec Dieu, il ne leur faſſe faire beaucoup plus de chemin, qu'elles ne voudroient. Il faut avoûër franchement la verité, Chrêtiens Auditeurs, nôtre Dieu n'a gueres de bornes dans ſes bienfaits, à peine avons nous reçeû une de ſes graces, qu'il nous en offre une autre encore plus-excellente. Si vous faittes aujourd'hui ce qu'il vous inſpire, je ne vous réponds pas que demain il ne vous inſpire quelque choſe de plus-parfait ; mais il eſt vrai auſſi que cette premiére demarche ſera pour vous la plus-mal-aiſée, & qu'à meſure que vous avancerez ſur

les pas de IESUS-CHRIST, vous trouverez facile & même agréable ce que vous admirez davantage dans la vie des plus-grands Saints. C'eſt ainſi qu'aprés qu'un apprentif s'eſt degroſi dans les choſes les plus-aiſées de ſont art, il ſe trouve inſenſiblement capable de recevoir des leçons plus-rélevées, à meſure qu'il s'avance en travaillant, il apperçoit que les choſes ſe facilitent, & qu'il n'eſt rien dont on ne vienne à bout avec le tems ſans beaucoup de peine. Courage donc, Chrêtiens Auditeurs, ne ſeriez-vous pas bienheureux, ſi Dieu vous élévoit ainſi par degré juſqu'à la vertu de ſes amis les plus-intimes? juſqu'aux premiers rangs de ſon roïaume, ſi peu-à-peu par des progrez preſque inſenſibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrêtienne, qui dés ici bas établit l'ame dans une ſi heureuſe tranquillité, & qui reçoit dans le ciel de ſi magnifiques récompenſes.

Quoi ſeroit-il poſſible que vous appréendaſſiez de devenir Saint, comme ſi c'étoit un mal à fuïr, ou un bien qu'on peut vous donner malgré-vous-même? Non non vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine & entiére, vous vous arrêterez quand il vous plaira, & ſi nôtre Seigneur vous donne la volonté d'aller toûjours plus-avant, il accomplira lui-même en vous un ſi ſaint deſir: *Deus enim eſt, qui operatur in vobis & velle & perficere.*

Enfin je trouve des ames que la parole Evangelique a perſuadées, & qui bien-loin d'appréender de devenir ſaintes, n'abandonnent au con-

traire cette entrepriſe, que par la crainte qu'elles ont de ne le pouvoir jamais devenir. Elles ſentent une ſi grande foibleſſe, qu'elles ne croïent pas de pouvoir perſeverer. Ne vaut-il pas mieux, diſent-elles, demeurer comme l'on eſt, que de changer pour changer encore? Quelle confuſion ne me cauſeroit pas mon inconſtance devant les hommes, & ne me rendroit-elle pas encore plus coupable devant Dieu, que la vie tiéde que je meine préſentement? O Seigneur que ce faux raiſonnement vous a fait perdre de belles ames, qu'il en a arrêté ſur le point de commencer une vie angelique ſur la terre, qu'il a fait avorter de bons deſirs, qu'il a paru propre au demon pour ruïner les deſſeins de vôtre miſericorde, & comment ferons-nous pour détruire une ſi dangereuſe illuſion?

Ie répons en premier lieu, que la perſeverance eſt un don du ciel, que les plus-inconſtans peuvent eſperer, que Dieu le donne à qui il lui plaît, mais qu'il en récompenſe ordinairement ceux qui commencent avec plus de courage & de confiance. Et ainſi lors que j'embraſſe une vie vraiment chrêtienne, je ne dois nullement me mettre en peine quel en ſera le ſuccés, je ſai que qui fait les premiers pas de bonne grace, doit comter comme s'il étoit déja au milieu de la carriere, & que ſi Dieu me fait tant de graces aujourd'hui que je me rends rebelle à ſa volonté, il ne m'abandonnera pas, lors que je lui aurai ſacrifié la mienne.

En ſecond lieu, vous craignez la confuſion que

vous cauſeroit vôtre inconſtance. Et moi je crains peu l'inconſtance d'une perſonne qui ne pourroit ſupporter une ſi grande confuſion ; cela même ſervira à la retenir dans ſon devoir, quand une fois elle ſe ſera déclarée pour la pieté. De-plus croïez-vous que Dieu ne craigne point auſſi le des-honneur que ce lui ſeroit de ſe laiſſer ravir vôtre cœur, aprés avoir fait dans le ciel un ſi grand triomphe de ſa conqueſte.

En troiſiéme lieu ; quel efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte ? Qui vous a dit que vous vous rendriez plus-coupable, ſi aprés avoir fait quelque pas vous retourniez en arriére ? Penſez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par foibleſſe, qu'à demeurer immobile par opiniâtreté & par défiance de la bonté de vôtre Dieu. Si vous aviez obéï à ſes graces il auroit du moins cette preuve de vôtre bonne volonté & de vôtre aveugle ſoûmiſſion ; quand ce ne devroit être que pour quelques jours, ce ſeroit toûjours autant de ſervice que vous lui auriez rendu, autant de tems que vous auriez utilement emploïé. Enfin ſur quel fondement jugez-vous que vous aurez beſoin d'une longue perſeverance, vous qui n'étes pas aſſeûré de trois jours de vie. Conſiderez un peu, Ame Chrêtienne, que ſi c'étoit là un motif raiſonnable pour vous éloigner de la vie qu'on vous a prêchée, tous les Saints auroient éte fort imprudens, lors qu'ils ſe ſont embarquez dans cette vie, & que s'ils avoient été tous auſſi-ſages que vous croïez l'être, JESUS-CHRIST n'auroit jamais eû d'imitateur ni de veritable diſciple.

Ce n'eſt pas que je veüille nier qu'il y ait des ames, qui aprés avoir embraſſé une vie aſſez réformée reviennent à leurs premiers déreglemens, mais comme leur changement eſt un effet de leur propre foibleſſe & non de la foibleſſe de la grace qu'ils ont mépriſée. Si je mets toute ma confiance au Seigneur qui eſt tout-puiſſant, leur exemple ne me doit point faire de peur. Voulez-vous que je vous diſe, Chrétiens Auditeurs, qui ſont ceux de la perſeverance deſquels on a ſujet de ſe défier, ce ſont ceux qui ne ſe défient de rien. Ceux qui n'ont pas plûtôt commencé à vivre un peu plus regulierement, qu'ils ſe croïent au deſſus des vens & des tempêtes, & s'expoſent témerairement à toute ſorte de perils. Mais ceux qui appréendant tout de leur fragilité, ne croïent jamais avoir aſſez pris de précautions, & ſont toûjours ſur leurs gardes, pour ne donner nul avantage à leur ennémi, ceux-là, dis-je, perſevereront infailliblement, le ciel tombera plûtôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Ie me défie auſſi un peu de certaines perſonnes, qu'un premier moment de je ne ſai quelle ferveur fait paſſer ſans beaucoup de peine, comme auſſi ſans beaucoup de conſideration du deſordre dans une grande réforme, mais de tous ceux qui ont beaucoup appréendé ce changement, avant que de pouvoir s'y reſoudre, de tous ceux qui ont eû de grands combats à ſoûtenir, qui ont trouvé en eux-mêmes une extrême réſiſtence, qu'ils ont néantmoins ſurmontée, de tous ceux-là, dis-je, je

n'en ai encore veû aucun, qui ait dementi par ſon inconſtance les ſentimens qu'il avoit eû au commencement de ſa converſion. La raiſon de cela, ſi je ne me trompe, c'eſt qu'une victoire ſi difficile eſt d'un ſi grand mérite devant Dieu, qu'elle l'oblige à nous cherir tendrement, & à verſer ſur nous ſes plus-grandes graces. De plus ceux qui changent tout-d'un-coup, & ſans beaucoup de déliberation trouvent dans la ſuite des difficultez impreveûës, qui les ébranlent, au lieu que les autres qui ſe ſont figuré le chemin de la vertu mille fois plus-rude qu'il n'eſt effectivement, ne peuvent être rebuttez par des travaux incomparablement plus-doux que ceux, à quoi ils s'étoient préparez en commençant. Enfin il eſt mal-aiſé que nulle tentation puiſſe jamais arracher à Dieu une ame qui s'eſt donnée à lui malgré les plus furieuſes tentations, comme un ſoldat qui a gagné en grimpant le haut d'une muraille, malgré la réſiſtence de ceux qui la défendoient, n'eſt gueres en danger de ceder à ces mêmes ennemis, lors qu'il ſera ſur le rampart, & qu'il combattra avec un égal avantage.

On ne peut pas non plus s'aſſeûrer beaucoup de la fidelité de ceux qui ſe ménagent beaucoup avec Dieu, qui ſe donnent à lui de telle ſorte, qu'ils ne rompent point entiérement avec ſes plus mortels ennemis, qui ſe declarant foiblement pour la pieté, ſemblent laiſſer derriere eux un paſſage toûjours ouvert, pour retourner au monde, quand il leur plaira, qui ſe reſervent encore quelque attâche, qui ne donnent pas tout le

cœur, qui n'ôtent pas au demon toute l'eſperance, qu'il pourroit avoir d'y jamais rentrer; une parfaitte converſion n'eſt point ſujette à ces funeſtes revers. C'eſt pour toûjours quand c'eſt tout-de-bon, & c'eſt tout-de-bon quand on veut changer, quand on s'ôte à ſoi même autant qu'on le peut tous les moiens de changer encore.

Voila, ſi je ne me trompe, tout ce qui a coûtume de rendre ſterile la parole de Dieu dans les ames qui en ſont touchées, j'eſpere que la cauſe du mal étant connuë, on n'aura pas trop de peine à le guerir, & que ce diſcours, ne nous aidera pas peu à récueïllir le fruit de tant de graces, que nous avons receûës durant le Saint tems d'où nous ſortons. Il le faut faire au plûtôt, Meſſieurs, tandis qu'il nous reſte encore quelque ſenſibilité pour les choſes de nôtre ſalut. Car vous voulez bien, que je vous diſe que quoi-que cette facilité à être émeû par la voix de Dieu, ſoit une trés-bonne marque, c'en eſt une fort méchante de ne profiter point de ces divins mouvemens; *Terra enim*, dit ſaint Paul en ſon Epître aux Hebreux, *ſæpè venientem ſuper ſe bibens imbrem, & generans herbam opportunam illis, à quibus colitur, accipit benedictionem à Deo; proferens autem ſpinas ac tribulos, reproba eſt, ac maledicto proxima.* Car la terre qui eſt ſouvent arroſée de la pluïe juſqu'à en être pénetrée, voila juſtement nôtre queſtion, c'eſt-à dire, une ame qui n'entend pas ſeulement la parole de Dieu; mais à qui le Seigneur fait la grace d'en être ſouvent touchée, ſi elle rend le fruit qu'on en attendoit, elle eſt benie du ciel,

mais ſi elle continue à ne produire que des ronces & des épines, elle n'eſt pas loin du dernier malheur, elle a ſujet de craindre que ſa ſterilité ne ſoit un effet de ſa réprobation. *Reproba eſt ac maledicto proxima.*

C'eſt pourquoi je vous conjure au nom de IESUS-CHRIST, que ſi la grace ſe fait encore ſentir à vous, comme elle a fait juſqu'ici, vous ne lui réſiſtiez pas plus long-tems, de-peur qu'elle ne ſe retire, & qu'elle ne vous laiſſe dans l'inſenſibilité. *Hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra.* Ie pardonne à ces malheureux, qui quoi-que aſſez aſſidus à la prédication n'y entendent pourtant jamais que la voix de l'homme, qui frappe leurs oreilles par des paroles ſenſibles, mais quelle excuſe pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu, qui touche vôtre cœur, auquel toute autre voix ne ſauroit ſe faire entendre. S'il eſt bien vrai, Chrétienne Compagnie, que c'eſt Dieu qui vous appelle par ces mouvemens interieurs, comme vous n'en ſauriez douter, comment eſt-ce que vous étes retenu par les foibles prétextes, que vous alleguez? comment ne paſſez-vous point ſur tout ce qui vous arrête? Ie ne trouve point étrange que vous vous oppoſiez à moi, que vous oppoſiez à tous mes raiſonnemens vôtre foibleſſe, & vos vaines craintes, mais croïez-vous que Dieu qui vous invite n'ait pas preveû ces difficultez, ou qu'il ne ſoit pas capable de vous les faire ſurmonter? Eſt-ce que vous vous défiez de lui, & que vous craignez qu'il ne vous enga-

ge,

ge imprudemment dans une entrepriſe, dont le ſuccés ne vous ſeroit pas avantageux ? Le monde vous attire, je n'en doute pas, il vous retient par mille conſiderations, mais ſi vous voulez un peu conſiderer quel eſt celui qui vous appelle au fond de vôtre ame, le monde ni ſes vains motifs qu'il vous propoſe, ne feront guere d'impreſſion ſur vôtre eſprit.

Sainte Magdelaine étoit dans une fort grande compagnie de Iuifs qui étoient venu exprés de Ieruſalem, pour lui faire leurs complimens ſur la mort de ſon frere unique, la civilité demandoit qu'elle les entretint ; ou du moins qu'elle ne les quittaſt pas bruſquement, & ſans leur avoir fait des excuſes, mais du moment qu'elle fut appellée de la part de Jesus-Christ, elle ſe crût diſpenſée de toutes les loix de la bien-ſéance humaine, elle oublia qu'elle euſt compagnie, elle partit ſans prendre congé, & courut à ſon bon maître. Si je vous diſois, Meſſieurs, que c'eſt de la part de Dieu que je vous ai parlé, toutes les fois que je ſuis monté en cette chaire, que c'eſt ſa volonté que je vous ai déclarée, qu'il vous a invité par ma bouche à ſortir de cét embarras d'affaires temporelles, de ces inutiles converſations qui vous empéchent de ſonger à vôtre ſalut, de ces inutiles converſations, qui vous tiennent comme enchaînez, de cette tiédeur qui vous expoſe à tant de perils ; vous douteriez de la verité de mes paroles, & vous refuſeriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'adreſſe aujourd'hui à ceux qui ſont touchez inte-

rieurement des choſes qu'on leur prêche, c'eſt-à-dire, ceux à qui le Seigneur dit toutes ces choſes immediatement & d'une maniére que les hommes les plus-éloquens & les plus-Saints, que les Anges mêmes ne ſauroient jamais imiter, étant une doctrine certaine & univerſelle, que Dieu ſe reſerve à lui ſeul le pouvoir de s'inſinuer dans l'ame, & de faire entendre ſa voix juſqu'au fond du cœur. *Magiſter adeſt, & vocat te.* Cette voix qui vous ſollicite, qui vous reproche vôtre lâcheté, qui vous effraïe par ſes menaces, qui vous inſpire une nouvelle ardeur pour le bien, qui vous répréſente le mauvais état où vous êtes, qui vous donne la penſée d'en ſortir; gardez-vous bien de croire que ce ſoit la voix du Prédicateur, ſi c'étoit elle, elle ſeroit entenduë également de tout le monde, elle auroit le même effet dans tous les cœurs, *magiſter adeſt, & vocat te*, c'eſt vôtre maître qui eſt préſent, & qui vous fait l'honneur de vous appeller à lui par lui-même, *nolite obdurare corda veſtra.* Ecoûtez le donc puiſqu'il eſt vôtre Dieu, & ne refuſez pas de lui obéir, quelques ſpecieuſes que ſoient les fauſſes raiſons qui vous en détournent, car tout doit ceder à l'obéïſſance que toute créature doit au Créateur de l'univers; ſouvenez-vous que les autres mépriſent les ſerviteurs du Dieu vivant, ſes lieutenans, ſes Ambaſſadeurs, mais pour vous que c'eſt le Seigneur lui-même que vous mépriſeriez, ſi vous refuſiez de vous rendre aux ſecrets mouvemens qui vous portent à la pieté, écoutez-le de peur qu'il ne ſe rebutte, qu'il ne ſe

taiſe, ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bouche d'autrui. Ecoutez-le puiſqu'il ne peut vous donner que des conſeils ſalutaires, & qu'il ne vous demande rien que vous ne deuſſiez deſirer vous-même pour vôtre intereſt. Enfin écoutez aujourd'hui les paroles par leſquelles ils vous invite à ſon ſervice, afin que vous puiſſiez entendre quelque jour, celles qui appelleront les ſerviteurs à la récompenſe. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXXVII.

DU RESPECT Humain.

Cùm fores eſſent clauſæ ubi erant diſcipuli congregati propter metum Judæorum venit Ieſus, & ſtetit in medio eorum.

Jeſus vint & parut au milieu de ſes Diſciples, les portes du lieu où ils s'étoient aſſemblez de peur des Juifs étant fermées. S. Jean. c. 20.

On ne hazarde rien en mépriſant le reſpect humain, on haharde beaucoup quand on l'écoute.

QUelque ſujet que nous aïons eû d'être ſcandaliſez de la foibleſſe des Apôtres à la paſſion du Fils de Dieu, la crainte qu'ils té-

moignent aujourd'hui aprés ſa Réſurrection, me paroît encore plus-lâche, car s'ils manquerent alors de courage, c'eſt que la foi manqua elle-même dans leur eſprit, & s'ils douterent que IESUS fuſt Dieu; c'eſt qu'ils le virent dans un état, où l'on pouvoit méme douter, s'il étoit homme. Mais préſentement que la nouvelle vie du Sauveur doit avoit ranimé leur eſperance, & rendu leur foi inébranlable; aujourd'hui que la gloire de ſon tombeau a entiérement effacé l'ignominie de ſa croix; Ie leur demanderois volontiers de quel prétexte ils peuvent colorer cette timidité, qui les tient tous enfermez dans une méme maiſon, ſans qu'ils oſent ni ſe declarer ni paroître méme devant les Iuifs; s'il y avoit quelque honte à confeſſer un Dieu ſouffrant, comment ne ſortent-ils point, pour aller publier la gloire de ſon triomphe? peuvent-ils encore craindre la mort, aprés qu'il la vaincuë, & qu'en reſſuſcitant il leur a donné des gages ſi ſeûrs de leur réſurrection?

Mais il vaut mieux que je m'adreſſe à vous; Chrêtiens Auditeurs, puis qu'un pareil deſordre; qu'une crainte toute ſemblable à celle de ces diſciples regne peut-être dans nos cœurs, & y étouffe la précieuſe ſemence que Dieu y a répandu par ſa parole. Combien de perſonnes ont été éclairées & touchées de Dieu ou pendant le Caréme, ou à ces fêtes derniéres, qui rendront peut-être toutes ces lumiéres inutiles par je ne ſai quel reſpect humain, par une vaine appréenſion des diſcours & des jugemens du monde O mon-

de impie ! mal-heureux monde ! ne ceſſeras-tu donc jamais de faire la guerre à IESUS-CHRIST? ſera-ce donc toûjours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura mépriſé, qu'il t'aura confondu par ſa doctrine & par ſes exemples? monde foible & impuiſſant, juſqu'à quand paroîtras tu ſi redoutable aux ſerviteurs du Dieu des armées? juſqu'à quand ſeras-tu l'effroï & la terreur de ceux qui ſe peuvent rendre tes accuſateurs & tes juges? c'eſt contre ce monde que je deſire aujourd'hui vous raſſeûrer & vous donner d'invincibles armes, mais il n'appartient qu'à l'eſprit de Dieu de vous donner des forces & du courage, ſans quoi les meilleures armes ſont inutiles. Addreſſons-nous donc à lui par l'entremiſe de la ſainte Vierge. *Ave Maria.*

Saint Auguſtin au premier Sermon qu'il a fait ſur le 90. Pſeaume, parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils ſont ſemblables à ces timides oiſeaux, leſquels épouvantez par le bruit qu'on fait tout exprez pour les tirer de leur fort, abandonnent le buiſſon, où ils étoient en ſeûreté, & vont donner dans le panneau que le chaſſeur leur a tendu. Il veut dire que les Chrêtiens, qui abandonnent la piété pour la crainte des diſcours & des jugemens des hommes, ſont tout enſemble & fort timides & fort imprudens, qu'ils ne connoiſſent ni le peril qui les épouvante, ni celui où ils ſe jettent en penſant fuïr le premier. Qu'ils ſe riroient de leur propre crainte, s'ils ſavoient combien elle eſt vaine dans ſa cauſe, mais qu'ils

là craindroient elle-même étrangement s'ils ſavoient combien elle eſt funeſte dans ſes effets.

Si cela eſt vrai, Chrêtiens Auditeurs, pour donner du cœur à tous ceux qui n'oſent pas ſe declarer pour Dieu, ni faire une profeſſion ouverte de la vertu ; il n'y a qu'à leur faire voir deux choſes. La premiére ce qu'ils craignent, la ſeconde ce qu'ils ont à craindre, quand ils ſe laiſſent vaincre au reſpect humain, & c'eſt ce que j'ai deſſein de faire dans les deux parties de cét entretien. Dans la premiére je découvrirai les maux que nous cauſe cette vaine crainte, & dans la ſeconde je parlerai des maux que cette même crainte nous peut cauſer, vous verrez qu'on ne hazarde rien en la mépriſant, qu'au contraire on hazarde beaucoup quand on l'écoute. C'eſt tout le ſujet de ce diſcours.

Il y a bien de la difference entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même; & ce même objet, quand on le conſidere dans l'idée que s'en forme un eſprit foible, lequel a coûtume de multiplier les maux & les perils, de les approcher quoi-qu'ils ſoient encore fort éloignés & de les groſſir, non-ſeulement contre toute verité, mais même contre toute vrai-ſemblance. Savez-vous bien ce que c'étoit que la terre promiſe au jugement de ces lâches eſpions, que Moïſe avoit envoïez pour la reconnoître ; c'étoit une terre ſterile & maudite, un monſtre, diſoient-ils, qui devoroit ſes habitans ; les Cananéens qu'il en falloit chaſſer par les armes, étoient tous Geans, devant qui les enfans de

Dieu ne devoient paroître que comme des moucherons. Mais dans la verité, c'étoit une region fertile & délicieuſe, qui couloit le lait & le miel, ſelon le langage de l'Ecriture. Pour les gens du païs c'étoient des hommes comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de ſang au peuple d'Iſraël; à entendre parler un ſoldat qu'une terreur panique a privé du jugement, & qui vient communiquer ſa crainte à tout un camp, à toute une ville, à l'entendre parler, ce qui cauſe ſa fraieur, c'eſt l'ennemi lui-méme qu'il a veû, lequel s'avance à grand pas, & qui couvre toute la campagne, & cependant on trouve, comme il eſt arrivé trés-ſouvent, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des eſcadrons, & un champ ſemé de chardons & de ronces pour un gros de gens armez de piques & de mouſquets. De-ſorte que pour ſavoir au vrai ſi la crainte humaine, qui étouffe peut-être vos bons deſirs, pour ſavoir, dis-je, ſi cette crainte eſt raiſonnable & bien fondée, il ſemble que ſans écouter ceux, qui s'en ſont laiſſé prévenir, il faudroit en examiner la cauſe en elle-méme, & n'avoir nul égar à ce qu'ils en penſent. Cependant je ſuis ſi perſuadé, que ce qui les effraïe n'eſt rien du tout, que je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il eſt dans leur penſée, avant que de le dépouiller pour leur faire voir leur erreur.

Vous m'avoûez donc, Meſſieurs, que vous avez été perſuadé au fond de vôtre ame que tout n'eſt que vanité ſur la terre, que les plus-ſages ſont ceux qui renonçent pour l'amour de Dieu à

tout ce qu'il faudra quitter à la mort malgré qu'on en aïe. Vous vous étes ſenti détaché de bien de choſes, dont vous croïez autrefois qu'il vous ſeroit éternellement impoſſible de vous paſſer. Le viſage de la penitence ne vous paroît plus ſi affreux, ce ne ſeront plus les plaiſirs du monde qui vous arréteront dans le monde, vous n'y trouvez plus tant de goût que vous faiſiez autrefois, ſi vous ne vous addonnez pas ſerieuſement à la piété, ce ne ſera pas la crainte de mener une vie triſte, qui vous en empéchera : ouï, dittes-vous, je comprens qu'on eſt trés-heureux, quand une fois on s'eſt donné à Dieu ſans reſerve ; j'entre-vois je ne ſai quoi de fort beau & de fort doux dans la veritable dévotion. Au reſte je vois peu de choſe dans la vie des plus-grands Saints, qui fuſt capable de m'arréter, aprés tout ils ont été hommes comme nous, & je vois bien qu'il n'eſt que d'avoir un peu de réſolution & de confiance en Dieu. Le jeûne, la retraite, l'amour du ſilence, & de l'oraiſon, viſiter & ſervir les pauvres, negliger le corps, combattre les paſſions, il me ſemble que je me reſoudrois aiſément à tout cela par le ſeul deſir de devenir ami de Dieu, de calmer ma conſience, de me préparer une mort tranquille, & une bien-heureuſe eternité. Voila de grandes graces, voila d'admirables ſentimens ; mais ſi cela eſt ainſi, qu'eſt-ce donc, qui vous fait encore de la peine ? quel ſi grand obſtacle peut rendre inutile une ſi belle diſpoſition ? helas il ne vous reſte plus qu'un pas à faire, & vous voila ſaint ; qu'eſt-ce qui peut

vous retenir ſur le point d'entrer dans le cœur de Dieu, dont il ſemble que toutes les avenuës vous ſont ouvertes ?

Je crains le monde ; dittes-vous. Le monde eſt malin au de là de tout ce qu'on peut penſer ? on ne peut éviter ſes diſcours, & ſes railleries ; il faut qu'il gloſe ſur tout, & qu'il empoiſonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, ſi tout d'un coup je renonce au jeu, ſi je me bannis des compagnies, ſi je me mets tout de bon à faire ce qu'il faudroit faire, & ce que je voudrois faire, pour me rendre agréable aux yeux de Dieu. On me fera paſſer tantôt pour un hipocrite, tantôt pour un eſprit foible ; on m'accuſera de légereté, de bizarrerie, de folie ; on rendra cent fauſſes raiſons de ce changement, on en rira par tout où je ſuis connu ; on me montrera au doit à ceux qui ne me connoiſſent pas ; on comparera cette ſeconde vie avec celle que j'ai menée juſques ici. Enfin tout le monde parlera de moi ſans qu'il ſe trouve peut-être une ſeule perſonne qui veüille me faire juſtice, & prendre la choſe du bon biais. Eſt-ce-là toute vôtre crainte ? Si j'en ai bien compris le ſujet, tout ſe reduit aux diſcours des hommes, on parlera de vous, cela peut être. Mais eſt-il poſſible que cela ſoit capable de balancer en vôtre eſprit tous les motifs d'intereſt, de juſtice, de reconnoiſſance, d'amour qui vous portent à ſervir Dieu, ô que ſi nous avions un peu de foi, de ſimples paroles feroient peu d'impreſſion ſur nôtre eſprit, & qu'il faudroit bien que le monde, que l'enfer emploïaſt d'autres machines pour nous ébranler.

Mon Dieu, ſavons-nous bien ce que c'eſt que vôtre amour, quand nous y renonçons pour ſi peu de choſe? nous aurons un grand regret en l'autre vie, Chrêtiens Auditeurs, d'avoir mépriſé un ſi grand bien, pour quelque raiſon que ce puiſſe être, mais pour des paroles que le vent emporte, avoir negligé l'amitié, la faveur de Dieu, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans ſon ſervice, quel ſujet de douleur & de repentir?

Mais voïons un peu quelles ſont les perſonnes, dont vous redoutez ſi fort les diſcours; certainement ce ne ſont pas les ſages & les vertueuſes. Celles-ci bien loin de vous blâmer du changement qui ſe ſera fait en vous, en loûëront Dieu, & lui en rendront mille & mille actions de graces, & non-ſeulement ceux qui ſont dans la pratique d'une excellente vertu, le jugement deſquels devroit être préferé au jugement de tous les autres, mais il n'eſt perſonne à qui il reſte un peu de foi & de raiſon, qui ne doive donner des éloges à vôtre conduite. Car quel homme pour peu raiſonnable qu'il ſoit, qui puiſſe trouver étrange que vous penſiez tout de bon à vôtre ſalut, à une affaire où il s'agit de tout, où il s'agit de vôtre ame, où il s'agit d'une éternité de biens ou de maux; quoi de plus-judicieux que d'appréender d'être ſurpris par la mort, veû les perils dont vôtre vie eſt comme aſſiégée? A moins d'avoir perdu l'eſprit peut-on s'exemter de cette crainte? qui peut vous accuſer de légereté ou de foibleſſe, lorſqu'on vous verra mépriſer toutes

les choſes viles & mépriſables, tout ce que la ſageſſe-même païenne a jugé digne de mépris; quand on vous verra chercher dans vous-méme, ce que les ames du commun cherchent inutilement dans tout ce qui eſt & hors d'elles & au deſſous d'elles? S'il eſt vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon, & infiniment aimable, quelle raiſon peut-on avoir de condanner ceux qui s'attâchent à lui plûtôt qu'à ſes créatures? ſi les plus-grands Rois ne ſont en ſa préſence que comme des grains de pouſſiere n'ai-je pas ſujet de le craindre, & ſi je ne veux dependre que de lui, ſi je veux m'affranchir de toute autre ſervitude, qui peut m'accuſer d'imprudence ou de lâcheté?

Qui ſeront donc ceux qui parleront en mauvaiſe part de vôtre converſion? quelques libertins qui font profeſſion de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croïent; c'eſt à dire des fous declarez, des gens qui n'ont pas méme le ſens commun, ſeroit il bien poſſible, que vous préferaſſiez le jugement d'un homme, qui n'en a point à vôtre propre jugement, au jugement de la plus-ſaine partie du monde? Quelle lâcheté, dit ſaint Jean Criſoſtôme qu'un Chrêtien élevé par ſon caractere au deſſus des Anges ſe ſoûmette volontairement aux hommes, qu'il cherche à leur plaire, & que par cette baſſeſſe, il s'égale aux gladiateurs, aux comediennes & aux boufons? Il parle des hipocrites, mais il y a bien plus de raiſon de faire ce reproche aux timides Chrétiens, à qui je parle aujourd'hui. Car

ſi ceux-là ſont dignes de repréenſion, parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on dire de ceux-ci, qui pour plaire aux hommes negligent de faire le bien, & font méme quelquefois le mal? Les hipocrites ſont bien aveugles d'aimer mieux plaire au monde, que de plaire à Dieu; mais nous ſommes encore plus-mal-heureux, ce me ſemble, d'aimer mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas au monde. En tout cas les premiers ont du moins cét avãtage, que c'eſt l'eſtime des gens de biens qu'ils recherchent, au lieu que les autres veulent ètre approuvez des méchans, dont l'approbation ne peut que les deshonorer, dont les loûanges ſont des blâmes effectives.

De-plus, Meſſieurs, ces perſonnes dont vous craignez ſi fort la cenſure, ſont ceux-là méme qui quelque jour doivent confeſſer en préſence de toute la terre, qu'ils ont été fous de cenſurer vôtre dévotion, & la réformation de vos mœurs. *Nos inſenſati*, s'écrioient-ils à la veûë des prédeſtinez, *vitam illorum æſtimabamus inſaniam, & finem illorum ſine honore.* Helas nous traittions ces gens-là d'inſenſez, nous croïons qu'il y avoit de la foibleſſe d'eſprit à s'addonner ainſi tout entier à la dévotion. Mais que nous étions inſenſez nous-mémes, de ne voir pas que c'étoit le meilleur parti, & que nous nous égarions par des routes perduës & difficiles. Lorſque ces malheureux feront cette confeſſion publique, qu'ils avoûëront le tort qu'ils ont eû de trouver à redire à la vie ſainte & reglée des veritables Chrê-

tiens, quelle ſera nôtre confuſion ; ſi nous avons abandonné le deſſein de regler nôtre vie, & de nous ſantifier, de-peur qu'ils n'y trouvaſſent à redire ?

Enfin aprés avoir oppoſé à des libertins les ſentimens des gens de bien, aprés les avoir oppoſez eux-mémes à eux-mémes, je pourrois encore leur oppoſer le jugement que Dieu fait de toutes nos actions; Quand toute la terre condanneroit ma conduite, ſi je ſuis aſſeûré que Dieu eſt dans un autre ſentiment, quelle eſtime dois-je faire du ſentiment de toute la terre, *Si Deus pro nobis quis contra nos ?* Si Dieu eſt pour nous qui eſt-ce qui ſera contre nous ? Cela veut dire, ſi Dieu eſt pour nous, combien devons-nous conter tout ce qui peut nous eſtre contraire, *Si Deus pro nobis quis contra nos ?*

Ie paſſe encore plus-avant & ſuppoſant toûjours qu'on parlera de vous dans le monde, non-ſeulement je dis que vous devez mépriſer ces diſcours, mais il me ſemble, qu'ils vous devroient être des motifs, pour vous confirmer dans vos bons deſirs. C'eſt une grande douceur pour une perſonne qui ſert Dieu, & qui l'aime, de ſavoir que ces ſervices ſont agréables, & qu'elle eſt aimée à ſon tour. Or de toutes les preuves qu'on en peut avoir, la plus-ſeûre à mon ſens eſt d'être en bute au diſcours & à la cenſure des mauvais Chrêtiens. Pauvre ame que je vois toute remplie de bonne volonté pour Dieu, mais troublée en méme-tems, par la crainte que tout ce que vous faittes ne ſoit pas agréable à celui que vous ſer-

vez : Tandis qu'on vous déchirera dans le monde, qu'on vous y fera paſſer pour une extravagãte, pour une hipocrite, & qu'on y parlera de vôtre dévotion comme d'une dévotion ou forcée, ou indiſcrete, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuſe, peu conforme à vôtre état, tandis que cela ſera, ne doutez point que vous ne ſoïez trés-bien avec Dieu: ſi vous étiés de ſes ennemis, le monde qui eſt le plus grand de tous, vous aimeroit infailliblement, il vous ſeroit favorable, *Si de mundo eſſetis, mundum quod ſuum eſſet diligeret*, Si vous voulez ſavoir la veritable raiſon, pourquoi ce monde vous eſt contraire, c'eſt parce que vous n'éres pas des ſiens, c'eſt à dire du nombre des reprouvez, *Quia de mundo non eſtis propterea odit vos mundus.*

C'eſt pour cela que Tertulien ſur la fin de ſon Apologie, rend graces aux Infideles au nom de tous les Chrêtiens, de ce qu'ils les condannent dans tous leurs tribunaux, comme des gens qui ſont impies d'un côté, & d'une autre attâchez à de vaines ſuppoſitions. Nous vous en remercions, dit ce Pere, parceque comme les jugemens de Dieu & ceux des hommes ne s'accordent pas, vôtre condannation eſt une marque infaillible, que Dieu nous abſout, & nous reçoit en ſa grace, *ut enim æmulatio divina rei & humanæ, cum damnamur à vobis, à Deo abſolvimur.* Quand il ſeroit donc vrai qu'on devroit parler de nôtre nouvelle vie, ce ne ſeroit pas un ſi grand mal que nous l'avions imaginé. Mais ſavez-vous bien, Meſſieurs, qu'il s'en faudra beaucoup

qu'on ne parle autant, & d'une maniére auſſi fâcheuſe que nous le penſons. Ie conviens que le nombre des mauvais Chrêtiens eſt fort grand, mais il ne faut pas croire, que tous ſe doivent déchaîner contre un Chrêtien, qui commencera à bien vivre. Premiérement je ſuis connu de peu de perſonnes, en ſecond lieu parmi ceux qui me connoiſſent, il en eſt peu, qui penſent à moi, peu qui s'informent de ma maniére de vivre, trés-peu qui en étant informez y prennent quelque intereſt, & ſe mettent en peine ſi je fais bien ou mal, la plûpart des gens laiſſent les autres ſe gouverner comme ils l'entendent, pourveû qu'on ne les incommode point, ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à ſa mode.

En troiſiéme lieu, & ceci mérite d'être obſervé, la plûpart des perſonnes les plus-mondaines ne ſont point gâtées dans l'eſprit, je veux dire que quoi-qu'elles ſoient engagées bien avant dans la vanité, & ſi vous voulez méme dans le deſordre, elles ne laiſſent pas de connoître & d'eſtimer la vertu, elles l'aiment ſouvent, quoiqu'elles ne la pratiquent pas, parce qu'elles n'ont pas la force de ſurmonter les paſſions & les mauvaiſes habitudes. Toutes ces perſonnes quelques déreglés qu'elles ſoient dans leurs mœurs, jugeront de vous favorablement, elles vous feront juſtice. Davantage ceux qui vous blâmeront, le feront plûtôt par une ſecrete envie de vôtre réputation, que par aucune penſée qu'ils aïent que vous ſoïez en effet repréenſible. Ces envieux, dit Saint Iean Criſoſtôme, vous admireront dans leur

leur ame, lors même qu'ils tâcheront de vous décrier, tout aucontraire des flatteurs, qui condannent dans leur cœur ceux, à qui ils donnent de fauſſes loûanges.

Enfin ſi l'on vous blâme au commencement, parce qu'on croira, ou qu'on fera ſemblant de croire que ce n'eſt que légereté, que vous n'avez pas changé pour devenir bon, mais que vous n'étes devenu bon que pour changer ; vôtre perſeverance leur fermera aiſément la bouche. On parle durant quelques jours, comme on a coûtume de parler de toutes les choſes nouvelles, on ſe taît bien-tôt aprés, on laiſſe vivre une perſonne à ſa fantaiſie, mais ſi elle continuë dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de la venération pour ſa vertu. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cela ne manque jamais d'arriver, ſur tout quand la perſonne qui ſe met ainſi dans le bien, eſt une perſonne de mérite, qui a de quoi ſe ſoûtenir d'ailleurs, & par ſon eſprit, & par les autres avantages ſoit de la nature, ſoit de la fortune, lors qu'elle ne quitte point le monde par le deſeſpoir de réüſſir, & qu'on ne peut pas dire que ce ſoient ces mal-heurs qui la reduiſent à embraſſer la dévotion comme un pis-aller. Je dis, Meſſieurs, que ces ſortes de perſonnes bien-loin d'être expoſées aux railleries du monde, ſi elles peuvent perſeverer aſſez de tems, pour faire comprendre que c'eſt tout de bon qu'elles ont fait le ſacrifice, elles ne peuvent manquer de s'attirer l'admiration & le reſpect des plus-libertins. On paſſe encore plus-loin, il

prend envie de les imiter. Nous voïons tous les jours que ces exemples font des impreſſions incroïables ſur les eſprits. *Probata virtus corripit inſipientem*, dit le Sage, ce debauché, cette femme mondaine ne peut s'empécher de faire des réflexions ſur vôtre changement, ce ſera un réproche à ſon oſtination qu'elle ne pourra ſupporter.

Pourquoi ſe dira-t-elle à elle-même, pourquoi ne ferai je pas ce que celle-là a bien pû faire ? a-t-elle ou plus d'obligation, ou plus d'intereſt que moi à vivre chrêtiennement ? Elle a envie de faire ſon ſalut, elle a raiſon, & moi ai-je renoncé à mon ſalut ? Elle craint la mort, ne puis je pas en être ſurpriſe auſſi-bien qu'elle ? N'avons-nous pas été créées toutes deux pour aimer Dieu, ne ſommes-nous pas toutes deux chrêtiennes, JESUS-CHRIST n'a-t-il pas verſé ſon Sang pour toutes deux. Le Paradis où elle aſpire, n'eſt-il pas ma patrie & mon héritage ? J'aurois crû juſqu'ici que la pratique de la pieté étoit impoſſible à qui vivoit dans le monde, mais je ne puis plus me couvrir de ce prétexte. Ce que cette perſonne a fait ſans y être portée par nul exemple ; je le puis bien faire aprés qu'elle m'en a montré, qu'elle m'en a comme applani le chemin ? Elle vivoit il n'y a pas longtems, comme je vis encore aujourd'hui, la voila heureuſement changée, & bien-loin de s'en repentir, elle loüe Dieu, elle s'applaudit elle-même de ſon changement ; il faut qu'elle y ait trouvé ſon comte, puiſqu'elle n'en a pas été re-

buttée. Allons ſur les traces qu'elle nous marque, commencer à nôtre tour une vie toute nouvelle. Ne differons plus ce que je n'ai que trop differé, & regagnons par nôtre ferveur ce que le tems lui a donné ſur moi d'avantage.

Voila, Meſſieurs, ce que penſera à l'occaſion de vôtre retraite, cette perſonne dont vous appréendez les railleries, vous aurez le plaiſir de la voir entrer elle-même dans les voïes de la piété, vous en ferez peut-être une ſainte. Cela étant ainſi, ſi nous ſommes aſſez lâches pour reculer, quel regret n'aurons-nous pas, lors que nous paroîtrons devant Dieu,& qu'il nous fera voir qu'il avoit attâché à nôtre courage la converſion de ceux-mêmes, dont nous aurons craint les jugemens ? Quel ſujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux, que de les ſauver avec vous ? Quelle joïe au contraire ſi vous étes aſſez généreux pour paſſer par deſſus tout reſpect humain, lors que ces ames que vous aurez attirées par vôtre exemple, vous reconnoîtront pour leur liberateur, qu'elles vous demanderont pardon de vous avoir rendu le chemin du ciel plus-difficile, par la liberté qu'elles auront priſe de parler de vous, qu'elles vous rendront mille actions de graces du mépris que vous aurez fait de leurs railleries & de leurs vains jugemens, qu'elles vous loüëront de vôtre conſtance, qu'elles prieront le Seigneur de vous en récompenſer. Ce ſera pour lors que vous verrez, ſi vous aviez tant de ſujet de craindre les hommes, & quel tort vous auriez fait à Dieu, à vôtre prochain,&

à vous-même, ſi vous vous étiez rendu à cette tentation. En voila aſſez, ſi je ne me trompe, pour diſſiper une crainte auſſi vaine que celle dont nous parlons. Il eſt tems que je ſonge à vous en inſpirer une raiſonnable, & qu'aprés vous avoir montré quels ſont les maux que nous craignons, je vous faſſe voir quels ſont les maux que cette crainte nous peut cauſer : C'eſt le ſecond Poinct.

Pour être court, je reduis tous ces maux à deux, je dis que cette crainte nous conduira bien-tôt juſqu'à mépriſer Dieu : Et en ſecond lieu qu'elle obligera Dieu à nous mépriſer. Que ne puis-je, Chrétiens Auditeurs, vous faire auſſi bien comprendre ces veritez, que j'en ai été perſuadé moi-même par l'expériance ? Que ne puis-je vous découvrir par quels degrez une ame timide & ſenſible aux diſcours des mauvais Chrétiens, tombe inſenſiblement de la plus-grande ferveur, dans une tiédeur extréme, & de la tiédeur juſques dans l'endurciſſement ? Comme la crainte de deplaire aux hommes la conduit au deſir de leur plaire, & comme ce deſir étouffe en elle tout bon deſir. Comment aprés s'être ménagée quelque tems entre Dieu & le monde, elle en vient à aimer le monde, & enfin à ne faire plus d'état de Dieu ?

Mais pourquoi, me dira quelcun, pourquoi me menacer d'un mal dont je me ſens ſi éloigné ? j'aimerois-mieux mourir que d'offencer Dieu mortellement. Il eſt vrai que je ne veux point paſſer pour bigot, c'eſt un caractere trop ridicule

aux yeux du monde que celui d'un dévot de profeſſion. Mais je veux être bon ſans faire connoître que je le ſuis. Ie veux être meilleur que les autres, & néanmoins vivre, s'il eſt poſſible, comme les autres. Ie vous entens, Chrêtiens Auditeurs, voila quelle eſt la maxime ſur quoi vous deſirez vous regler. Il ne faut point paſſer pour bigot, il faut vivre chrêtiennement, ſans s'éloigner toutefois de la maniére de vivre des gens-du-monde. Mais ſi Dieu qui vous aime peut-être plus que le commun des hommes, ſi Dieu, dis-je, vous demande au fond du cœur quelque choſe de plus que ce qu'il exige des autres hommes; s'il vous preſſe interieurement de lui faire certains ſacrifices, que le monde n'approuve pas, que le monde condanne & traitte de bigoterie, vous mépriſerez l'inſpiration de Dieu & toutes les marques de ſon amour pour vous tenir à vôtre maxime.

En ſecond lieu, je veux que la vie du monde ne ſoit pas abſolument oppoſée aux commandemens de Dieu, vous ne pouvez pas nier qu'elle ne ſoit tout-à-fait contraire aux conſeils & aux maximes de Jesus-Christ, de ſorte que vous ne pouvez pas former le deſſein de vivre comme l'on vit dans le monde, ſans renoncer une fois pour tout aux maximes & aux conſeils de l'Evangile, qui eſt le plus-grand mépris que l'on puiſſe faire de la Sageſſe incarnée. De plus, combien de choſes approuvées & établies dans le monde, leſquelles quoi-qu'indifferentes par elles-mêmes, ſont pour pluſieurs des occaſions

d'offencer Dieu ou prochaines ou éloignées ? I'appelle ici occaſion éloignée, tout ce qui diſſipe l'eſprit, tout ce qui ramollit l'ame, tout ce qui diſpoſe à la paſſion, tout ce qui ſeche le cœur, & le rend moins ſenſible aux choſes de Dieu. Car il eſt certain que tout cela prépare la voïe au peché, & n'eſt pas long-tems ſans l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces ſortes d'occaſions, il y aura toûjours quelques libertins qui s'en formaliſeront, vous mépriſerez donc le peril qu'il y a d'offencer Dieu, ce mépris renferme un mépris tout viſible de Dieu même.

Enfin ſi vous voulez à quelque prix que ce ſoit éviter la cenſure & les railleries des gens du monde, vous irez encore plus-loin, il y a mille devoirs eſſentiels qu'il vous faudra néceſſairement abandonner. Refuſer de parler dans les lieux Saints, impoſer le ſilence aux médiſans, ſe retracter quand on a médit, condanner les juremens & les diſcours peu honneſtes, témoigner du moins par le ſilence, par l'air du viſage, qu'on en eſt ſcandaliſé, rechercher ſon ennemi pour l'engager à une veritable reconciliation, refuſer un appel, refuſer de manger de la viande aux jours défendus à quelque table que l'on ſe trouve, refuſer de manger hors du repas aux jours que l'Egliſe commande le jeûne, refuſer & de manger & de boire plus que la néceſſité ne demande en quelque tems que ce puiſſe être, ce ſont toutes obligations indiſpenſables. Si vous voulez vous aquitter fidelement & conſtamment de toutes ces choſes, vous

vous expoſerez à paſſer pour bigot, ce que vous ne pouvez ſouffrir en nulle maniére, donc toutes les fois que vous vous trouverez en de pareilles rencontres, vous ſerez horriblement tenté de paſſer par-deſſus le commandement divin, & à moins d'une grace extraordinaire, à moins d'un miracle vous ſuccomberez à la tentation, vous agirez ſelon vôtre grand principe, vous aimerez-mieux mépriſer Dieu que d'être mépriſé des hommes.

C'eſt, Meſſieurs, ce que IESUS-CHRIST nous a voulu faire entendre, quand il a dit, que de deux maîtres qu'on ſe propoſera de ſervir, on en aimera un néceſſairement, & qu'on mépriſera l'autre : *Unum diliget, & alterum contemnet.* Il eſt tout viſible que tandis que vous ſerez dans les ſentimens où vous étes, ce ne ſera pas le monde qui ſera l'objet de vos mépris, puiſque vous avez pour lui de ſi grands égars, puiſque vous voulez qu'il ſoit content à quelque prix que ce ſoit. Ce ſera donc Dieu que vous mépriſerez infailliblement, vous étouferez peu-à-peu dans vôtre cœur tous les ſentimens de reſpect & d'amour, que vous avez encore pour lui ; non-ſeulement vous lui deſobéirez, mais vous le ferez quelque jour ſans héſiter, vous le ferez même avec outrage, dans la diſpoſition où vous étes préſentement, vous ne pouvez pas vous perſuader que vous puiſſiez jamais en venir à une ſi grande extrémité, c'eſt pourtant une verité evangelique, c'eſt une prophetie du Sauveur qui ne peut manquer de s'accomplir, quelque incroïable que la choſe vous

paroiſſe : *Vnum diliget, & alterum contemnet.*

Mais qu'eſt il néceſſaire de chercher des preuves, pour montrer que le reſpect humain nous portera enfin à mépriſer Dieu, puis qu'il eſt certain qu'il portera Dieu à nous mépriſer, & à ſe ſeparer de nous ? *Væ qui ſpernis*, dit le Prophete, *nonne & ſperneris* ? Mal-heur à vous qui mépriſez Dieu, penſez-vous que Dieu ne vous mépriſera pas à ſon tour ? Oüi, Meſſieurs, cette mauvaiſe honte de faire le bien devant les hommes, eſt elle-même un mépris du Seigneur & de ſa grandeur infinie. Quiconque appréende ſi fort de déplaire au monde en vivant chrêtiennement, ne peut ſe ſauver de l'un de ces trois réproches, ou de préferer le monde à Dieu, ou de le faire aller de paîr avec Dieu, ou du moins de ne ſe contenter pas de Dieu ſeul, de le conſiderer comme s'il ne pouvoit pas nous ſuffire, & que la faveur du monde nous fuſt encore néceſſaire avec la ſienne. Or tout cela lui eſt infiniment injurieux, & il ne peut diſſimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui ſimilem me feciſti ?* nous dit-il par Iſaïe : A qui eſt-ce que vous m'avez égalé ? inconſideré que vous étes. Vous prétendez donc que je m'accommode avec le monde, que je ſouffre qu'il régne avec moi, ou pour mieux dire, car c'eſt en effet ce que vous voulez, qu'il regne ſur moi. Je voulois vous en faire le juge & le maître de ce monde, je voulois faire ſortir ſa condannation de vôtre bouche, l'abattre à vos piés, & vous élever au deſſus de tout ce qu'il y a de plus-redoutable & de plus-grand, & vous étes aſſez lâche pour

vous ſoûmettre à lui, & aſſez inſenſé pour croire que je m'aſſujettirai moi-même à ſa tirannie. Allez ames baſſes & ſerviles, allez ſervir ce monde, duquel vous faittes tant d'état : Mais ſachez que tandis que vous ſerez attachez à lui, vos ſervices me ſeront en abomination, & que ſi vous avez honte d'être tout à moi, je rougirois de partager vôtre cœur avec quelqu'autre.

Ce mépris que Dieu fait des ames timides en cette vie, eſt un mépris ſecret qui ne peut être bien connu qu'à elles-mêmes, il conſiſte en la ſouſtraction des graces qu'il leur avoit préparées. Le Seigneur ceſſe de les éclairer, de les attirer à ſoi, il les néglige comme étant indignes de ſon amour, il ne leur parle plus au cœur, il ne les écoute plus, il ne prend plus de ſoin de ce qui les touche, il ſe dégoûte, il s'éloigne d'elles, il les oublie & les abandonne à elles-mêmes ; mais il viendra un jour qu'il fera éclatter ſes mépris à la veûë de toute la terre, & qu'il ſe vengera hautement de ceux qu'on lui aura fait ſouffrir. *Qui me confuſus fuerit, & verba mea in generatione iſta adultera, & peccatrice, & filius hominis confundetur eam, cum venerit in gloria Patris ſui cum Angelis ſanctis.* Si quelcun rougit de moi & de mes maximes parmi ce peuple infidele & corrompu, je rougirai auſſi de lui, lors que je viendrai accompagné des ſaints Anges dans la gloire de mon Pere : Ie le renoncerai en préſence de tout l'univers, je ne daignerai pas ſeulement le regarder, je me comporterai à ſon égar, comme ſi je ne l'avois jamais connu, j'aurai honte d'avoûër

qu'il ait été de mes diſciples, & des enfans de mon Egliſe, *& filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris ſui cum Angelis ſanctis.*

Tout cela étant ſuppoſé, ſeroit-il bien poſſible que nous vouluſſions nous expoſer à de ſi grands maux, pour plaire au monde, pour éviter je ne ſai quels diſcours dont il nous menace. *Diſrumpamus vincula eorum, & projciamus à nobis jugum ipſorum, qui habitat in cœlis irridebit eos, & Dominus ſubſanabit eos.* Briſons ces foibles liens, par quoi le demon prétend nous tenir toûjours attachez à lui: Secouons un joug qui nous deshonore, & qui eſt incompatible avec le joug du Sauveur. *Diſrumpamus vincula eorum, & proijciamus à nobis jugum ipſorum.* Que le monde en penſe tout ce qu'il voudra, Dieu voit le fond de mon cœur, & c'eſt à Dieu ſeul que je veux plaire. On parlera ſi je me déclare pour la vertu, eſt-ce qu'on ſe taira ſi je diſſimule ? Si le monde eſt aſſez malin pour cenſurer la piété-méme, que ne dira-t-il point tandis que la vanité donnera quelque occaſion à la médiſance ? On parle de ceux qui ſe retirent des compagnies ; mais ignore-t-on les bruis qu'on ſeme par tout contre ceux qui y ſont les plus-engagez ? Quelle obligation ai-je de regler ma vie ſur les diſcours de ces libertins, qui n'ont eux-mêmes d'autres regles de leurs ſentimens, que leurs paſſions déreglées ? S'il s'agiſſoit d'une choſe indifferente ou de peu de conſequence, à la bonne heure qu'on euſt quelque complaiſance pour des gens qui n'en méritent aucune, mais que je renonce au plus-grand de

tous les biens, à l'amitié de Dieu, à ſes bonnes graces, à ſa faveur, que je m'expoſe même à être haï de lui, à le perdre ſans reſſource, pour fermer la bouche à un étourdi, dont le blâme ne peut que me faire honneur, pourroit-on imaginer une plus-grande folie.

Le monde me blâmera, quand il devroit me couvrir d'ignominie, me dépouïller de tous mes biens, me crucifier; quand il devroit me traitter comme il a traitté les Martirs, comme il a traitté Iesus-Christ même, il faudroit m'expoſer volontiers à tout cela, plûtôt que d'abandonner le deſſein de ma ſantification; & je quitterai tout pour quelques paroles inconſiderées, qui ne peuvent me bleſſer, & qu'un homme aura dites ſans ſonger peut-être à ce qu'il diſoit? *Diſrumpamus vincula eorum, & proiciamus à vobis jugum ipſorum.* Si je ſuis condanné par le monde, c'eſt-à-dire, par les Chrêtiens qui vivent dans le deſordre, j'aurai l'approbation des gens-de-bien, & de toutes les perſonnes raiſonnables. Le monde me condannera, mais tous les Saints qui ſont dans le ciel, tous les Anges qui environnent le trône de Dieu, Dieu-même m'honnorera de ſon amitié & de ſon eſtime. Mais qui me l'a dit que le monde me condannera? Peut-être ne s'appercevra-t-il pas même de mon changement, & quand aujourd'hui il y trouveroit à redire, un jour viendra qu'il me fera juſtice en préſence de tout l'univers, & qu'il ſe condannera lui-même de folie, pour m'avoir traitté d'inſenſé. Il me condannera d'abor, cela pourroit bien arriver, mais ma con-

ſtance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réſervez à parler de moi, peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin, le pis que j'aïe à craindre de la part du monde, c'eſt qu'il ſe moquera de ma nouvelle réſolution. Mon Dieu, vôtre colere, vôtre indifference eſt encore plus-redoutable que ſes moqueries ! On rira de ma réforme, mais les démons feroient bien d'autres riſées de ma ſotte honte, ſi j'étois aſſez ſimple pour aimer-mieux me danner, que d'apprêter à rire aux impies. Ils ſe railleront de moi, mais Dieu me vangera de leurs railleries, ils ſeront raillez à leur tour d'une maniére bien plus-cruelle. *Qui habitat in cœlis, irridebit eos, & Dominus ſubſanabit eos.* Seigneur fortifiez-nous, s'il vous plaiſt, contre de ſi foibles ennemis, ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutile tous nos bons deſirs, & toutes vos graces; *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo*: Ce ſont des paroles de Tertullien, qui nous ſont extrémement propres dans la diſpoſition où nous ſommes.

C'en eſt fait, je ſuis hors de peril, je ſuis à Dieu tout de bon, ſi je ne rougis point de faire le bien que je connois: ſi j'ai le courage de mettre en pratique les deſirs que j'ai conçeûs, toutes les difficultez ſont applanies, je n'ai plus qu'un obſtacle à vaincre, me voila Saint infailliblement, ſi le reſpect humain ne m'arrête. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Mon Dieu, ne permettez pas que par la crainte d'un mal, qui au fond eſt plûtôt à ſoûaiter qu'il n'eſt à

craindre, nous perdions le plus-grand de tous les biens de cette vie qui eſt vôtre grace, & tous les biens de l'autre qui ſont raſſemblez dans la gloire que je vous ſoûaite, Au Nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LXXVIII.

DE LA MEDISANCE.

Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem.

Ce que la bouche dit ſort du cœur, & ſouïlle l'homme. S. Matth. c. 15.

De tous les maux dont l'homme eſt capable, il n'en eſt aucun qui ſoit ſi facile de commettre que la médiſance, il n'en eſt auſſi aucun qui ſoit ſi difficile de reparer.

JE ne ſai ſi les pechez de la langue ſont ceux qui nous ſouïllent davantage, mais on peut dire ſans craindre de ſe tromper, que ce ſont ceux dont on ſe ſouïlle le plus-ſouvent. Le Saint Eſprit nous aſſeûre qu'il eſt difficile de parler beaucoup ſans pecher : On peut même dire, qu'il eſt mal-aiſé de ne pecher pas pour peu qu'on parle. Une per-

ſonne qui regle ſi bien tous ſes diſcours, qu'il ne lui échappe jamais rien, dont elle ait ſujet de ſe repentir, cette perſonne, dis-je, doit être néceſſairement irreprochable en tout le reſte; cét empire qu'elle a ſur ſa langue, ne peut être que l'effet de celui qu'elle exerce ſur toutes ſes paſſions: car il n'y en a pas une ſeule qui ne ſe produiſe par les paroles, & qui ne paſſe inceſſamment du cœur à la bouche. De-ſorte que pour arrêter les deſordres de la langue, il faudroit détruire tous les mouvemens déreglez de l'ame, arracher toutes les affections vicieuſes, & juſqu'aux moindres attâches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'eſt pas là l'ouvrage d'un jour, Chrêtiens Auditeurs, & ce ſera bien aſſez ſi de ce grand nombre de défauts où nous tombons en parlant, nous en corrigeons aujourd'hui un ſeul. Celui que j'ai deſſein d'attaquer eſt, s'il me ſemble, le plus-important, & parmi ceux qui ſont de quelque conſequence, il eſt aſſeûrement le plus-commun, c'eſt la médiſance, cette ſemance de tant de maux, cette peſte de la ſocieté civile, & de la charité chrêtienne, ce venin ſi fort & ſi prompt, qui tuë en un inſtant tous ceux ſur qui il eſt répandu, & qui cauſe une mort plus-funeſte encore à ceux-mêmes qui le répandent. C'eſt ce vice, dis je, que j'ai deſſein de combattre en ce diſcours. Je veux vous faire voir, que de tous les vices, il n'en eſt aucun qui demande de nous une plus-grande vigilance, & contre lequel il ſoit plus-néceſſaire d'être, pour ainſi dire, toûjours en garde, addreſſons-nous à celle en qui nous

avons mis toute nôtre confiance, & diſons-lui avec l'Egliſe. *Ave Maria.*

Pour montrer que la détraction eſt de tous les vices celui qui demande de nous une plus-grande vigilance, il n'eſt pas néceſſaire, ſi je ne me trompe, de faire voir qu'il n'eſt point de plus-grand peché que de médire. Je ſai qu'il y a des actions plus-noires & plus-criminelles, comme ſont toutes celles qui offencent Dieu immediatement, & quelques autres encore, qui ne bleſſent directement que nos freres. Ie ne prétens pas même de vous répréſenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus-horrible : Ie ne produirai point ces portraits ſi odieux que les Saints Peres, & particulierement Saint Baſile, Saint Jean Criſoſtôme, Saint Ierôme, & Saint Bernard en ont tracez dans leurs écrits. On ſait aſſez quel mal c'eſt de ravir à un homme ou à une femme cette réputation, dont on fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachette ſouvent au prix même de la vie. On n'ignore pas, que le médiſant d'un-ſeul-coup de langue tuë en quelque ſorte, & les abſens qu'il noircit, & les préſens qu'il ſcandaliſe, qu'il ſe donne la mort à ſoi-méme, en commettant un peché qui eſt mortel de ſa nature ; on ſait qu'il ſe rend coupable de tous les deſordres qui peuvent naître de ſes diſcours empoiſonnez, des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui ſont les fruits ordinaires de la médiſance. Tout cela pourroit bien vous inſpirer une grande horreur de ce peché, mais il ne vous perſuaderoit pas que pour l'éviter vous devez prendre un plus-

grand

grand ſoin, que pour éviter un autre peché, qui ſeroit auſſi-grand que celui-ci. Ie dis donc qu'il faut veiller ſur ſoi-méme, pour ſe défendre de la détraction, auſſi-bien que pour éviter tout autre peché conſiderable, mais outre cela il y a deux raiſons particuliéres qui vous doivent engager à une vigilance particuliére. Ces deux raiſons feront les deux parties de ce diſcours. La premiére, c'eſt que de tous les maux dont l'homme eſt capable, il n'en eſt aucun qui ſoit ſi facile de commettre : La ſeconde, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ſoit ſi difficile de réparer. Ie prouverai dans le premier poinct de ce diſcours, qu'il ſe commet fort aiſément : Dans le ſecond, qu'il ſe repare difficilement. Voila tout le ſujet de nôtre entretien.

Ie ne doute point que vous n'aïez ſouvent fait réflexion aux divers moïens, que les hommes ont inventez pour s'entretuër les uns les autres avec plus de facilité. On n'eût d'abor pour toutes armes que des cailloux, des bâtons nouëux, des maſſuës tous inſtrumens, qui pour cauſer la mort devoient être entre les mains d'un homme fort & vigoureux, & pouſſez avec une extréme violence. Enſuitte on trouvât le ſecret d'aiguiſer le fer, & on le rendit bien-tôt ſi pénetrant que les plus-foibles mains furent capables de donner des coups mortels. Enfin par l'invention des armes à feu, on en eſt venu juſqu'à ce point qu'il eſt auſſi aiſé de faire un homicide, qu'il eſt aiſé de remuer le doit, pour lâcher le reſſort qui fait joüer ces maniches meurtriéres. Mais quel-

que facilité que l'art nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourveû d'un inſtrument beaucoup plus-commode & plus-aiſé pour ôter la réputation, qui eſt comme la vie de la vie méme. Cét inſtrument, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt la langue, cette langue, dis-je, qui eſt ſi legére & ſi ſouple, dont les mouvemens ſont ſi libres & ſi prompts, & qui tuë auſſi promptement qu'elle ſe meut.

Pour faire un meurtre, dit Saint Iean Criſoſtôme, outre qu'on n'a pas toûjours la perſonne en ſon pouvoir, il y a mille meſures, mille précautions à prendre; il y a des tems peu-favorables, il y a des lieux plus-propres pour exécuter de ſi dannables deſſeins. De plus toutes les armes ne ſont pas ſeûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaïes ne ſont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot, quelque part que ſe rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez ſa réputation par tout où il y a des perſonnes qui le connoiſſent; & ainſi il n'y a preſque point de lieu, où vous ne puiſſiez le déchirer. Au reſte il n'eſt pas beſoin de tems pour cela, un moment ſuffit, à peine avez vous conceû la volonté de médire, que la choſe eſt exécutée. La langue n'attend point pour cela de commandement, & fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. Les Orateurs ont beau dire, que pour la reprimer & ponr moderer un peu ſes emportemens, la nature a eû ſoin de l'enchaîner dans la bouche, comme un Lion dans une caverne, qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang

de dens, qu'elle y a encore ajoûté les lévres, comme une ſeconde barriére ; tout cela bien-loin de l'embartaſſer, lui facilite ſes mouvemens, & par-conſequent ſes meurtres & ſes ravages.

Cette mobilité de nôtre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raiſons, feroit voir qu'on détracte facilement, puis qu'on le fait auſſi facilement que l'on parle. Il eſt même plus-aiſé de médire que de parler. On médit quelquefois par le ſilence, ſur tout lors qu'il paroît affecté & miſterieux ; un mouvement de la teſte, un geſte de la main, un ſourire, un clin d'œil eſt capable de ternir la plus-belle réputation, le moindre de ces ſignes vaut ſouvent tout ſeul une fort longue & cruelle ſatire. Mais outre cette facilité à declarer en un moment ce que nous penſons, ou ce que nous voulons qu'on penſe des autres, il y a pluſieurs choſes qui rendent la médiſance fort aiſée, ou plûtôt qui font qu'il eſt mal-aiſé de ne pas médire.

La premiére, c'eſt le plaiſir que nous avons naturellement à le faire, ſoit que ce plaiſir malin & cruel ait ſa ſource dans nôtre orgueïl, qui nous perſuade fauſſement que nous nous élevons en rabaiſſant nos égaux, ſoit qu'il ſoit un effet de l'envie, laquelle ſe plaît à nuire ſans autre deſſein, que de troubler le bon heur d'autrui ; quoi-qu'il en ſoit, on ne peut pas nier, que nous n'aïons tous une pente ſecrete à parler mal du prochain, & comme il eſt difficile de réſiſter à la nature, ſi nous n'uſons d'une vigilance extré-

me, elle nous engage aiſément à detracter. Tantôt elle nous y porte avec impetuoſité, & dans la chaleur du diſcours, elle fait dire cent choſes, dont on n'apperçoit la malignité qu'aprés qu'elles ont cauſé des domages irreparables. Quelquefois elle y conduit doucement, & par des détours, de ſorte que dans le même entretien qui avoit commencé par les loûanges d'une perſonne, on ſe trouve inſenſiblement ſur le chapitre de ſes mauvaiſes qualitez, avec ceux qui ſont un peu plus retenus, cette mauvaiſe nature uſe d'artifice, & colore de prétextes ſpecieux les médiſances, qu'elle leur veut mettre en bouche. C'eſt zéle, c'eſt amour de l'équité, c'eſt compaſſion pour les fautes de nos freres. C'eſt une violente & juſte douleur cauſée par l'outrage fait à Dieu, laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fauſſes raiſons, & ſi l'on manque d'ennemis, ou d'autres perſonnes dignes de blâme, on s'attâche à la vertu la plus-pure, on déchire quelquefois ſes meilleurs amis, plûtôt que de ſe paſſer du plaiſir de la médiſance.

En deuſiéme lieu ce panchant que nous avons à la médiſance, eſt entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médiſant: nous nous plaiſons à médire, & de plus nous ſommes preſqu'aſſeûrez de plaire par cette voïe. Un Ancien a dit, que la détraction étoit la felicité des oreilles, & en effet il n'eſt rien qu'on écoute plus-volontiers. Les bons croïent qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité, & les méchans des exemples qui autoriſent leurs déreglemens, ou du

moins qui en diminuënt la honte, & ainſi l'envie qu'on a de ſe faire écouter, & de ſe rendre agréable, fait qu'on s'engage aiſément, à debiter les nouvelles les plus-ſcandaleuſes, & à reveler les crimes les plus-ſecrets. C'eſt la raiſon qu'en rend ſaint Paulin en l'une de ſes Epîtres. *Hoc ideò malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur.* On entend volontiers les médiſans, & c'eſt cela-méme qui leur donne la penſée & la hardieſſe de médire. Nous ſommes obligez de cotriger chatitablement nos freres; lorſqu'ils oublient leur devoir, l'Evangile y eſt exprez. Cependant peu de Chrêtiens s'aquittent de cette obligation, d'où vient cela, ce n'eſt pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à médire, mais c'eſt que la correction choque preſque toûjours ceux à qui elle s'addreſſe. On ne ſe hâte guetes de parler à qui écoute avec chagrin, dit ſaint Ierôme, on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repouſſeroit contre la main qui l'auroit lancé. Ainſi ſi l'on étoit auſſi aſſeûré de nous déplaire, en nous rapportant les fautes d'autrui, qu'on eſt certain de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres défauts, ils ſe feroit auſſi peu de médiſance, que de corrections fraternelles. Mais au contraire on eſt aſſeûré, que du moment qu'on entamera une hiſtoire médiſante, tout le monde ſe réveïllera que la compagnie applaudira aux endroits les plus-fâcheux; on nous en ſaura d'autant plus de gré que la choſe ſera plus-recente, & par conſequent moins publique,

Pour réſiſter à cette tentation, il faut avoir de la force d'eſprit, il faut avoir une vertu meure & ſolide, mais outre cela il faut être attentif à ſoi-même & toûjours en garde contre ce deſir de plaire, qui ſeduit ſouvent les plus-réſervez.

Que ſi à la fragilité de nôtre langue, au plaiſir que nous avons de détracter, au plaiſir qu'y prennent ceux qui nous entendent, vous ajoûtez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours, vous m'avoûërez que de tous les vices la detraction eſt celui dont il eſt plus-difficile de ſe défendre. Tout le monde ſait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre, quelque horreur qu'on ait du peché, on s'apprivoiſe enfin avec lui, à force de le voir commettre, ſûr tout lorſqu'il eſt devenu ſi commun, qu'il ſemble être devenu même permis, on rougit d'abor des deſordres des vicieux, & puis on a honte de ne les imiter pas, à moins d'une vigilance extréme, comment peut-on aujourd'hui s'épécher de détracter? eſt-il encore quelcun qui ne ſoit pas infecté de ce vice? eſt-il quelque compagnie d'où il ſoit banni? Que dis-je banni, en eſt-il quelcune où il ne regne, où il n'exerce une cruelle tirannie? Il faut ou ſe condanner au ſilence, ou parler de ce dont tout le monde parle; or preſque tout le monde parle des défauts d'autrui; les villes ſont remplies de perſonnes oiſives, qui ſe font non-ſeulement un plaiſir, mais encore une occupation de la médiſance, qui ne font autre choſe, que d'aller de quartier en quartier ramaſſant, & répandant les mauvais

bruits,& qui ont toûjours quelque nouvelle avãture à debiter. Un conte en attire un autre, on en ſait, on en dit de toutes ſortes de gens. Voila ſur quoi roulent la plûpart des entretiẽs;on n'eſt ſpirituel, on n'eſt agréable que ſur ces matiéres, & l'on eſt tellement deſaccoûtumé de parler de route autre choſe. Que ſi par hazar ou par l'addreſſe d'une perſonne vertueuſe ; la converſation tourne ſur un ſujet plus innocent, dez-lors on n'a plus rien à dire, il ſemble qu'on ait lié toutes les langues & étouffé tous les eſprits.

Vous me dirés qu'on peut s'éloigner de ces compagnies ; & ne hanter que des gens de bien. C'eſt bien le plus ſeûr ſans doute, & je ne crois pas qu'on puiſſe autrement ſe garantir du mal dont je parle ; mais quoi-que par cette retraitte on ſe ſauve du grand nombre de perils ; neanmoins on n'eſt pas encore tout-à-fait hors de danger. Ce que je vai dire eſt étrange, mais il n'eſt cependant que trop veritable. La médiſance ne regne pas ſeulement dans le monde le plus corrompu, il eſt peu de perſonnes, je dis-même de celles qui font profeſſion de piété, qui en ſoient tout-à-fait exemtes. C'eſt pour cela que le grand Evêque de Nole, dit qu'on peut appeller ce vice, le dernier piége de Lucifer ; *Extremum diaboli laqueum.* Parce qu'aprés avoir évité preſque tous les autres, on vient ſouvent donner encore dans celui-ci. On ſe gardera peut-êtr de publier une infamie ſecrette, & beaucoup plus encore d'impoſer une calomnie ; mais il eſt des médiſances de plus d'une ſorte. On médit en im-

putant fauſſement un crime à une perſonne innocente; on médit encore en diſant comme une choſe aſſeûrée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain, on médit en revelant un peché ſecret, on médit encore en communiquant à d'autres, ce qu'on nous a déja revelé. C'eſt une détraction que de rendre tout-à-fait publique une hiſtoire, qui n'eſt encore ſeûë que de trés-peu de perſonnes. C'eſt une autre détraction que d'en faire confidence à une ſeule perſonne, à moins qu'il n'y ait de la neceſſité ou quelque grande raiſon. S'il s'agit d'une faute qui ait éclatté, on peut encore pecher en la rapportant avec exagération, en ajoûtant encore des particularitez qui étoient inconnuës, & qui la rendent plus-criminelle, en rétranchant des circonſtances, qui l'adouciroient, & qui en diminuëroient la honte. De plus on peut quelquefois donner de fort mauvais jours à des actions, qui au déors paroiſſent bonnes, & pour lors ſoit que nos ſoupçons ſoïent témeraires, ou qu'ils aïent quelque fondement, c'eſt détracter que d'en faire part aux autres. C'eſt détracter de nier qu'un autre ait les bonnes qualitez, qu'on lui attribue, de parler de ces mémes qualitez avec moins d'eſtime qu'on n'en a communement, de les taire en certaines rencontres, de les loûër froidement, & d'une maniére qui faſſe connoître qu'on eſt peu perſuadé de ce qu'on dit. Dittes-moi, Chrêtienne Compagnie, eſt-il beaucoup de perſonnes, je dis méme de celles, qui ſe piquent de vivre chrêtiennement, qui ne tombent quelquefois, qui

ne tombent méme ſouvent en quelcun de ces défauts ?

Je ne parle point ici des illuſions des faux dévots, leſquels deceûs par leur amour propre, déchirent ſans pitié tout ce qui s'oppoſe à leurs deſſeins, croïant ſacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent tantôt à leur vengeance, tantôt à leur jalouſie. Je ne parle pas non plus de ces hipocrites, qui ſont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art & de circonſpection. Vous verrez des gens, dit le dévot ſaint Bernard, leſquels aprés avoir pouſſé de profons ſoûpirs, baiſſant les yeux, & couvrant leur viſage d'une triſteſſe apparente, commencent d'une voix pitoïable & comme à regret un diſcours médiſant & empoiſonné. I'en ſuis au deſeſpoir, dira l'un, car c'eſt une perſonne, pour qui j'ai de l'amitié ; je n'ai rien oblié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'y ai perdu mon tems & ma peine. Il y a long-tems, dit un autre, que je ſuis averti de ce que je vais vous apprendre, il n'a pas tenu à moi, que la choſe ne fuſt enſevelie dans un éternel oubli ; mais puiſqu'un autre a parlé, ce ſeroit en vain que je me taiſois, je le dis avec douleur, c'eſt la verité, qu'il a commis cette faute. C'eſt grand dommage pourſuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualitez ; mais que ſert-il de feindre, il eſt ſans excuſe en ce point.

Que cela eſt déplorable, Meſſieurs, que des perſonnes d'ailleurs vertueuſes & bien intentionnées, ſe laiſſent ainſi ſurprendre à l'attrait de la

nature, & aux artifices du demon ! Que nous ſert-il d'être innocens & reglez dans nôtre vie, ſi par la manie, ſi par la fureur de détracter nous nous rendons propres en quelque ſorte les pechez & les déreglemens des autres ? Vous êtes ſi réſervé à l'égar du bien d'autrui, vous ne voudriez pas qu'il en fuſt entré un double dans vôtre maiſon, mais en vain aurez-vous épargné l'or & l'argent, ſi vous avez ravi l'honneur & la réputation, qui eſt le plus-grand de tous les biens. Quel ſera le fruit de vos veilles, & de vos jeûnes, dit ſaint Iean Criſoſtôme, ſi vôtre langue eſt ïvre du ſang de vos freres, ſi vous vous repaiſſez de leur chair, comme vous le faittes en médiſant ? Ie ne dis point que c'eſt une foibleſſe tout-à-fait honteuſe, de ne pouvoir ſupporter l'éclat du merite & de la vertu, que c'eſt une lâcheté & une cruauté indigne d'un homme, de ſe plaire à percer les autres hommes, ou à aggrandir les plaïes qu'on leur a faittes ; je ne parle point du défaut d'humilité, dont ce vice eſt une preuve infaillible. Mais où eſt vôtre charité, Ame Chrêtienne ! où eſt cette vertu ſi aimable, & ſi chere à Iesus-Christ, cette vertu ſi recommandée dans l'Evangile, pratiquée avec tant de ſoin par les Apôtres & par les premiers fideles, & qui a toûjours été le veritable & l'unique caractere des enfans de Dieu.

Tandis que vous vous plairez à la médiſance, pouvez-vous dire que vous aïez même l'ombre de cette belle vertu ? *Univerſa delicta operit charitas*, dit le Sage. La charité tâche de couvrir les

pechez de ceux qu'elle aime,& comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez,on ne ſauroit parler d'un ſi méchant homme, qu'elle ne prenne ſon parti, & qu'elle n'ait toûjours quelque choſe à dire en ſa défence. Elle exaggere la mauvaiſe foi des médiſans, elle s'étend ſur leur malignité, qui prend ſouvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaittes. Elle cite les exemples des innocens accablez par la calomnie. Elle trouve de la contradiction à ce qu'on publie de la perſonne qu'on veut diffamer, elle y trouve de l'impoſſibilité ; elle en appelle à ſes actions paſſées, elle oppoſe au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle ſait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction, & lui ôter, s'il eſt poſſible, toute créance; Que ſi la choſe eſt trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de ſauver les intentions, elle tâche de diminuër la faute, en diſant tantôt qu'il y a eû de l'ignorance & de la ſurpriſe, tantôt que la tentation a été preſſante, que c'eſt peut-être la premiére fois qu'il a failli, que les plus-grands Saints ſont tombez, que tout autre auroit été bien embarraſſé en une pareille conjoncture. *Univerſa delicta operit charitas.* Cependant on voit qu'elle ſouffre, qu'elle eſt bleſſée juſqu'au cœur, qu'elle eſt mortifiée de ne pouvoir vaincre la médiſance, de-ſorte que ſi l'on n'eſt pas perſuadé par ſes raiſons, on eſt du moins touché de ſa peine, on feint par pitié qu'on ſe rend à elle, on ſe tait pour ne l'affliger pas davantage.

Voila comment c'eſt qu'en uſe la charité,cette

incomparable vertu, ſans laquelle toute autre vertu eſt inutile, mais le moien de l'imiter dans un ſiécle, où l'on en voit ſi peu d'exemples, en un ſiécle où tous les mauvais Chrétiens,& quelquefois même ceux qui paſſent pour aſſez bons, nous donnent des exemples tout contraires. Cela ſe peut-il faire à moins d'un grand ſoin, & de beaucoup d'application. Toutefois il faut en venir à bout avec le ſecours du ciel, parce que ſi nous ne ſurmontons pas les difficultez, qu'il y a à éviter la détraction, nous en trouverons de beaucoup plus-grandes à la reparer. C'eſt ma ſeconde partie, où je dois vous prouver qu'il eſt auſſi difficile de reparer la détraction, que je vous ai montré qu'il eſt aiſé de la commettre.

Il n'eſt point de Chrétien ſi peu inſtruit de ſes devoirs, qui ne ſache que la médiſance demande une réparation entiére du mal qu'on a fait en détractant. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir dit au Confeſſeur qu'on a fait paſſer ce Marchand pour un fourbe, & cette fille ou cette femme pour une coquette, il faut leur rendre l'honneur que vous leur avez ravis. De plus, ſi la détraction leur a attiré quelque perte temporelle, comme il ſe peut faire qu'elle aura nuit au Marchand dans ſon trafic, & empéché l'établiſſement de la Demoiſelle, vous étes obligez de reparer ce domage. Enfin comme il arrive trés-ſouvent que la médiſance vient juſqu'aux oreilles de la perſonne intereſſée, qu'elle s'en tient offencée, en un point que rien ne paroît capable de la ſatisfaire, Dieu vous commande ſur peine de ne rentrer ja-

mais dans ſa grace, d'aller chercher vôtre frere, de n'oublier rien pour l'appaiſer, & pour vous reconcilier avec lui. Que d'embarras, que d'inquiétudes vous va cauſer cette parole qui a été ſi-tôt ditte, que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a gaſté ! Que de difficultez à vaincre & hors de vous-même & dans vous-même, avant que vous aïez remis toutes choſes au même état où elles étoient auparavant ?

Hors de vous-même, comment détruirez-vous dans l'eſprit de ceux qui vous ont oüis, la créance où ils ſont que vous leur avez dit la verité ? Et quand vous en viendriez à bout, vous n'étes pas encore hors d'affaire, vôtre médiſance a bien fait du chemin, depuis qu'elle eſt ſortie de vôtre bouche, elle a paſſé de vos amis à des gens que vous ne connoiſſez pas, & de ceux-ci encore à d'autres, il faut s'informer quelles ſont les autres perſonnes, il faut les chercher, & faire en ſorte en vous retractant, qu'ils ceſſent tous de croire ce qu'ils ont crû ſur vôtre rapport. Il eſt mal-aiſé de parler à tant de perſonnes, il eſt encore plus-difficile de les détromper. Ie dis bien davantage, quand on feroit une rétractation publique, & qu'on ſeroit aſſez heureux, pour détruire entiérement la mauvaiſe opinion, qu'on avoit conceûë de vôtre frere, je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit, a une certaine fleur que la médiſance lui ôte, & que la rétractation ne ſauroit lui rendre. Du moment qu'une perſonne a

ſervices ſelon les perſonnes, & à proportion du mal qu'on a fait en la réputation. Cela vous paroît-il aiſé, Meſſieurs, par quelles loûanges, par quelle ſomme d'argent, ou par quels ſervices reparerez-vous la réputation d'honnête femme, que vous avez ôtée à vôtre ennemie, celle de Iuge deſintereſſé dont vous avez dépoüillé ce Magiſtrat, celle de ſerviteur zelé & fidelle que vous avez fait perdre à ce domeſtique ?

En deuxiéme lieu, ce n'eſt pas une choſe aiſée de guerir la plaïe que vous avez faitte au cœur de la perſonne intereſſée, vous l'avez frappée dans l'endroit le plus-ſenſible, il aura bien de la peine à revenir de l'averſion, qu'il a conceüë pour vous depuis cette injure. Il me ſemble qu'on pardonne plus-volontiers tout le reſte, une parole eſt bien-tôt ditte, il n'eſt rien de plus-léger, dit le Docteur dévot, mais cependant elle ne fait pas de legéres bleſſures, elle entre dans l'eſprit ſans peine, mais elle n'en ſort pas avec la même facilité. *Levis quidem res ſermo, quia leviter volat, ſed graviter vulnerat, tranſit ſed non leviter urit, leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour le fléchir, pour le porter à oublier l'injuſtice que vous lui avez faitte, vous étes obligé de lui faire toutes les ſoûmiſſions, que vous jugerez capables de deſarmer ſa colere.

Et quand pour tout cela vous trouveriez au déors toutes les facilitez imaginables, le pourriez-vous faire ſans rendre mille & mille combats interieurs contre toutes vos paſſions, contre

tous les ſentimens de la nature ? Car enfin je ne ſaurois rétablir l'honneur de cét homme, que je n'expoſe le mien, il faut aller avoûër que je ſuis un menteur, un malin, un envieux, ou tout au moins un imprudent & un étourdi : Vous direz peut-être, que cét aveû bien-loin de décrier celui qui le fait, lui attire au contraire beaucoup de gloire, qu'on loûra cette action comme une action fort chrêtienne, vous avez raiſon ; mais je craindrois que cette veûë n'en rebutraſt pluſieurs, bien-loin de les encourager. Ce ſera peut-être pour cela-même qu'on aura honte de ſe dedire, on appréendera de paſſer pour dévot & pour ſcrupuleux, d'apprêter à rire aux libertins. Mais une preuve bien convainquante, qu'il eſt difficile de ſe retracter, quand on a médit, c'eſt que quoi-qu'il n'y ait rien au monde de plus-frequent que les médiſances, il n'y a pourtant rien de plus-rare que les rétractations. Qui de nous, Meſſieurs, n'a oûï mille fois détracter de ſon prochain ? Combien de fois eſt-on revenu à nous pour ſe rétracter. Si la choſe étoit facile, l'obligation en étant indiſpenſable ne s'en aquitteroit-on point plus-ſouvent qu'on ne fait pas ? D'où vient qu'on aime-mieux demeurer dans la diſgrace de Dieu, & s'expoſer à perdre le Paradis, que de ſe rétablir par cette voïe ? Je veux croire que quand vous ſeriez tombé en une ſemblable faute, vous prendriez un meilleur parti que celui-là. Ie ne doute point que plûtôt que de hazarder vôtre ſalut, vous ne ſurmontaſſiez toutes les difficultez qui s'oppoſent à la rétractation,

qu'il

qu'il n'y auroit point de confuſion à ſouffrir, que vous ne fuſſiez tout preſt d'eſluïer. Mais vous m'avoûërez que médire dans cette eſperance ce ſeroit s'expoſer à une tentation que nul homme ne peut s'aſſeûrer de vaincre, ce ſeroit ſe préparer pour toute la vie, & ſûr tout pour l'heure de la mort, une matiere de trouble & d'inquiétude.

Combien ſeroit-il plus-ſeûr de veïller ſur ſa langue, de telle ſorte qu'il ne vous échappât jamais de médiſance ? Cela n'eſt nullement impoſſible, mais ſi vous avez envie d'obtenir cela de vous-même, il faut néceſſairement ſuivre le conſeil, que je m'en vais vous donner. Ce n'eſt pas aſſez d'éviter les diſcours qui bleſſent tout viſiblement la juſtice, & qui ſont des plaïes mortelles à la réputation. Il faut s'interdire une fois pour tout, toutes ſortes d'entrétiens, toutes ſortes de paroles, dont la charité peut-être choquée le moins du monde, quand même elles n'engageroient à nulle réparation. Quiconque ſe donne la liberté de dire le mal qu'il ſait de quelqu'autre, quoi-que ce ne ſoit qu'un petit mal, quiconque parle volontiers des défauts d'autrui, quoi-que connûs de tout le monde, celui-là tombera infailliblement dans de veritables médiſances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à ſa langue d'aller plus-loin, il ne connoît ni la force, ni la corruption de la nature ; il ſe joûë avec un Lion dont il ne ſera pas toûjours le maître, un Lion qu'il ne pourra pas empécher de donner de tems-en-tems quelque coup de

dent ou de patte, & qui aprés avoir été d'abor aſſez ſoupple, ſe déchaînera enfin, & remplira tout de meurtres & de carnage. Ie veux dire, Meſſieurs, que les petites fautes qu'on ſe pardonne en cette matiére, ne laiſſent pas de fortifier la mauvaiſe inclination, & de former une habitude de médiſance, qu'il eſt comme impoſſible de retenir dans les bornes, qu'on s'étoit d'abor preſcrites.

Ajoûtez à cela, que parmi les détractions mêmes légeres, il eſt mal-aiſé que ſoit par ignorance, ſoit par inconſideration, il n'en échappe de trés-importantes, elles ne ſeront pas mortelles à cauſe du défaut de réflexion, mais on ne laiſſera pas d'être obligé à réparer le dommage qu'elles auront fait, tout de même qu'on eſt obligé de reſtituër le bien d'autrui, quand on reconnoît qu'il ne nous appartient pas, quoique d'abor on l'euſt pris de bonne-foi, & qu'on n'euſt pas peché en le retenant.

C'eſt pourquoi ſi vous voulez entretenir un grand calme dans vôtre cœur, ſi vous avez envie de le conſerver dans une pureté, dans un grand éloignement de tout ce qui peut vous ſeparer de vôtre Dieu : Je vous conſeille, Meſſieurs, que ſans examiner ſi la choſe eſt légere ou importante, s'il y aura peché mortel ou ſeulement veniel, ſi même il y aura du peché, ou s'il n'y en aura pas, vous faſſiez une réſolution ferme & inviolable de ne parler jamais mal de qui que ce ſoit. Ie ne le fais pas, me direz-vous, ni par haine, ni par jalouſie, & que

m'importe quel motif vous engage à détracter ; ſi vôtre médiſance m'ôte l'honneur & la réputation ? Ie n'en ai parlé qu'à une ſeule perſonne ; c'eſt toûjours autant de perdu pour moi, quel droit aviez-vous de me décrier auprés de cette perſonne-là ? Mais c'eſt un homme ſage & diſcret, c'eſt encore pis, j'aimerois-mieux avoir perdu l'eſtime de cent autres, que celle d'un homme de ce caractere. Ie n'ai pas tout-à fait aſſeûré la choſe, on ne laiſſera pas de la tenir pour certaine. Vous ſavez que le monde eſt étrangement porté à croire le mal, en tout cas, vous m'avez rendu ſuſpect, & l'on ſait aſſez que cela ne manque jamais de nuire beaucoup. Mais ſi je n'ai nommé perſonne ? Si vous n'avez nommé perſonne, on aura fait cent jugemens téméraires, on aura ſoupçonné pluſieurs perſonnes fort innocentes. Vous avez dit en général que c'étoit un Prêtre, un Religieux, on en fera moins d'état de tous les Religieux, & de tous les Prêtres. C'eſt un crime tout public que celui que je vous apprens, je le crois, mais enfin le ſcandale n'étoit pas encore venu juſqu'à moi, pourquoi faut-il que ce ſoit vous qui me cómuniquiez cette peſte, qui n'a déja fait que trop de ravage ? Vous le ſaviez déja, me dittes-vous, cela peut-être, mais pourquoi m'en faittes-vous reſſouvenir, s'il y a du mérite à rappeller dans la mémoire des hommes les miſtéres de Iesus-Christ, & les autres choſes qui les édifient, croïez-vous qu'il n'y ait point de peché à leur remettre devant les yeux, ce qui les a déja ſcandaliſé ?

Pone Domine cuſtodiam ori meo, & oſtium circumſtantiæ labiis meis, & non declines cor meum in verba malitiæ. Mettez donc, ô mon Dieu, mettez ſur mes levres comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonſpection ſervent de porte à ma bouche, pour la fermer à tous les diſcours qui approchent tant ſoit peu de la médiſance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous loüer, & pour porter les autres à vous benir avec moi, faittes, s'il eſt poſſible, qu'elle ne ſe délie jamais que pour cét uſage; quoi cette langue que vous ſantifiez ſi ſouvent par les ſacrez attouchemens de vôtre Corps adorable, par ce miſtére de vôtre amour, ſeroit-elle donc profanée par des diſcours contraires à la charité? Non Seigneur, vous ne le permettrez pas, & de mon côté je n'oublierai rien, pour m'empécher de tomber dans ce deſordre. Je ne vous offence déja que trop par mes penſées, dont je ne ſuis pas toûjours le maître, mais puiſque je puis prendre ſur ma langue un pouvoir entier & abſolu, deuſt-elle garder un perpetuel ſilence, je l'obſerverai avec tant de ſoin, qu'elle ne proferera jamais de paroles qui ne ſoient pour vôtre gloire, ſoit à adoucir les peines des affligez, réünir les eſprits où regne la diviſion, ou à inſtruire ceux qui ne vous connoiſſent pas aſſez. O mon Dieu, à entretenir tout le monde de vôtre grandeur & de vôtre miſericorde, allumer vôtre amour dans tous les cœurs, vous loüer, vous benir, vous

glorifier: Voila deſormais à quoi je conſacre ma langue & tous mes diſcours : Ouï mon Dieu ! ou je parlerai à vous, ou je parlerai de vous, ou je me tairai pour l'amour de vous; afin que je puiſſe un jour méler mes loüanges avec vos éleûs dans la gloire, où nous conduiſe le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit.

ORAISON FVNEBRE

DE TRES-NOBLE ET TRES-VERTUEUSE DAME FRANCOISE MAGDELAINE DE NERESTANG, ABBESSE DU MONASTERE ROIAL DE LA BENISSON-DIEU,

Decedée le 21. *May*, 1675.

Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.

Ne pleurez pas ſur moi, mais pleurez ſur vous. Luc 23.

MESSIEURS, voici le quarantiéme jour que nous ne ceſſons de pleurer la vertueuſe & l'incomparable Dame FRANÇOISE

MAGDELAINE DE NERESTANG, la plus-illuſtre, la plus-ſage, j'oſe méme dire la plus-ſainte Abbeſſe qui ait gouverné cette Roïale Maiſon : On n'a jamais rien veû de ſi triſte que la fatale nuit qui nous l'enleva ; ſes derniéres paroles faillirent à faire étouffer de douleur tous ceux, qui furent témoins de ſon agonie ; elle n'eût pas plûtôt expiré que tout ce Monaſtere retentit de pleurs, & parut changé en un moment en une affreuſe ſolitude, & le ſon lugubre des cloches qui rendit publique un moment aprés, la nouvelle de ſa mort porta la deſolation dans tous les lieux, d'où il peuſt être entendu.

Je ne parlerois pas de ſes funerailles, ſi la plûpart de ceux qui ſont ici n'avoient été préſens à cette ceremonie, car quelle éloquence pourroit bien exprimer un ſi grand duëil ? On ne pouvoit diſtinguer ni ſes vaſſaux de ceux qui ne l'étoient pas, ni ſes domeſtiques des étrangers, ni ſes parents de ceux qui ne lui étoient rien ; tout le monde pleuroit, tout le monde s'affligeoit, comme ſi chacun euſt perdu ſa ſœur, ou ſa mere. Les pauvres qui s'y trouverent en grand nombre rempliſſoient cette Egliſe de cris pitoïables, durant l'Office Divin on ne put entendre d'autre voix que celle de ſes mal-heureux. Ces pauvres Dames qui étoient obligées de chanter malgré la douleur, dont elles avoient le cœur ſerré, ne pouvoient arracher de leur poitrine que des tons ſourds, & des paroles à demi formées, encore furent-elles contraintes pluſieurs fois d'interrompre leur chant pour donner paſſage à des ſan-

glots, qu'elles ne pouvoient plus retenir, il n'y eût pas juſqu'aux vêtemens ſacrez, juſqu'aux linges qui ſervent aux Miſtéres de l'Autel, qui ne fuſſent mouïllez des larmes des Prêtres. Ceux de qui l'on pouvoit attendre quelque conſolation étoient eux-mêmes inconſolables, il n'y eût perſonne qui ne cruſt avoir perdu beaucoup en cette mort, perſonne qui ne cruſt y avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur ſi amere, & ſi générale n'eſt pas encore appaiſée, & je ne viens pas ici pour la combattre, elle eſt un eſpece d'éloge bien plus-glorieux à la memoire de Madame de Nereſtang, que celui que vous attendez de moi, & d'ailleurs elle me paroît ſi juſte que je ne pourrois la condanner ſans dementir mes plus-veritables ſentimens. Pleurez donc, Meſdames, ouï vous avez raiſon de le faire; le Seigneur vous a ôté une grande Superieure, une Superieure éclairée, vigilante, pleine de zele; pleine de moderation & de tendreſſe pour vous; une Superieure que vous aviez d'autant plus de ſujet d'aimer, que ſi toutes les apparences ne trompent, elle étoit extrémement cherie de Dieu. Pleurez Meſſieurs, vous qui perdez en ſa perſonne non-ſeulement une trés-bonne parante, mais encore un des plus-beaux ornemens de vôtre illuſtre maiſon. Pauvres affligez, pauvres malades je vous pardonne juſqu'à vôtre deſeſpoir, vôtre bonne Mere eſt dans le tombeau, vous voila privez de celle en qui vous mettiez toute vôtre eſperance aprés Dieu, & qui dans vos plus preſſantes néceſſitez

vous étoit une reſſource infaillible. Et vous tous ſes bons ſujets ou trouverez-vous une Maîtreſſe plus-équitable, & qui ait plus à cœur vos veritables intereſts. Moi-même, Chrêtiens Auditeurs, & tous ceux de nôtre compagnie nous avons peut-être encore plus de raiſon de nous affliger. La plûpart des gens ſavent quels étoient à nôtre égar les ſentimens de cette vertueuſe Dame, elle n'avoit que trop d'eſtime, & trop de bonté pour nous, & nous ſommes obligez de reconnoître que nous n'eumes jamais ni une protectrice plus-zelée, ni une plus-généreuſe bienfaitrice. Pleurons donc, Chrêtienne Compagnie, pleurons à la bonne heure, puiſque nous en avons tant de ſujets, mais ſouvenons-nous, que c'eſt ſur nous qu'il faut pleurer, & nullement ſur nôtre illuſtre Defunte. Il me ſemble que c'eſt elle-même qui nous donne cét avis; reſervez vos larmes pour vous-mêmes, je ne veux point avoir de part à vôtre dueïl, je ne ſuis point un objet de compaſſion, *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.* En effet, Meſſieurs, on n'eſt gueres à plaindre, quand aprés de longues & de penibles recherches, on a enfin trouvé tout ce qu'on cherchoit. Or je veux vous faire voir aujourd'hui, que la mort a procuré cét avantage à celle dont nous honnorons ici la memoire, la mort l'a miſe en poſſeſſion de Dieu, bien loin d'avoir lieu d'en douter, j'en rapporterai tantôt des témoignages qui ſont peut-être divins, & par conſequent inconteſtables, la mort l'a donc miſe en poſſeſſion de Dieu, & je m'en vais vous faire voir dans

les deux parties de ce diſcours, que c'eſt ce qu'elle a cherché durant tout le cours de ſa vie & que c'eſt l'unique choſe qu'elle a cherché. Elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu voila tout ſon panegirique. Saintes Ames, c'eſt à vous principalement à juger de mon entrépriſe, vous ſavez ſi pour une Dame Chrêtienne & Religieuſe il eſt poſſible d'imaginer un éloge plus-magnifique que celui-là, & vous verrez par ce que je m'en vais dire; que jamais perſonne ne l'a mieux métité que nôtre Abbeſſe.

Quelque établie que ſoit la coûtume de commencer l'éloge des perſonnes de qualité par celui de leurs Anceſtres, toutefois aïant à parler d'une fille conſacrée à Dieu, & d'une fille auſſi ſainte que l'a été Madame de Nereſtang, je n'ai pas crû qu'il fuſt de la bien-ſéance de me rendre à cét uſage. S'il y a quelque gloire dans la Defunte d'être née dans une famille des plus illuſtres du Roïaume, c'eſt parce qu'elle a comté pour rien cét honneur, c'eſt parce qu'elle l'a méme conſideré comme une diſgrace, & qu'elle a ſouvent témoigné à ſes confidentes, qu'elle ſe ſeroit eſtimée heureuſe, ſi Dieu l'avoit fait naître bergere.

Ie ne crains pas même que ceux d'entre-vous, Meſſieurs, qui auroient plus d'interêt à voir publier les avantages de la Maiſon de Nereſtang ſoient choquez de mon ſilence ſur ce point, au contraire comme j'ai beaucoup de choſes à dire, je leur ferois tort, ſi je perdois une partie du tems à raconter les actions de leurs Peres, deſquelles

tout le monde eſt ſi bien inſtruit, au lieu de mettre au jour des vertus que leur ſainte Parente a pris tant de ſoin de cacher à tout le monde.

Vôtre Nom, Meſſieurs, eſt aſſez connu dans toute l'Europe, la France a peu de ſujets, elle a méme peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos Aïeulx, tout le monde ſait & les grands ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat, & les récompenſes honorables qu'ils en ont receûës. Tous les livres parleront toûjours des Meſtres de Camp, des Maréchaux de Camp, des Capitaines des Gardes, des Gouverneurs de Provinces, des Grands-Maîtres de Saint Lazare que vous comtez dans vôtre Famille, les grandes preuves de fidelité, de courage & de conduite qu'ils ont données en tant de rencontres, font un trop bel ornement pour nos Annales, pour n'y être pas inſerées, & quand l'Hiſtoire ſeroit muëtte ſur leur piété, les Monaſteres qu'ils ont fait bâtir, cette Roïale Maiſon qui ne leur eſt gueres moins obligée qu'aux Rois-mémes, qui l'ont fondée rendront un témoignage éternel au zele qu'ils ont eû pour l'honneur de Dieu.

Il n'eſt pas de méme des éminentes vertus de celle que nous pleurons, ſi je n'en inſtruiſois le public, elles demeureroient enſevelies dans la ſolitude où elle a paſſé ſes jours. On ſait à quel prix elle a cheri ſa clôture. Helas vous vivriez peut-être encore, grande Abbeſſe! vous ſeriez encore l'appui, l'ornement, la joïe de cette Maiſon, ſi vous n'aviez mieux-aimé mourir que d'en ſortir pour changer d'air. Ainſi, Meſdames,

toute ſa vie ſa vertu a été comme renfermée dans l'enceinte de vos murailles ; de-plus comme elle étoit trés-interieure, j'oſe dire qu'elle n'a pas méme été connuë des perſonnes avec qui elle vivoit. La plus-grande peine en cette occaſion a été de percer les voiles dont ſon humilité avoit pris ſoin de la couvrir. Il a fallu conſulter les Directeurs, il a fallu recourir aux conjectures, il a fallu deviner, pour ainſi dire, ſa ſainteté, mais enfin je me ſuis convaincu ſi parfaittement qu'elle a toûjours cherché Dieu, qu'elle n'a jamais cherché que Dieu, que j'eſpere pouvoir encore vous en convaïncre. Elle a cherché Dieu, Meſdames, ce qui me fait croire qu'infailliblement elle l'a trouvé, c'eſt qu'elle a commencé de bonne heure à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec conſtance.

Ie ne prétens pas faire paſſer pour l'effet d'une vertu avancée, la retraitte qu'elle fit en ce Monaſtere en un âge, où elle ne pouvoit connoître encore ni la Religion, ni le monde, je l'attribue uniquement à la providence de Dieu, lequel préparoit déslors cette belle Ame à une grande pureté. Le Seigneur ſe hâta de la retirer de ce monde corrompu, où il eſt ſi mal-aiſé de ſe conſerver dans l'innocence, il voulut qu'elle apprit à parler parmi des perſonnes, de qui elle puſt en méme-tems apprendre à vivre, parmi des perſonnes qui la portaſſent à lui donner ſon cœur, avant qu'aucune créature le lui puſt ravir. En effet elle conceût d'abor un ſi grand deſir d'imiter ces ſaintes filles, qu'il fallut uſer d'artifice pour

l'empécher de prattiquer les plus rigoureuſes obſervances de la Regle, encore rendoit-elle tous ces artifices inutiles par ſa vigilance & par ſa ferveur.

Le livre de l'Imitation de Iesus-Christ qui a été le livre de tant de Saints, a été juſqu'à la mort l'oracle de feû Madame, on peut dire que l'amour de la priére, lequel eſt ſi inſeparable de l'amour de Dieu, a toûjours été ſa plus-forte paſſion; mais pourrez-vous bien croire que ces deux choſes aïent fait les délices de ſes premiéres années? qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or, preſqu'auſſi-tôt qu'elle l'a pû lire? qu'elle ait commencé à mediter en un tems, ou les autres ſavent à peine prier de bouche, dans ſa plus-grande jeuneſſe on ne la trouvoit preſque jamais, qu'elle n'euſt ce petit livre d'une main, & de l'autre un horloge de ſable, pour méſurer le tems de ſes priéres mentales. Ces deux choſes partageoient déja ſon cœur & ſes occupations. Il ſemble que dés ce tems elle avoit compris ce mot de S. Bernard, cherchez Dieu & vous le trouverez, cherchez le par la lecture, & vous le trouverez par la méditation. *Quærite lectione & invenietis meditatione.*

Lors qu'elle eût été reçeûë Novice, non-ſeulement elle continua de chercher Dieu, mais elle crût même l'avoir trouvé en la perſonne de ſa Maîtreſſe, on ne peut imaginer une ſoûmiſſion ni plus-aveugle, ni plus-prompte que la ſienne. On ne l'a jamais entenduë ſe plaindre du joug de l'obéïſſance, elle qui depuis étant

Abbeſſe trouvoit le faix de ſa Charge ſi accablant. I'ai appris de celles qui étoient ſes compagnes de Novitiat, qu'on n'avoit jamais rien apperçeû en elle qui fuſt digne de repréenſion ; vous m'avez bien dit davantage, Meſdames, vous m'avez aſſeûré qu'elle même ne voïoit jamais rien de repréenſible dans les autres, parceque toute jeune, toute Novice qu'elle étoit, on ſe comportoit en ſa préſence, on craignoit de commettre à ſes yeux les plus-légeres irregularitez, on avoit deſlors pour ſa vertu le même reſpect qu'on eût pour ſon caractére, lors qu'elle fut Supérieure ; de ſorte qu'on pouvoit la comparer à ces Cheſnes ſi celébres dans l'antiquité païenne, qu'on adoroit dans les forêts long tems avant qu'on ſe fuſt aviſé d'en faire les Statuës des Dieux, & de les placer ſur les autels.

J'ai dit que ſes Sœurs n'avoient jamais rien trouvé à redire en ſa conduite, du tems même qu'elle étoit tout-à-fait jeune ; comme les yeux des Supérieures ſont plus-perçans, Meſdames, ſes Tantes croïoient avoir ſouvent des ſujets de ſe plaindre d'elle, mais on ne ſe reſſouvient pas qu'elles aïent jamais rien eû à lui réprocher que des excés de ferveur, elle ne ſe ménageoit en rien, elle n'avoit égar ni à ſon âge, ni à ſa complexion, elle avoit eû dés ce tems-là des cruelles maladies ; c'étoit une ſanté déja ruïnée, elle ne laiſſoit pas de faire tout ce que faiſoiét les plus-robuſtes, c'eſt-à-dire que non-ſeulement elle a commencé de bonne-heure à chercher Dieu, mais qu'elle a commencé de bonne-heure à le

chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la ſuitte de ſa vie, lors qu'elle a eû plus de lumiéres, elle ait été ſi ſoigneuſe, ſi ardante dans ſes recherches.

Nôtre Dieu eſt par tout, Chrêtiens Auditeurs, auſſi le cherchoit-elle en tout lieu & en toutes choſes, par les réflexions continuelles qu'elle faiſoit ſur ſa préſence, & ſur ſes operations dans les créatures. Mais l'Evangile nous apprend que ſur la terre il eſt plus-particuliérement dans l'Euchariſtie, dans les pauvres, & au milieu de ceux qui ſont aſſemblez en ſon Nom : C'eſt-là auſſi que nôtre Abbeſſe l'a toûjours cherché avec plus d'empreſſement; Pardonnez-moi, Meſdames, ſi je repréſente ſi mal cette merveilleuſe ardeur, cette langueur amoureuſe qui accompagnoit les actions & les paroles que je vai rapporter de vôtre Mere, quoi-que vous en aïez été témoins, vous m'avez confeſſé que vous-mêmes ne pouviez bien exprimer de ſi tendres mouvemens.

Vous ſavez peut-être, Meſſieurs, que ces Saintes Filles, paſſent preſque toute leur vie devant le Saint Sacrement de l'Autel, elles y ſont quelquefois depuis les deux heures du matin juſqu'à midi, & toûjours chantant, ou répandant leur cœur par la méditation en la préſence de leur Bien-aimé; aprés midi elles s'y raſſemblent juſqu'à trois fois, outre l'office du ſoir elles font une ſeconde méditation aprés leurs Vépres; ce ſeroit de quoi rebutter, de quoi accabler des eſprits, en qui il reſteroit quelque choſe de l'eſprit du monde. Feu Madame l'Abbeſſe étoit la pre-

ceſte dans la vie, voudriez-vous refuſer ce ſoulagement aux maux extrémes que vous n'ignorez pas que je ſouffre? Que dittes-vous de ces ſentimens Ames tiédes? vous qui vous ſentez fatiguez d'une Meſſe d'une demi-heure, eſt-il bien poſſible qu'à l'égar de ce miſtére, vous aïez la même croïance que cette vertueuſe Dame.

Pluſt à Dieu, Meſſieurs, que la plûpart des Chrêtiens ſe diſpoſaſſent à la Communion, que la plûpart même des Prêtres ſe préparaſſent à offrir ce ſaint Sacrifice, avec autant de ſoin qu'elle ſe préparoit à y aſſiſter. Elle avoit pour cela un exercice particulier qui n'étoit de gueres moins de demi-heure, elle le faiſoit quelquefois à ſon oratoire avant que de ſortir de ſa chambre: c'eſt là qu'elle recueïlloit ſon eſprit, & qu'elle congedioit toutes les penſées de la terre; c'eſt-là qu'elle ſe purifioit par mille actes interieurs; c'eſt-là enfin qu'elles les uniſſoit aux intentions de l'Egliſe, & à celles de IESUS-CHRIST, lequel s'immole lui-même en ce Miſtére. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empreſſement, peut-on le chercher avec plus de ſoin, peut-on manquer de le trouver quand on le cherche de la ſorte.

Meſſieurs, IESUS-CHRIST n'eſt pas ſeulement caché ſous les foibles eſpeces du pain & du vin, on le peut encore trouver dans les pauvres, mais helas bien-loin de le chercher en leur perſonne, on le rebute bien ſouvent lorſqu'il ſe préſente. Parlez-donc pauvres Malades, pauvres Veuves, pauvres Orphelins, pauvres Vieillards de quel-

que païs que vous ſoïez, en quelque tems que vous vous ſoiez préſenté, quelque neceſſité que vous aïez euë, eſt-il un ſeul d'entre-vous qui puiſſe dire que feu Madame l'ait refuſé une ſeule fois. Et vous Meſdames qui avez été chargées de la diſtribution de ſes aumônes l'avez-vous trouvée quelquefois peu diſpoſée à vous écouter, lorſque vous lui avez repréſenté les beſoins des miſerables.

Combien de fois vous a-t-elle commandé, & ce qui marque encore mieux le deſir ardent qu'elle avoit d'être obéïe, combien de fois vous a-t-elle prié tendrement & au nom de Dieu de ne renvoïer perſonne, de ne donner non ſeulement les choſes groſſiéres, mais encore les délicates & juſqu'aux précieuſes plûtôt que de ſouffrir que quelcun ſe retiraſt mal-content, comme elle cherchoit ſon Dieu en ces mal-heureux, il ſemble qu'elle appréendoit que IESUS-CHRIST ne lui échapaſt en celui qui auroit été rejetté, *Date omnibus, ne cui non dederitis, ipſe ſit Criſtus.* Ce mot eſt de ſaint Auguſtin, mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de nôtre illuſtre Defunte, puiſqu'elle l'avoit dans le cœur, donnez à tous, mes cheres Sœurs, de-peur que celui à qui vous ne donneriez pas ne ſoit IESUS-CHRIST.

Ce même motif la faiſoit paſſer encore bien plus avant, non-ſeulement elle donnoit à tous ceux qui demandoient, mais elle n'oublioit rien pour donner à tous ceux qui ne pouvoient pas, ou qui n'oſoient pas demander; jamais Dame ne fut plus-ſoïgneuſe, plus-vigilante pour faire re-

connoître, & pour faire exiger ſes droits que celle-ci l'étoit pour découvrir, & pour ſoulager les miſeres de ſes vaſſaux, elle avoit des perſonnes qui l'en informoient exactement, elle s'informoit elle-même de ſon Chirurgien s'il y avoit des malades dans le païs, elle l'obligeoit à les aller voir, à lui rapporter en ſuitte en quel état il les avoit trouvez; s'ils avoient de quoi ſe faire ſervir en leur maladie, de quels ſecours ils pouvoient avoir beſoin: elle n'avoit pas plûtôt appris leurs néceſſitez que touchée en même-tems de deux mouvemens bien contraires de compaſſion pour leurs maux, & de joïe pour l'occaſion qu'elle avoit de prattiquer la charité, elle envoïoit ſur l'heure tout ce qu'elle jugeoit capable de leur donner du ſoulagement.

Mais ce qui fait bien voir que c'étoit en effet Jesus-Christ qu'elle cherchoit dans les pauvres, c'eſt qu'elle n'oublioit rien pour faire que Iesus-Christ fuſt en eux, & avec eux, lorſque ſa ſanté lui permettoit de faire l'aumône par elle-même elle l'accompagnoit toûjours d'une inſtruction, ou d'une exôrtation courte & fervente; quand elle la donnoit par d'autres mains, ceux qu'elle emploïoit pour cela étoient toûjours chargez de quelque bon mot, de quelque conſeil important qu'elle vouloit qu'on donnaſt de ſa part à tous ceux qu'elle aſſiſtoit. Allez, diſoit-elle, faittes bien comprendre à ces pauvres gens que c'eſt Dieu qui les viſite, dittes-leurs qu'ils ſe ſoûmettent à la volonté de Dieu, qu'ils ſe rendront leurs maux utiles par la patience. Dittes à

cét autre qu'il ſe confeſſe au plûtôt, qu'il ſe mette bien avec Dieu, qu'il ſe garde de l'offencer; à cette famille qu'ils aïent ſoin de ſe conſerver dans une grande union, qu'ils tâchent de bien vivre avec leurs voiſins, qu'ils s'entraiment les uns les autres. On ne ſauroit dire combien de paroles dittes ainſi à propos ont coûtume d'être efficaces; le preſent qu'on y joint leur ouvre l'entrée du cœur, & leur ſert de veïcule pour les porter juſqu'au fond de l'ame. Ouï riches vous devez être les peres des pauvres, & vous en pouvez être comme les Sauveurs & les Apôtres, Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux, & même de quoi les faire Saints ſans beaucoup de peine, ils ont une docilité merveilleuſe dans le tems qu'on leur fait un peu de bien. Cét exemple de charité chrêtienne qu'ils reçoivent de vous, cette preuve effective que vous leur donnez de la providence qui ſe ſert de vous, pour les tirer de la derniére néceſſité, tout cela les diſpoſe fort à craindre Dieu, à eſperer en lui, à faire quelque choſe pour l'amour de lui. Que vous étes malheureux, que je vous trouve peu de Religion & même peu d'humanité; ſi vous aimez-mieux vous rendre vos richeſſes inutiles ou par vôtre avarice, ou par vôtre luxe, que de repandre par tout comme vous le pouvez faire la joïe & la ſainteté, que de vous en ſervir pour vous ouvrir le Ciel à vous-mêmes, & pour l'ouvrir encore à vos freres.

Le zele de feu Madame l'Abbeſſe ne s'eſt pourtant pas borné à ſi peu de choſe, il s'eſt éten-

du bien plus loin que ſa liberalité, la mort-même n'en a pas arrété l'effet. Vous avez entendu parler de ces Miſſions qu'on a renouvellées en nos jours, & ſur tout en ce Roïaume avec tant de ſuccés. Pluſieurs Prédicateus Apoſtoliques s'aſſemblent dans une ville, ou même dans un village à deſſein d'en bannir tous les deſordres, & d'y rallumer la ferveur. Ils y viennent pourveûs par nos Seigneurs les Evêques d'un ample pouvoir d'abſoudre de toute ſorte de cas même des réſervez : on publie d'abor une indulgence pleniére pour quiconque voudra profiter de leur travail, aprés quoi pendant l'eſpace d'environ un mois on préche trois ou quatre fois le jour tout ce qu'il y a de plus terrible, tout ce qu'il y a de plus touchant dans les veritez du Chriſtianiſme, durant tout ce tems-là le Saint Sacrement eſt devoilé, on donne la Benediction aprés chaque Prédication, tout le reſte de la journée ſe paſſe en divers exercices publics qui ſont tous d'une grande utilité, on fait dans l'Egliſe à haute voix la Priére du matin & celle du ſoir, on aïde les idiots à former durant la Meſſe des actes interieurs conformes aux miſtéres qu'elle répréſente, on fait de fréquentes inſtructions ſur le Sacrement de Penitence, ſur la Sainte Communion, ſur la préparation à la mort, ſur tous les Commandemens, ſur toutes les obligations générales & particuliéres ; c'eſt comme une longue retraitte qu'on fait faire en même tems à tout un peuple, pour le diſpoſer à recevoir la plenitude de l'eſprit de Dieu. Les fruits de ces ſaints exerci-

ces ne peuvent être compris que par ceux qui les recueïllent : Ce ſont comme des torrens de feu qui conſument tous les vices, qui changent, qui purifient, qui renouvellent toutes choſes. On voit des Bourgades entiéres paſſer en quinze jours d'une ignorance groſſiére à une connoiſſance de Dieu trés-parfaitte ; on comte juſques à huit ou neuf cens Confeſſions générales, dans des Villages qui ne ſont que de mille Communiants ; des Villes entiéres toutes diviſées par des factions & de cruelles inimitiez, rentrent dans la paix par des réconciliations trés-ſinceres ; on n'y parle plus de dances, ni de cabarets, au lieu des blaſphémes, des juremens, des chanſons laſcives, on n'entend par tout que des Cantiques ſacrez, l'uſage des Sacremens, de la méditation, de la mortification interieure & exterieure y devient commun : Si je diſois tout ce que j'ai veû en cette matiére, je ſuis aſſeûré qu'on ne m'en croiroit pas ſur ma parole, j'ai eû peine moi-même d'en croire à mes oreilles & à mes yeux.

Feu Madame entendit parler de ces ſortes de Miſſions il y a quelques années, elle ne ſe contenta pas qu'on en fiſt deſlors dans les terres qui dependent de l'Abbaïe, elle fit le deſſein d'en fonder une pour toûjours, qui ſe renouvellaſt de deux en deux ans, tantôt en un quartier, tantôt en un autre. Le deſſein a été exécuté, on a parcouru divers villages, & je ne doute point qu'à ſon entrée dans le ciel, il ne ſoit déja venu au devant d'elle pluſieurs ames bien-heureuſes, qui avoient appris à bien mourir des Miſſionnaires

qu'elle leur avoit envoïez. La joïe qu'elle eut à cette rencontre lui ſera ſouvent renouvellée durant pluſieurs ſiécles ; elle aura long-tems le plaiſir de voir, que ſon zele fructifie encore aprés ſa mort, qu'il arrache des proïes au demon ; elle verra le Paradis ſe peupler inſenſiblement de citoïens, qui la reconnoîtront aprés Dieu pour leur liberatrice ; & ſi dés cette vie quand on a un peu de veritable amour, on s'eſtime ſi heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu, je vous laiſſe à penſer quel ſurcroît de felicité ce doit être en l'autre vie, où l'amour eſt ſi pur & ſi ardent, de voir que l'on continuë à glorifier celui qu'on aime, & à le faire aimer des autres hommes.

C'eſt ſans doute un des plus-beaux endroits de la vie de feu Madame l'Abbeſſe : Il eſt vrai néanmoins que je ne m'y ſuis arrêté qu'avec peine, par l'impatience où j'étois de paſſer à ce que je m'en vais dire.

J.C. nous aſſeûre dans l'Evangile, qu'il ne manque jamais de ſe trouver au millieu de nous, lorſque nous ſommes aſſemblez en ſon nom, c'eſt-à-dire, lors qu'il eſt le ſujet de nos converſations ; c'eſt pour cela que cette Sainte Fille qui cherchoit par tout ſon Dieu avec un empreſſement incroïable, ne parloit jamais que de lui. Tout autre entretien lui étoit devenu inſupportable, ce n'étoit pas bien lui faire ſa cour, que d'aller à elle ſans avoir fait proviſion de quelques ſaintes penſées pour l'en regaller ; quand on ouvroit un diſcours de pieté on voïoit ſon cœur s'épanoüir, comme une terre alterée qui ſe ſent ra-

fraichie par une pluïe abondante ; au reſte elle n'étoit jamais ſatisfaite ſur ce point. Aprés les ſentimens de l'Oraiſon, elle vouloit encore qu'on lui dit ce qu'on avoit retenu de la lecture, & quand on s'étoit épuiſé, qu'on avoit dit tout ce qu'on ſavoit, elle demandoit encore au nom de Dieu qu'on continuaſt, mais elle le demandoit d'une maniére ſi touchante, avec un air ſi paſſionné, qu'on voïoit bien que c'étoit ſon cœur qui parloit, & qui bruloit d'une ſoif infatiable. Parlez-moi un peu de Dieu, diſoit-elle, parlez-moi un peu de Dieu ; & quand on étoit au bout, dittes-moi encore quelque choſe ; mais Madame j'ai tout dit, je ne ſai plus rien ; hé ma fille, dittes-moi encore quelque choſe.

Il me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, d'entendre l'Epouſe du Cantique, qui cherche ſon bien-aimé, qui s'addreſſe à toutes ſes compagnes, qui les fatigue à force de leurs en demander des nouvelles: *Num quem diligit anima mea vidiſtis?* Filles de Ieruſalem n'avez-vous point veû celui que j'aime ? Dittes-moi je vous prie où c'eſt que je le pourrai trouver ? quelle route il faut que je tienne pour aller à lui ? je ne ſai ſi pour ſe ſantifier il eſt une voïe plus-efficace que de parler des choſes Saintes, mais quand on en parle avec goût, quand on eſt venu juſqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre choſe, juſqu'à ne pouvoir ſe paſſer du plaiſir qu'on trouve à cét entretien, je ne penſe pas qu'il y ait une marque de Sainteté plus-ſeûre que celle-là. C'eſt pour moi quelque choſe de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que

non-ſeulement l'ame ſoit toute pénetrée de l'amour de Dieu, mais encore que l'imagination en ſoit remplie, que cét amour ſoit répandu, pour ainſi dire, juſques dans les ſens, que Dieu ſoit devenu l'objet de tous les deſirs, de toutes les paſſions, en un mot, que le cœur brûle d'une charité parfaitte en quoi conſiſte la parfaitte Sainteté. Mais l'auriez-vous crû, mes chers Auditeurs, qu'étant terreſtres & ſerviles comme nous le ſommes, connoiſſans ſi peu le Seigneur, ne le voïant que dans des enigmes, ne voïant que les voiles qui nous le couvrent, on peut néanmoins trouver de ſi grandes délices à s'entretenir ſimplement de lui ? Voila qui me fait concevoir quelque choſe du bon-heur des Saints; car ſi dés cette vie les Saints n'ont point goûté de plaiſir pareil à celui d'entendre parler de vous, ô mon Dieu, que ſera-ce de parler à vous, de vous entendre parler vous même, de vous voir, de vous poſſeder éternellement. Croïez-moi, Chrêtienne Compagnie, c'eſt-là un bien qui mérite d'être cherché avec ardeur, mais ce n'eſt pas aſſez pour l'aquerir, il faut le chercher avec conſtance.

Quand pour perſeverer dans la prattique de toutes ſortes de vertus, feu Madame l'Abbeſſe n'auroit eû à ſe défendre, que de la légereté qui eſt ſi naturelle à tous les hommes, ce ſeroit pour elle une loûange de dire qu'elle a réſiſté à ce foible, qu'elle ne s'eſt jamais laſſée de chercher Dieu, qu'aucontraire ſon ardeur s'eſt toûjours aumentée juſqu'au dernier ſouffle. Mais lorſ-

que je fais réflexion qu'outre cette pente que nous avons au changement, ſur tout quand nous ſommes en un état où la nature eſt gênée, qu'outre cela, dis-je, ſa ferveur à eû de continuelles maladies à combattre, qu'elle n'a jamais eû un moment de veritable ſanté; j'avoûë, Meſſieurs, que ſa vertu me cauſe une admiration que je ne ſaurois bien exprimer.

C'eſt une verité que cette Sainte Fille a été malade autant de tems qu'elle a vêcu, dés l'âge de cinq à ſix ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre, il s'en formoit une chaque mois dans ſes reins. Lors que Dieu l'a appellée il y avoit plus de vint ans qu'on avoit deſeſperé de ſa vie, qu'on avoit commencé à ne comter plus ſur elle; & ce n'étoit pas un ſeul mal qu'elle ſouffroit, elle en avoit pluſieurs, & tous extrémement douloureux, des maux de reins, de grans maux de teſte, de grandes douleurs de coſté, des épuiſemens, des langueurs, des défaillances; c'eſt une merveille que tant de violentes maladies aïent été ſi long-tems à la conſumer, mais n'eſt-ce pas un miracle encore plus-grand, qu'elles n'aïent jamais pû ébranler ſa patience, que ſon eſprit n'en ait jamais été troublé, qu'elle ne ſe ſoit point ennuïée de ſouffrir, qu'on ne l'ait jamais oûïe former une plainte, ni témoigner qu'elle ſe ſoûmiſt avec peine aux ordres de la Providence; Dieu eſt le Maître, diſoit elle, mon corps eſt l'ouvrage de ſes mains, il eſt juſte qu'il en diſpoſe comme il luï plaira. Quand je n'aurois jamais appris autre choſe de la vie de cette Da-

me, je ſerois perſuadé qu'elle eſt dans le ciel, & qu'elle y eſt fort élevée. Quarante ans d'extrémes douleurs ſupportées avec un extréme patience, c'eſt bien de quoi purifier une ame auſſi innocente que la ſienne ! Mais à quoi m'arreſte-je, Chrêtiens Auditeurs, tout cela n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuit. Quand Dieu nous envoïe des afflictions, il ſemble que dans la néceſſité où nous ſommes d'en paſſer par où il lui plaît, il ne faut qu'un peu de bon ſens, pour aimer mieux ſe faire un mérite auprés de lui d'une obéïſſance indiſpenſable, que de s'attirer ſa colére par une réſiſtance inutile ; mais quand on peut trouver du ſoulagement à ſes maux ; quand on croit même pouvoir s'en guerir par des voïes aiſées & permiſes, négliger de prendre ces voïes, aimer-mieux ſouffrir, aimer-mieux mourir à la fleur de l'âge, que de s'expoſer à donner quelque légere atteinte à la plus-ſevere regularité, certainement c'eſt quelque choſe de fort héroïque. C'eſt ce qu'elle a fait, Chrêtiens Auditeurs, il eſt ſeûr qu'en France nous avons des Bains dont l'uſage lui auroit été fort utile, elle ne doutoit pas elle-même que changer d'air n'euſt été pour elle un remede ſouverain, je ne ſai ſur quoi étoit fondée cette perſuaſion, mais elle en étoit fortement perſuadée ; comme elle étoit Maîtreſſe de ſes actions, elle auroit bien pû ſe permettre ce qu'on accorde tous les jours à la néceſſité des ſimples Religieuſes, Meſſieurs ſes Parens l'en ont prié mille fois, tous les Medecins de Paris qu'on avoit conſultez ſur ſon indiſpoſition, lui

avoient ordonné de quitter l'Abbaïe pour quelque tems, tout autre auroit non-ſeulement crû que l'obligation de la clôture ceſſoit pour elle; mais que dans ces circonſtances elle étoit même obligée de ſortir : Mais, non, dit cette grande ame, il ne faut pas que l'amour de la vie, de cette courte, de cette miſerable vie, ait plus de pouvoir ſur moi que le zele de ma Regle & de mes Vœux. Il ne ſera jamais dit que mon exemple ſerve de prétexte aux Religieuſes lâches & inquiétes pour ſortir de leur Monaſtére ; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de diſpenſe ſur ce point. Comment oſons-nous dire que nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, ſi nous craignons de mourir pour ſon amour ? Mourons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de rien faire qui ſoit contre la perfection de nôtre état, mourons plûtôt que de donner aux plus-foibles le moindre ſujet de ſcandale, & ne refuſons pas cét exemple de conſtance aux plus-généreux.

En verité, Meſſieurs, penſez-vous qu'on puiſſe porter plus-loin la généroſité Chrêtienne, ce que je m'en vai dire n'eſt pas tout-à-fait ſi éclattant, mais il eſt encore plus-admirable. I'ai dit qu'elle avoit ſouffert, ſans ſe plaindre de ſes maux, & ſans y chercher de remede, j'ajoûte qu'elle a toûjours agi comme ſi elle n'avoit pas méme ſouffert ; tout le monde convient que c'eſt quelque choſe de fort rude que la vie reguliére, lors qu'elle eſt bien obſervée, mais à qui n'a pas de ſanté, à moins d'une vertu & d'une conſtance

de Martir, elle eſt tout-à-fait inſupportable. Auſſi du moment qu'une Perſonne Religieuſe eſt malade, on l'exempte de toutes les obſervances exterieures, les Regles elles mêmes diſpenſent alors de vivre regulierement. Il n'y a peut-être jamais eû que nôtre illuſtre Deffunte qui n'ait pas uſé de ces privileges. Elle avoit coûtume de dire qu'il n'y avoit que Dieu ſeul, qui ſeût ce qu'elle ſouffroit : Mais comment eſt-ce que les hommes en auroient quelque connoiſſance généreuſe Fille, on vous voit la premiére à tous les exercices publics ; vous paſſez tous les matins ſix & ſept heures de tems à prier avec les autres, vous ne ſortez du Chœur que quand il n'y a plus perſonne ; les plus-robuſtes ont de la peine à vous ſuivre dans vôtre ferveur, qui s'aviſeroit de penſer que vos inteſtins ſont tous corrompus, que vôtre teſte eſt comme percée de douleurs aiguës & pénetrantes, que tout vôtre corps eſt à la torture. Il eſt vrai, Meſſieurs, que de tems en tems le mal avoit des redoublemens qu'elle ne pouvoit diſſimuler, dans ces occaſions on a veû quelquefois ſes cheres Filles ſe venir jetter à ſes genoux pour la ſupplier de prendre quelque relâche, de s'abſenter de l'Office du moins pour un tems, mais en vain toutes leurs priéres, lorſque les forces lui manquoient pour aller au Chœur, elle s'y rendoit en ſe traînant, ou enfin elle s'y faiſoit porter, quoi-qu'elle n'ignoraſt pas qu'elle s'abbregeoit ainſi ſes jours, & qu'elle ſe mettoit en danger de mourir ſubitement autant de fois qu'elle faiſoit de pareils efforts.

Que j'aurois de choſes à vous dire ſur tout cela, mes chers Auditeurs, ſi le tems me permettoit de vous communiquer mes réflexions. Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu comme il faut ! Qu'il y en a beaucoup au contraire qui fuïent Dieu, qui les cherche & qui les pourſuit par ſes inſpirations. Mal-heureux que vous étes, il viendra un jour, ce ſera le jour de la mort, lequel viendra peut-être dans peu de jours, il viendra un jour que vous chercherez Dieu, & qu'il vous fuira, & que vous ne le trouverez pas, *Quæretis me & non invenietis, & in peccato veſtro moriemini.*

Mais s'il y a peu de perſonnes qui cherchent Dieu, le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu eſt encore bien plus-petit. Non, mes chers Auditeurs, il n'eſt rien de ſi rare au monde qu'une perſonne qui ne cherche purement que Dieu, la plus-part de ceux même qui font profeſſion de pieté, en cherchant Dieu ſe cherchent encore eux-mêmes. On ſe cherche dans les emplois les plus-ſaints, où l'intereſt du Seigneur n'eſt pas toûjours le ſeul que l'on conſidere, ſi ce n'eſt peut-être en tant qu'il ſe rapporte à nôtre propre intereſt. On ſe cherche dans les perſonnes, nous les converſons, nous les obligeons, nous les inſtruiſons, nous les aimons, parce qu'elles nous ſont ou utiles ou agréables. Enfin on ſe cherche même dans la dévotion, dans l'exercice des bonnes œuvres, on ſe cherche juſques dans la mortification & dans les croix, l'amour propre qui ſemble être conſumé par le feu

de l'amour divin, trouve le moïen de ſe nourrir de ce feu, ou du moins de renaître de ſes cendres: Et ainſi c'eſt un grand éloge pour feu Madame de Nereſtang, de dire que non-ſeulement elle a cherché Dieu, mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'eſt la ſeconde partie de ce diſcours, où je m'en vais vous montrer en peu de mots, que cette Sainte Fille n'a jamais cherché que Dieu dans ſes emplois, qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes, qu'elle n'a cherché que Dieu, dans Dieu même.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les perſonnes les plus-vertueuſes, celles qui ſont les plus-dignes des grandes Charges, craignent davantage d'y être élevées; il faut avoir bien de la ſolidité pour n'être pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit, le reſpect & la complaiſance des inferieurs corrompent l'eſprit inſenſiblement, on s'aveugle ſoi-même, on s'accoûtume à ſes défauts, & comme on n'eſt plus-expoſé à la répréenſion, on vient peu à peu juſqu'à ſe perſuader qu'on eſt irrepréenſible. Mais ſur tout c'eſt merveille ſi dans la facilité qu'on a de faire tout ce qu'on veut, on n'eſt pas tanté quelquefois de vouloir ce que la nature deſire, ſi l'on eſt conſtant à ne chercher que Dieu ſeul, en un état où l'on ſe conſidére ſoi-même comme une petite divinité.

Ce peril a tenu feu Madame l'Abbeſſe en une continuelle crainte, il lui a fait regarder ſa dignité comme une diſgrace qui lui devoit attirer la compaſſion de tout le monde; ſouvent il lui a fait prendre la réſolution de ſe

depoſer, une fois entre autres elle avoit pris toutes ſes meſures pour ce deſſein; c'étoit une affaire faite ſi ſon Directeur ne lui euſt fait concevoir qu'en conſience elle étoit obligée de porter le faix juſqu'au bout. Cette raiſon de la conſience étoit ſi puiſſante ſur ſon eſprit, qu'elle n'avoit jamais rien à y repliquer, il faut tout ſouffrir diſoit-elle, il faut tout perdre pour ne déplaire pas à Dieu; mais ne craignez rien, grande Abbeſſe, quand on appréende le danger autant que vous l'appréendez, on eſt bien éloigné d'y perir. En effet Meſſieurs, je ſuis obligé de rendre ce témoignage à la verité, je me ſuis informé ſoigneuſement, & ſans faire connoître mon deſſein, je me ſuis informé, dis-je, de la conduite particuliere de cette illuſtre Superieure, j'ai voulu ſavoir ſi elle ne s'étoit point prévaluë de ſon autorité, & des grands biens dont elle avoit l'adminiſtration pour ſe procurer quelque plaiſir, quelque amuſement qui lui addoucit la vie, que ſes douleurs lui devoient rendre ſi ennuïeuſe. Non ſeulement j'ai trouvé qu'elle ne tiroit nul avantage de ſa charge pour cela; mais encore qu'elle n'avoit nul plaiſir, nul divertiſſement en la vie. Ie n'ai garde de condanner ces ſaints Perſonnages, qui n'ont pas crû que ce fuſt une choſe contraire à la haute vertu dont ils faiſoient profeſſion, de prendre quelques plaiſirs innocens pour relâcher leur eſprit, que quelques-uns aïent aimé les fleurs, que d'autres ſe ſoient pleûs à la peinture, qu'il y en ait eû qui ſe ſoient diverti à la muſique, d'autres à élever des oiſeaux, quelques-uns même

même à faire des vers, & à lire les Auteurs les plus polis de l'antiquité, je ne les en eſtime pas moins; mais j'admire une fille laquelle a eû aſſez de courage, aſſez de force d'eſprit pour ſe paſſer de tout cela, pour ne s'occuper que de ſon devoir, que de Dieu ſeul, une Abbeſſe qui n'a point cherché à ſe deſennuïer dans ſa ſolitude, ni à charmer les maux dont elle étoit accablée, qui s'eſt fait un plaiſir de ſe priver de toute ſorte de plaiſirs.

Il y a dans la prélature un autre écueïl encore plus-caché que celui dont je viens de vous entretenir, c'eſt le deſir de plaire, & de ſe faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je ſai que pour bien réüſſir dans la conduite des autres c'eſt un fort mauvais moïen que de ſe faire haïr, mais vous n'ignorez pas auſſi Meſſieurs, que le bon Prélat n'a point d'autre fin que de faire aimer ſon Dieu, & que celui qui outre cette veûë, ſonge encore à ſe menager l'eſtime & l'amitié des inferieurs, s'engage inſenſiblement à de lâches condeſcendances, à des égars qui ruïnent la diſcipline, ou qui alterent la pureté. Jamais Superieure n'aima ſes filles plus tendrement que feu Madame l'Abbeſſe, elle a ſouvent témoigné qu'elle envoïeroit à cent lieuës pour leur procurer un ſoulagement dans leurs moindres peines, elle diſoit qu'elle ne pourroit jamais ſe reſoudre à donner le voile à une perſonne qui n'auroit pas pour elle quelque ſimpathie, de-peur qu'elle n'euſt trop à ſouffrir ſous ſa conduite. Durant vingt ans qu'elle a été

Maîtreſſe dans cette Maiſon, elle n'a pas donné un ſeul exemple de ſeverité; mais néanmoins lorſqu'il s'agiſſoit de ſon devoir, on n'a jamais veû de Superieure plus-zelée, plus-ferme dans ſes réſolutions, moins ſuſceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle reſpect humain, elle vouloit que Dieu fuſt ſervi, que la Regle fuſt obſervée, quoi-qu'on en puſt dire. Pour être perſuadé de cette verité il ne faut que conſiderer l'état où elle a laiſſé ce Monaſtere. I'oſe dire qu'il n'en eſt pas en France de plus-floriſſant; l'Office Divin ne ſe celebre nulle part avec plus de reſpect & d'edification, les grilles ſi l'on y prend garde, ſont des breches par où l'ennemi fait irruption dans les Cloîtres, des ouvertures par où l'eſprit de Dieu s'évapore; mais ici les parloirs ſont ſi reglez, on y prend tant de précaution contre les maux qu'ils cauſent ordinairement, qu'on n'a pas ſujet d'en rien craindre; la charité chrêtienne que Madame recommandoit ſi ſouvent, cette belle vertu qui eſt l'ame des communautez, qui fait toute la douceur de la vie Religieuſe, cette vertu, dis-je, eſt la principale étude de ces ſaintes filles, ou plûtôt elles n'ont plus beſoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent ſans ſoin, elle leur eſt devenuë comme naturelle. Ie ne parle point de la dévotion interieure, du ſilence, de la mortification, de l'union avec Dieu, & de cent autres vertus qui ſe prattiquent ici dans un degré fort éminent, j'en pourrois parler toutefois, & j'en ſuis aſſez inſtruit pour en dire des choſes fort ſingu-

lieres. Ce que je ne ſaurois taire, c'eſt que lors que j'entre dãs cette Maiſon, il me ſemble que je ſens Dieu qui y habite, & qui y prend ſes délices au milieu de ſes épouſes. Pardonnez-moi, Meſdames, ſi j'oſe tenir ce diſcours en vôtre préſence, ce n'eſt pas qu'en parlant de vos autres vertus j'aïe oublié vôtre modeſtie, mais j'ai crû que je devois moins conſiderer la peine que je vous ferois en publiant ces veritez, que la gloire qui en reviendra à vôtre Abbeſſe; car il faut le confeſſer, ce Monaſtere eſt un grand éloge pour elle; elle ne l'auroit pas ſantifié ſi elle n'avoit été ſainge elle-même, elle n'y auroit pas fait regner Dieu, comme il y regne uniquement ſi dans ſon adminiſtration elle avoit cherché quelque autre choſe que Dieu ſeul, Dieu ſeul eſt encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes, ſi elle fait l'aumône, elle ne conſidere ni ſi les perſonnes ſont de ſes ſujets, ni même s'ils ſont du païs, ou de quelque Province étrangere, c'eſt aſſez pour elle qu'ils ſoient indigens, & comme elle le diſoit elle-même, qu'ils lui repréſentent IESUS-CHRIST, elle en avoit entretenu durant pluſieurs années qui étoient de plus de ſoixante lieuës d'ici, & que ſa ſeule liberalité arrétoit dans le voiſinage. Il y a divers tems en l'année auſquels l'Abbaïe nourrit pendant quelques jours un certain nombre de pauvres; parmi ceux qu'on lui nommoit pour recevoir cette charité, elle n'a jamais voulu qu'on préferaſt quelques perſonnes qu'elle aimoit particulierement, parce que quoi-

qu'elles fuſſent dans la miſere, il y en avoit de plus-miſerables. Pour la converſation, elle a toûjours fait plus de cas de la vertu que de l'eſprit, & des autres talens naturels, plus on avoit de pieté, plus on avoit de part à ſa confidence, témoin cette pauvre Bergere qu'elle feſoit venir tous les jours, & qu'elle recevoit avec tant d'accueïl, parce qu'elle trouvoit en elle une grande connoiſſance de Dieu jointe à une grande ſimplicité.

Mais rien n'a mieux fait paroître la pureté, & la droiture de ſes intentions que le choix des filles qu'elle recevoit; elle étoit bien éloignée de l'aveugle empreſſement de ſes Paſteurs, dont parle ſaint Auguſtin, qui ne cherchent qu'à groſſir leur troupeau, ou pour ſe glorifier dans le nombre de leurs brebis ou pour ſatisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à pluſieurs, ou pour contenter leur avarice par l'utilité qui leur en revient, *vel gloriandi, vel dominandi, vel aquirendi cupiditate.* Il eſt certain qu'elle avoit ce triple intereſt à faire quantité de Religieuſes, l'heureux état de ſon Abbaïe feſoit qu'on lui en offroit de toutes parts, cependant elle n'en a fait que cinq en vingt ans qu'elle a gouverné. On m'a dit qu'on lui avoit préſenté juſqu'à dix mille francs pour la dotte d'une Demoiſelle qu'elle refuſa. Ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit dans les prétendantes, elle vouloit trouver en elles une veritable vocation, un eſprit docile, une humeur traittable, & accommodante qui ne fuſt

fâcheuſe à perſonne, & qui ne leur rendit pas à elles-mêmes le joug de la Religion trop penible. On ne ſauroit dire combien elle prenoit de précaution pour n'y être pas trompée, combien d'examens il falloit ſubir avant que de pouvoir paſſer ; elle ne s'en tenoit pas à ce qu'elle en penſoit elle-même ; elle vouloit encore avoir le témoignage des perſonnes éclairées, dont la probité & le deſintereſſement lui fuſſent connus.

Mais Seigneur, quelle ſera vôtre liberalité envers cette ſervante fidelle ? de quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur ſi pur, une ame qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui ne connoît plus d'autre intereſt que celui de vôtre gloire. Meſſieurs ; toute la recompenſe que feu Madame a receuë ſur la terre de ſon admirable detachement ont été des peines de corps & d'eſprit. Non ce n'eſt point par les goûts interieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au ſervice de ſon bon Maître, au contraire elle n'y a trouvé que des amertumes, les troubles, les fraïeurs, les deſolations, ſechereſſes de cœur ont été les voïes par où il a pleû à Dieu de la conduire, c'eſt-à-dire, qu'il l'a conduite par le chemin des Heros, qu'il l'a traitté en femme forte. Il eſt facile de perſeverer, lorſque Dieu nous fait ſentir combien il eſt doux, il y a pour lors une eſpece de ſenſualité à le ſervir ; mais être conſtant malgré ſes rebuts, ſuivre un époux qui vous maltraitte, qui ſemble vous méprifer, & avoir horreur de vo[ſ]

embraſſemens, agréer même ce procedé, & proteſter qu'on eſt content qu'il en uſe toûjours de la ſorte, c'eſt ce que cette ſainte Fille a fait durant tout le tems qu'elle a vécu, & c'eſt ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu-même.

Cela eſt rare, Chrêtiens Auditeurs, la plûpart des amantes de IESUS-CHRIST courent aprés l'odeur de ſes parfums, on en voit peu qui ſoient à l'épreuve de ſes rigueurs, & c'eſt pour cette raiſon que les Maîtres de la vie ſpirituelle regardent l'état d'une conſience ſcrupuleuſe comme un état extremément dangereux, parce qu'il arrive ordinairement que quand on ne trouve nulle ſatisfaction dans la prattique de la vertu, on en va chercher juſques dans les ordures du vice. Celle dont nous parlons a ſouffert au ſujet de ſa conſience des inquietudes qu'on n'a jamais bien pû calmer, mais bien loin de perdre courage, elle s'eſt toûjours ſoûtenuë par cette penſée tout-à-fait digne d'une vertu qui eſt arrivée à ſon comble, que ne pouvant être martire de la foi, elle le ſeroit de la ſoûmiſſion à la volonté divine, que quand on ne cherche que Dieu, il importe peu qu'il ſe faſſe ſentir par des coups, ou par des careſſes, que pourveû qu'il ſoit avec nous nous devons être contens.

Voila, Meſſieurs, quelle a été la vie de nôtre illuſtre Défunte, ſa mort a été ſubite, quoiqu'on s'y attendît tous les jours depuis vint ans; on peut dire qu'elle eſt arrivée lors qu'on s'y attendoit le moins : c'eſt une nouvelle preuve de

cette parole infaillible du Sauveur du monde, vous mourrez à l'heure que vous n'y ſongerez pas, *Quâ horâ non putatis* : Cela eſt auſſi vrai pour les gens-de-bien, que pour les pecheurs, mais cela n'eſt pas également terrible pour les uns & pour les autres. Car qu'étoit-il néceſſaire que nôtre Sainte Abbeſſe euſt une longue agonie ? elle qui portoit ſon ame entre ſes mains, toûjours diſpoſée à ſuivre les ordres de ſon Créateur ? elle qui prenoit trois jours, & ſouvent même dix jours entiers chaque mois, pour ſe préparer à mourir, pour s'exercer à ce dangereux paſſage, & faire par avance tout ce que nous ſoûaittons de faire à la derniere heure ? elle qui quatre jours auparavant avoit fait une Confeſſion générale de toute ſa vie ? qui ce jour-là même avoit entendu deux Meſſes, & qui avant que de ſe coucher avoit fait ſa priére avec ſes Dames, & s'étoit examinée comme pour paroître devant Dieu. Que lui reſtoit-il à faire aprés cela, ſi ce n'eſt à recevoir la derniere benediction du Prêtre, à recevoir le Saint Viatique, l'Extréme-Onction, & à prendre congé de ſes cheres Filles, elle eût du tems pour toutes ces choſes, elle fit tout cela, Meſſieurs, mais avec tant de courage, avec un ſi grand redoublement de ferveur, qu'on voïoit bien qu'elle approchoit de ſon centre.

Il y auroit de la cruauté à repeter les derniéres paroles qu'elle prononça, cela ne ſe pourroit faire ſans renouveller en tous ceux qui furent

préſens, la plus-vive douleur qu'ils aïent jamais reſſentie. Il ſuffit de dire, que ſe ſentant prés du dernier moment, elle ſe tourna du côté de ſon Confeſſeur, & de toutes les Religieuſes qui étoient accouruës au premier bruit, & nommant celui-là ſon cher Pere, ſon trés-cher Pere, & celles-ci ſes bonnes Filles, elle leur demanda pardon à mains jointes, mais avec une action ſi touchante & ſi animée, avec une voix ſi forte & ſi douce en méme tems, en des termes ſi humbles & ſi tendres qu'il n'y eût perſonne, qui n'en euſt le cœur comme percé, aucun des aſſiſtans n'eût plus la force de retenir ſa douleur, il s'éleva dans toute la chambre un cris pitoïable accompagné d'une ſi grande quantité de pleurs, que tout le pavé en fut arroſé. Perſonne ne pût plus parler, on ne pût plus entendre parler perſonne. Cependant, Madame, ſe remit en la poſture qu'elle étoit auparavant, & ſon viſage bien-loin de devenir affreux, comme il arrive quand on va rendre l'eſprit, il parût ſi beau, ſi ſerain, dans une blancheur ſi vive & ſi éclatante, qu'on ne douta point qu'il n'y euſt du ſurnaturel. Ce fut un ſigne ſenſible qu'elle mouroit dans les embraſſemens de ſon Epoux.

Elle vouloit dire par cette tranquillité, par cette joïe qui ſe produiſoit dans ſes yeux & ſur ſon front, qu'elle avoit déja trouvé ce qu'elle cherchoit, & qu'elle ne le pouvoit plus perdre: *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.* En effet une perſonne qui eſt en répu-

tation de Sainteté, priant le lendemain pour le repos de ſon ame, crût la voir dans le ciel ravie & abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. La perſonne m'a raconté elle-même cette révelation avec des circonſtances qui me la rendent trés-probable. Mais ce qui ne me permet pas de douter du bon-heur de nôtre illuſtre Défunte ; c'eſt ce que j'ai fait voir en tout ce diſcours, elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu, & c'eſt une verité Evangelique qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnis qui quærit invenit.*

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, bien-heureuſe Ame, que j'ai dit dés le commencement, que nous ne devions pas pleurer ſur vous ; ſi parmi les délices dont nous croïons que vous jouïſſez, vous étiez encore ſuſceptible de quelque douleur, vous auriez bien plus de ſujet de verſer des larmes ſur nous-mêmes, que vous voïez ici bas environnez de tant de perils, ſi éloignez non-ſeulement du terme où vous étes heureuſement parvenuë, mais encore du chemin que vous avez tenu pour vous y rendre. Enfin vous voila au bout de toutes vos douleurs, de toutes vos peines, vous voilà enfin au port, & nous, nous ne ſavons pas même ſi nous y arriverons jamais, nous vivons dans un exil, que nous aimons à la verité, mais outre qu'il nous le faudra quitter quelque jour & pour toûjours, nous ignorons ſi ce ſera pour paſſer à nôtre Patrie. Ie ne doute point qu'à la veûë de tant de miſeres, de tant de

dangers, vous n'aïez aujourd'hui pour les vivans la même compaſſion que vous aviez n'agueres pour les défunts, & que vous ne faſſiez de grandes inſtances auprés de Dieu pour nous procurer les graces, qui nous doivent diſpoſer à la gloire. *Ainſi ſoit-il.*

FIN DES SERMONS.

MEDITATIONS
SUR
LA PASSION
DE NÔTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST,
PRÊCHÉES A LONDRES
les Vendredis de Carême.

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,
de la Compagnie de JESUS.

A LYON,
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD,
Marchands Libraires.

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS AV LECTEVR.

TANDIS que l'on imprimoit les Sermons du Pere la Colombiere, on a trouvé parmi ſes écrits des Meditations ſur la Paſſion de Nôtre Sauveur. Il les a données à Londres les Vendredis des Carémes qu'il y a préchez, & elles y ont été reçeûës avec applaudiſſement. C'eſt aſſez la coûtume qu'on ſe néglige dans ces ſortes d'Ouvrages, & qu'on cherche à adoucir les fatigues de la Prédication, parceque l'Auteur ſe laiſſe aller à ſa dévotion, ſans s'attacher ſi exactement aux regles de la juſteſſe, & qu'il ſe contente de prévoir en gros les poincts du ſujet qu'il doit propoſer à méditer. Mais on ne pourra pas dire

que le Pere la Colombiere en ait uſé de la maniére. Il a travaillé ces Méditations avec beaucoup de ſoin ; elles lui ont coûté toutes les réflexions & tous le tems d'un Sermon ; & il ne leur manque ni la ſolidité, ni l'arrangement, ni la force du diſcours. Outre cela, ce Prédicateur habile y a répandu par tout cét air dévot & touchant qui fait le principal caractere de ce genre de compoſition. Ce ſont les raiſons pourquoi on a crû qu'elles pouvoient avoir place dans le corps de ſes Sermons.

PREMIERE MEDITATION.

DE LA PENITENCE DE IESVS SOVFFRANT.

Attendite & videte si est dolor sicut dolor meus.

Considerez & voïez s'il y a une douleur pareille à la mienne. Jerem. c. 1.

QUOI-QUE IESUS-CHRIST ait souffert pour expier les pechez des hommes, ce n'a pas été toutefois l'unique motif qu'il a eû dans sa Passion, une des choses qu'il a eû en veûë, ç'a été de nous donner des exemples héroïques de toutes les vertus chrêtiennes, afin qu'en les considerant

ainſi exprimées en ſa perſonne & ramaſſées dans ce miſtére, nous appriſſions plus-facilement à les prattiquer.

C'eſt pourquoi, quoi-qu'il ſoit fort à-propos de regarder JESUS-CHRIST ſouffrant & mourant, comme nôtre Rédempteur, pour concevoir la reconnoiſſance que demande un ſi grand amour, il eſt encore trés-important de le conſiderer comme nôtre modele, afin de rétracer en nous-mémes cette image d'un Dieu crucifié, laquelle doit être le caractere & le ſeau de nôtre prédeſtination. J'ai donc crû qu'aïant à vous donner pluſieurs ſujets de méditations ſur la Paſſion de JESUS, je n'en pouvois choiſir de plus utiles que les vertus qu'il a prattiquées en ſouffrant, nous en prendrons une châque Vendredi, & aujourd'hui ſa Penitence ſera le ſujet de nôtre entrétien. C'eſt la premiére par où il faut néceſſairement que paſſe un pecheur, pour venir à Dieu, c'eſt celle que l'Egliſe nous récommande en Carême ſur toutes les autres, & j'eſpere qu'en vous en entretenant, j'aurai occaſion de vous dire de quelle maniére les veritables Chrêtiens doivent paſſer ce ſaint tems.

Nous conſidererons donc aujourd'hui JESUS comme un veritable penitent, chargé des pechez de tout le monde, pleurant & ſatisfaiſant pour tous ces pechez. Nous nous reſſouviendrons qu'il y a deux ſortes de penitences toutes deux néceſſaires pour un parfait retour à Dieu; Penitence interieure & exterieure. La premiére afflige l'ame & l'humilie; la ſeconde fait la même choſe à l'égar

l'égar du corps, elle l'humilie & l'afflige de même. Représentez-vous Iesus au jardin : *Tristis est anima mea*, pâle, tremblant, abbatu, suant le sang & l'eau, gemissant, criant, se prosternant. Savez-vous bien ce que c'est, c'est un homme percé & accablé de douleur. Mais le sujet ce sont les pechez des hommes. Il n'y eût jamais de douleur pareille à cause du nombre des pechez, à cause qu'il en connoissoit l'énormité, l'ingratitude, l'insolence, l'injustice, parce qu'il aimoit infiniment son Pere & les hommes. C'est pourquoi Saint Tômas dit, que cette douleur a surpassé toutes les douleurs soit des hommes, soit des Anges, naturelles ou surnaturelles, la raison est évidente. *Consolantem me quæsivi & non inveni... magna est velut mare contritio tua, quis medebitur tibi ?*

Les pechez n'étoient, ni ne pouvoient être personnels, & néanmoins, ô mon Sauveur, à quel comble vôtre affliction est-elle montée ? D'où vient donc que j'ai si peu de douleur des miens ; c'est que je vous connois peu, mon Dieu ! je vous aime peu, ô c'est encore que je ne m'aime gueres moi-même, je ne connois pas bien ni le nombre ni l'énormité de mes pechez. Emploïons donc ce Carême à la consideration de nos pechez, nous aurons pour motifs de douleur, outre ceux que Jesus-Christ a eûs, la douleur même & les souffrances de Iesus-Christ qui peuvent bien servir à nous inspirer la componction. Pour moi j'avoûë qu'elle m'inspire une grande compassion de l'état du

pecheur. Il m'arrive à ſon égar ce qui m'arrive à l'égar d'un malade phrenetique, à le voir comme il eſt gai, comme il eſt tranſporté de joïe, comme il ne parle que de plaiſir, il fait plus d'envie de rire que de pleurer ; mais quand je conſidere le Medecin qui examine le malade, avec un viſage qui le condanne à la mort, que je vois une mere qui ſe deſole, qui pleure, qui ſe deſeſpere, d'autant plus que le malade ſe laiſſe emporter à cette joie phrenetique, d'autant plus je comprens la grandeur du mal & du peril, & je ne puis retenir mes larmes. O mon Dieu ! quel eſt donc ce crime que j'ai fait qui vous fait pâlir, trembler, ſuër ? d'où vient que j'y ſuis inſenſible ? puiſque vous étes ſi bon que de pleurer mes maux, faites-moi la grace que je les pleure moi-même.

2. La penitence humilie. Quels ſujets d'humiliation dans le peché. Quoi de plus-déraiſonnable, de plus-injuſte, de plus-ingrat ; cette humiliation dans IESUS-CHRIST a paru en toute ſa paſſion par ſon ſilence & par ſa patience. Il ſemble qu'il avoûë qu'il ſe trouve, digne de tout, que ce n'eſt encore rien en comparaiſon de ce qu'il mérite. Qui croiroit que vous étes innocent ? l'innocence eſt hardie, elle ſe plaint, elle parle, elle crie, elle inſulte ſes accuſateurs & ſes juges, mais c'eſt lors qu'elle eſt impatiente, celle de JESUS eſt bien differente, elle n'éclate ni en réproches, ni en injures, elle ne forme pas la moindre plainte. Comment ſe comporteroit-il autrement, quand il ſeroit atteint

& convaincu des plus-grands crimes ? Voila les sentimens d'une ame vraiment penitente, vraiment pénetrée de la grandeur de ses crimes. Le souvenir de ses ingratitudes la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne point d'aucun mauvais traittement, elle s'étonne comme on la peut supporter, il lui semble que tout doit s'armer contre elle. *Omnis qui invenerit me, occidet me*, dit-elle par un sentiment d'horreur de soi-même, non-seulement elle souffre avec patiance les maux qui lui arrivent par ses pechez, comme la confusion, les repréensions, les châtimens, les maladies qui lui restent de ses excez. Mais les choses qu'on lui fait souffrir injustement : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum :* S'ils méritent cela pour avoir peché contre leur frere, que mérite-je moi, &c.

Ces grandes occasions de souffrir arrivent rarement, mais l'ame chrêtienne sait se comporter comme il faut dans les petites dont la vie est remplie. Qu'on lui parle incivilement, qu'on passe sans la saluër, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à la servir, au lieu de se fâcher, tout cela l'humilie en la faisant ressouvenir de son peché. Son peché est toûjours du parti de ceux qui l'offencent & l'oblige d'avoûër qu'ils ont raison : *Peccatum meum contra me est semper.* Comment prétendrois-je que les hommes m'honorassent, moi qui deshonore Dieu, qui me suis deshonoré moi-même. Il est iuste qu'on donne à châcun ce qui lui est deû, ai-je gardé cette regle à l'égar de

Dieu. Cét enfant me manque de reſpect, quand en avez vous eû pour Dieu ? Qui peut ſouffrir des ſerviteurs orgueïlleux, négligens : Il y a trente ans que vous ſervez Dieu comme cela, & il vous ſouffre. Quand on parle des autres, qu'on exaggere leur injuſtice, leur ingratitude, il ne s'étonne point de cela, il s'humilie, il trouve qu'il a fait plus que tout cela, c'eſt à un homme, ſe dit-il en lui-même, & moi à Dieu. Il n'en avoit point reçeû de bien, & moi j'en ſuis accablé, c'eſt une fois & moi un million. O ſi durant ce Carême nous nous exercions dans ces ſentimens, ſi nous avions toûjours ces penſées, que nous le paſſerions ſaintement, que nous ſerions aſſeûrez d'obtenir le pardon de nos faûtes. *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus, cor contritum & humiliatum Deus non deſpicies.*

Non, Seigneur, vous ne mépriſerez pas un cœur ainſi briſé de douleur & humilié en vôtre préſence. O le beau ſacrifice, l'agréable parfum pour vous & pour tout le Paradis. Que vous aurez de plaiſir à voir cette ame ainſi pénetrée de ſentimens de penitence, que vous écouterez volontiers ſes ſoûpirs, que vous oublierez volontiers ſes infidelitez paſſées. Que vous tiendrez ſa faute & vôtre gloire bien reparée, que vous repararez vous-même abondamment la perte qu'elle a faitte des graces & des dons ſurnaturels, qu'elle aura ſujet de ſe conſoler de ſon malheur, que vous lui ferez bien ſentir vôtre préſence, & le pardon que vous lui accorderez. C'a donc mon ame, travaillons ce Carême à exciter dans nous-mêmes de veritables ſentimens

depenitence, aïons ſans ceſſe devant les yeux & & ce que Iesus a ſouffert pour nos pechez, & ces mêmes pechez pour leſquels il a ſouffert. Que la douleur que nous concevrons à cette veûë nous rende incapables de toute vaine joïe, que l'humiliation qu'elle nous inſpirera nous défende de toute impatiance, de tout murmure. Ce ſont les ſentimens interieurs où tous les veritables Chrêtiens doivent paſſer le Carême, une ſainte triſteſſe & une ſalutaire confuſion qui les éloigne égallement & de cette diſſolution & de cét orgueïl, &c. Hélas, Seigneur, comment pourrois-je me réjoüir, voïant les larmes que vous verſez pour moi dans la veûë de tant de crimes, & de quoi puis-je me plaindre aprés ce que j'ai mérité, puniſſez-moi par les maladies, par les mépris, emploïez en cela l'imprudence, la haine, l'ingratitude des hommes, pourveû que vous ne me livriez pas aux demons, & que je ne tombe pas entre les mains de vôtre juſtice éternelle.

La penitence ſe produit à l'exterieur; le corps aïant eû part à nos pechez, il prend auſſi part à la douleur & à l'humiliation. C'eſt pour cela que Iesus a voulu être tourmenté & humilié en ſa chair. Mais de quels tourmens & de quelles humiliations? en toutes les parties de ſon corps, en tous ſes ſens, & en toute maniére, quoi-qu'il fuſt fort ſenſible. Il eſt étrange qu'il y ait aprés cela des gens qui blâment les mortifications corporelles, car s'il étoit vrai ce qu'ils diſent, que ce que Jesus a ſouffert en ſon corps ſuffit pour tous, ſa contrition pourroit donc auſſi ſuffire pour

tous, mais nous ne ſommes pas ici pour diſputer, je parle à des gens convaincus. Il faut expier nos pechez & ſatisfaire à la juſtice divine par les penitences corporelles. Je ne vous exôrterai pas aux cilices, aux diſciplines, non que je croïe cela trop-rude ou peu-propre à la plûpart des gens, tout le monde en eſt capable, les noms de ces choſes ſont plus rudes que les choſes mêmes, & il y a plus de mérite à s'y reſoudre qu'à les prattiquer, dés qu'on a commencé on ne peut plus ſe retenir. Les plus délicats ſont les plus fervents, quand on a un vrai repentir on s'en fait des délices, on a quelquefois veû des Cours entiéres où cela étoit autant en uſage que dans les Monaſteres. Mais laiſſons ces auſteritez de conſeil, il en eſt qui ſont d'obligation. Commençons par le jeûne qui eſt de néceſſité, rien ne fait voir le peu de repentir qu'on a comme cette deſobéïſſance. Helas nous avons fait des pechez, que quarante ans de jeûne au pain & à l'eau ne pourroient expier. L'Egliſe nôtre bonne Mere reduit cela à quarante jours. Mais de quel jeûne ? ſi aiſé aujourd'hui & ſi facile ! & on ne peut s'y reſoudre ? Ie ſai qu'il y a des raiſons pour s'en faire diſpenſer, mais combien de faux prétextes ? De plus comment oſerions-nous exôrter les fidelles à faire des mortifications, puis qu'on ne peut les obliger à s'abſtenir des plaiſirs. Le Carême n'eſt point un tems de divertiſſement pour ceux qui ont un peu de Chriſtianiſme, c'eſt le moins que nous puiſſions pour nos pechez, il y a des divertiſſemens qui ne ſont Chrêtiens en nulle ſaiſon,

mais en celle-ci, ceux mêmes qui ſont permis doivent être interdits. C'eſt pour cela que l'Egliſe défend les nopces quoi-que ſaintes, à cauſe des divertiſſement qui les accompagnent ; elle retranche les cantiques même ſpirituels ; la muſique & les inſtrumens dans les Egliſes. Faut-il s'étonner que Dieu nous envoïe enſuite des fleaux, nous l'y contraignons, il faut bien qu'il le faſſe s'il nous aime, nous ne voulons faire nulle penitence, rien ſouffrir. Il faut cependant ſatisfaire pour nos pechez. O mon Dieu, un peu de ce zele, un peu de ces lumiéres que vous avez données aux vrais penitens, à ces grandes ames qui ne pouvoient ſe ſaouler d'amertumes & de mortifications, qui avoient tant d'horreur des délices & des plaiſirs. Quand ce ſeroit ici la region des plaiſirs, les plaiſirs doivent-ils être pour les pecheurs. Non, deſormais mon plus-grand plaiſir ſera de faire ſouffrir cette chair, laquelle auſſi-bien n'eſt bonne qu'à cela, mon plaiſir au moins durant ce Carême, ſera de me retrancher l'uſage de tous les plaiſirs. Seigneur, donnez-nous la force d'exécuter ces ſaintes réſolutions, donnez-la à mes Auditeurs, & s'ils s'y appliquent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces conſolations, au prix deſquelles toutes les autres conſolations ſont ſi fades & ſi imparfaittes. Ie ne crains pas s'ils les ont une fois goutées, qu'ils reviennent aux vains divertiſſemens du monde, ils en ſeront dégoûtez pour toûjours.

Enfin la vraie penitence renferme encore l'humiliation du corps, celle de Iesus a été prodi-

gieuſe, non-ſeulement à cauſe que toutes ſes peines ont été infames & accompagnées d'ignominies ; ſur tout les ſoufflets, la flagellation & le crucifiement, mais encore parce qu'il a été ſouïllé de crachats, traîné dans la bouë, vêtu en fou, en Roi ridicule. Pour punir le luxe & la vanité, pour donner un témoignage public de ſa douleur. Si vous conſiderez Iesus en cét état, vous en ſerez touché infailliblement, & ſi vous faittes réflexion ſur vous, peut-être ſerez-vous honteux de vous voir dans un état ſi peu conforme à celui d'un pecheur penitent. Il y a des habits, & des maniéres de s'habiller qui ne ſont jamais Chrêtiennes. Il faut qu'il y ait toûjours de la difference à cét égar entre nous & les Païens ; mais en carême on doit ſe défendre par eſprit de penitence, les choſes mémes qui ne bleſſent point la modeſtie Chrêtienne. L'Egliſe nous l'enſeigne, non-ſeulement parce que les Prélats prennent des habits moins riches, & comme une eſpece de dueïl ; mais encore par la couleur triſte dont elle orne ſes Prêtres & ſes Autels. I'eſpere donc que les Dames Chrétiennes ſe reſſouviendront en ſe coiffant, de la teſte de Iesus-Christ couronnée d'épines ; en s'habillant, de l'habit ridicule dont il a voulu ſe révêtir. Quelle conſolation pour nôtre bonne Mere, ſi nous attachant ainſi à ſes ſentimens, nous paſſions le Caréme en la maniére que je viens de dire. Dieu conſoloit ſon Prophete affligé de l'infidelité des Juifs, en lui repréſentant que quoi-que la plus-grand part euſt manqué de foi, il y avoit encore ſix mille

perſonnes qui avoient fait leur devoir. Ce ſeroit une conſolation trés-grande dans le petit nombre de Catôliques s'ils faiſoient bien, mais ſi ce reſte de gens qui en font profeſſion ſe rélâchent, s'ils ne ſont Catôliques qu'à l'Egliſe, & d'une autre Religion à leur table, dans leurs divertiſſemens, dans leurs habits, quelle mortelle douleur ! Finiſſons donc cette Méditation, en diſant chacun en particulier, mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes paſſées, je n'ai jamais encore fait le Caréme en veritable Chrétien, je n'ai peut-étre pas bien ſeû ce que c'étoit, & à quoi m'obligeoit l'honneur que j'ai d'étre enfant de vôtre trés-ſainte Egliſe ; mais je ſuis dans la réſolution de commencer cette année à faire mon devoir, fuſſe-je tout ſeul, vous aurez un ſerviteur fidelle, je ne rougirai point de faire ce que je dois, & ce ne ſera pas par mon exemple que s'introduira le rélâchement, & que vôtre Nom ſera blaſphémé.

Ie n'ai été que trop pecheur, je n'ai que trop vécu à leur mode, je veux commencer une vie penitente ce Caréme, peut-étre que ma vie finira avec cette penitence de quarante jours, & que c'eſt tout ce qui me reſte : Tout ce Caréme ſera pour moi partagé entre la méditation & l'imitation de vos ſouffrances, entre la conſideration & l'expiation de mes fautes. I'eſpere que quand vous verrez mon cœur & mon corps ainſi affligez & humiliez, vous aurez compaſſion de moi, & que vous me pardonnerez, quand vous me verrez ainſi conforme à vôtre Egliſe, vous exau-

cerez les prieres qu'elle fait pour moi & pour tous ceux de ſes enfans qui lui rendent obéïſſance.

Pour moi je ſuis ſi perſuadé de la bonne volonté des Catôliques, ſi convaincu que s'ils ne font pas plus, ce n'eſt que faute d'être avertis & & inſtruits, que je ne doute nullement du fruit de ce diſcours, rendez-le encore plus-grand que je ne l'eſpére, ô mon Dieu, vous à qui en doit étre toute la gloire. *Amen.*

SECONDE MEDITATION.

DE LA CHARITE' DE IESVS SOVFFRANT.

Commendat autem charitatem ſuam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores eſſemus ſecundum tempus Chriſtus pro nobis mortuus eſt.

Dieu fait éclatter la grandeur de ſa charité envers nous, en ce que lors que nous étions encore pecheurs, JESUS-CHRIST *eſt mort pour nous.* S. Paul aux Rom. c. 5.

IE ne m'étonne point que la paſſion ait été appellée un excés. Elle eſt en effet un excés de charité de JESUS-CHRIST, cette vertu

lui a fait ſouffrir ce qu'il ne devoit pas ſouffrir. Il a ſouffert plus qu'il ne falloit ſouffrir, il a ſouffert pour des gens pour qui il n'avoit pas ſujet de ſouffrir.

La charité ordinaire nous porte à avoir compaſſion des miſerables & à les ſoulager. J'ai ſouvent dit que ſi les grands voïoient ce que ſouffrent les petits, il y auroit peu de mal-heureux dans le monde, parce qu'ils en ſeroient touchez, & il leur ſeroit aiſé de les tirer de la miſere, mais je ne penſe pas qu'ils en vinſent jamais juſqu'à ce point que de ſe rendre eux-mêmes miſerables pour les rendre heureux. Vous ſeul, ô IESUS, avez été capable de cét amour exceſſif, je ne m'étonne point que connoiſſant parfaittement la grandeur des maux que nous aurions deû ſouffrir pour nos pechez, vous aïez ſoûaitté de nous en delivrer, que prévoïant ceux dont nôtre vie eſt aſſiégée vous aïez voulu les adoucir, mais que pour cela vous aïez voulu ſouffrir vous-même; qui auroit jamais oſé ou eſperer ou même ſoûaitter un amour ſi exceſſif.

Repréſentez-vous IESUS en quelque endroit de la paſſion qu'il vous plaira, ſi vous voulez à la colomne. Son amour l'y a attaché, & l'a mis au triſte état où vous le voïez, pourquoi? pour nous épargner les peines que nous avons méritées par nos crimes. *Ipſe autem vulneratus eſt propter iniquitates noſtras, attritus eſt propter ſcelera noſtra.* La triſteſſe au jardin pour mes fauſſes joïes, la flagellation pour mes plaiſirs, la couronne d'épines pour mon orgueïl, la croix pour mes im-

patiances, les cloux pour mon libertinage & ma desobéïssance. *Ipse autem vulneratus est, &c.* Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, mon Sauveur ! chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau. Une éternité de peines est étrange, mais pourquoi ne souffrirai-je pas ce que vous souffrez ? Vous vous trompez bourreaux, vous prenez l'Innocent pour le coupable. Pere Eternel vous trompez vous aussi, vous qui ordonnez ces supplices, ne savez-vous pas que c'est-là ce Fils qui vous a été si soûmis, ou bien est-ce que vôtre amour pour nous est aussi excessif que celui de cét aimable Fils ?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour en boire le plus-amer, pour nous épargner les maux inévitables dans la vie, pour ce qu'il y a à endurer dans les tentations, dans les afflictions, dans la prattique de la vertu, pour nous encourager par son exemple, pour les rendre glorieuses, pour nous faire voir qu'elles n'étoient pas insupportables. *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus, qui peccatum non fecit.* Afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer, si l'on nous menoit par un chemin si rude, afin que nous ne nous plaignissions pas de la dureté de nos maux, voïant qu'il n'avoit pas pardonné à son Fils, *proprio filio non pepercit.* Cette charité demande nos reconnoissances & nôtre imitation. Aprés l'avoir admiré, vous admirerez premiérement nôtre insensibilité, qui n'avons pas de compassion pour ce que Jesus souffre pour nous. S'il souffroit pour ses propres crimes nous devrions être touchez

de la grandeur de ſes maux, on pleure à la veuë d'un ſcelerat qui reçoit la juſte récompenſe de ſes actions, & ſur un Innocent qui ſouffre pour nous, nous demeurons inſenſibles. On ſe réjoûit dans le tems que l'Egliſe celebre ſa Paſſion, à nous voir croiroit-on que Iesus ſouffre & que c'eſt pour nous. O mon Dieu donnez-nous un cœur de chair.

Cette charité demande nôtre imitation, exerçons la charité envers nos freres, ſinon dans cét excez du moins en quelque maniére. En premier lieu par la compaſſion, pour cela il faut s'en informer; ſi nous en prenions la peine nous ferions beaucoup de bien. Actions de graces, ſentimens d'humilité; c'eſt mon frere, compaſſion, conſolation. Secondement, par l'aumône c'eſt une des obligations du Carême, l'Egliſe nous fait jeûner dans cette intention. Il ne faut pas que la penitence épargne pour l'avarice, ce qu'on retranche de la table, des habits, des plaiſirs doit être pour les pauvres. Ce ſont-là les aumônes qui charment le ciel, & dont Jesus-Christ ſe pare. Les pauvres qui donnent nonobſtant leur pauvreté, qui partagent ce qui leur ſeroit néceſſaire comme la veuve de Sarephta, font des miracles, emportent le ciel. Les grands ne peuvent pas faire cela, mais ils peuvent ſe priver de leurs plaiſirs. Helas pendant que vous perdez avec chagrin dix, vingt, trente Eſcus, que vous en emploïez dix ou douze à la comedie, cinquante en un habit, il y a cinquante familles qui n'ont pas de pain. Combien

d'honnêtes gens qui depuis un mois n'ont pas changé de linge, pourroient dire que depuis plus de deux mois ils n'ont goûté ni chair ni poiſſon. Vous rencontrerez des familles de huit ou dix perſonnes qui n'ont pas mangé un morceau de pain depuis le matin juſqu'au ſoir. Helas mon Sauveur, eſt-il bien vrai que c'eſt vous qui ſouffrez dans les pauvres, ſi vous aviez été auſſi inſenſible que ſerions-nous devenus. Prenons les ſentimens de ce cœur tendre & généreux, faiſons reſolution d'aimer les pauvres, de retrancher quelque choſe de nos plaiſirs. Si les riches faiſoient cela tout le monde diſneroit, perſonne ne manqueroit de pain, on ne mettroit pas de trés-honnêtes perſonnes en priſon faute d'avoir dequoi païer le lit où elles couchent, car, Meſſieurs, il y a des miſeres de toutes ces maniéres, informez-vous-en, j'avoûë qu'il y en a qui les cachent, mais la charité découvre tout avec un peu de ſoin, cela mérite qu'on en prenne. Les Rois ſachant que Iesus-Christ étoit né dans une étable vinrent le chercher, s'expoſerent à mille perils, à mille fatigues, pour lui venir faire des preſens. Ce même Iesus-Christ ſouffre en des lieux pires que des étables, vos chevaux, s'il m'eſt permis de le dire ſont incomparablement mieux que lui.

2. p. Non-ſeulement il a ſouffert ce qu'il ne devoit pas ſouffrir, mais il a ſouffert plus qu'il ne devoit ſouffrir. Une larme pouvoit laver toutes nos fautes. Une goûte de ſang pouvoit nous mériter tous les ſecours. Pourquoi donc tant de

ſang, faut-il demander des raiſons à qui aime, il n'en peut rendre d'autres que ſon amour. On croit toûjours quand on aime que quoi-que ce ſoit que l'on donne ce ne ſera jamais aſſez. C'étoit plus qu'il ne falloit pour nos beſoins, pour la juſtice de ſon Pere, pour la haine de ſes bourreaux, s'il ſuë, c'eſt juſqu'à ce que le ſang vienne aprés l'eau, s'il verſe ſon ſang, c'eſt juſqu'à la derniére goutte. A la flagellation, il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne, plus qu'il n'en peut ſupporter ſans miracle. Il n'a plus de force, il veut encore porter la croix, il n'a plus de ſang, plus de partie en ſon corps ſans plaie, & il crie encore *ſitio.*

Mais n'eſt-ce pas trop, mon adorable Sauveur! Ouï vous répondra-t-il, c'eſt trop pour appaiſer mon Pere, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les pechez de la terre, trop pour étouffer tous les feux d'enfer, mais ce n'eſt pas aſſez pour toucher ton cœur, pour t'inſpirer le moindre ſentiment de reconnoiſſance, ç'a été aſſez pour émouvoir mon juge, mes bourreaux, pour faire fendre les rochers, &c. O dureté, ô inſenſibilité! En effet tous ces excez n'ont peû vaincre nôtre lenteur & nôtre tiédeur. Ie parle aux ames qui craignent Dieu, mais qui ne l'aiment pas aſſez; qui gardent les commandemens, mais qui reſiſtent aux ſaintes inſpirations; qui ont de grands deſirs, mais qui different de les exécuter. Qu'attens-tu mon ame? que Jesus faſſe quelque choſe de plus! Il a porté les choſes aux derniers excez. Ecoute-

le

le qui te dit, *Quid potui facere vineæ meæ, &c.* Ie vous ai touché, éclairé, convaincu, reduit à n'avoir à me dire autre chose sinon que vous ne vouliez pas avoir compassion de moi. Puisque je vous trouve toûjours à me disputer des bagatelles, à examiner les choses à quoi vous êtes précisement obligé, vous ne fairez donc jamais rien par amour, jamais rien pour moi. Iusqu'à quand vous entendrai-je dire, il n'y a point de peché mortel, je n'y suis pas obligé; & Iesus-étoit-il obligé de mourir pour vous? & à quoi n'étes-vous pas obligé pour reconnoître une si grande bonté.

Promettons aujourd'hui de ne nous plus ménager avec Dieu, de faire pour lui tout ce que nous croirons qui pourra lui plaire, voïons ce qu'il nous demande au fond du cœur, de quitter cette vanité, de renoncer à ce plaisir, de prattiquer cette charité, cette mortification, comparons cela à ce qu'il a fait pour nous; nous serons tous honteux de l'avoir laissé si long-tems à attendre si peu de chose,& j'espere que nôtre cœur s'élargira, & qu'il prendra de plus-généreuses résolutions.

Le troisiéme point & le troisiéme excez, il à souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir. Ce fut un grand terme pour Iacob que quatorze ans de service,il falloit qu'il aimast bien Rachel pour cela, mais aussi Rachel étoit fort aimable, & il ne faut pas douter qu'il n'en fust aussi bien aimé. Ie me représente ce Patriarche parmi les fatigues de sa profession,au chaud,

au froid, à la pluïe, il ne faut pas douter que cela ne lui fît bien de la peine, mais dans ſes plus-mauvaiſes heures la veuë de ſon amour, le ſouvenir de celle pour qui il ſouffroit, ſoutenoit ſon courage & lui donnoit des forces pour perſeverer. Mais il n'eſt pas de même de I. C. car il ſouffroit pour des gens qui étoient dans le peché, qui étoient ſes ennemis, *pro impiis mortuus eſt; cum adhuc peccatores eſſemus.* Au milieu de ſes plus-grandes douleurs vous vous preſentiez à ſes yeux, mais que voïoit-il, helas vous le ſavez, un cœur froid, ingrat, attaché au monde, des mépris, des dégoûts, une reſiſtance éternelle à ſes volontez, nulle complaiſance, nulle gratitude, une ame ſouillée de pechez; c'eſt-à-dire, horrible, plus difforme à ſes yeux que les demons. Un impie, un libertin, un voluptueux, vous n'étes plus cela; mais vous vous préſentiez à lui en cét état. Vous n'étes pas ſi vicieux, vous n'etes pas un objet ſi odieux, mais confeſſez qu'il ne voïoit rien en vous qui lui deuſt cauſer de grands tranſports. Quel objet! que cela étoit peu capable de l'encourager?

Cependant voila ce qu'il a aimé avec tant d'excez, on dit que l'amour eſt aveugle, qu'il couvre les défauts, ſi les objets des plus-grandes paſſions étoient parfaitement connûs, on les verroit bien-tôt refroidies, mais IESUS connoiſſoit nos vices, nos miſeres, il nous connoiſſoit, tels que nous nous connoiſſons nous-mêmes à certains momens où nous ſommes plus-raiſonnables, & où nous nous déplaiſons ſi fort, ſon

amour a ſurmonté tout cela, ces miſeres l'ont excité davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui ſoïez capable d'aimer ainſi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes, on aime ſon plaiſir, ſon intereſt, on aime des choſes aimables, ou du moins qu'on croit aimables, vous, des perſonnes odieuſes & dont vous connoiſſez les vices. D'où vient que j'ai tant de peine à aimer mes ennemis? n'ont-ils rien d'aimable pour nous, Iesus les a aimez tels qu'ils ſont, & tels qu'ils ſont il nous ordonne de les aimer; n'eſt-ce pas aſſez. Mais vous, mon Divin Sauveur, quand vous ne ſeriez pas auſſi aimable que vous l'étes, un ſi grand amour mériteroit tout le mien, d'où vient donc que je ne vous aime point, quoi-que vous ſoïez ſi parfait, ſi accompli, que vous ſoïez ſi grand, ſi éclairé, ſi ſage, ſi doux, ſi bien-faiſant, ſi fidele, ſi liberal envers vos amis.

La raiſon, pardonnez-moi Seigneur, ſi j'oſe vous le dire, c'eſt que vous ne m'avez pas encore aſſez aimé. On peut encore ajoûter à ces excez. C'eſt vôtre amour même. Ie ſai que vous trouvez des obſtacles dans mon cœur, un poiſon froid qui l'empéche de prendre feu & de s'enflammer, je m'en vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même: faut-il s'étonner qu'un cœur embarraſſé de la ſorte ne puiſſe donner place à vôtre amour, qui veut regner ſeul; je ſuis ſeûr que quand je vous l'offrirai

vuide, vous ne me refuſerez pas de le remplir de vôtre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en faire un Paradis terreſtre, & de le diſpoſer à cette charité parfaitte dont il doit brûler éternellement avec les Seraphins.

TROISIEME MEDITATION.

DE LA PATIENCE DE IESVS SOVFFRANT.

Sicut ovis ad occisionem ducetur & quasi agnus coram tondente se obmutescet; & non aperiet os suum.

Il sera conduit comme une brebis à la boucherie, & il ne fera pas plus de bruit qu'un agneau devant celui qui lui ôte la laine; & il n'ouvrira pas la bouche. Isai. 53.

DE toutes les vertus que Iesus a prattiquées à sa Passion, celle qui a éclatté davantage c'est la Patience. Aussi faut-il avoüer

qu'il n'y en avoit point dont l'exemple nous fuſt ſi néceſſaire. Nous ſouffrons dés nôtre naiſſance juſqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux, tous les états, tous les temperamens. Nous ſouffrons des créatures les plus-inſenſibles, de tous les hommes ſuperieurs, inferieurs, égaux, de nos ennemis, de nos amis, de nous mêmes. O qui pourroit être ferme & inébranlable au milieu de tout cela ! Rien n'eſt plus-capable de nous mettre dans cette belle diſpoſition que l'exemple de JESUS-CHRIST.

L'impatience ſe produit par la langue, par le changement de viſage, & par les mouvemens du cœur. La Patience modere les déreglemens de ces trois parties, elle lie la langue par le ſilence, elle compoſe le viſage par la tranquillité, elle calme le cœur par la douceur.

Prenez JESUS en quelque endroit de la paſſion qu'il vous plaira, depuis qu'il eſt pris juſqu'au moment qu'il expire, vous ne ſauriez tomber à faux, c'eſt par tout un agneau, une brebis ; vous le trouverez par tout muët, tranquille, & plein de douceur. JESUS s'eſt trouvé à ſa Paſſion dans toutes les circonſtances, où il eſt le plus-difficile de ſe taire. On lui fait des injuſtices ſi viſibles, on dreſſe contre lui de ſi noires & ſi fauſſes accuſations, on lui fait endurer des indignitez ſi brutales & ſi inhumaines, que c'eſt un prodige qu'il puiſſe ſouffrir tout cela ſans dire un ſeul mot. De plus, il ſouffre de ſi grandes cruautez, que la violence de la douleur auroit deû lui arracher quelque parole. Mais non, il demeure

sans replique. On crie, mille témoins s'elevent, on s'échauffe, on l'accuse sans preuve, sans raison, sans apparence même de raison, les témoignages s'entredétruisent : *Jesus autem tacebat, ego autem non contradico.* Il avoit les plus-beaux prétextes du monde. La gloire de son Pere à procurer, sa doctrine à soûtenir, le scandale à éviter, il va perdre tout le fruit de ses travaux, les Prêtres lui commandent, Pilate le presse, Herodes l'interroge : *Jesus autem tacebat.* Il n'auroit pas peché, il auroit fait des réponses fort édifiantes, mais ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence que vous êtes éloquent, que vous me donnez de belles leçons ! Vous vous taisez Seigneur, vous qui êtes la parole du Pere, dans de si grands maux, dans un sujet si avantageux, dans une occasion si importante ! Quel prétexte puis-je avoir à l'avenir de murmurer & de me plaindre. Mais comment s'en empêcher ? Une ame qui veut imiter Iesus-Christ s'en défend avec sa grace, en premier lieu par l'humilité ; elle croit qu'elle en mérite encore plus. En deuxiéme lieu, par le desir qu'elle a de souffrir, qui lui fait trouver ces maux si petits qu'elle n'oseroit en parler. En troisiéme lieu, par respect à la volonté de Dieu. En quatriéme lieu, par la crainte de perdre son trésor. Une croix secrette est quelque chose de bien précieux.

Les ames imparfaittes croïent que pourveû qu'on ne s'emporte point, on peut conter ses maux à toute la terre : Semblables en cela a un homme qui a trouvé une bourse pleine d'or, &

qui va ſemant cét or en ſon chemin. Si elles ne les publient pas, du moins il leur faut quelques amis, quelques confidens; une ame ſainte au contraire veut que tout ſe paſſe entre elle & ſon Epoux. Mais je parle de mes maux comme de ceux d'un autre, au lieu d'en murmurer j'en loüe Dieu, Cela eſt bon, mais outre que l'on s'expoſe à la vanité, qu'on eſt païé par les loüanges, on ſe ſoulage; il me ſemble que c'eſt la fleur de la patience qui s'en va, il n'y a plus de ſecret, & par conſequent le plus-doux, le plus-précieux eſt perdu. Vous ne répandez pas le parfum, vous l'évantez. Voïez la ſuite des maux qui naiſſent de ces plaintes, il arrive qu'on vous flatte ſi on en eſt touché, qu'on vous met en colere ſi l'on n'en fait pas de cas. On cherche à être plaint, & on ne vous plaint point, on eſt importuné, on ne trouve point que vous aïez tant de raiſon, vous faittes voir vôtre foibleſſe plus que l'injuſtice d'autrui, au lieu de leur attirer l'indignation de vos confidens, vous vous attirez leur mépris. On croit ſe ſoulager, & au contraire la colere, le dépit s'aumente en voulant perſuader qu'on a eû grand tort, on ſe le perſuade à ſoi-même, en voulant exaggerer les maux, on ſe les groſſit à ſoi-même. Nous en voïons tous les jours, qui aïant d'abor reçeû des afflictions avec aſſez de patience à force de les dire, ſe ſont ſi fort échauffez, ſi fort animez eux-mêmes, qu'ils ont paſſé juſqu'aux plus-grands excez.

S'il faut ſe plaindre, plaignons-nous à Jesus crucifié, mais en vôtre préſence, mon Sauveur! de-

quoi aurai-je à me plaindre, que ſont mes maux en comparaiſon des vôtres que vous ſouffrez dans un ſi grand ſilence. De plus, Seigneur, je pourrois perſuader à quelqu'autre qu'il y a de l'injuſtice, mais à vous cela ne ſe peut, vous connoiſſez mes crimes, vous ſavez que j'en mérite mille fois davantage. Comme c'eſt vous-même qui étes l'auteur de ces maux, ce ſera vous faire des réproches. *Quid dicam aut quid reſpondebit mihi, cum ipſe fecerit.* Je viendrai toutefois pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre. Je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même & de mon impatiance. Ie viendrai y prendre des forces & m'encourager au ſilence, & à ſouffrir comme vous avez ſouffert.

2. Aprés avoir conſideré le ſilence de Iesus-Christ, je vous prie de jetter les yeux ſur ſon front & ſur ſon viſage. On ſe fait quelquesfois violence pour ne pas produire les ſentimens de ſon cœur, mais qu'il eſt mal-aiſé quand on nous mal-traitte de n'en être pas même émeû, & quand on a le cœur émeû, ſon trouble paſſe incontinent dans les yeux & ſur le viſage; on lit ſur le front ou la vengeance que le cœur reſpire, ou la colere qu'il a conceûë, ou du moins la triſteſſe qui l'abbat. Or conſiderez, je vous prie, ſi vous découvrirez ſur le viſage du Sauveur quelque ſigne de ces mouvemens. Si cela avoit paru ç'auroit été ſans doute quand on le ſaiſit lui qui ne réſiſtoit point. Quand on lui donna un

ſoufflet, il n'avoit rien dit de mal. Voila vint-neuf coup de fouët, c'eſt autant que la Loi en ordonnoit, il ne les a pas mérité, ſa patience ne s'échappe pas cependant ; mais pourquoi y en ajoûter un ſeul, pourquoi doubler le nombre ſans ordre, quelle malignité, cela ne s'eſt jamais fait à perſonne ; cela ne ſe peut ſupporter, IESUS a la patience de s'en laiſſer donner juſqu'à cinq mille. Quand il prend ſa Croix les forces lui manquent, on le voit bien, il plie, on le preſſe, on le releve à coups de pié. Quoi, mon divin Maître, n'étes-vous point ſurpris ? Quoi pas le moindre mouvement d'indignation ? nul changement, nulle alteration ſur ce viſage, mais remarquez que ce n'eſt pas un air riant ni triomphant ; c'eſt un air humble & modeſte. Que cela eſt beau, que cela eſt divin ! ô qu'il y a de plaiſir de vous conſiderer en cét état ! ô que j'aime bien mieux voir cela que de voir marcher des boiteux & des morts ſortir du ſepulcre ! Anges du ciel deſcendez pour être témoins de la patience de IESUS. Non vous ne voïez rien de ſi beau dans le ciel ! O heureuſe Veronique qui eûtes le bon-heur de retirer le portrait de ce viſage ! quel trouble, quels mouvemens de colere pûtes-vous y remarquer, une ſi grande tranquillité n'eſt-elle pas capable de les calmer.

Vous me demandez s'il y a du mal à ſentir ces émotions : non, mais il y a de l'imperfection, c'eſt ſigne qu'on s'aime encore ſoi-même, qu'on n'a pas pris aſſez de ſoin de

mortifier ſes paſſions, qu'on a encore bien de l'orgueïl & de l'attache à ſa propre volonté, la parfaitte pieté va juſqu'à étouffer ces mouvemens quiconque s'y applique peut eſperer d'y parvenir, & même plûtôt qu'on ne ſauroit croire, quand on y va comme il faut. O mon Dieu, quand il n'y auroit que cela à gagner à vôtre ſervice, que cette force, cette immobilité, cette indolence chrêtienne, cette paix inalterable de l'ame, cette égalité de viſage & de mouvemens, que tout le monde enſemble, toutes les proſperitez ne peuvent donner, ne ſeroit-ce pas toûjours beaucoup, mais d'où vient cette conſtance ?

1. D'une humilité profonde, on ne s'étonne point qu'on mal-traitte un pecheur, on offence Dieu, pourquoi ne me déplaira-t-on pas. 2. D'une grande attache à la volonté du Seigneur, qui eſt une ancre qui nous rend immobile, parce que tout ce qui arrive eſt toûjours ſelon cette volonté. Ie me repréſente un homme aſſis ſur un rocher au milieu de la mer, la mer vient battre à ſes piés, il la regarde de ſens froid, il prend plaiſir à comter ſes flots hors de tout peril. Il s'éleve des tempêtes, cela ne le touche point, pendant que d'autres qui ſont ſur de fragiles vaiſſeaux, pâliſſent, tremblent, ſont agitez au gré des vents, tantôt enſevelis dans les abîmes, tantôt ſuſpendus en l'air ſur la pointe d'un flot. Eſt-il poſſible que nous ne portions point d'envie à cette heureuſe perſonne, eſt-il poſſible que pouvant nous attacher à

ce roc, nous aimions mieux nous tenir à une planche qui n'a point de conſiſtence.

Faiſons y un peu de réflexion, je ſuis ſeûr que ſi nous nous appliquons beaucoup à conſiderer l'ame de IESUS ſouffrant; ſi nous portons ſouvent les yeux ſur ſon viſage; nous deviendrons amoureux de cette vertu, & que même il nous l'inſpirera inſenſiblement. Que ce ſoit donc-là vôtre livre de tous les jours, Chrêtiens Auditeurs, que ce ſoit vôtre miroir, Dames Chrêtiennes, du moins pendant ce Carême. O que bientôt vous vous trouverez changées, que ce qui vous paroît aujourd'hui le plus-inſupportable, vous paroîtra leger. Ce fut ainſi que le bon Larron conſiderant la patience du Sauveur, aquit lui-même de la patience. Mais que nous ſervira de vous regarder, Seigneur, ſi vous ne jettez les yeux ſur nous pour nous encoutager, pour nous ſoûtenir, pour affermir nos deſſeins, pour nous donner des forces afin de les exécuter.

3. Entrons dans le cœur du Fils de Dieu, & voïons quelle eſt ſa diſpoſition à l'égar de ſes ennemis. C'eſt une douceur incomparable, dont voici les divers degrez ou les effets. Tout ce qu'il en ſouffre n'empéche pas qu'il ne leur faſſe juſtice, il reconnoit qu'il y a beaucoup d'ignorance en leur fait, & quoi-que l'envie, le reſpect humain, l'intereſt, la haine, l'orgueïl, l'injuſtice aïent part à tout cela; néanmoins ce cœur plein de bonté s'attache plûtôt à ce qui diminuë le peché, qu'à ce qui

les rend coupables. Nous aurions bien plus de ſujet de faire le même quand on nous fâche, il y a le plus ſouvent plus de légereté, d'inconſideration, que de malice. Dans la perſonne qui nous offence, c'eſt un effet de ſon naturel bruſque & colere, elle étoit en mauvaiſe humeur, elle a eû dit cela plûtôt qu'elle n'y a penſé. Nous faiſons ordinairement tout le contraire, nous exaggerons les choſes comme ſi c'étoient des crimes, comme ſi c'étoient de grandes injuſtices, & ſouvent il n'y a pas un peché veniel. Nous nous réjoüiſſons des maux de ceux que nous regardons comme nos perſecuteurs, nous nous affligeons de leur proſperité. O que cela eſt foible, qu'on a ſujet de s'humilier quand on ſent ces mouvemens que cela eſt bas, que cela reſſemble à la bête. Mon Dieu, dis-je en moi-même, ſi vous nous jugiez de la ſorte, nous ſerions tous perdus ? Si cette perſonne qui ſe plaint avoir fait la même choſe, elle trouveroit que ce n'eſt rien, on peut ſi on le veut donner cent bons biais à cela, & on aime mieux le prendre en mauvaiſe part.

2. Non-ſeulement Iesus fait juſtice à ſes bourreaux, mais il eſt touché d'une veritable compaſſion, il déplore leur aveuglement & les maux qu'ils s'attirent, il dit dans ſon cœur ; *Quoniam ſi cognoviſſes & tu quæ ad pacem tibi.* Il trouve que tous ces maux ne ſont rien en comparaiſon : *Nolite flere ſuper me, &c.* Voila le ſentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offencent. Quel mal me font-ils ſi je ſuis patient ?

Quel bien ne me font-ils pas au contraire ? Mais quel mal ne ſe font-ils pas à eux pour le préſent & pour l'avenir. 3. Il eſt touché d'amour à leur égar, il reſſent pour eux une compaſſion effective, il prie, il ſouffre pour eux, & il ſouffre avec tendreſſe, il ſoûaitte de les ſauver, & il le fait, car ſa priere n'eſt point inutile. Ceux qui ſe convertirent à la Prédication de Saint Pierre étoient ceux-là même. *Hunc per manus iniquorum affigentes interemiſtis. Vos autem ſanctum & juſtum negaſtis, & petiſtis virum homicidam donari vobis, autorem verò vitæ interfeciſtis.* Que nous ſerions heureux, ſi nous pouvions ſauver nos ennemis par nos priéres ! Quelle joïe, quel triomphe dans le ciel ! quelle ſeroit leur reconnoiſſance : Elle ſera grande en ceux qui auront été ſauvez par leurs amis, mais quel comble pour ceux qui devront leur ſalut à ceux qu'ils ont perſecuté.

Diſcite à me non mundum fabricare, non cuncta viſibilia, &c. Mais quelque choſe de plus-divin. Pour apprendre cette leçon que le cœur de Le sus-Christ ſoit nôtre école, faiſons-y nôtre ſejour durant ce Carême, étudions-en les mouvemens & tâchons d'y conformer le nôtre. Ouï divin Iesus, je veux m'y loger, verſer tout mon fiel dans ce cœur, il l'aura bien-tôt conſumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraitte. Là je m'exercerai au ſilence, à la réſignation à vôtre divine volonté, à une conſtance invincible. Je m'en vais faire tous les jours des priéres pour vous remercier de mes croix, & pour vous demander par-

don pour ceux qui me perſecutent. Ie m'en vais travailler tout de bon à aquerir cette patience. Ie ſai que ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, mais il ſuffit que je ſache qu'on y peut parvenir à force de travail. Ie vous demande vos prieres, ô doux Jesus, vous les avez offertes pour vos ennemis, ne me les refuſez pas à moi qui ſoûaitte de vous aimer, d'aimer même la croix & mes ennemis pour l'amour de vous. *Amen.*

QUATRIE'ME MEDITATION.

DU ME'PRIS DES LOIX DES SENTIMENS ET DE LA CONDUITE DU MONDE, PAR IESVS SOVFFRANT.

Confidite ego vici mundum.

Aïez confiance j'ai vaincu le monde.
S. Jean c. 16.

IESUS-CHRIST a vaincu le monde en le mépriſant; & quoi-que durant toute ſa vie il ait condanné ſes loix, ſes ſentimens, ſa

ſa conduite, qu'il l'ait décrié, qu'il lui ait fait une guerre ouverte par ſes actions & par ſes diſcours, cependant il n'en a jamais tant témoigné de mépris qu'à ſa paſſion.

C'eſt ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres & pour les perſonnes conſacrées à Dieu. On ſe trompe, tout Chrêtien a le monde pour ennemi & par conſequent il doit le combattre ſans ceſſe, mais il ne le vaincra jamais s'il ne le mépriſe. Voions l'exemple que nôtre Sauveur nous en a donné aux deux derniers jours de ſa vie & de quelle maniére nous devons tâcher de l'imiter.

Ie trouve dans la paſſion un grand mépris des diſcours du monde, un grand mépris des jugemens du monde, un grand mépris des mépris-mêmes du monde. Si le Saint Eſprit veut bien nous éclairer, cette méditation nous peut être fort utile, comme elle nous eſt fort néceſſaire. Si nous pouvions bien nous reſoudre à mépriſer le monde lequel eſt ſi mépriſable, & à ſouffrir ſes mépris qui nous font ſi peu de tort, nous entrerions bien-tôt dans la voïe des Saints, & je ne penſe pas que rien fuſt capable de nous arrêter. Mon Dieu aſſiſtez-nous donc aujourd'hui d'une grace particuliére, faittes-nous connoître la foibleſſe de nôtre plus-grand ennemi, je le tiens pour vaincu ſi elle peut être connuë.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que Iesus-Christ a eû dans ſa paſſion de grandes occaſions de mépriſer les diſcours du monde. Il ne fut pas plûtôt pris & conduit devant les Prêtres,

que pluſieurs faux témoins ſe préſenterent pour l'accuſer, & lui impoſerent des calomnies que tout le conſeil entendit avec joïe, qu'il approuva quoi-qu'elles n'euſſent nulle apparence de verité, & que les témoignages qu'on portoit contre lui s'entre-détruiſiſſent les uns les autres. Si Iesus avoit voulu dire un mot pour fermer la bouche & aux témoins & aux juges; quoi de plus-aiſé que de refuter des acculations qui ſe détruiſoient elles-mêmes, cependant Iesus ne daigne pas dire une parole. Enſuite on le mene chez le Gouverneur de la Province, & les Prêtres & les Docteurs lui diſent en arrivant; Seigneur voici un criminel que nous vous remettons entre les mains pour être crucifié. Quel crime a-t-il fait, ſi ce n'étoit pas un ſcelerat & un méchant homme, nous ne vous le mettrions pas entre les mains, nous ne ſommes pas gens à demander la mort d'un innocent. *Si non eſſet hic malefactor, non tibi tradidiſſemus eum.* En effet il y avoit beaucoup d'apparence à ce qu'ils diſoient, car ce n'étoit pas un ſeul homme, ni des hommes du commun, ni des perſonnes qui euſſent la réputation d'être méchans; néanmoins il en fallut venir au détail, & Iesus le plus-ſaint, le plus-irreprochable de tous les hommes, en préſence d'une grande aſſemblée & de Iuifs & de Romains fut déchiré de la maniére du monde la plus-indigne. On l'accuſe d'avoir fait des courſes dans toute la Iudée excitant le peuple à la revolte, ſe faiſant paſſer pour Roi des Iuifs, défendant qu'on ne païaſt à l'Empereur les tributs

qu'il exigeoit, qu'il s'étoit vanté qu'il renverſeroit le temple de Ieruſalem, qu'il avoit même tâché de corrompre la Religion des peuples, que pour donner plus de credit à ſa fauſſe doctrine, & s'attirer plus de partiſans contre Ceſar, il avoit fait de faux miracles par l'invocation des demons, & avoit voulu perſuader qu'il étoit Dieu. Ils produiſoient des témoins de tout cela. Iesus eſſuïe toutes ces fauſſes accuſations. Mais je vous prie de remarquer ce qu'il auroit peû faire en cette occaſion. Vous ne doutez pas qu'il ne fuſt trés-éloquent, que ſon innocence ne lui fournît la matiére d'un trés-beau diſcours & d'un grand triomphe, s'il avoit voulu uſer de recrimination, comme l'on dit, déplier aux yeux du peuple la vie de ſes ennemis, les convaincre de mille actions honteuſes & ſacrileges, les faire pleurer, les épouvanter, revolter le peuple contre eux, les confondre comme Daniel confondit les vieillars. Avec quelle gloire ne ſe ſeroit-il pas purgé, qu'aurions-nous fait ſi nous avions eû les mêmes avantages ?

Devant Herodes & toute ſa Cour & tous les Officiers de ſon Armée, on le décrie de même, on lui ôte une trés-grande réputation que le bruit de ſon éloquence & de ſa vertu lui avoit aquiſe dans l'eſprit de ce Roi, tous ſes Courtiſans, tous ſes Capitaines s'étoient aſſemblez & l'attendoient avec impatience. O mon Sauveur, que vos ſentimens ſont éloignez de ceux du monde. Helas la médiſance, les diſcours des hommes nous paroiſſent ſi inſupportables. Nous

croïons être obligez en conſcience de ne les pas ſouffrir, nous ſommes ſi délicats ſur cét honneur, ſur cette réputation, lorſqu'on a dit de nous quelque choſe qui peut alterer la bonne opinion que nous croïons qu'on a de nous, nous nous emportons, nous ſommes hors de nous-mêmes, & vous ne daignez pas dire une ſeule parole, pour diſſiper de ſi noires accuſations. Ce n'eſt donc pas un ſi grand mal d'être accuſé, d'être l'objet de la médiſance & de la calomnie, on n'a pas tant de ſujet de ſe croire mal-heureux, pour n'en être pas tout à-fait exemt.

Voulez-vous, Chrêtiens Auditeurs, que je vous diſe les penſées par leſquelles il me ſemble qu'on peut ſe calmer ſur cela. Premiérement ſuppoſé qu'on parle de vous, avez-vous veû quelcun ſi ſage qu'on n'en ait rien dit? & qui? vos meilleurs amis. Cela eſt commun, cela ſe voit tous les jours, d'où vient donc que vous en étes ſi fort ſurpris? comment doutiez-vous de cela? 2. Faiſons nous juſtice, nous avons fait ce qu'on dit, ou du moins quelque choſe de ce qu'on dit, ou nous y avons donné quelque occaſion, nous avons fait bien des choſes qu'on ignore. Nous avons ſouvent fait le même tort aux autres. 3. Si nous ſommes innocens. Moins vous parlerez plus on vous croira, ce ne ſont pas les plus-criminels qui ſe taiſent. Il y a aſſez d'apparence que qui a aſſez de vertu pour ſouffrir patiemment une médiſance, n'eſt pas trop capable de faire la choſe dont on l'accuſe. 4. Il vous fâche qu'on vous impute une choſe fauſſe, & moi

quand on médit de moi je triomphe quand cela eſt faux, il y a cent choſes de vraïes à dire, mais les choſes fauſſes ſe diſſipent d'elles-mêmes. Plus le crime eſt odieux, plus je rends graces à Dieu de ce que je n'en ſuis pas coupable.

5. Si nous ſommes innocens, quelle douceur de pouvoir reſſembler en cela à nôtre bon Maître, de l'aller joindre avec ſes calomnies, d'avoir deux vertus que le monde ignore & que l'on prattique pour l'amour de lui. Celle que l'on nous accuſe de n'avoir pas & celle que nous prattiquons en ſouffrant qu'on nous accuſe. Soïez éternellement glorifié, mon Divin Maître. I'ai ſouvent penſé en vôtre préſence, qu'il s'en falloit beaucoup que je ne fuſſe à vos yeux auſſi bon que le monde le penſoit, & c'eſt pour moi une grande peine de ſonger qu'on ſera quelque jour deſabuſé à ma confuſion; s'il arrive donc qu'on me calomnie; il me ſuffit d'eſperer que quelque jour je ſerai juſtifié. Quoi-qu'il en ſoit, je veux ſouffrir cela pour l'expiation des médiſances que j'ai faittes, pour l'expiation de mes fautes ſecrettes pour leſquelles j'ai merité tant de confuſion, pour imiter vos exemples, enfin pour faire voir que je ne fais cas que de vous: ô mon Sauveur! & que c'eſt pour vous ſeul que je travaille. Tandis que le monde me faira juſtice, qu'on me croira auſſi bon que je ſuis, qu'on me loûëra, j'aurai ſujet de craindre que le peu de bien que je fais, ne ſoit récompenſé. Ie douterai ſi c'eſt pour vous ou pour le monde, que je m'éloigne du vice, mais du moins cette vertu eſt à couvert par le

moien de la calomnie, vous m'en récompenserez Seigneur, s'il vous plaît, aussi bien que de ma patience, &c.

2. Le mépris que Iesus a fait des discours du monde a été dautant plus-héroïque qu'on en a fait des jugemens fort desavantageux. Cela l'a fait passer pour un fou & pour un imposteur. Herode le voïant muet dans une occasion de si grande importance pour sa réputation & pour sa vie, voïant qu'il négligeoit sa faveur & la gloire qu'il auroit pû aquerir, jugea qu'il étoit vraïement insensé & toute la cour fut de ce même sentiment. Voila comme le monde juge des vertus les plus-excellentes, *quacumque ignorant, blasphemant*, tout ce qui ne se rapporte pas à leurs maximes, tout ce qui est au dessus de la portée de leur esprit, & de leur courage, au lieu de l'admirer ils le décrient autant qu'ils le peuvent, Iesus-Christ un fou, ô Dieu du ciel & de la terre quelle extravagance, quelle absurdité, quel ridicule jugement! c'est ce qu'on ne s'étoit point encore avisé de lui reprocher, on a admiré sa sagesse à l'âge de douze ans. On s'est étonné souvent dans la Sinagogue de la profondeur de sa sience. *Nonne hic est filius fabri.... quomodo hic litteras scit, cum non didicerit.... numquam sic locutus est homo.* Il a rendu inutile par ses prudentes réponses les demandes captieuses des Prêtres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie, d'ambition, &c. Mais de folie on ne s'en est point encore avisé. Si vous étiez un peu entendu en matiére de phisionomie,

que trouvez-vous dans cét air, ſur ce viſage qui vous donne lieu de faire ce jugement. Après cela je ferai quelque état des penſées du monde, de ce monde au jugement duquel IESUS-CHRIST a paſſé pour fou. O mon Dieu qu'on me prenne pour ce qu'on voudra; il n'y a pas grand honneur d'avoir l'approbation de ſi méchans juges, il me ſemble au contraire qu'il me doit être glorieux d'être condanné par ceux qui vous ont condanné vous même? auſſi n'en fit-il pas grand état, car quoi qu'il euſt préveû ce jugement il ne daigna pas dire un mot pour le prévenir.

Son ſilence & ſa patience donna lieu à quelque choſe de pire encore; il fit juger qu'il étoit vraiment coupable d'hipocriſie & d'impoſture. Voila pourquoi on lui diſoit ſur la croix, *Salvum fac temetipſ... & nos? Alios ſalvos fecit, &c.* S'il avoit fait cela par une puiſſance qui lui fuſt propre, il s'en ſerviroit en cette occaſion. *Si filius Dei eſt deſcendat de cruce & credimus ei.* Mais s'il ne deſcend pas; s'il eſt contraint de ceder à ſes ennemis; comment pouvons-nous croire qu'il eſt Fils de Dieu. Vous croirez ce qu'il vous plaira; mais pour tous vos jugemens IESUS ne deſcendra pas de la croix, il ne laiſſera pas ſon ſacrifice imparfait. Que ſerions-nous devenus, mon aimable Redempteur, ſi vous aviez fait plus de cas de ces jugemens que du ſalut de vos créatures & de la volonté de vôtre Pere?

Chrêtiens, ſi nous faiſons réflexion ſur nous-mêmes, nous n'aurons pas de peine à admirer en cela la force du Fils de Dieu. Les Ames ſaintes

ſavent combien il leur à coûté de vaincre ces jugemens, & celles qui ne ſont pas encore dans la voïe de la perfection, quoi-qu'elles y ſoient attirées par de fréquentes inſpirations, m'avoûëront franchement que c'eſt-là un des plus-grands obſtacles qu'elles aïent à ſurmonter. Que penſera-t-on de moi ſi je me retire des compagnies, ſi je m'habille ſimplement, ſi je m'occupe tout entier à mon ſalut, ſi je ne témoigne nul reſſentiment, ſi je préviens ceux qui m'ont offencez. On dira que je ſuis fou, qu'une humeur noire m'a tellement ſaiſi, que j'en ai perdu l'eſprit. On dira du moins que je porte les choſes dans l'excés, qu'il n'y a pas de raiſon à ma conduite, que c'eſt faute d'eſprit & de ſavoir accommoder la vie du monde avec les regles de la pieté. Si je prétens que les autres ſe veulent danner & que je veux ſeul me ſauver. D'autres croiront que ma dévotion eſt intereſſée, que ce n'eſt que bigotterie, & hipocriſie. Que c'eſt l'effet de quelque dégoût, &c. Que je veux tâcher de regagner par là ce que j'ai perdu d'ailleurs. O mon Dieu quel mal-heur & qui pourra jamais aſſez le déplorer ! Ie vous avoûë, Meſſieurs, que je vois avec une trés-grande peine ce grand nombre de perſonnes que l'amour des plaiſirs, de la gloire, des richeſſes attache au monde, je regrette fort que tant d'ames ſi belles, ſi propres pour la ſainteté, tant de cœurs nez pour aimer Dieu, ſe laiſſent amuſer à la vanité, à la bagatelle du monde. Mais quand j'en vois qui ſont toutes perſuadées, toutes convaincuës, qui n'ont point ni trop d'attache au

bien, ni trop d'amour pour le plaiſir, qui connoiſſent la ſainteté, qui ſentent que Dieu les y appelle, & qui mépriſent tous ces ſentimens, qui rendent toutes ces diſpoſitions inutiles pour un reſpect humain, par la veûë de ce qu'on pourra penſer d'elles & qu'on n'en penſera peut-être jamais. Ouï Meſſieurs, j'en ai le cœur percé de douleur, & je ne puis quaſi m'en conſoler. O mon Dieu, eſt-il poſſible que pour ſi peu de choſe nous renonçions à une ſi belle couronne. Vous étes donc reſolu à réſiſter à Dieu éternellement, ſi vous étes dans le deſſein de vous rendre quelque jour, pourquoi non à cette heure, car plus vous irez, plus le monde ſera ſurpris de vôtre changement, plus il trouvera à gloſer ſur les motifs de vôtre changement, & je crois que c'eſt proprement d'eux que Iesus a dit, *Nemo reſpiciens retro*, pour voir ce qu'on dit, ſi on ne rit point, ſi on ne nous montre point au doit, *aptus eſt regno Dei.*

Voulez-vous ſavoir ce que je penſe de ces perſonnes. Que jamais elles ne ſeront tout-à-fait à Dieu, quelque demarches qu'elles ſemblent avoir faittes, parce que cét obſtacle durera toûjours, Dieu peut ôter les richeſſes & nous en détacher, ainſi il peut enlever la beauté, l'âge éloigne les plaiſirs, la mort enleve ceux qui arrétent nôtre cœur, mais le monde ne changera jamais d'humeur. De-plus je penſe qu'ils ne conſerveront pas long-tems les vertus qu'ils ont, Dieu retirera ces graces qui les ſoûtiennent. *Dominus diſſipavit oſſa eorum, qui hominibus placent, confuſi*

ſunt quoniam Dominus ſprevit eos. En troiſiéme lieu Dieu permettra qu'on dira des choſes d'elles pires que ce qu'elles craignent; le contraire arriveroit, ſi elles avoient paſſé par deſſus ces conſiderations. On diſoit à Iesus : *Deſcendat de cruce & credimus ei.* Il ne deſcendit pas & neanmoins qu'arriva-t-il? *Omnis turba eorum qui ſimul aderant ad ſpectaculum iſtud, & videbant, quæ fiebant percutientes pectora ſua revertebantur.* Ie penſe qu'à l'heure de la mort on pourra nous dire; *Ubi ſunt dij eorum; in quibus habebant fiduciam; ſurgant & opitulentur vobis, & in neceſſitate vos protegant.* Les autres diront en tremblant voila à quoi leur a ſervi leur folle complaiſance. *Videbunt juſti, & timebunt, & dicent, ecce homo qui non poſuit Deum adjutorem ſuum.* Car comment oſer s'addreſſer à Dieu, aprés avoir diſputé ſi long-tems entre lui & le monde, & donné enfin l'avantage à ſon ennemi?

Mon Dieu à quoi ai-je penſé juſqu'aujourd'hui, & comment oſe-je me préſenter devant vous, aprés une lâcheté ſi horrible. Ie me flatte d'être à vous & je cherche encore à plaire au mõde vôtre ennemi mortel, & la crainte de lui déplaire me fait mépriſer vôtre volonté & vos ſaintes inſpirations. Pardonnez-moi mon Dieu l'injuſtice que je vous ai faitte, je confeſſe qu'elle eſt énorme & qu'il falloit être aveugle, être enſorcelé pour balancer un ſeul moment ſur un choix, où il y avoit d'un coſté un Dieu à ſatisfaire & de l'autre le monde, c'eſt à-dire un fou, un inſenſé, un fantôme à contenter. I'avoüe, que ſi deſor-

mais je veux encore plaire à ce monde ; quoique je faſſe, je ne ſuis nullement vôtre ſerviteur & que je ſuis indigne de l'être. *Si adhuc hominibus placerem, ſervus Dei non eſſem.* Mais qu'ils penſent à l'avenir ce qu'il leur plaira, je ne daigneraï pas y faire réflexion, je ſerai ſans ceſſe attâché à ſonger à ce que vous penſez de moi, à ce qu'en peuvent penſer les Saints & toute la Cour celeſte. *Mihi autem pro minimo eſt, &c.* Quand le monde m'aura condanné que me fera-t-il ? Que peut-il contre un ſerviteur ou une ſervante de JESUS-CHRIST, quelles fâcheuſes ſuites peut avoir cét injuſte jugement ? Mais ſi vous me condannez, Seigneur, je ſuis perdu & tout l'Univers ne peut me ſauver de vos mains.

Diſons un mot du dernier point. JESUS-CHRIST a porté les choſes plus loin, il a mépriſé les mépris du monde. On l'a jugé fou, cela ſe pourroit peut-être ſouffrir, mais on l'a traitté en fou, & qui ? les plus-qualifiez, un Roi, un Gouverneur, un Iuge, les Docteurs ? Que cela eſt dur en préſence de tout un peuple qui l'avoit adoré, &c. 2. Non-ſeulement on a jugé qu'il étoit un impoſteur, en diſant qu'il étoit Fils de Dieu, mais on l'a traitté comme s'il l'euſt été en effet. 3. On l'a accuſé d'avoir voulu uſurper injuſtement la roïauté, il a été expoſé à la cruelle deriſion qu'il ſouffrit chez Pilate la nuit avant ſa mort. Il ſavoit bien qu'en declarant que ſon Pere l'avoit envoïé, & qu'il lui avoit donné un plein pouvoir, il s'attireroit ces ſanglants mépris, mais tout cela ne l'étonne point, pourveû

que ſon Pere ſoit glorifié par ſes mépris, ils lui ſont trés-agréables, il les préfere à tous les honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

Meſſieurs, je ne vous propoſe point cét exemple pour l'imiter, Dieu ne nous mettra pas à de ſi rudes épreuves. Mais pour admirer le zele de IESUS-CHRIST, ſon admirable détachement, le grand mépris qu'il a fait des honneurs de la terre. Pour nous confondre nous qui voulons être adorez en toutes rencontres, qui trouvons étrange ſi l'on ne s'abbaiſſe pas devant nous juſqu'à ramper, nous qui mépriſons ſouvent les autres & ceux qui ſont nos freres. Pour nous encourager dans les petits mépris, pour nous les faire mépriſer, nous n'avons qu'à conſiderer que IESUS qui méritoit tant d'honneur a été traitté ſi indignement; Pour nous obliger à reparer ces outrages adorons-le ſouvent dans ces états, aïant une particuliére devotion à IESUS voilé, révêtu d'une robe blanche, couronné d'épines; honorons-le dans les pauvres où il eſt ſi mépriſable & ſi mépriſé des hommes.

O IESUS, que vous me paroiſſez adorable, digne de tout reſpect dans ces états ſi humilians! Que j'ai du plaiſir de vous reconnoître pour mon Dieu, mon Roi, mon Maître ſous ces déors qui vous rendent ſi mépriſable aux yeux des hommes. Que les autres vous adorent ſur le Tabor à vôtre Reſurrection triomphant, à l'Aſcenſion aſſis à la droite du Pere, pour moi j'affecterai de vous rendre mes honneurs dans les état, où vous étes le plus-mépriſé des hommes. Non,

mon Divin Maître, ces mépris ne vous attireront point les miens, je vous aime encore plus ainſi mépriſé du monde : ces mépris me devroient devenir auſſi aimables que j'ai de honte de ne les aimer pas, moi qui en ſuis ſi digne. Helas Seigneur j'avoûë ma foibleſſe, Ie ne deſeſpere pas que quelque jour vous ne me donniez des ſentimens ſi généreux. Mais en attendant que je les deſire, faittes que je mépriſe du moins la gloire, que je n'en ſois pas ſi avide, que ſi je ne la mépriſe pas, que du moins que je n'en faſſe pas autant de cas que de ma perfection, que de vôtre grace, que de vôtre gloire.

CINQUIE'ME MEDITATION.

DE

L'ABNEGATION ENTIERE

DE LA

PROPRE VOLONTE'

DE

IESVS SOVFFRANT.

Non mea voluntas ſed tua fiat.

Que vôtre volonté ſoit faitte non la mienne.
S. Luc. c. 22.

CEs paroles furent prononcées par JESUS-CHRIST au jardin de Getſemani un moment avant le commencement de ſa Paſſion; mais le ſentiment qu'elles expriment ne l'aban-

donnera point juſqu'à la mort. Elles nous repréſentent la conformité parfaite de ſa volonté à la volonté de ſon Pere, ou plûtôt une Abnegation entiére de ſa propre volonté, qui eſt une vertu d'un coſté néceſſaire au ſalut, & d'ailleurs ſi excellente qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection, qu'elle renferme peut-être toute la perfection, lorſqu'elle eſt prattiquée comme JESUS-CHRIST nous l'a enſeignée par ſon exemple. Pour reduire cette meditation à la metode ordinaire.

Repréſentez-vous le Sauveur du monde non-ſeulement au jardin, mais chez Caïphe au prétoire, chez Herodes ſur le calvaire, dans tous les lieux & dans tous les tourmens qu'il a ſoufferts, lequel avec une réſignation parfaitte de cœur & d'eſprit dit au fond de ſon ame ces belles paroles. *Non mea, ſed tua voluntas fiat.* Il les addreſſe à ſon Pere, à ſes juges, à ſes bourreaux, & à tous ceux qui ont contribué quelque choſe à ſes ſouffrances, & renonce par tout à ſa volonté propre, pour ſuivre celle d'autrui. JESUS! Quel bon-heur pour moi ſi je pouvois apprendre de vous aujourd'hui cette admirable vertu, ſi avant que de ſortir d'ici je pouvois me reſoudre à vous faire un ſacrifice entier de ma volonté, ſi du moins je pouvois m'exercer à faire ce ſacrifice. Ie ne puis rien eſperer que de vous, ô mon aimable Redempteur, mais j'attens de vôtre miſericorde qu'aprés m'avoir fait entendre les leçons que vous me faittes, vous me donnerez les graces qui me ſeront néceſſaires, pour prattiquer ce que vous m'aurez enſeigné.

Il y a deux volontez en Iesus-Christ, non-ſeulement la divine & l'humaine, mais deux volontez humaines comme dans tous les hommes. Une volonté inferieure qui avoit une repugnance infinie à ſouffrir, parce qu'elle ne regardoit que ce que les ſouffrances avoient de contraire à la nature. Une ſuperieure qui enviſageoit dans ces mêmes ſouffrances la volonté de ſon Pere qui s'y ſoûmettoit entiérement, & qui lui feſoit prononcer ces paroles : *Non mea voluntas, ſed tua fiat.* Cette premiére veûë cauſa le combat, l'agonie du jardin, combat le plus-fort, le plus-violent qui ſe ſoit jamais paſſé dans l'ame d'aucun homme.

Conſiderez-le dans cette foibleſſe, ce ſpectacle vous ſurprendra, mais vous n'en tirerez pas un petit profit dans la ſuite. La ſeconde veûë de la volonté de ſon Pere reprima ces agitations, ſurmonta cette repugnance & fit qu'il alla s'offrir de ſon plein gré aux ſoldats, qui le cherchoient ; mais admirez le pouvoir que cette conſideration a ſur ſon eſprit. Il vient de ſuër durant trois heures au ſeul ſouvenir de ce qu'il doit endurer, & cependant le voila qui ſe préſente avec un ſens froid, une tranquillité, une ſerenité de viſage qui ſurprend ſes ennemis, qui les déconcerte, avec une liberté d'eſprit ſi parfaitte qu'il fait toutes choſes ſans trouble, ſans empreſſement, ſans embarras, avec toute la dignité d'un Dieu, comme ſi c'étoit un autre qui ſouffrît, aux ſouffrances duquel il ne prît aucune part. On diroit que ſon Pere l'a exaucé, & qu'en effet il ne

doit

doit point boire le Calice dont il eſt queſtion. Il fut dans cette même diſpoſition juſqu'au dernier ſoûpir de ſa vie. Un reſpect profond pour la volonté de ſon Pére : *Inde ſilentium.* Un amour tendre pour cette même volonté : *Inde prompta obedientia.* Ce n'eſt pas que la nature ne murmuraſt, que le corps ne ſentît, qu'il ne le ſollicitaſt à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accuſoient fauſſement, contre l'injuſtice des Juifs & la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures la bonne volonté répondoit à la rebelle. *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum ? Quomodo implebuntur Scripturæ, quia ſic oportet fieri ? In capite libri ſcriptum eſt de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus volui & legem tuam in medio cordis mei. Legem tuam, id eſt, voluntatem tuam quæ mihi eſt pro lege.* Pour y regner & regler tous ſes mouvemens : *Iota unum aut unus apex, &c.*

Que dittes-vous de cette ſoûmiſſion, n'eſt-ce pas-là vraiment un bon Fils, à qui le bon plaiſir de ſon Pere tient lieu d'une Loi ſouveraine, & peut faire agréer toutes ſortes de diſpoſitions? Qu'en dittes-vous Pere Eternel, je ne m'étonne point de l'amour que vous lui portez, & de la complaiſance que vous prenez en lui. O que vous avez raiſon de l'aimer & de dire, *Hic eſt Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* Mais ſi vous l'avez dit ſur le Tabor, lors qu'il faiſoit vôtre volonté, que direz-vous aujourd'hui qu'il ſe ſoûmet dans des choſes ſi difficiles, &c. Voulez-vous que nous nous conſide-

rions dans ce miroir, & que nous voions en quoi nous reſſemblons à JESUS-CHRIST ? Mais en quoi avons-nous occaſion de l'imiter, dans la rigueur des ſaiſons, dans les maux publics, dans les maladies, dans les affaires, en ce qui touche nos parens, enfans, amis, dans les imperfections d'autrui, *ipſe fecit nos, &c.* dans leurs fautes, dans celles des enfans, des domeſtiques, ne s'en point fâcher pour nôtre intereſt, dans nos imprudences & nos ſottiſes, on tombe, on ſe bleſſe, on s'impatiente, on parle mal-à propos, on dit ce qu'on ne voudroit pas avoir dit, quel tréſor ſi on en vouloit profiter à tous les momens, à quelle ſainteté parviendroit-on en peu de tems? Cela n'eſt difficile que dans l'application qu'il y faut apporter. Que cela fait de plaiſir à Dieu ! Avec quelle cõplaiſance voit-il une ame ainſi diſpoſée.

Dans ces accidens imprévûs qui peuvent ſurprendre les ames ſaintes, ne vous impatientez pas, dittes au contraire, *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* C'eſt Dieu qui a permis ceci ; ces calamitez publiques nous chagrinent, nous nous affligeons des maux de nos amis & de nos parens, cét accident me trouble, je me ſens émeû à la veûë de cét ennemi, cét affront qu'on m'a fait paroît pouſſer ma patience à bout, le mal n'eſt pas à ces premiéres ſallies de l'ame, dont à peine les plus-juſtes ſe peuvent défendre, il n'y a point encore de peché, combattez, réſiſtez, tenez ferme, reprochez-vous vôtre lâcheté & vôtre peu de courage, dittes-vous à vous-même avec un veri-

table ſentiment de honte & de confuſion : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* C'eſt Dieu qui a permis cette perte & cette affliction, il faut s'y ſoûmettre. Ainſi peu-à-peu nous nous apprivoiſons aux maux, & nous méritons beaucoup.

O mon Dieu, ſi nous pouvions embraſſer cét exercice ! Et qui nous en empéchera ? S'il y a de la peine, les douceurs qui l'accompagnent prévallent à toutes ces difficultez qui me conduiſent au plus-haut point de la perfection. J'y ſuis tout reſolu, je le ferai, je vais commencer aujourd'hui. Il faut pour cela faire à toutes les heures, aprés châque action, au commencement, & à la fin de la journée, un examen & une priére ſur ce qui arrivera & ſur ce qui eſt arrivé. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu, faiſons-le à cette heure, c'eſt un peu tard, mais enfin il ne ſera rien arrivé à quoi je ne me ſoûmette dans le tems que j'y ferai réflexion.

2. Jesus n'a pas renoncé à ſa volonté propre, pour ſuivre ſeulement celle de ſon Pere, mais encore celle des Superieurs, quoi-qu'il n'en euſt aucun ; quoi-qu'il fuſt le maître de tous, & que tous ces maîtres n'euſſent qu'une vaine ombre de ſuperiorité ſur lui, il a voulu s'y ſoûmettre, parce que dans l'ordre ordinaire les Princes, les Iuges & ceux qui ont autorité peuvent nous commander, & nous devons obéir ; *Qui poteſtati reſiſtit, Dei voluntati reſiſtit.* C'eſt dans cette veûë que Jesus s'eſt entiérement ſoûmis à ſes Iuges, qu'il ne leur a réſiſté en quoi-que ce ſoit, quelque in-

juſte que fuſt leur procedé il les a reſpectez, on le condãne, & quelque innocent qu'il ſe recõnoiſſe, quelque aveû qu'en faſſe ce Iuge injuſte, il ſe ſoûmet. *Non invenio in eo cauſam...corripiam ergo illum & dimittam...Innocẽs ego ſum à ſanguine juſti hujus.* Et non-ſeulement il ſe ſoûmet aux Iuges, mais aux bourreaux, à la colomne, quand il fallut ſe charger de la croix, quand il fallut y être cloûé avec quelle douceur, quelle facilité tendit-il les mains. O que cela eſt beau, c'eſt le Fils unique du Pere Eternel, ô que j'ai de plaiſir de penſer en même tems que je le vois ainſi obéïr, de penſer, dis-je, que c'eſt-là le Maître de l'univers, &c. On croit que l'obéïſſance eſt une vertu qui n'eſt propre que pour les animaux ou pour les hommes qui leur reſſemblent, & moi je tiens qu'elle ne peut être parfaitte que dans les grandes ames, mais quoi-qu'il en ſoit, elle eſt en toutes perſonnes extrémement avantageuſe, parce qu'elle nous exemte de tout peché & même de rendre compte. *Ipſi enim invigilant tanquam rationem pro animabus veſtris reddituri.* 2. C'eſt preſque l'unique mérite: Car dans les choſes que nous faiſons de nous mêmes, la propre volonté, l'amour propre gaſte quaſi tout, mêmes les plus-ſaintes. 3. Elle rend méritoires les choſes les plus-indifferentes, celles qui ſont les plus-conformes à la nature, boire, manger, ſe divertir, &c. Dans cette conſideration, dittes-vous à vous-méme, ô que je ſuis aveugle, moi qui aime tant la liberté, & qui trouve ſi peſant le joug de l'obéïſſance, moi qui ne cherche qu'à m'affranchir

de toute ſervitude, ô le méchant caractére de ne pouvoir s'aſſujettir à rien, de ne vouloir être contraint en rien, d'être ſans ceſſe porté au murmure contre tout ce qui nous eſt commandé. Heureuſes mille fois les perſonnes religieuſes dont la vie eſt une prattique continuelle de cette vertu, quel bon-heur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de ſon choix, &c. tout étant ordonné ou par la Regle ou par les Superieurs ! Mais pourquoi ne les imiterons-nous point autant qu'il ſera en nôtre pouvoir? Combien de mérite pour une femme qui voudroit s'accommoder aux humeurs, aux volontez de ſon mari par cét eſprit d'obéïſſance, & qui affecteroit de ne rien faire dans les choſes indifférentes que par ſon ordre, ni dans les bonnes méme contre ſon ordre, puiſque Dieu l'y a ſoûmiſe. Un enfant qui ſe rendroit obéïſſant au pere & à la mere; un domeſtique à ſon maître & à ſa maîtreſſe; au directeur à l'égar des choſes de la conſience, & il eſt vrai que ſans cela, nulle vertu parfaitte, nulle perſeverance dans une vertu méme mediocre des illuſions, des troubles, des inquietudes, au lieu qu'étant ſoûmis, non-ſeulement je ne fais pas mal, mais je fais bien & trés-bien, & ſi bien dans les choſes les plus-menuës, méme en ne rien faiſant qu'on ne peût rien faire de meilleur. Le directeur peût mal faire faute de zele, de courage; de ſoin, de lumiéres par une fauſſe complaiſance, mais pour vous rien de mieux que de lui obéïr. Mais on n'a pas toûjours un directeur à ſes coſtez, & on ne veut pas tous les jours recourir à lui, il ne le faut pas, il y au-

roit de l'excés, mais pour suppléer à cela, reglez vôtre vie, je le disois il y a quelque tems, cela n'est pas impossible, il le faut faire selon ses occupations & autant qu'elles le permettent. Quand les affaires empécheront de l'observer, soïez sans inquietude, mais autant qu'il se pourra il faut se coucher, se lever, manger, se divertir, vaquer à la lecture, à la priére, &c. dans le tems que vous vous serez prescrit pour toutes ces différentes actions, & qu'on ne dise pas que cela est malaisé; j'avoûë qu'il est plus-aisé aux femmes qui sont plus-maîtresses de leur tems, mais je connois des hommes extrémement occupez & dans les plus-grandes affaires qui vivent dans une admirable regularité. Il faut l'être autant qu'on le peut, si on ne peut pas tous les jours, du moins les jours qu'on le peut, afin de mettre tout à profit, & de ne consumer pas mal-heureusement nôtre tems. Ie ne fais pas difficulté de proposer ces points d'une pieté un peu élevée au dessus du commun, parce que je suis persuadé, & c'est l'experience qui me l'a persuadé qu'on se défie trop de la bonne volonté des Auditeurs, que bien des gens rampent faute de savoir, comment il faut s'élever, & pour croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y auroit qu'une ame destinée à être à Dieu, je serois au desespoir, si elle manquoit par ma faute des instructions necessaires.

Cette regle établie, & si vous voulez approuvée, ce qui seroit encore mieux, il ne faut plus vous coucher, parce que vous êtes pressé du som-

meil, ni aller a la priére, parce que vous y êtes attiré, &c. Que je ſois d'humeur ou non je veux faire mon devoir. *Iota unum aut unus apex non præteribit à lege.* O la belle vie, qu'elle eſt riche, précieuſe, ſainte ! qu'elle eſt douce, que de benedictions ſur une ame qui en uſera ainſi. L'experience ſeule peut vous apprendre le fruit d'une vie ainſi reglée, qu'il ſera aiſé d'en rendre compte à la mort, qu'avez-vous fait un tel jour ? Seigneur vôtre volonté, & ainſi tous les autres jours de ma vie, je n'ai pas fait de grandes auſteritez, mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu, &c. Mais pourquoi ne ferions-nous pas cela, veû que le fruit en eſt ſi grand, & que cela eſt ſi aiſé ? Mon Dieu donnez-nous une veritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cela. C'eſt une illuſion que le demon nous met dans l'eſprit, quand il nous perſuade que la ſainteté conſiſte en je ne ſai quelle chimere, que nous ne comprenons pas, ou qui ſurpaſſe nos forces, toutes ces voïes ſont unies, il n'eſt point de petite fille ſi ignorante qui n'y puiſſe entrer ſans peine, mais ces fantômes que nous forgeons dans nôtre eſprit, ſont des effets de nôtre peu de bonne volonté. Mais qui nous la donnera ! Dieu ſeul le peut.

3. Jesus-Christ a porté l'abnegation de la volonté propre à un degré encore plus-haut qui eſt le ſouverain degré : C'eſt qu'il a préferé à ſa volonté celle d'autrui, & méme celle de ceux qui n'avoient nulle autorité ſur lui, & à qui par conſequent il ne devoit nulle obéiſſance, il s'eſt

ſoûmis aux bourreaux qui le flagelloient aprés les trente coups, il pouvoit ſe plaindre & oppoſer à leur cruauté la Loi, aux ſoldats qui lui banderent les yeux, qui lui mirent la couronne. Croïez-vous, Meſſieurs, que dans l'intervalle des douleurs du Fils de Dieu, il n'euſt pas été bien aiſe de prendre un peu de relâche, d'être laiſſé ſeul pour s'entretenir avec ſon Pere, non il faut qu'il ſerve de joûët à ſa garde, qu'il les divertiſſe à ſes dépens, & il a pour eux cette complaiſance, il aime mieux faire en cela leur volonté, que de ſuivre l'inclination qui l'auroit porté à la retraitte. Voila ce qui s'appelle avoir fait le ſacrifice entier, avoir anéanti la volonté propre, ne s'en être rien réſervé du tout. O l'excellent ſacrifice, mille fois plus-précieux, plus-glorieux à Dieu que celui de vôtre corps & de vôtre vie. O ſainte volonté vraiment digne d'être la regle de toute volonté angelique & humaine, d'être accomplie & au ciel & ſur la terre, & ſur la terre comme au ciel, comment ferai-je difficulté de ſoûmettre la mienne qui eſt ſi aveugle, ſi portée au mal, puiſque vous avez aſſujetti la vôtre qui étoit ſi ſainte & ſi éclairée ?

Mais avons-nous des occaſions d'imiter encore ce point de perfection. Nous le pouvons en cent occaſions, où de deux choſes également bonnes ou indifférentes, il dépend de nous de choiſir ce qui nous plaît, ou de ſuivre le goût d'autrui, & en ces occaſions une ame attentive à plaire à Dieu, ne manque point d'en laiſſer la détermination aux autres, & de s'accommoder à

leur goût plûtôt que de ſuivre le ſien propre, on peut prattiquer cette vertu avec les égaux, & même avec les inferieurs, quand cela ne regarde que nous, ſi on joûë ce ſera au jeu que les autres voudront ſe divertir, je leur condeſcendrai, ſi on va ſe promener, on ſe laiſſera conduire au lieu où on aura quelquefois moins d'inclination, ainſi pour le livre qu'on doit lire, pour le ſujet de la converſation, pour l'habit qu'on doit mettre il faut s'accommoder à la volonté d'autrui, &c. à l'égar de ſoi-même il n'y a preſque moment qu'on ne puiſſe regler par la volonté d'autrui. Il faut ſe contraindre, ne point trop déclarer ſes inclinations, ne prétendre pas donner la loi, & gêner les autres pour ſe ſatisfaire, & qu'on ne diſe pas que c'eſt trop raffiner, puiſque ce n'eſt faire pour Dieu que ce que la civilité fait prattiquer aux gens du monde, & ce qui diſtingue les parfaittement honnêtes gens de ceux qui ne ſavent pas bien vivre. Helas, Seigneur, nous avons tant de complaiſance pour les hommes, nous ne nous laiſſons que trop conduire, helas, à ceux qui nous ménent au précipice, Dieu ſait combien d'ames ſe perdent par-là, combien de bonnes inſpirations & de ſaints deſirs cette mal-heureuſe complaiſance rend inutiles ; vous le ſavez, ô mon Dieu, combien par-là vous avez perdu d'ames, que vous deſtiniez à être vos épouſes, & à vous glorifier par des dons extraordinaires de vertu. Quoi donc, nous n'aurons de force que quand il faudra vous réſiſter, le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, im-

poſſible ce que le motif de plaire au monde peut rectifier, peut rendre & ſi aiſé & ſi raiſonnable.

C'a donc, Ame Chrêtienne, pour concluſion de cette Méditation, reſolvons-nous à faire aujourd'hui le ſacrifice de nôtre volonté propre. J'avoûë qu'il eſt grand, mais c'eſt pour cela qu'il eſt digne de Dieu & des grandes ames, rien n'eſt ſi élevé; on ne peut porter plus-loin la perfection; mais auſſi il eſt aiſé, & l'on fait partie malgré qu'on en ait; partie de plein gré par des conſiderations humaines, tout ce qu'il renferme de plus-difficile. Voila à quoi il tient que vous ne ſoïez Saints, il faut prattiquer en tout ce qui vous arrive une conformité entiére à la volonté de Dieu. Il faut prattiquer en tout ce que vous faites une obéïſſance parfaitte au ſuperieur ou à la regle; il faut prattiquer en toute rencontre raiſonnable le renoncement, la ſoûmiſſion de vôtre volonté à celle d'autrui.

Que de benedictions vont tomber ſur une ame qui entreprendra cét exercice! Que de faveurs, que de careſſes elle recevra de la part de ſon bon Maître. *Hic eſt Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* C'eſt-ici vraiment mon bien-aimé à qui j'ai donné toute ma tendreſſe; il m'a donné ſa volonté, il ſera le maître de la mienne; je m'attacherai à le ſatisfaire en tout, je n'attendrai pas ſes prieres pour lui accorder ce qu'il deſire, je préviendrai même ſes deſirs, non-ſeulement pour ce qui le

touche, mais encor pour ce qui regarde ceux qu'il aime, enfin je le comblerai de biens temporels & ſpirituels en cette vie, & de biens éternels en l'autre. *Amen.*

SIXIE'ME MEDITATION.

DU ZELE DE IESVS SOVFFRANT.

Pro ómnibus mortuus éſt Chriſtus, ut qui vivunt non ſibi vivant, ſed ei qui pro ipſis mortuus eſt.

Jesus-Christ *eſt mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui eſt mort pour eux.* S. Paul, aux Corinth. c. 5.

ON ne peut pas porter le zele plus-loin, il ne peut avoir ni plus d'ardeur, puiſqu'il va juſqu'à mourir, ni plus d'étenduë puiſqu'il embraſſe tout l'Univers, & qu'il ne tient pas à

Jesus que tous les hommes ne ſoient ſauvez. De-ſorte, Meſſieurs, que ſi nous nous dannons, nous n'en pouvons pas accuſer nôtre bon Maître, car il a donné ſa vie pour la rédemption des hommes, & il eſt trés-certain que nous ne ſommes pas exclus de cette rédemption. *Dilexit me & tradidit ſemetipſum pro me.*

Il me ſemble que comme nous avons tous deſſein de paſſer les jours qui nous reſtent juſqu'à Paſques dans une plus-grande retraitte, & aux piés de Iesus crucifié, nous ne ſaurions nous y occuper plus-utilement, qu'à conſiderer le zele qui l'a attaché à cette croix, & le deſſein qu'il a eû que tout le monde profitaſt de ſes ſouffrances. En quelque état que nous ſoïons de ferveur, de tiédeur, ou d'inſenſibilité, nous y trouverons des conſiderations qui pourront nous confirmer dans la prattique du bien, ou nous y faire entrer tout de bon, ou nous retirer du mal ſi nous étions aſſez mal-heureux pour y être plongez.

Jesus eſt mort pour les fervents, il eſt mort pour les tiédes, pour les inſenſibles ou pour les Saints, les pecheurs, les réprouvez. Un homme fervent, c'eſt une perſonne dont la volonté eſt tellement diſpoſée qu'elle ſe porte par tout, où elle voit le bien, à peu prés comme le feu va à ſa ſphere ou la pierre à ſon centre. Qui n'aïant qu'une ſeule veûë qui eſt de plaire à Dieu, conte pour rien tout le reſte, ſurmonte tous les obſtacles, ſe rit des riſées des hommes, mépriſe leurs diſcours & leurs mépris, ne fait plus d'état ni des biens, ni de la ſanté, ni de la vie, qu'autant

qu'il plaît à Dieu, auquel ſeul elle deſire de plaire. C'eſt une ame qu'il faut toûjours retenir & qui eſt devenuë ſi amoureuſe de la mortification & de la croix pour l'amour de IESUS-CHRIST, qu'elle mérite plus à s'abſtenir de ſouffrir que les autres en ſouffrant. C'eſt une ame qui n'heſite jamais entre deux partis differens, que tandis qu'elle doute quel eſt le meilleur, mais dés le moment qu'elle a reconnû ce qui eſt le mieux la voila entiérement determinée.

Y a-t-il de ces ames-là? Ouï, ſans doute, car ce n'eſt pas en vain que JESUS eſt mort d'une maniére ſi cruelle, & qu'il nous a donné des exemples de tant & de ſi excellentes vertus, ſi perſonne ne devoit ſuivre ces exemples. Ouï mon Dieu vous le ſavez, qu'il y en a & par tout & plus qu'on ne penſe, mais il n'y a que vous qui le ſachiez, multipliez-en le nombre puiſqu'elles donnent tant de gloire, qu'elles font tant d'honneur à vôtre croix. Chrêtiens, IESUS eſt mort pour tout le monde, mais il faut avoûër qu'il eſt mort particuliérement pour ceux-là qu'il a eû en veûë, en ſouffrant pour ceux qui devoient l'imiter par un dépouïllement parfait, par une exacte imitation de ſa patiance, de ſon abnegation, &c. I'oſe dire que la mort de IESUS a été pour tout le monde, mais toutes les circonſtances ſont pour les ames ferventes.

Il eſt mort pour leur procurer ces grandes graces, ces lumiéres, ces ardeurs, cette force, il n'eſt pas néceſſaire d'exciter leur reconnoiſſance. Perſonne ne peut dire qu'elles-mêmes les obliga-

tions qu'elles ont à Jesus Christ. *Non fecit taliter omni nationi.* Elles n'ont qu'à conſiderer ce qu'elles ont été, quand elles étoient comme le reſte du monde, & les changemens qui ſe ſont faits. Ie les conjure de faire ſouvent cette conſideration durant cette ſemaine ſainte, de voir dans les plaïes de Iesus-Christ les ſources de leur bon-heur. 2. C'eſt pour vous principalement qu'il a été crucifié; c'eſt-à-dire afin que vous l'imitaſſiez, il attend cela de vous. *Reſpice & fac ſecundum exemplar, quod tibi in monte monſtratum eſt.* Conſiderez tous les traits de Iesus ſouffrant, & voiez la difference qui ſe rencontre entre lui & vous. *Quos vocavit hos & prædeſtinavit conformes fieri imagini filij ſui.* Il faut ôter autant qu'il eſt poſſible toutes ces differences, & ne point ceſſer que vous ne puiſſiez dire, *Chriſto confixus ſum cruci.* Car enfin à quoi n'étes vous point obligées? que devez-vous trouver de difficile, aprés le bel exemple qu'il vous a donné? Mais quel fruit tirerons-nous de ce point, nous qui n'avons pas receû ces grandes graces, qui vivons dans la tiédeur, nous nous confondrons en préſence de Iesus crucifié. Nous remarquerons toutes les differences qui ſe trouvent entre nôtre lâcheté & la ferveur de ces ſaintes Ames. Nous admirerons le peu de fruit que nous avons tiré de tant de ſouffrances. Nous avons tous été enfantez par Iesus-Christ à la croix, mais n'eſt-il pas bien étrange, ô mon Dieu, qu'un méchant avorton vous ait coûté tant de douleurs, ou que de ſi cruelles tranchées n'aïent produit qu'un

avorton? Mais ſi c'eſt-là le modele des prédeſtinez, il y en a peu ſans doute. En ſuis-je, ſi je lui reſſemble cela eſt, je n'en doute point; ſinon c'eſt un grand miſtére, je n'ai rien à dire ſi ce n'eſt que les apparences ſont contre moi. O que les hommes qui tremblent au ſeul nom de prédeſtination ſe mettent peu en peine de ce qui devroit les toucher en effet; travaillez à vous faire un prédeſtiné. *Fac ut prædeſtineris.* Entrez dans le chemin, l'ignorez-vous; allez l'apprendre d'un ſage Directeur, vous a-t-il fait craindre juſtement d'aller en enfer par ce chemin? abandonnez-le pour en prendre un meilleur. I'eſpere que cette fois ici nous ouvrirons les yeux, mais le ſecond point nous y ſervira beaucoup.

2. Son zele s'eſt étendu juſqu'aux tiédes, juſqu'aux pecheurs. Ceci eſt plus-admirable parce que ceux-ci devoient en uſer d'une maniére ſi peu honnête, témoigner ſi peu de reconnoiſſance, ou plûtôt tant d'ingratitude, que c'eſt merveille qu'il ſe ſoit mis en peine de les retirer du mal-heur où ils étoient. On dira peut-être qu'il y a des hommes qui ont du zele pour les pecheurs, il y a de la difference. Ils n'en ont pas été offencez. 2. S'ils n'en ſont pas récompenſez par les pecheurs, ils le ſeront par JESUS-CHRIST.

O mon Dieu, quand d'un coſté je conſidere ces ſouffrances & ces ardeurs pour ſouffrir, & que de l'autre je fais réflexion pour qui c'eſt, pour nous, pour nous, dis-je, qui ne voudrions pas faire pour vous ce qui coûte la moindre choſe. 1. Qui vous diſputons des bagatelles. 2. Qui n'eſtimons

n'eſtimons pas même ce bienfait. 3. Qui ne daignons pas en profiter. Quelle bonté, quel zele, mais qu'il eſt pur, qu'il eſt deſintereſſé! Que ne la laiſſez-vous perir cette mal-heureuſe ame, qui fait tant la dédaigneuſe, qui ſe fait tant prier, &c. Ie le méritois ſans doute, mais vôtre compaſſion a été plus-grande que tous mes crimes. Vous avez été touché de voir la perte que j'allois faire, les maux où j'allois tomber, & cette veûë malgré mon indignité vous a fait deſirer la mort pour me ſauver.

Mais que me ſert cette compaſſion ſi je ne laiſſe pas de me perdre? Que me ſert ce zele ſi je n'en ai pas pour moi-même. Il eſt vrai que ſans nous, vous ne nous ſauverez pas, *qui creavit te ſine te, ſine te non ſalvabit te.* Mais peut-on voir une pareille negligence? Avons-nous quelque affaire de ſi peu de conſequence qui ne nous touche plus? Avons-nous jamais bien penſé de quoi il s'agit.

Occupation pour la ſolitude de la Semaine Sainte.

1. De quoi s'agit-il? On nous parle tant de ce ſalut, de cette ame, de cette éternité, on nous en a tant prêché. Eſt-il bien vrai que je ne ſuis au monde que pour me ſauver? Eſt-il bien vrai que Jesus-Christ ne ſe ſoit fait homme que pour cela? Eſt-il bien vrai que je dois mourir, être jugé, rendre compte, être puni ou récompenſé éternellement? Nous avons les oreilles battuës

de ces diſcours ; mais tout cela eſt-il bien vrai ? Suis-je convaincu que Dieu me voit, qu'il eſt témoin de mes lâchetez, que c'eſt lui que je rebutte, quand je rejette une inſpiration, que c'eſt lui que j'offence, que c'eſt ſon Sang que je foule aux piés. Ou ce ſont des ſonges, ou des veritez ? ſi ce ſont des ſonges, nous en faiſons encore trop, divertiſſons nous, *Fruamur bonis quæ ſunt, edamus, & bibamus, &c..... Nullum ſit pratum quod non pertranſeat luxuria noſtra.* Continuons à aimer le monde, à faire plus d'état des hommes, que de Dieu, du corps que de l'ame. Mais ſi ce ſont des veritez comme je le crois, ſi cela eſt vrai comme il eſt vrai que je vis, que je parle, &c. à quoi eſt-ce que je ſonge & que j'ai ſongé juſqu'à cette heure ? & ſi j'étois mort, & ſi je mourois à préſent, qu'ai-je fait. Mon Dieu que vous étes bon de m'avoir attendu ? Mais vous ne pourez pas toûjours attendre. La mort viendra bientôt, peut-être pas ſi-tôt, mais ſongez de quoi il s'agit, dit ſaint Jean Criſoſtôme, ſur un peut-être hazarder ſon ame, c'eſt avoir perdu l'eſprit.

Voïons donc ſi cette affaire eſt en ſeûreté. Suis-je dans le chemin qui conduit au ciel ? ſuis-je ſeûr qu'en continuant comme je fais, 1. cela ſuffira, 2. je n'en deviendrai pas pire, 3. je ſerai content à l'heure de la mort. Mais je ne prétens pas toûjours vivre ainſi, ſi vous étes mal, vous ſerez encore pire, car quand on eſt une fois dans le relâchement on n'en revient pas ſi facilement. De-plus ce tems ne viendra peut-être jamais, c'eſt ſur l'état où vous ſerez, & non ſur celui où

vous aviez fait deſſein d'être, qu'on vous jugera. Appellons une fois nôtre raiſon à conſeil. Si je crois fermement, que veux-je dire, où eſt ma raiſon, où eſt mon ſens? Quand il n'y auroit qu'un doute, voïez ce marchand comme il abandonne ſes marchandiſes; cét homme comme il jette ſes meubles crainte du feu, comme il ſort en chemiſe; cét autre comme il donne ſon argent, ce malade comme il ſe laiſſe couper. Mais ce n'eſt pas un doute c'eſt une verité. Eh quoi mon ſalut eſt en hazar, je ſuis en danger de perir éternellement, il ne tient qu'à moi de me mettre en ſcûreté, & je ne fais pas tout ce que je puis, je ne fais preſque rien, je ne fais rien. Il faut ſe determiner, ce n'eſt pas une affaire de rien, ſi c'eſt une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne ſont rien.

Meſſieurs, quand on examine cela de ſens froid & avec un eſprit qui n'eſt pas préoccupé, on ne ſait plus où l'on en eſt, on ne ſait ſi on eſt raiſonnable, ſi on a vécu dans l'enchantement; mais mon Dieu, dit-on, il faudroit bien vivre d'une autre maniére, je ne ſonge pas à ce que je ſuis, tout mon eſprit eſt rempli des deſſeins de ma fortune & c'eſt-là un amuſement. Eh mon Dieu, ce n'eſt point de quoi il s'agit, ce ſont des choſes paſſagéres, & j'en ai à ménager qui durent toûjours. Comment ai je vécu, comment me ſuis-je tant amuſé, comment ai-je tant fait de cas de ce qui en mérite ſi peu; je dois donc paſſer pour un inſenſé dans l'eſprit des perſonnes ſages & judicieuſes. Non, on ne peut vous croire

tel, car on voit bien qu'en toute autre choſe vous avez de la raiſon : mais qu'en ceci vous vous comportiez avec tant de nonchalance, c'eſt ce qu'on ne croiroit pas, ſi on ne le voïoit tous les jours. Ie ne ſuis pas celui qui ai le plus pénetré ces veritez, mais pour le peu d'intelligence que j'en ai, j'avoûë que la conduite du monde en cela m'eſt plus-impénetrable que la Trinité, que l'Eternité. Ie ne trouve rien dans nos miſtéres qui ſoit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puiſſance de Dieu, mais ici tout me paroît oppoſé à nos propres lumiéres, ce ſont d'effroïables contradictions entre la foi, la raiſon & nôtre conduite.

Voila ce qui ſurprend, mais ce qui touche, c'eſt que ce qui nous détourne ne ſont que des bagatelles & de fauſſes craintes, c'eſt que cela ſera de la ſorte juſqu'au bout, comme ſi on n'en avoit jamais parlé ; c'eſt qu'on ne peut bien faire comprendre ce qu'on ſent. O mon Dieu, que nous ſert la raiſon ? Eh bien, dois-je continuër dans cette maniére de vivre ? ouï, par quelle raiſon ? je vous defie de m'en donner une ſeule. Changeons donc dés aujourd'hui, parce que peut-être il ne ſera plus tems demain. Faiſons quelque choſe pour nous, pour qui IESUS-CHRIST a tant fait, il nous a appris ce qu'il falloit faire. Mon Dieu, rendez-nous cette conſideration utile, nous voila convaincus, mais que ſervira tout cela ſinon pour nous rendre inexcuſables.

3. Il eſt mort pour les réprouvez. *Chriſtus*

mortuus eſt pro peccatis noſtris, non pro noſtris autem tantùm, ſed & pro totius mundi. Pourquoi cela? pour n'avoir rien à ſe reprocher, afin que les reprouvez n'aïent rien eux-mêmes à lui reprocher; & qu'ils n'aïent rien à dire quand on les condannera à l'enfer. C'eſt pour ce ſujet qu'au jour du jugement la Croix adorable de mon Sauveur, ſes Plaies convaincront les réprouvez de leur ôſtination, ils ſe tairont à ce ſpectacle. Auront-ils la hardieſſe de ſe défendre ſur l'impoſſibilité des commandemens qu'on leur a fait; on leur préſentera la Croix d'où les graces découloient pour les encourager; pour les fortifier, diront-ils qu'ils ne ſavoient pas de quoi il s'agiſſoit; qu'ils y ont été trompez, & qu'ils ne penſoient pas que l'affaire fuſt ſi conſiderable, qu'ils avoient regardé le peché comme une bagatelle. Aurois-je donc donné mon Sang, dira IESUS-CHRIST, pour une bagatelle, un Dieu mourant devoit du moins vous perſuader que l'affaire demandoit quelques momens d'une ſerieuſe réflexion. Prétexteront-ils qu'ils ignoroient par où il falloit aller au ciel; & ne leur a-t-on pas préché tant de fois, n'ont-ils pas tant d'exemples devant les yeux, tant de livres qui le leur apprennent.

Pourquoi eſt-il mort? pour mettre ſa juſtice à couvert, & que les dannez ne peuſſent pas ſe plaindre de la maniére équitable mais trés-rigoureuſe dont il les punira. Vous ne voulez pas, pecheurs à préſent conſiderer un Dieu crucifié, pour l'amour de vous & pour vous ſauver, vous

l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, & cét obiet dont vous n'aurez pas voulu profiter fera vôtre plus-grande peine, ces plaïes, ce ſang, cette agonie ſi cruelle vous reprochera éternellement vôtre inſenſibilité, accablé de ces réptoches vous gemirez inutilement, vous le direz & vous ne le direz jamais ſans deſeſpoir. Un Dieu eſt mort pour moi & je ſuis danné éternellement. Mon ame a été rachettée à un ſi grand prix & elle eſt petduë ſans reſource. Dieu m'a aimé iuſqu'à ce point & me voici mal-heureux pour toûjours. Un Dieu s'eſt fait homme pour m'ouvrir le paradis & je ſuis danné. Dieu vouloit me placer dans le ciel, voila ce qu'il a fait pour ce ſujet, c'eſt une marque qu'il en avoit bien envie, & je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts, de ſi grands ſoins, une ſi grande ſatisfaction ne m'a ſervi de rien. Ie vous exôrterois à avoir du zele les uns pour les autres à l'imitation de IESUS-CHRIST; mais ſi vous étes des fervens, je n'ai que faire de vous exôrter à cela, quand on a connu l'importance du ſalut & combien Dieu eſt aimable, on y travaille ſans y ſonger. Si nous ſommes tiédes comment ſommes-nous ſuſceptibles de zele pour le ſalut des autres, veû que nous négligeons le nôtre, ſi nous ne faiſons pas les choſes néceſſaires pour nous, comment ferons-nous pour les autres les choſes de ſurerogation. Ie n'ai donc qu'à vous prier d'écouter IESUS-CHRIST, qui du haut de ſa Croix vous dit, toutes ces peines m'ont paru légeres en comparaiſon de celles que je vous

épargnois. Pourquoi en faittes-vous ſi peu de cas, pourquoi tant flatter ce corps dans la veûë du mien tout déchiré, à quoi bon tant de plaiſirs, tant de douceurs, ſi je m'en ſuis entierement privé pour l'amour de vous: *Miſerere animæ tuæ placens Deo.* Aïez pitié de vôtre ame; la mort n'en terminera pas les miſeres puiſqu'elle eſt immortelle. Vôtre corps perira, il n'en reſtera plus rien & vous le gorgez de plaiſirs qui aumanteront les tourmens de l'ame pendant toute l'éternité. *Miſerere animæ tuæ.* Croïez-moi, aïez pitié de vôtre ame de qui j'ai eû tant de compaſſion. Vous ne pouvez pas ſauver vôtre ame, ſi vous voulez conſerver vôtre corps, elle perira infailliblement, c'eſt un article de foi, ſi vous ne faittes perir le corps. Soïez donc ſage une fois & dans une affaire de ſi grande conſequence; rangez-vous au plus-ſeûr; il n'y a pas d'autre chemin pour le ciel que celui que je vous ai montré, je vous l'ai fraïé, i'y ſuis vôtre modele & en aïant le premier eſſuïé toutes les difficultez, que devez-vous craindre aprés de ſi grands exemples. Embraſſez donc cette Croix, c'eſt par elle ſeulement que vous pouvez entrer dans le paradis, que je vous promets, ſi vous vous y attachez avec moi. Il n'en faut pas douter, ames ſaintes, il n'y a point de ſalut hors de la Croix, dans cette veûë dittes-lui avec le Diſciple du Sauveur, *O bona crux quæ decorem ex membris Chriſti accepiſti.* Mais dittes-le de bon cœur. O bonne Croix, aimable Croix que vous vous faittes deſirer, que vous vous faittes attendre, où étiez-vous donc cachée, lorſque je

vous cherchois avec tant d'inquiétude, que vous m'avez coûté de larmes & de ſoûpirs, mais enfin je ſuis trop heureux, puis qu'aprés tout cela je vais vous poſſeder & mourir entre vos bras.

Si ce ſont-là les ſentimens que IESUS-CHRIST & les Saints ont eû de la Croix, mon Dieu que nos ſentimens ſont differents! Avec quels empreſſemens les Saints n'ont-il pas cherché la Croix, avec quels ſoins ne l'évitons-nous pas. Il faut que nous aïons des intereſts bien differents, ou ſi JESUS-CHRIST ne s'eſt pas trompé, que nous ſoïons dans une erreur effroïable. Mais quoi promettons-nous à Dieu d'aller chercher à l'avenir les plus-rudes croix? Non, Chrêtiens Auditeurs, je n'ai garde de vous donner ce conſeil, cela eſt encore trop fort pour nous, nous manquerions à nôtre parole, il ne faut rien promettre à l'oraiſon que nous ne puiſſions tenir, il faut ſonger que c'eſt à un Dieu que nous promettons. Que nous ſervira donc la veûë de tous les tourmens de ce divin Sauveur, à nous humilier, à nous confondre? Que je ſuis honteux d'avoir ſi mal receû les croix, d'avoir témoigné ſi peu d'amour, ſi peu de ſoûmiſſion. Mon Dieu, comment me ſuis-je comporté à la moindre parole, que de lâchetez? quels diſcours ai-je tenus! Quelle conſolation ſi j'avois ſouffert patiamment tout ce qui m'eſt arrivé, quel tréſor de grace & de mérite! tous ces maux ſont paſſez, & il me reſteroit des mérites, & des récompenſes éternelles. Si ie ne puis forcer mon cœur à aimer les croix, ie l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaiſir,

je m'en paſſerai ſouvent pour l'amour de vous, ô mon Dieu, & par-là je me diſpoſerai peut-être à recevoir de plus-grands biens. Mon divin Jesus beniſſez nos réſolutions, rendez-les efficaces, &c.

SEPTIE'ME MEDITATION.

DE LA

TRAÏSON

DE

JUDAS.

Juda, oſculo Filium hominis tradis.

Judas vous traïſſez le Fils de l'Homme par un baiſer. Luc. 22.

VOICI un grand ſujet de Méditation: c'eſt la traïſon de Judas, le plus-énorme & le plus-étonnant de tous les crimes qui aïent jamais été commis. Faiſons, s'il vous plaît, quelques réflexions. 1°. Sur ſon peché. 2°. Sur ſon ôſtination dans ſon peché. 3°. Sur ſa mort en ſon peché. Il n'y a rien que de ſingulier, rien que d'extraordinaire

en tout cela. Mon Dieu donnez-nous des lumiéres pour profiter du malheur de ce traître, & pour concevoir tant d'horreur de ſa perfidie que nous ne l'imitions jamais.

Judas s'étant apperçeû du deſſein des Prêtres & des vains efforts qu'ils avoient déja faits pour ſe ſaiſir de la perſonne du Fils de Dieu, conçeût dans ſon cœur le plus-deteſtable deſſein qui ait jamais été formé par nul autre homme. Il alla trouver les ennemis de ſon Maître, & il leur dit, je vous vois bien embarraſſez dans le deſſein que vous avez de prendre Iesus de Nazaret. Le jour vous craignez le peuple, la nuit vous ne ſavez pas où il ſe retire, que me donnerez-vous,& je vous le livrerai ? Quoi malheureux, vous le livrerez, vous traïrez vôtre bon Maître, vous le mettrez entre les mains de ſes plus-cruels ennemis, vous vous ſervirez de l'amitié qu'il a pour vous, pour lui faire cette perfidie. Il s'offre pour cela, on lui promet trente deniers, il donne ſa parole, & deſlors il ne cherche plus que l'occaſion favorable pour s'aquitter de ſa promeſſe. Il vient à la Cene, il ſort, il demande des Soldats, il leur donne un ſignal, il aborde le Fils de Dieu, il le ſaluë, il le baiſe. On ſe ſaiſit de lui. Sur cela on peut faire pluſieurs conſiderations.

La premiére, ſur la grandeur de ce crime, ſur l'injuſtice de ce traître, livrer un Innocent, un Saint, un Dieu ; ſur ſon ingratitude, ſon Apôtre le traïr, le témoin de ſes miracles & de ſon pouvoir ; ſur le motif trente deniers. 1°. Admirez

la foibleſſe & la fragilité épouvantable de l'homme.

Mon Dieu ; de quoi eſt-ce qu'un homme n'eſt pas capable, puis qu'un Apôtre a pû vous vendre comme un eſclave ; & vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchoient pour vous perdre. Que cela nous doit inſpirer & d'humilité & de crainte: Quand aujourd'hui je ſerois un Apôtre ; je puis être demain un Iudas: Tout ce qu'a pû faire un autre homme je le puis faire ; je ſerois encore pis que tous ceux dont la vie & les actions me ſcandaliſent ; ſi vous m'abandonniez un ſeul moment: Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu, toute ma confiance eſt en vous ; je ſuis aſſez perſuadé de ma foibleſſe, ſi je ne tombe pas dans les plus-grands deſordres, toute la gloire vous en eſt deûë ; je n'en ai que trop d'experience, & j'ai aſſez veû par ce que j'ai fait, ce que je ſuis capable de faire.

En ſecond lieu ; admirez juſqu'où l'avarice peut porter un cœur, quand une fois elle s'en eſt renduë la maîtreſſe: Vous ſavez, Meſſieurs, les haines, les diviſions, les querelles, les meurtres que l'amour de l'or & de l'argent cauſe dans le monde ; c'eſt la ſource de la plûpart des grands crimes: Ne la nourriſſez-vous point dans vôtre cœur cette cruelle paſſion ? Comment pourrez-vous le connoître: N'avez-vous point de peine à donner l'aumône, à païer vos dettes, à donner ce qui eſt néceſſaire à vôtre famille, quand vous perdez ſoit par le jeu, ſoit par quelqu'autre accident, n'étes-vous point troublé, &c. Ne

traïſſez-vous point quelquefois IESUS-CHRIST pour de l'argent, ou pour en gagner, ou de peur d'en perdre, ne mentez-vous point, ne jurez-vous point, Iudas le fit pour trente deniers, la ſomme n'étoit pas ſi petite que vous penſez, combien de fois pour moins vous étes-vous emporté, avez-vous médit, outragé, trompé peut-étre. Mon Dieu, quelle honte de vous vendre ainſi pour de la bouë, & vendre en même tems mon ame, le Paradis, & mon ſalut éternel. Mal-heureux or que je n'ai que trop aimé, que je le haïrai à l'avenir, puiſque tu m'as ſi ſouvent porté à offencer Dieu. Mon Dieu, que ne puis-je rachetter par la perte de tous mes biens, les pechez que l'amour du bien m'a fait commettre; je le ferai, mon Dieu, en faiſant part aux pauvres de ce même bien, en vous le donnant par les mains des pauvres, il m'a été une occaſion de vous déplaire, il me ſera deſormais un moïen de vous ſervir.

En troiſiéme lieu, conſiderez que Iudas n'en eſt pas venu ſi avant du premier coup, il avoit une pente naturelle à l'avarice, & IESUS-CHRIST l'aïant fait ſon tréſorier, il déroboit de tems en tems quelque petite choſe dans la bourſe commune. Un homme fort prudent, & qui auroit eû envie de ſe ſauver, auroit prié JESUS-CHRIST de confier cét argent à un autre, c'étoit peu que ce qu'il prenoit, il ne pouvoit pas prendre beaucoup, mais cela nourriſſoit toûjours, & faiſoit croître ſa paſſion, elle en vient au point que nous avons dit. Meſſieurs, de tous

les avis qu'on peut donner à un homme, ſoit pour la vie civile & morale, ſoit pour la vie chrêtienne & parfaitte, le plus utile, le plus néceſſaire, le plus important, c'eſt celui-ci; connoiſſez vôtre paſſion & ſoïez continuellement en garde contre elle. Ce n'eſt rien dans le commencement, mais ſi vous la négligez, vous verrez que dans la ſuite elle vous joûëra quelque mauvais tour, un jour viendra que vous n'en ſerez plus le maître, il ſe préſentera une occaſion, le demon vous tentera fortement, vous ſuccomberez, vous perirez. Quoi-que vous ne faſſiez aujourd'hui que de petites fautes, l'habitude ne laiſſe pas de ſe former comme elle feroit par des grandes. Vous ne dites que de petits menſonges pour vous excuſer de petites fautes, vous vous accoûtumez à mentir, ſi l'on ne vous croit pas, pour excuſer de grandes fautes, vous vous parjurerez: Vous ne dérobez que peu de choſe, mais la paſſion d'avoir croîtra, & vous en déroberez de grandes dans la ſuitte. Aujourd'hui ce ne ſont que des penſées, ou tout au plus des regars; la ſuitte en ſera funeſte; ai-je donc de la paſſion, de l'empreſſement pour quoi-que ce ſoit, même pour des choſes permiſes, je dis davantage pour des choſes ſaintes. Arrachons-là de bonne heure ſi j'en ai pour le jeu, pour la comedie, pour des perſonnes & même d'un autre ſexe, pour le gain, pour m'élever, &c. Détruiſez ces monſtres naiſſans, vous ne ſacrifierez pour eux dans les commencemens que vos prieres, pendant leſquelles ils vous troubleront, mais aprés cela ira juſqu'à

ſacrifier vôtre ame, vôtre religion. Mon Dieu, ne le permettez pas, gueriſſez-moi de mes paſſions, je m'en vais veiller deſormais avec ſoin, pour m'empécher de ſatisfaire à ma paſſion quelque innocente qu'elle paroiſſe, ce ſera aſſez que je m'y ſente trop de pente, trop d'empreſſement, je tâcherai de conſerver mon cœur libre, afin que vous ſeul en ſoïez le maître, que vous y regniez tout ſeul & avec un empire abſolu.

Nous verrons encore mieux ce que peut une paſſion déja établie, par l'ôſtination de Iudas dans ſon peché. Car, Meſſieurs, on peut dire que Iesus-Christ n'oublia rien pour le faire revenir. 1. Comment peut-il réſiſter à l'adieu que Iesus-Christ fit à ſes Apôtres au Cenacle, leur diſant qu'il alloit verſer ſon Sang pour eux, que l'heure en étoit venuë, qu'il vouloit manger avec eux pour la derniere fois, ne pouvoit-il pas penſer, que puiſqu'il prévoïoit ſa mort il prévoïoit auſſi ſon crime, mais Jesus le declara tout haut, il dit un de vous me traïra, & Iudas lui aïant demandé ſi c'étoit lui, il lui répondit qu'ouï: Il ajoûta même que c'étoit comme une néceſſité qu'il mouruſt, mais mal-heur à celui qui le traïroit. Il ne laiſſa pas de lui laver les piés, de le communier. Au jardin il lui dit, *Amice ad quid veniſti ?* Il lui parle encore plus-clairement, dans le tems même qu'il exécute ſon deſſein, que c'eſt une choſe faitte, qu'il le livre: *Iuda oſculo Filium Hominis tradis.* Mon Dieu que vous avez de peine à nous perdre, qu'il vous fâche de nous voir perir! Que ne faittes-vous point

pour l'empécher ! Que de réproches, que de rémontrances douces & amoureuſes, que d'inſtances, que de pourſuites avant que de nous deſeſperer : Mais quelle eſt nôtre dureté de réſiſter à un ſi grand zele !

Meſſieurs, ne ſommes-nous point coupables de cette faute, examinez-vous un peu là-deſſus, ne réſiſtez-vous point à Dieu ? Ne demande-t-il point quelque choſe que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a ſi long-tems que cette conſience eſt inquiétée, elle ſe ſent chargée de je ne ſai quoi qui ne lui donne pas de repos, vous n'entendez jamais parler de Dieu, vous ne ſongez jamais à la mort, vous ne rentrez jamais en vous-même que vous ne ſoïez troublé ; vous-entrevoïez je ne ſai-quoi qui ne va pas bien, vous ne voudriez pas mourir comme vous étes. Mais pourquoi, dira quelcun, je ne fais pas grand mal, je ne me ſens coupable de nul grand peché, & cependant je ne ſuis pas ſatisfait. Prenez garde, c'eſt que Dieu demande quelque choſe de plus que ce que vous faites pour lui, ce n'eſt pas aſſez, veû les graces qu'il vous a faites. Que je ſuis mal-heureux de vous réſiſter, ô mon Dieu ! de m'oppoſer ainſi à mon bon-heur. Quand je n'aurois nul intereſt à faire ce que vous demandez de moi, ne ſeroit-ce pas aſſez que vous me faittes l'honneur de me le demander, de m'en preſſer, de me faire comprendre que je vous plairai en le faiſant, que je vous en ſerai plus-agréable. Mais prenons garde à une choſe, c'eſt qu'aprés avoir réſiſté long-tems par ôſtination, par lâcheté, enfin

enfin on réſiſte par impuiſſance, on ne ſe rend pas au commencement, parce qu'on ne le veut pas, mais à la fin on eſt inſenſible, parce que Dieu ne veut plus de nous, quand on a réſiſté durant un certain tems & juſqu'à un certain point, c'en eſt fait. Toutes les plus-grandes graces de Dieu nous deviendront inutiles, on emploïra en vain & les careſſes & les menaces, quand on feroit des miracles on ne nous changera pas, tout le monde ſe convertira à nos yeux, & nous ne pourrons pas les imiter.

On en trouve de cette eſpece, quand j'en vois je les plains, je fremis, mais je ne perds gueres de tems aprés eux. Ne ſommes-nous point déja dans cét état, à Dieu ne plaiſe, nous ſerions perdus ſans reſſource ; mais n'y ſerons-nous point peut-être bien-tôt ? Non, Seigneur, parce que dés-ici je me rends à vous, & je vous promets à la veûë & du ciel & de la terre, que je ne vous réſiſterai plus. Je vous demande pardon mille fois de ce que j'ai ſi long-tems abuſé de vôtre bonté, qu'elle eſt grande, qu'elle eſt exceſſive cette bonté, de ne s'être point rebuttée pour tant de mépris que j'ai fait d'elle. Mon Dieu, que je vous ſuis obligé de ne vous être point encore laſſé, de ne m'avoir point encore abandonné. Ça mon ame, ſans aller plus-loin, voïons ce que Dieu demande de nous & ne differons plus de l'exécuter. *Domine quid me vis facere :* Peut-être une Confeſſion générale, une reſtitution, l'éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain, eh que fais-je de mon bien,

de mon loiſir, & de tous les talens que Dieu m'a donné pour gagner le ciel, & dont il me doit rédemander compte, un peu plus de regle dans ma vie, un peu plus de douceur, un peu plus de ſerieux, de modeſtie, moins d'affectation, un peu plus de ſoûmiſſion, de mortification, &c. quoi que ce ſoit, mon Dieu, vous allez être content.

Le comble de l'ôſtination, c'eſt lorſque l'on va juſqu'à l'impenitence finale, quand on meurt dans ſon peché : Mais qui ſeroit aſſez mal-heureux, pour vouloir finir ſes jours dans ſon peché, & ne faire pas penitence au moins en mourant ? Ecoutez, Meſſieurs, une des choſes les plus étonnantes qui ſoit jamais arrivée en matiere de penitence. Judas n'eût pas plûtôt livré ſon Maître aux ſoldats qui le cherchoient, que ſe retirant de la troupe, il commença à ſonger au crime qu'il avoit fait ; toutes les bontez de Iesus-Christ, toutes les graces qu'il en avoit reçeûës lui revinrent à l'eſprit, il ſe reſſouvint de la poſture où il l'avoit veû à ſes piés, de la maniére douce & amoureuſe dont il l'avoit averti, du baiſer qu'il avoit bien voulu recevoir ; d'ailleurs il ſe repréſente l'innocence, le zele, la charité, la ſainteté de cét homme, & à toutes ces veûës on ne ſauroit dire combien ſon peché lui paroît énorme, combien il ſe trouve abominable à ſes propres yeux, de quel trouble, de quelle douleur il eſt ſaiſi. Il avoit crû que Jesus s'échapperoit d'eux comme il avoit fait ſi ſouvent. *Quare tenete eum & ducite cautè.* De plus, il ne

pouvoit s'imaginer qu'on trouva jamais de quoi le condanner a la mort, ou que le peuple puſt ſouffrir cette injuſtice ; mais quand il vit que la choſe alloit plus-loin qu'il n'avoit penſé, qu'il avoit été déclaré digne de mort par les Pontifes, & qu'on l'alloit livrer aux Gentils pour étre crucifié, & que la mort d'un Dieu alloit être le fruit de ſon avarice ; ſa douleur s'aumente à un tel point, qu'il s'en va retrouver les Prêtres, confeſſe ſa faute hautement, *peccavi*, rend l'argent, tombe dans le dernier deſeſpoir. Quelle penitence, & qu'il eſt étrange qu'elle lui ſoit inutile ? Il confeſſe ſon peché, il ſe détache de l'objet de ſa paſſion, il conçoit un horreur de ſon crime ſi grande, qu'il ne peût ſe ſupporter ſoi-même. Enfin ſa douleur va ſi loin que la vie lui devient inſupportable aprés ſon crime,& cependant,Meſſieurs, il eſt danné. Ce n'eſt pas faute de douleur, de confeſſion, &c. c'eſt faute d'eſperance, il eſt vrai, mais qu'importe d'où vienne le défaut, ſi enfin il eſt perdu. O combien de penitences dont les apparences ſont les plus-belles du monde, & qui au fond ſont de fauſſes penitences, des impenitences veritables. Que dirons-nous de la vôtre qui eſt ſi froide, ſi imparfaitte, ſi Dieu n'a pas voulu accepter celle de Judas, voila ce que c'eſt que de differer, que de pouſſer Dieu à bout, que d'attendre à l'extrémité.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce fut principalement le ſouvenir de la bonté de Jesus-Christ qui lui cauſa cette exceſſive douleur, & que ce même ſouvenir ne pût le raſſeûrer contre

le deſeſpoir, il le crût ſi bon, qu'il jugea que ſon crime ne méritoit nul pardon, & il ne crût pas qu'il fûſt aſſez bon pour lui pardonner. Helas! ſi dans l'excés de ſa douleur il étoit venu ſe jetter aux piés de IESUS-CHRIST, & que devant Pilate, & en préſence de tout le peuple il lui euſt demandé pardon; ſi ſur le Calvaire, tandis qu'il étoit en Croix, avec quelle joïe IESUS auroit-il veû venir cette brebis égarée. Voila, Meſſieurs, le plus-grand outrage qu'il ait fait à JESUS-CHRIST? Voila les deux plus grandes tentations. La premiére pecher dans l'eſperance du pardon, & aprés avoir peché refuſer de ſe convertir par deſeſpoir d'en venir à bout. On ne ſauroit dire quel eſt le plus-grand de ces deux maux, il y a en tous deux quelque choſe d'horrible. Ne ſuis-je point coupable du premier quelle brutalité! offencer Dieu parce qu'il eſt bon. C'eſt parce que vous étes bon que je veux me garder de vous offencer, que je veux éviter les moindres fautes, que je veux chercher à vous plaire en tout. Ie deteſte, j'ai en horreur ma brutalité paſſée, mais néanmoins je ne deſeſpere pas de vôtre bonté, je ne me flatte pas de la fauſſe eſperance des pecheurs, qui s'imaginent qu'ils y ſeront toûjours à tems, qu'il ſuffit de demander pardon, quand ils ne pourront plus offencer Dieu. Mais j'eſpere que vous vaincrez ma réſiſtence, que vous me donnerez la force de ſurmonter mes paſſions, de faire une prompte & une veritable penitence, de mourir à mes vices long-tems avant la mort, de conſacrer le reſte de mes années à vôtre ſervice,

Voila ce que j'eſpere de vous, ô mon Dieu, & voila ce que je vous demande. Mais pourquoi ne l'eſpererai je pas, puiſque je ſens déja que mon cœur ſe détache des choſes qu'il a le plus aimées, qu'il commence à deſirer ardemment d'être à vous, & de n'aimer plus que vous. Soûtenez ces deſirs, Seigneur, puiſque c'eſt vous qui me les avez donnez, rendez les efficaces par vôtre grace, ne permettez pas que je perde plus de tems, mais que je commence à faire dés aujourd'hui ce que je voudrai avoir fait, & ce que je ne pourrai pas faire à la mort. *Amen.*

HUITIE'ME MEDITATION.

DE LA

CHEUTE

DE

SAINT PIERRE.

Amen dico tibi quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis.

Je vous dis en verité qu'en cette nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. S. Matt. c. 26.

QUoi-que la cheûte de ſaint Pierre ne ſoit pas ſi funeſte que celle de Judas, elle n'eſt ni moins ſurprenante ni moins inſtructive. Il eſt dit dans l'Evangile que JESUS-CHRIST étant pris

& conduit chez les Pontifes, ſaint Pierre le ſuivit de loin juſqu'à la maiſon d'Anne & de Caïphe, & qu'étant entré dans la ſale avec pluſieurs autres, il s'approcha du feu, où pluſieurs domeſtiques du Pontife hommes & femmes parloient entre eux en ſe chauffant. Une ſervante l'aïant enviſagé fixement, n'étes-vous pas, lui dit-elle, un des diſciples de cét Homme; non, répondit ſaint Pierre, je ne ſuis point de ſes diſciples, je ne le connois pas. Deux & trois il ſe mit à deteſter, & jurer qu'il ne le connoiſſoit point. Voïons les cauſes de cette cheûte du coſté de ſaint Pierre; les cauſes de cette cheûte du coſté de Dieu, & la penitence de ſaint Pierre. D'où vient qu'il a fait une cheûte ſi funeſte? D'où vient que JESUS-CHRIST a permis que le premier de ſes Apôtres tomba d'une maniére ſi funeſte? Quelle penitence en a-t-il faitte?

Les cauſes du coſté de ſaint Pierre, ſont ſa préſomption, ſa négligence; & ſon imprudence. Vous ſavez que JESUS-CHRIST aïant prédit à tous ſes Apôtres que ſa paſſion leur ſeroit une pierre de ſcandale, & qu'elle les détâcheroit tous de ſa perſonne, Pierre eut la témerité de dire qu'à l'égar des autres cela pourroit être vrai, mais qu'à ſon égar on lui arracheroit plûtôt la vie. Voilà une extréme préſomption. Eh quoi Pierre, vous croïez donc que vôtre Maître ſe trompe, qu'il parle à l'étourdie, & qu'il ne ſait ce qu'il dit? Mais je me ſens une réſolution forte de mourir pour lui, mais lequel des deux vous paroît le plus-probable; ou que JESUS-CHRIST a fait une

fauſſe prophetie, ou que vous changerez de réſolution ? Il ne penſe point à tout cela, & le Sauveur pour rabbatre ſon orgueïl, pour l'humilier lui aïant dit qu'il le renonceroit trois fois cette même nuit, il lui donna un dementi, & lui ajoûta que quand il faudroit mourir avec lui, il ne le renonceroit pas. Il y avoit à ſaint Pierre de la préſomption à parler de la ſorte, quoi-que le crime fuſt énorme & qu'il n'euſt jamais commis de pareille lâcheté. Mais ſi nous avions cette même confiance en nos propres forces aprés tant de cheûtes ce ſeroit encore bien pis. Travaillons à nôtre ſalut, Chrêtiens Auditeurs, & travaillons-y avec courage, mais travaillons-y avec crainte; *Cum timore & tremore ſalutem veſtram operamini.* Helas mon Dieu, ſi les cedres ne peuvent réſiſter à un petit ſouffle de vent, ſi une ſervante a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de vôtre Egliſe, comment eſt-ce que par moi-même je puis réſiſter à tant d'ennemis & domeſtiques & étrangers, à tant d'objets, à tant de mauvais exemples, à tant d'occaſions, à tant de demons qui me perſecutent & qui ont juré ma perte.

La deuxiéme cauſe fut ſon imprudence, aïant été averti du peril, il falloit veiller, prier, être ſur ſes gardes, comme Iesus-Christ l'avoit ordonné. *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem, ſpiritus quidem promptus eſt caro autem infirma.* Où je vous prie de remarquer en paſſant, que Iesus-Christ en lui donnant un avis, ſemble auſſi lui préparer une excuſe pour ſa faute.

Il ſemble même l'excuſer par avance, afin que quand il ſera tombé il ne ſe deſeſpere pas. Ie ſai bien que ſi vous m'offencez, ce ſera bien plus par fragilité que par malice, l'eſprit & le cœur ſont pleins d'amour. Ne ſommes-nous point coupables de cette imprudence? *Vigilate*, ſommes-nous ſur nos gardes, marchons-nous toûjours les yeux ouverts, pour voir s'il n'y a point de piéges où nous poſons le pié. Ce livre, cette compagnie, cette converſation, ce lieu ne ſont-ce pas des dangers à éviter. C'eſt merveille de voir comme quand on craint Dieu, on craint juſqu'à l'ombre du peché, comme on ſe défie de tout. Ie ne ſaurois aſſez admirer la vigilance des Saints. Un Bien-heureux Louïs de Gonzague n'oſe regarder en face l'Imperatrice, non pas même ſa mere; &c. Voila comme on en uſe quand on vous craint, ô mon Dieu, faut-il s'étonner ſi je tombe, je marche ſans armes tout découvert au milieu des ennemis: Mais quelle peine, quelle contrainte de marcher toûjours avec tant de circonſpection? Ouï, quand c'eſt par une crainte ſervile, mais quand c'eſt l'amour il n'y a point de peine, s'il y en a on en eſt récompenſé par la pureté du cœur, par la penſée que Dieu en eſt témoin, par la paix, il faut du ſoin pour garder une ville, mais auſſi on dort en ſeûreté. *Orate.* Pour ſe défendre du peché, un peu d'oraiſon tous les jours; nulle cheûte que faute de cela; on a remarqué que tous les ſcandales ont commencé par là; comment ſe pourroit-il faire qu'une perſonne qui s'entretient tous les jours avec Dieu,

aprés avoir conſideré ſa grandeur infinie puiſſe l'offencer ce jour-là.

La troiſiéme cauſe eſt ſon imprudence, il connoît ſa foibleſſe & il ſe jette dans l'occaſion, c'eſt déja un peché de ſe mettre dans l'occaſion. La plûpart des gens ne ſeront pas tant dannez pour avoir peché, car qui peut s'empécher de tomber dans le mõde, puiſqu'on a tant de peine à ſe tenir ferme dans la ſolitude; mais ce ſera pour s'être mis dans l'occaſion. Examinez-vous & promettez à Dieu d'en ſortir. Mon Dieu! je ſuis ſeûr qu'en faiſant comme cela, je ne vous offencerai point, mais quand je vous offencerai nonobſtant tous ces ſoins; je viendrai me jetter à vos piés avec confiance, & je vous dirai, *Domine tu noſti figmentum meum, quoniam pulvis ſum:..quis poteſt facere mundum de immundo conceptum ſemine niſi tu ſolus Deus.* Remarquez que les mauvaiſes compagnies ſont dangereuſes, on s'y corrompt inſenſiblement; pour moi ſi j'étois dans le monde, je ne voudrois avoir commerce qu'avec les gens-de-bien, outre les avantages temporels, ils ſont fideles, raiſonnables, plus-doux, moins intereſſez, il n'y a rien à craindre pour l'ame, mais quand il n'y auroit que vôtre conſideration Seigneur, voudrois-je bien avoir pour ami un de vos ennemis, pourrois-je me joindre avec des ames dont vous avez horreur; puis-je dire que je vous aime veritablement; tandis que j'aimerai vos ennemis; ne crains-je point d'être envelopé avec eux dans les accidens qui peuvent leur arriver, aimer des ames qui ſont au demon. Ie veux

peu d'amis, ô mon Dieu, parce que vous me ſuffirez, mais ſi j'en ai ils ſeront les vôtres, ou je les choiſirai tels, ou je les rendrai tels ſi je puis, ou ſi je n'en puis venir à bout, je les renoncerai pour toûjours.

Les Raiſons de la cheûte de Saint Pierre du côté de Dieu, ce n'étoit pas ſimplement pour le punir, mais pour prévenir les ſcandales. Car qui s'étonnera de voir des cheûtes aprés que le premier des Apôtres eſt tombé. C'étoit pour donner courage au pecheur, voïant que ſaint Pierre n'en a été ni moins grand, ni moins careſſé, qu'il n'en a reçeû nul réproche, qu'il n'a pas laiſſé d'être le chef de l'Egliſe. Saint Grégoire dit que c'étoit afin d'obliger ſaint Pierre à qui il donnoit les clefs de ſon Paradis de ne pas être rude aux pecheurs, de ne pas faire le difficile. Comme il avoit beaucoup d'amour pour Iesus-Christ, il euſt êté dangereux que ſon zele ne l'euſt rendu fort ſevere aux penitens, il en avoit donné une marque, quand le Fils de Dieu lui aïant ordonné de remettre les pechez, il lui démanda, *quoties, uſque ſepties?* Mais aprés cette cheûte peut-on dire combien il eut de compaſſion de tous les pecheurs, aprés avoir reçeu avec tant de facilité la remiſſion de ſon crime, comment auroit-il pû la refuſer aux autres. Se préſenta-t-il jamais à lui de pecheur qu'il ne fuſt touché, qu'il ne ſe reſſouvint de ſa propre faute, qu'il ne la pleuraſt amerement &c. Eſt il bien vrai que vous voulez non-ſeulement nous pardonner, mais encore qu'on nous traitte avec

douceur. Mon Dieu que nous ſommes mal-heureux de vous avoir offencé, mais que nous ſommes miſerables de ne pas retourner à vous au plûtôt ! De plus croïez-vous que quelque préſomptueux qu'euſt été ſaint Pierre, le Fils de Dieu euſt permit ſa cheûte, s'il n'euſt ſeû qu'elle lui devoit être avantageuſe ? Il aimoit IESUS-CHRIST. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*; il prévoïoit qu'il en ſeroit plus humble & plus circonſpect, combien s'eſt-il attiré de graces par ſon humilité qu'il n'auroit jamais eûës ? Combien a-t-il évité de fautes par ſa circonſpection où il ſeroit tombé. Il prévoïoit que ſon amour en ſeroit plus-ardent aprés une ſi grande indulgence. Pour moi, Meſſieurs, je vous dirai ce que je penſe, je ne doute point que ſaint Pierre n'ait été incomparablement plus ſaint que s'il n'avoit jamais peché. O mon Dieu ſi je pouvois faire cét uſage de mes pechez, ſeroit-il bien poſſible que je tiraſſe encore du profit de mes plus grands maux ? Il ne tiendra qu'à nous, faiſons-nous des remedes de nos propres maux ? Que nôtre penitence repare toutes choſes avec avantage, récompenſons par nôtre ferveur le tems que nous avons perdu, faiſons ſervir nos propres pechez à la prattique des plus excellentes vertus, comme à l'humilité en les confeſſant, à l'eſperance en eſperant en Dieu malgré ces ſujets de deſeſpoir, en l'aimant d'autant plus qu'il nous a aimé lorſque nous le haïſſions &c.

La penitence de ſaint Pierre fut prompte, amere & continuelle. Saint Pierre aïant renié

pour la troiſiéme fois, le coq chanta, & Jesus le regarda. Il n'en fallut pas davantage, il ſe reſſouvint de la prédiction. Voila un cœur qui ſe fond, qui s'éclatte de douleur, voila une ame noïée dans l'amertume, deux fontaines de larmes coulent de ſes yeux, il ſe retire, il ne paroît plus, il s'en va s'enfermer pour donner liberté à ſa douleur. O vertu ! O force des regars de Jesus-Christ ! Mon Dieu quand eſt-ce que vous me regarderez de la ſorte. *Domine quando reſpicies ?* Mais ne l'a-t-il point fait déja ſouvent, helas combien de fois vous a-t-il non-ſeulement regardé, mais touché intérieurement, combien de fois nous a-t-il parlé au fond de l'ame. N'en avons-nous point de confuſion, mais cela ne nous fait-il point de peur ? Voila la difference qu'il y a entre les cheûtes des prédeſtinez & des réprouvez. Les prédeſtinez tombent comme les autres, car quel eſt l'homme qui ne peche point, mais ce n'eſt que pour un moment, à peine le mal eſt-il fait qu'on s'en repent & qu'on le repare. La premiére inſpiration, la premiére grace, le premier bon mot qu'on entend perce le cœur de douleur, un reprouvé peche, & il demeure dans ſon peché, & il s'y plaît, & il s'en glorifie, on a beau prêcher & crier, ce n'eſt pas pour lui qu'on parle. Ne ſommes-nous point de ceux qui réſiſtent. Ouï mon Dieu juſqu'ici, mais s'en eſt fait je ne croûpirai plus dans mon peché, je voudrois bien pouvoir vous promettre que je ne vous offencerai plus, mais du moins ne dormirai-je point ſur mon peché, je ne laiſ-

ſerai point croupir mes fautes au fond de ma conſcience, je me confeſſerai ſouvent, & s'il arrivoit que je fiſſe quelque peché conſiderable, ce que vous ne permettrez pas s'il vous plaît, Seigneur, je préviendrai le tems ordinaire.

La penitence de ſaint Pierre fut amere, ce ne fut pas de ces douleurs ſuperficielles, il eût le cœur briſé, c'eſt pourquoi il ſort du lieu où il l'a commis, il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime, il ſe va cacher, il ne lui faut pas dire de ſortir de l'occaſion. Comparons cela à tant de Confeſſions que nous avons faittes. Mon Dieu, eſt-ce donc ſi peu de choſes que de vous avoir dépleû ? ſai-je bien le mal que je me ſuis fait à moi-même ? helas ! le moindre mal que je me fais ou aux piés, ou à la teſte, ou même au bout du doit me met en deſordre, mais à l'ame, je ne daigne pas en conſiderer les plaïes, je m'en moque ; je ne voudrois pas avoir fâché un de mes amis, non pas même un miſerable que je ne connoîtrois point, je ſuis ſi tendre pour les perſonnes que j'aime, d'où vient donc ma dureté envers vous, ſeroit-ce que je ne vous aime point ? *Quis det capiti meo aquam & oculis meis fontem lacrimarum, & plorabo die ac nocte.* Il n'y a que vous, mon Dieu, de qui je puiſſe eſperer cette grace, &c.

Sa penitence fut perpetuelle, quelle plaïe au cœur de ſaint Pierre, qui ne ceſſa de ſaigner juſqu'à la mort, toutes les nuits ſe paſſoient à verſer des larmes, ſes joues ſillonnées le feſoient aſſez voir, pour un ſeul peché, où il avoit ſi peu demeuré, où il y avoit eû tant de fragilité, &

moi qui ne me confesse jamais que je ne me trouve coupable de plusieurs infidelitez, je m'imagine que ma penitence a duré assez lorsque j'ai recité cinq fois le *Pater noster*. Combien de damnez pleureront éternellement de moindres pechez & un moindre nombre de pechez. Que veut dire cela, Chrêtiens Auditeurs, que toute nôtre vie doit être une vie de penitence. Sainte Magdeleine en usa encore ainsi. Ce n'est pas à dire qu'il faille se retirer dans la solitude, porter la haire, &c. Il y a une penitence propre de toutes les conditions, & c'est la bonne, le detâchement du monde, se faire chez soi une solitude, porter comme un dueïl continuel, & dans ses habits par la modestie de ceux qu'on porte, & dans le cœur. Fuir & avoir en horreur la vaine joïe des gens du monde. Mais cela est triste, qu'en savez-vous, demandez-le à ceux qui en ont la prattique, cette tristesse s'accorde avec une joïe incroïable. Mais quand je ne trouverois point d'autre joïe que celle de vous vanger, ô mon Dieu, de punir mes sens, de satisfaire vôtre justice, de purifier mon ame & de la rendre agréable à vos yeux, & de me preserver de nouvelles cheûtes. N'est-ce pas assez pour me faire aimer la vie du monde la plus-triste en apparence?

NEUVIE'ME MEDITATION.

DE LA CONDUITE DE PILATE DANS LA PASSION DE JESUS-CHRIST.

Ego nullam invenio in eo cauſam.

Ie ne trouve cét Homme coupable de rien.
Joan. 18.

LA conduite de Pilate dans la Paſſion de Jesus-Christ a quelque choſe de ſi ſingulier & de ſi inſtructif, que j'ai crû qu'il ſeroit bon

bon d'en faire le ſujet de l'une de nos conſiderations. Quelques-uns ſoûaitteroient ſans doute que je m'attachaſſe aux circonſtances de ces miſtéres qui regardent plus immediatement JESUS-CHRIST, & qui paroiſſent plus propres pour exciter la dévotion, mais je me ſuis imaginé que dans les commencemens, il valloit mieux prendre des ſujets capables de nous inſtruire, & propres pour toutes ſortes de perſonnes. Les douleurs de IESUS-CHRIST ſont plûtôt des ſujets de contemplation que de méditation, & ceux qui ſe ſentent attirez à les méditer, n'ont gueres beſoin de ſecours pour y réüſſir. Peut-être qu'on aura encore l'occaſion de traitter ces points plus-tendres & plus-propres à exciter la compaſſion, cependant travaillons à purger nôtre ame, à purifier le cœur qui ſont les diſpoſitions, ſans quoi on n'entre point dans l'intelligence des miſtéres.

Meſſieurs, Pilate connût JESUS CHRIST, il le voulut ſauver, & pourtant il le condanna. Voila les trois points de cette Méditation.

Pilate connût IESUS-CHRIST : *Quid enim mali fecit ?* Le ſilence, la patience, la modeſtie de JESUS-CHRIST le perſuada, qu'il ne pouvoit être un auſſi méchant homme qu'on le diſoit, il n'avoit point l'air d'un ſeducteur, ſon viſage, ſon procedé déſmentoit toutes les accuſations. Que lui reſte-t-il pour l'adorer, pour lui rendre les honneurs qui lui ſont deûs, pour ſe faire ſon diſciple. O mon Dieu ! qu'il y a de diſtance entre vous connoître & vous aimer. Helas preſ-

que tout le monde vous connoît, il eſt peu de perſonnes à qui vous ne préſentiez du moins quelquefois je ne ſai quelles lumiéres, qui leur font trés-bien entendre ce que vous voulez qu'elles entendent ; mais la plûpart de ces gens ſe contentent de voir ces lumiéres, de les admirer, puis c'eſt tout.

Lorſque Jesus commença à paroître dans la Iudée, on n'a jamais rien veû de pareil aux mouvemens qu'il excita dans tous les eſprits, il n'y eût pas un cœur qui ne fuſt émeû, on ne pouvoit ſe raſſaſier de l'entendre, on le ſuivoit dans le deſert, ſur les montagnes, juſques ſur le bord de la mer. *Nunquam ſic locutus eſt homo*, diſoit-on, le fruit de cela, une Magdelaine, un Saint Mathieu converti, douze Apôtres, quelques diſciples, quelques femmes, que ſervit-il à tout le reſte, de pierre, de ſcandale, d'occaſion d'une plus-grande condannation ? *Poſitus eſt hic in ruinam & reſurrectionem multorum.* Chrêtiens Auditeurs, le même arrive encore tous les jours. On vient à la Prédication, c'eſt la parole de Dieu qu'on y debite, & quelque miſerable que ſoit le Prédicateur, il ne ſauroit affoiblir la vertu divine de cette parole. *Vivus eſt enim ſermo Dei & efficax & penetrabilior omni gladio ancipiti, & pertingens uſque ad diviſionem animæ ac ſpiritus compagum quoque ac medullarum.* On en eſt donc touché, pour ainſi dire, malgré qu'on en ait ; quelques-uns, quatre ou cinq profitent, changent entiérement, tout le reſte ſe contente d'admirer cette parole. On avoüe franchement que le Prédicateur a

raiſon, qu'il faudroit bien faire ce qu'il dit, qu'on eſt bien mal-heureux de ne ſe pas rendre, ils voudroient mieux faire, mais cependant ils ne font rien. Saint Iaques compare cette ſorte d'Auditeurs à des gens, qui ſe regardent dans un miroir, & ſe retirent enſuitte ſans ſe nettoïer de leurs ordures. Ce ſont des gens qui croïent qu'il ſuffit d'être touché, de prendre plaiſir à la Prédication, d'en parler, & qui s'en tiennent-là. Cependant le tems des Sermons ſe paſſe, & l'on oublie tout ce que l'on a entendu. Cela ſuffit-il pour les juſtifier? au contraire cela ſuffit pour les rendre inexcuſables. C'eſt en quoi je trouve le ſort des Prédicateurs bien mal-heureux, ils ne ſervent quaſi qu'à la condannation des pecheurs, & pour juſtifier la juſtiçe de Dieu. On diſoit de Iesus; *Poſitus eſt hic in ruinam & reſurrectionem*, on peut dire, *in ruinam multorum & reſurrectionem paucorum.*

Voila aſſez de conſideration. Venons maintenant à la réflexion. Des quels ſommes-nous? Chrêtiens Auditeurs, quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu, ne nous contentons-nous point de l'admirer? Qu'avons-nous fait? Si nous avons profité, quel ſujet de joïe! voila une grande marque de nôtre prédeſtination. Croïez-moi, ce n'eſt pas une petite faveur. Il vient bien des gens au Sermon, mais il y en a bien qui s'en retournent, tout comme ils y ſont venus. Mais ſi nous ſommes toûjours les mêmes, ſi nous voïons le bien ſans l'embraſſer; Que veut dire cela mon ame, d'où vient cette dureté? Quelle funeſte

marque eſt celle-là ? Quel obſtacle trouve en moi cette parole ? Il faut que j'en faſſe mon profit à l'avenir. *Venit hora in quâ mortui audient verbum Dei, & qui audierint reſurgent.* Que ferons-nous ? Nous fuirons les occaſions, nous romprons les habitudes, nous renoncerons à la vanité, nous nous reconcilierons avec Dieu, nous nous occuperons dans les œuvres de charité, nous donnerons plus de tems aux exercices de pieté.

Pilate aïant connu Jesus-Christ pour ce qu'il étoit, quoi-qu'il ne prît pas la réſolution de le ſuivre, il voulut du moins le ſauver ? Que ne fit-il point pour cela ? il prit des ſoins incroïables, où il n'y avoit rien de ſi aiſé, il l'envoïe à Herodes, il le propoſe avec Barrabas, il le fait foüetter, il déclare qu'il ne ſe charge point de l'injuſtice qu'il y avoit à le faire mourir. Il n'avoit qu'à dire, je ne le veux pas, à le tirer d'entre les mains des Prêtres, à les menacer de les faire châtier comme des impoſteurs. Mais il vouloit ſauver Iesus-Christ, & en même tems ne perdre pas l'amitié des Prêtres. Il vouloit contenter Dieu & le monde, mal-heureuſe politique, aveugle prudence des hommes, qui veut allier des choſes qui ſont auſſi incompatibles que Dieu & le monde ! Mais que cela arrive ſouvent encore aujourd'hui ! Voila une perſonne que Dieu éclaire, qu'il preſſe interieurement de mieux vivre. Elle voit clairement, non je n'ai nulle dévotion, je ne vis point en Chrêtien, tout ſent le Païen en moi. Il faut changer ; mais quel moïen, il faut trouver un temperament. Je ne veux plus

faire du mal dans les compagnies, mais je ne laiſſerai pas de m'y trouver pour me divertir. Pour ces habits, ces ajuſtemens je ne ſaurois m'en détacher, mais je me veux confeſſer toutes les ſemaines. Ie joûërai, mais il y aura toûjours quelque choſe pour les pauvres, je n'irai plus tant à la comedie, mais je la lirai chez moi.

Chrêtiens Auditeurs, il auroit mieux valu & pour Iesus-Christ & pour Pilate, que ce Iuge ſe fuſt d'abor reſolu à le faire mourir. Car il fut cauſe des riſées qu'il ſouffrit chez Herodes, qu'on lui préfera Barrabas, qu'il fuſt flagellé & au bout de tout cela il n'en fut ni plus ni moins. Ainſi il vaudroit mieux que ces faux dévots n'euſſent jamais eû la penſée d'aimer la dévotion, ils lui font tort, ils ſe font tort, puiſqu'ils ne ſauroient perſeverer dans cét état, tout ce qu'ils font pour le monde, ne contente pas le monde. Dieu n'eſt nullement content, & ainſi s'ils ne briſent entiérement leurs chaînes, ils ſacrifieront enfin leur Dieu, & Dieu à ſon tour les abandonnera. C'eſt pourquoi il me ſemble qu'à voir de quelle maniére on debutte, on peut quaſi juger de la perſeverance; en verité on ne s'y trompe gueres à cette marque. Dés le moment que vous voïez une ame qui ne demande point de quartier, qui eſt prête à tout donner, Dieu a pris poſſeſſion de ce cœur, c'en eſt fait. Mais tandis qu'on demande à traitter, il n'y a encore rien de fait, il faut toûjours bien eſperer, mais il ne faut pas faire grand fond ſur le peu de bien qu'on fait.

Eh bien, Meſſieurs, parlons franchement à

nôtre Dieu, confeſſons nôtre miſere en ſa préſence. Voila comme nous avons fait juſqu'à cette heure, nous l'avons mis en comparaiſon avec le monde, nous avons voulu ſervir ces deux maîtres avec des ſoins égaux, que dis-je égaux, de combien s'en eſt-il fallu. Quelle honte ! mais dans le projet de vie que je fais aujourd'hui, n'eſt-ce point-là le plan que je me ſuis tracé. Helas il eſt vrai mon Dieu, je m'imaginois que c'étoit prudence, diſcretion d'en uſer de la ſorte, mais mon Dieu je commence à découvrir le piege. Non je ne veux avoir qu'un maître, quand je ſaurois d'en pouvoir contenter deux, je voudrois être à vous ſeul. Allons donc plus de reſerve pour nôtre Dieu, tout ce que je puis faire n'eſt rien, & je voudrois encore un partage. Cela eſt-il fait, la réſolution en eſt-elle priſe, je prie nôtre Seigneur qu'il verſe ſur vous mille benedictions; mais je n'ai que faire de l'en prier, il les a déja répanduës avec abondance, c'eſt un torrent dont vous avez rompu la digue, &c.

Pilate voïant qu'il ne peut ſauver IESUS-CHRIST & contenter ce peuple, dans toutes les regles, devoit préferer la juſtice à l'injuſtice. Mais il s'étoit rendu indigne de la grace qu'il lui falloit pour cela; il le condanne contre ſa conſience, quel réproche pour toute ſa vie? Ce fut donc, Meſſieurs, à vrai dire, ce fut un reſpect humain qui le condanna; on lui fit entendre qu'on ſe plaindroit à Ceſar; il vit qu'il s'attireroit toute la Sinagogue, & pour cela IESUS-CHRIST eſt condanné. Vous voila donc, ô

mon bon Maître, vous voila immolé à une conſideration humaine, par un homme ſage & éclairé qui connoît vôtre innocence, vôtre ſainteté, &c. Quelle injuſtice ! quelle foibleſſe ! mais quelle folie de craindre Dieu moins que les hommes, mon Dieu que vous ſouffrez ſouvent la même injuſtice. Car il eſt vrai on trouve des perſonnes, & on en voit tous les jours tellement touchées de Dieu, tellement dégoûtées, deſabuſées des plaiſirs & de la vanité, remplies de tant de ferveur, qu'elles ne ſe ſentent plus de repugnance à rien, que la ſolitude, les mortifications leur ſeroient agréables ! rien ne leur fait de la peine que cette déclaration qu'il faut faire, & les diſcours qu'on va s'attirer par-là.

Que dira le monde ſi je fais cela ? mais que dira Dieu ſi vous ne le faittes pas ? ſi vous aimez-mieux lui déplaire aprés tant d'inſpirations ? qu'a-t-il dit des autres ? qu'en dit-il ? on ne prendra pas garde à vous, quand on diroit quelque choſe, eſt-ce qu'on ne dit rien de ceux qui demeurent dans la vanité ? Dieu permet que l'on diſe des choſes étranges d'une perſonne qui a craint de paſſer pour dévote. Mais que m'importe qu'en puiſſe dire le monde ? Eſt-ce le monde qui doit me juger, ce monde me tirera-t-il de vos mains, il s'en va, il paſſe, quel gré me ſaura-t-il des égars que j'aurai pour lui ? Mon Dieu, qu'il diſe tout ce qu'il voudra, celui là eſt indigne de vous ſervir qui craint de paſſer pour vôtre ſerviteur, vos ennemis ſe déclarent, & vos amis ſeront lâches & timides. Ie veux donc bien que

tout le monde le ſache, je ne l'ai que trop ſervi, il faut que je commence à ſonger à mon Dieu, pour le ſervice duquel j'ai été créé. Ie veux que tout le monde le ſache, afin qu'on perde toute eſperance de me rengager dans les vains amuſemens du monde. *Mihi mundus crucifixus eſt & ego mundo.* Le pis que me puiſſe faire le monde, c'eſt de me mépriſer, de me traitter comme il a traitté IESUS-CHRIST. C'eſt tout ce que je ſoûaitte, &c.

DIXIE'ME MEDITATION.

DE L'EMPRESSEMENT DE

Ste MAGDELAINE

POUR E'TRE AUX PIE'S

DE JESUS.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, & soror matris ejus Maria Cleophæ & Maria Magdalene.

La mere de JESUS *& la sœur de sa mere Marie femme de Cleophas, & Marie Magdelaine étoient auprés de la Croix.* S. Jean c. 19.

COMME je cherchois sur le Calvaire un sujet pour nôtre derniére méditation, je me suis attaché à ce que j'ai trouvé le plus

prés de la Croix de Iesus-Christ, je me suis attaché à Magdelaine que j'ai trouvée elle-même attachée à cette Croix & la serrant étroittement entre ses bras, & comme je la considerois ainsi désolée aux piés de Iesus crucifié, il m'est venu dans l'esprit, que quelque part que l'on cherche cette sainte Amante, on la trouvoit toûjours aux piés de son Bien-aimé. Nôtre Evangile nous fit hier le recit de sa penitence, elle se fit chez Simon le Pharisien, Iesus y étoit prié à dîsner, Marie y vint & elle se tint aux piés du Fils de Dieu; elle les baisa, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuïa avec ses cheveux, elle les embauma de parfums trés-précieux. Quelque tems aprés Iesus lui fit l'honneur de venir en sa maison à la priére de sainte Marte, je trouve encore la Magdelaine aux piés de Iesus, qui le considere & qui l'écoute parler, *quæ etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius.* Enfin sur le Calvaire elle retient encore sa place. Messieurs, il auroit été plus-regulier de me tenir préciſement à ce qui regarde la passion, & il y avoit mille sujets que nous n'avons point touché, mais il me semble, que je vois qu'on entend parler assez volontiers de sainte Magdelaine, & je vous avoûë que j'en parle aussi volontiers. D'ailleurs rien de plus-beau, rien de plus-édifiant que les considerations qu'elle nous fournit.

Magdelaine fit sa penitence aux piés de Iesus chez Simon le Pharisien, cette penitence fut parfaitte, aussi obtint-elle bien-tôt ce qu'elle vouloit, qui étoit la remission de ses pechez. Amés

penitentes je vous prie de la conſiderer & de l'imiter. 1. Elle a une grande confuſion de ſes pechez *ſtans retro*, elle en a ſujet & nous auſſi; comment oſons-nous paroître devant Dieu, aprés le mépris que nous avons fait de ſes graces. 2. Un grand courage, ſa confuſion n'eſt pas de paroître devant les hommes, mais devant Iesus-Christ; elle fait ſa penitence avec autant de hardieſſe qu'elle avoit été hardie à pecher. Elle n'avoit nulle habitude dans cette maiſon, on étoit à table, il n'y avoit que des hommes, elle vient pourtant, mais en quel équipage, toute déparée, toute deshabillée, toute échevelée. Mais que dira-t-on dés le premier jour, ne vaudroit-il point mieux faire cela peu à peu, peut-être que ſi vous me demandiez conſeil, je vous dirois qu'ouï, mais ſi vous étiez remplis de l'eſprit dont ſainte Magdelaine étoit animée, vous n'en croiriez rien, vous ne demanderiez pas même conſeil là-deſſus.

Le premier ſentiment qu'inſpire la grace de la penitence, c'eſt une grande confuſion. Mon Dieu, comment eſt-ce que i'ai vécu iuſqu'ici, quelle ingratitude, quelle vanité, quelle inconſtance, quelle vie; oſerai-ie bien me préſenter devant Dieu? mais autant qu'on a honte de paroître devant Dieu, autant en a-t-on peu de paroitre devant les hommes. On dit ſes pechez avec une ardeur, une douleur mélée de plaiſir; on prend le même plaiſir qu'à la vengeance, deplus on a honte de ſes pechez, mais on ne l'a point de la penitence. N'eſt-ce point en moi tout

le contraire, ne crains-ie point les diſcours, ie ne les ai pas craint en pechant, quoi-qu'ils fuſſent à craindre, ſi i'avois un veritable repentir, la Confeſſion ne me feroit pas tant de peine, voïez avec quel plaiſir une perſonne affligée ſe repand en réproches contre l'auteur de ſa douleur. Voila la diſpoſition d'une ame vraiment penitente. 1. Elle ne ſe contente pas d'avoir renoncé à tout, elle fait un uſage tout contraire des inſtrumens de ſa vanité, ſes yeux, ſes cheveux, ſes parfums, tout ſert à ſa penitence. C'eſt ainſi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on conſumoit à la débauche, au ieu; qu'on reveſt les Autels des habits qui avoient ſervi à la vanité.

Voila pour nôtre exemple, voici pour nôtre conſolation. Quel eſt le fruit d'une penitence faitte de la ſorte. Voïez-le dans Magdelaine, elle la tire du nombre des pechereſſes, *remittuntur tibi peccata tua.* Elle la met au nombre des amantes de Iesus-Christ, & au deſſus de la plûpart des Saints les plus-fervens. Simon ne le croïoit pas, il murmuroit, *quia peccatrix eſt*, mais que dit le Fils de Dieu, *vides hanc mulierem*, voïez-vous cette femme, elle eſt plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez iamais aimé, elle a plus fait en ce moment que vous n'avez fait en vôtre vie. Quoi, mon Dieu, avez-vous ſi tôt oublié nos pechez. Sainte Tereſe s'en plaignoit à lui. On voit tous les iours des pecheurs à qui Dieu dés le deuxiéme iour fait plus de graces qu'il n'en fait aux ames les plus-fidelles. Les perſonnes qui ne font pas de grandes

fautes, mais qui ne ſont pas aſſez bonnes, ſont bien mal-heureuſes de ſe laiſſer ainſi ſurmonter. *Erunt noviſſimi primi*, les femmes proſtituées vous devanceront au Roïaume de Dieu.

Voïez, Ame Chrètienne, voïez cét homme, cette femme qui n'a fait ſa Confeſſion générale que depuis quatre iours, vous la mépriſez encore dans vôtre cœur, mais les Anges, Dieu-même en fait bien un autre iugement, elle a peché, il eſt vrai, mais dés le moment que Dieu l'a eû éclairée, elle a fait des ſacrifices à Dieu que vous lui diſputez depuis bien du tems, elle a tout quitté, elle a briſé tous ſes liens, & peut-être que vous diſputerez encore avec Dieu ſur un rien, que vous vous tenez dans un entredeux, dont il ne peut vous tirer par toutes ces graces. Ah! Chrêtiens Auditeurs, à quoi ſongeons-nous de ſervir nôtre Dieu avec tiedeur & de ne nous donner à lui qu'à demi? On dit que quand les ſoldats combattent aux yeux de leur Prince, ſur tout ſi le Prince eſt grand & d'un mérite extraordinaire, ils vont au peril teſte baiſſée & ne trouvent rien de trop difficile. Ils eſperent d'avoir ſon eſtime & ils ſavent bien qu'elle eſt toûiours ſuivie de récompenſes. Cela eſt vrai s'ils échappent, mais nous, nous ſervons lâchement le plus-grand de tous les maîtres & à ſes yeux. Faiſons des réſolutions ſelon l'état où nous ſommes, mais quoi-que nous aïons à faire, tâchons d'étre fervens au ſervice de nôtre Dieu, c'eſt le moïen de lui plaire, de faire beaucoup & avec facilité en fort peu de tems.

Iesus étant allé loger en paſſant chez Sainte Marthe, il ne fut pas plûtôt entré en ſa maiſon, qu'aïant pris ſa place, Magdelaine s'alla aſſeoir à ſes piés, pour l'entendre parler & pour s'inſtruire. C'eſt ce que doit faire une ame qui s'eſt purifiée par la penitence, ſi elle a envie de ſe conſerver dans ce bien-heureux état, il faut qu'elle ſe tienne le plus prés de Iesus-Christ, qu'il eſt poſſible; car ſans cét appui il ſera difficile qu'elle ne retombe. Le demon a un étrange dépit quand il pert une ame ſur laquelle il faiſoit fond, & qu'il contoit déja pour ſienne; d'ailleurs, quand on eſt gueri recemment de grandes plaïes, qu'on releve d'une maladie mortelle, on eſt encore bien foible, il faut donc ſe tenir le plus-prés qu'on peut de Iesus-Christ par l'uſage fréquent des Sacremens, on en a beſoin, & j'oſe dire que ſans cela on n'ira pas loin. Ie n'en ſuis pas digne, vous en ſerez encore moins digne aprés un mois, vous n'en étes pas digne, perſonne n'en eſt digne, & vous y étes trés-bien diſpoſé, &c. 2°. Par l'uſage de la lecture des Livres ſaints. 3°. Par un peu de Méditation; c'eſt un moïen infaillible pour aſſeûrer ſa perſeverance; tandis qu'on entend la parole de Dieu, elle nous fortifie, mais quand on ne dira plus mot, il faudra ſe tenir aux piés du Fils de Dieu, & l'oûïr parler lui-même de tems en tems, y repaſſer ce qu'on aura appris & ce qu'il nous aura dit au fond du cœur. De plus, il faut ſe tenir autant qu'on peut auprés du Fils de Dieu dans quelque action qu'on faſſe; dans la converſa-

tion parler de lui, dans la ſolitude ſonger à lui.

Marthe travailloit avec grand zele pour régaler nôtre Seigneur, elle ſe plaignit de ce que ſa ſœur ne l'aidoit pas. Iesus lui répondit, *Martha Martha ſollicita es & turbaris erga plurima.* Que veut dire cela ? Faut-il laiſſer ſes affaires & même les œuvres de pieté pour vaquer à la Méditation ? Non, mais il faut moderer les occupations extérieures, ſi elles nous diſſipent, quelque belle apparence de pieté qu'elles aient, mais le meilleur c'eſt de les joindre ; Marie & Marthe, dit Saint Bernard, repréſentent l'action & la contemplation, il faut que l'une aide l'autre, & par ce moïen tout ce fait avec douceur & avec mérite, chacun a ſes affaires il y faut vaquer, mais il faut, s'il eſt poſſible, s'y appliquer ſans ſe détacher du Fils de Dieu. Mon doux Iesus, que juſqu'ici nous avons été éloignez de cette prattique. 1. Combien de choſes qui ont deû éloigner Jesus-Christ de moi. 2. Avec quelle diſſipation ai-je fait les indifferentes. 3. Celles mêmes qui ſont les plus-ſaintes. Auſſi qu'a été ma vie, elle a été ſemblable à la courſe d'un étourdi & d'un inſenſé, qui court ſans penſer ni ſans regarder où il va. 1. Il n'avance point, il s'égare, il fait beaucoup de chemin, il prend beaucoup de peine & ne fait rien. 2. Il tombe à chaque pas & court mille perils en une heure de tems. Quelle perte ! que j'aurois amaſſé de mérite ! que je ſerois avant dans les bonnes graces de Dieu, ſi j'avois

vécu avec un peu plus de réflexion. Mais ſoïez beni éternellement, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez aujourd'hui des lumiéres, que je n'avois jamais eûës. Ie prens dés cette heure ma place à vos Piés ; c'eſt la meilleure part, & on ne peut point l'ôter à qui l'a une fois priſe, j'eſpere que vous m'y ſouffrirez, que vous m'y retiendrez, que vous m'y attacherez de telle ſorte que je ne l'abandonnerai jamais.

Vous ſavez, Meſſieurs, que la Paſſion du Fils de Dieu fit un grand changement dans la plûpart de ceux, qui étoient le plus-attachez à ſa Perſonne. Dans Magdelaine nul changement, allez-vous en ſur le Calvaire, vous la trouverez comme par tout ailleurs aux Piés de ſon Amour crucifié. C'eſt quelque choſe de plus que nous ne penſons, parce que la foi nous donne une idée fort avantageuſe de la Croix de IESUS-CHRIST ; mais imaginez-vous une Dame qui s'iroit attacher à la potence d'un homme qu'on pendroit, & cela à la veûë de toute la terre ? Voila la derniere preuve de l'amour parfait, on voudroit ſavoir, ſi on aime bien Dieu, on croit que tout conſiſte à ſentir des ardeurs, à ſoûpirer; nullement : C'eſt de ſe tenir aux piés de IESUS-CHRIST, moqué, mépriſé, crucifié, de ſe tenir méme à ſa Croix, je veux dire de ne ſe contenter pas d'être bon, & d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent, mais en faire gloire parmi ſes plus-grands ennemis. 2. Se tenir attaché à Dieu, non-ſeulement au feſtin & lorſqu'il nous inſtruit & nous éclaire, mais dans

les

les croix interieures, dans les tentations, dans les ſechereſſes, on n'eſt jamais plus-heureux qu'alors, jamais plus-aſſeûré qu'on plaît à Dieu, on ne gagne jamais tant de mérite, & c'eſt pour lors qu'il faut le ſerrer étroittement, de-peur que le demon ne nous arrache de nôtre appui, plus de fidelité alors, plus-d'exactitude à ſa regle, à la mortification. 3. Dans les croix exterieures, aimer Jesus-Christ crucifié, s'attacher à ſa Croix, aimer à l'y conſiderer, à porter la Croix avec lui, ſe rendre ſemblable à lui dans cét état, nous ne ſommes pas encore venus-là, mais prenons courage, cela n'eſt point impoſſible, eſſaïons cette ſemaine à imiter ſainte Magdelaine, c'eſt la ſemaine ſainte, c'eſt-à-dire une ſemaine où tous les Chrétiens doivent vivre ſaintement, tâchons de le faire, pour voir s'il n'y auroit point d'eſperance de nous y addonner tout de bon.

Occupez-vous donc ſous la Croix avec Magdelaine, à recueïllir les gouttes de ſang qui y tombent, mettez-vous vous-mêmes ſous la Croix & recevez cette pluïe ſur vôtre corps, afin qu'elle vous ſantifie, conſiderez toutes les plaïes de Iesus, entrez dans toutes ces plaïes & juſques dans ſon cœur, conſiderez toutes les vertus qu'il prattique, & tâchez au moins durant ces huit jours de les prattiquer en toutes les occaſions, atience, l'humilité, le pardon, l'obéïſſance, le zele, la charité, la mortification. 2. Crucifiez-vous pour ces huit jours, privez-vous de toutes compagnies, de tous plaiſirs, ne vous habillez point ſi proprement, impoſez-vous

quelque petite penitence, dittes-lui mille fois le jour que vous voudriez pouvoir vous attâcher à la même Croix, puiſque vous ne le pouvez pas, mettez-vous quelquefois à genou en ſa préſence & les bras étendus quelque tems en forme de croix. Enfin s'il vous vient quelque croix exterieure, imaginez-vous que c'eſt IESUS-CHRIST qui vous l'envoïe, réjoûïſſez-vous-en, remerciez-le mille fois, portez-la de bonne grace.

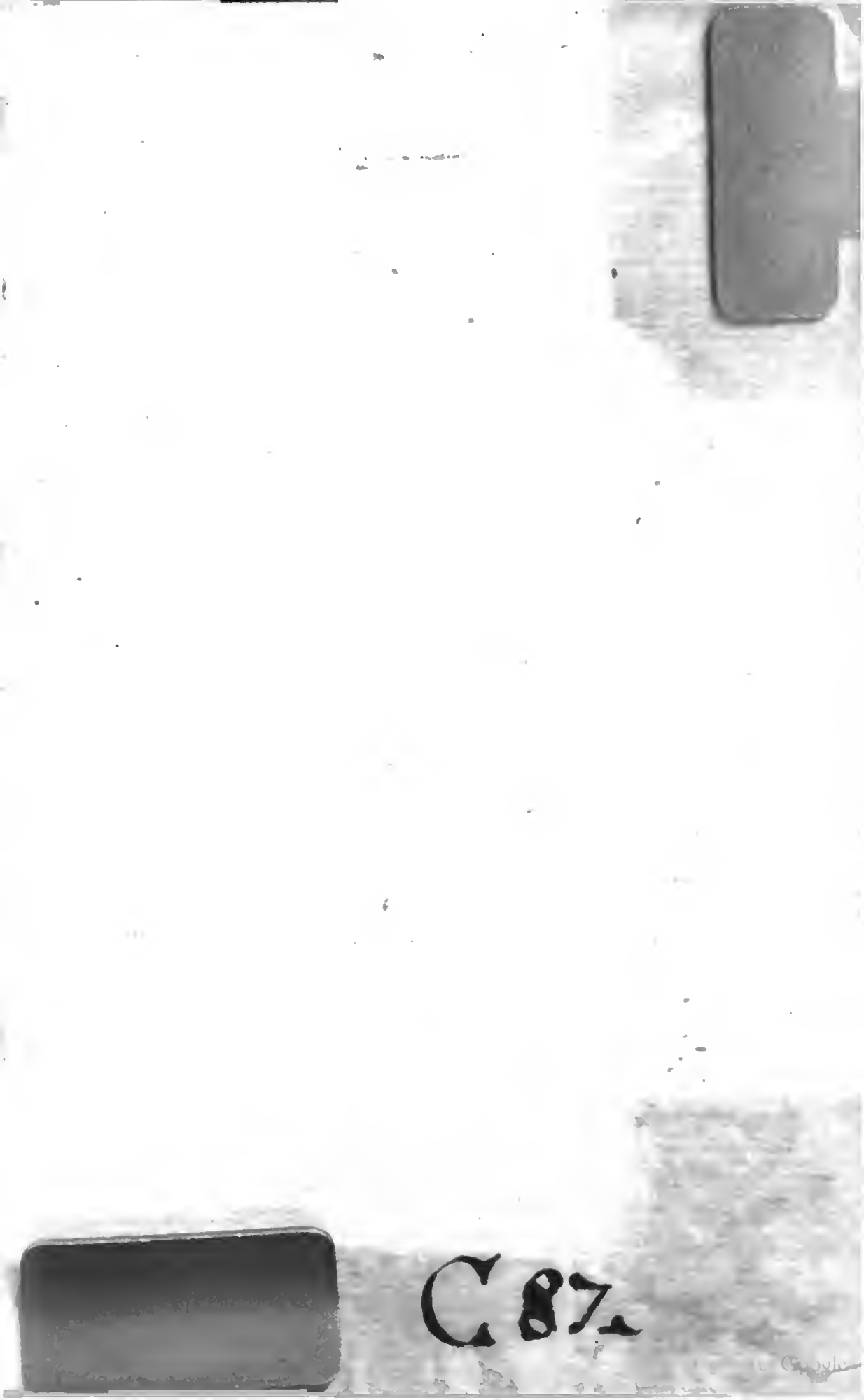
Mon Dieu, je ne vois perſonne ici qui ne ſoit trés-diſpoſé à tout cela, mais comme c'eſt une route nouvelle pour quelques-uns, ſi vous ne leur ſervez de guide, ſi vous ne les prenez par la main, ils auront bien de la peine & ils n'en tireront que peu de fruit, mais je ſuis ſeûr que pour peu qu'ils faſſent d'efforts, & qu'ils ſe diſpoſent de leur coſté, ils vous trouveront fort prés d'eux, & ils ſentiront plus de forces & plus de capacité pour ces exercices, qu'ils ne l'auroient crû. *Ainſi ſoit-il.*

FIN.

Fautes à corriger.

PAge 7. effectivement de vie, liſez effectivement de changer de vie. ligne 18.
pag. 12. ſonge rien, liſez ſonge à rien. lig. 16.
pag. 20. le me perſuader, liſez me le perſuader. lig. 26.
pag. 37. trouble tout, liſez trouble, qui tout. lig. 1.
pag. 68. veiroit nous, liſez verroit lui. lig. 12.
pag. 75. embarraſſe, liſez embraſſe. lig. 2.
pap. 91. conclurre, liſez combattre. lig. 5.
p. 141. des petits, liſez de petits. lig. 19.
p. 225. que deſobéir, liſez que de deſobéir. lig. 5.
p. 226. ſe tenir, liſez s'en tenir. lig. 12.
p. 236. elle la, liſez elle le. lig. 10.
p. 248. facile apparence, liſez fauſſe apparence. lig. 27.
p. 257. qu'elle gloire, liſez quelle gloire. lig. 31.
p. 259. en c'eſt, liſez ce n'eſt. lig. 33.
p. 278. mourir, liſez meurir. lig. 22.
p. 301. effectives, liſez effectifs. lig. 15.
p. 301. s'écrioient, liſez s'ecrieront. lig. 21.
p. 303. ſuppoſitions, liſez ſuperſtitions. lig. 22.
p. 305. ces, liſez ſes. lig. 24.

ANT
1767519


C 87.